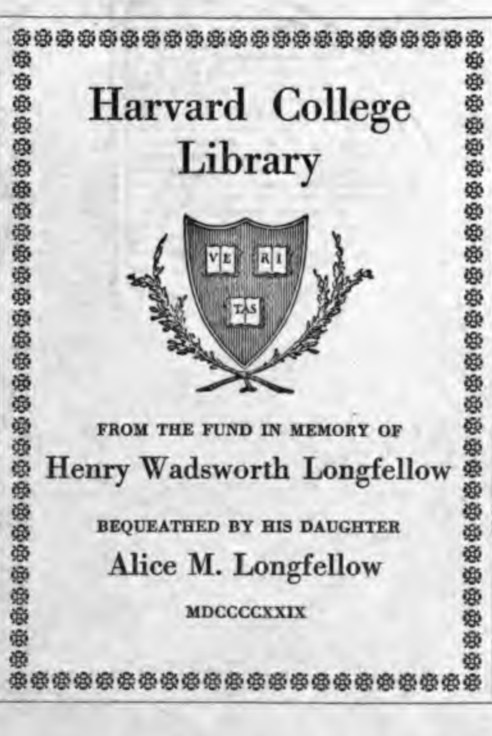
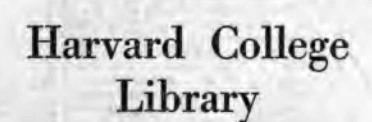




PHILOTHÉE O'NEDDY

(THÉOPHILE DONDEY)

# ŒUVRES EN PROSE

ROMANS ET CONTES

CRITIQUE THÉATRALE — LETTRES

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

—

1878

15

# ŒUVRES EN PROSE

DE

## PHILOTHÉE O'NEDDY

# ŒUVRES EN PROSE

DE

PHILOTHÉE O'NEDDY

*Ce Volume a été tiré à 550 Exemplaires,*
*dont 500 sur papier ordinaire, 30 sur papier*
*de Hollande, 10 sur papier de Chine,*
*et 10 sur chamois teinté.*





PHILOTHÉE O'NEDDY

(THÉOPHILE DONDEY)

# ŒUVRES EN PROSE

ROMANS ET CONTES

CRITIQUE THÉATRALE — LETTRES



PARIS

GEORGES CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

—

1878

9

On trouvera ici réunies les œuvres en prose de l'auteur de *Feu et Flamme*. Le recueil comprend des romans qu'il serait plus juste d'appeler des nouvelles ou des contes, des articles de critique théâtrale et quelques lettres.

La notice que M. Ernest Havet a écrite pour servir de préface aux *Poésies posthumes* de Philothée O'Neddy a fait connaître dans quelles circonstances ont été composées et publiées pour la première fois ces œuvres diverses et l'on a vu quel jugement il en a porté. Il a paru aux amis de Dondey que ceux qu'a frappés le mérite original de ses vers ne se déplairaient pas à faire connaissance avec tout ce qui nous reste de lui.

Dondey, en faisant lui-même paraître dans *l'Estafette* et dans *la Patrie*, en 1839, *l'Escarcelle et la Rapière* et *l'Abbé de Saint-Or*, les annonçait comme les chapitres I, XVII, XVIII, XIX et XX d'un roman intitulé : *Sodome et Solime*. Nous ne savons si le roman a été écrit tout entier, et nous pouvons même en douter ; mais ces « épisodes » sont des morceaux qui n'ont besoin de se rattacher à aucune action générale. *L'Histoire d'un Anneau enchanté* a paru en feuilleton dans *la Patrie*, au commencement de 1842, et a été, la même année, publiée à part, avec une préface en vers, dans *l'Europe littéraire*, collection de romans entreprise par l'imprimeur Boulé. La réimpression forme une plaquette de quarante-six pages. Quant au *Lazare de l'Amour*, fragment d'une autobiographie qui a revêtu la forme d'un conte fantastique, il a été également inséré au feuilleton de *la Patrie*, en 1843.

C'est dans le même journal et à la même époque que Dondey commença ses études de critique théâtrale. Nous avons joint aux neuf articles donnés par lui à *la Patrie* l'article de *l'Émeute aux Burgraves*, qui n'y parut pas et fut l'occasion de sa retraite volon-

taire de cette feuille. Dondey entra alors au *Courrier français* où il écrivit aussi neuf feuilletons; mais il n'était pas fait pour se plier aux exigences du métier de journaliste, et, déposant bientôt et pour toujours la plume du critique et celle même du romancier, il n'écrivit plus que des vers, à de longs intervalles, sans songer que la main pieuse d'une sœur les communiquerait un jour au public, qui ne les dédaignerait pas.

On aurait pu achever le volume de ses œuvres en prose, par un choix plus étendu de ses lettres; on s'est borné à en recueillir un petit nombre, pour montrer quelle fut, aux différentes époques de sa vie, sa fidélité à sa foi romantique, et combien peu il tint à avoir le savoir-faire obligé, lorsqu'il se décida à écrire dans les journaux, pour y garder une situation qu'il ne dépendait que de lui d'y conserver, en l'élargissant.

---

# ROMANS ET CONTES

# L'ESCARCELLE ET LA RAPIÈRE

Un jour, vers la fin du dix-huitième siècle, par une de ces merveilleuses routes de la Bretagne qu'accidentent mille végétations saxatiles, mille pittoresques aspérités du sol, un beau régiment de cavalerie défilait en bon ordre, sous la glorieuse irradiation d'un midi de printemps. C'était chose originale de voir les rangs mobiles et réguliers de cette troupe s'engager à travers les rangs immuables et désordonnés des genêts et des pinastres. Il y avait comme un semblant de mise en scène d'opéra-comique dans le contraste désharmonieux que faisait le luxe mignard de ces uniformes tirés à quatre épingles, de ces physionomies de jeunes premiers, avec la nature grandiose et primordiale de ces arbres à verdure noire, de ce paysage tout celtique, où des paladins et des bardes semblaient seuls dignes de figurer.

Le colonel était celui dont l'allure, le costume et les manières juraient le plus avec la farouche virginité des sites. Ce qu'il y avait de pimpant, de leste et de prétentieux dans l'habit militaire de l'époque se mariait souverainement bien aux adorables façons d'homme né qu'il déployait en abandonnant la bride sur le cou svelte et majestueux de son cheval blanc. Sa taille, quoique un peu obstruée d'embonpoint, ne manquait pas cependant d'une certaine aristocratie : son visage, empreint d'une beauté classique, aurait passé pour irréprochable sans des yeux de vautour, des sourcils qui se confondaient et une bouche où, quand il ne s'observait pas, venait résider je ne sais quoi de lâche et d'insidieux.

Il s'ennuyait royalement, le cher colonel ; car pas un seul des officiers de son état-major ne se trouvait en état de converser avec lui : c'étaient tous des soldats de fortune

qui, sans patrimoine, sans naissance, n'ayant pour unique revenu que leur paye, dont encore la plupart envoyaient une partie à une famille nécessiteuse, ne pouvaient guère mener une vie de seigneur, courir les tripots, être admis chez les dames de haut lieu, fréquenter les boudoirs des demoiselles de l'Opéra, en un mot connaître toutes les galantes choses qui suggèrent tant de galantes conversations. Il en était donc réduit à donner le bal à ses pensées, à causer avec les souvenirs de ses joies libidineuses, à faire tout bas le dénombrement de ses mille et une qualités et des mille et un succès qu'elles lui avaient valus. Tout cela n'apportait qu'un bien faible allégement à son ennui. Ce qui contribuait le plus à le rendre d'humeur morose, c'était de n'avoir pour spectateurs de sa bonne mine et de la belle tenue de son régiment que les arbres et les rochers de la route. Il aurait donné de grand cœur l'un des trois diamants qui brillaient à la garde de son épée pour voir, sur le bord du chemin, seulement une demi-douzaine de paysans occupés à le regarder dans la stupeur d'une niaise admiration. Son regard mystifié questionnait en vain les buissons, les sentiers, les marais, les monticules, dans l'espoir d'y découvrir soit un mendiant égaré, soit une crasseuse dindonnière, soit un pauvre petit chevrier. Personne, sacrebleu ! personne ! partout la plus impertinente solitude.

Pour se distraire de son dépit concentré, il eut la fantaisie de s'en prendre à ses soldats, de faire le tyranneau avec eux. Lançant donc à travers les rangs son cheval qui piaffait, il se mit à bousculer d'importance ceux dont le baudrier lui parut mal ajusté, le mousqueton mal fourbi, la jument mal étrillée. Dieu sait combien il darda d'invectives, combien il décocha de coups de fouet, combien, dans leur instinct et dans leur âme, bêtes et gens le maudirent ! Le jeu finit par l'ennuyer, et, plus morose qu'auparavant, il vint en galopant se replacer à la tête de sa colonne.

Tout à coup sa figure s'éclaircit, sa lèvre ébauche un sourire.... C'est qu'il voit à vingt pas de lui, sur la lisière du bois, un cavalier immobile qui promène sur les escadrons un œil profondément satisfait. C'était un jeune homme d'un peu plus de trente ans, bien fait de sa personne, physionomie haute et spirituelle — quoique étrange et exotique — portant la tête avec goût et ayant dans sa manière de se tenir à cheval tout le désinvolte aplomb naturel aux gens de qualité.

Un pourpoint de velours bleu dessinait sa taille bien cambrée et un mantelet espagnol de même couleur flottait suspendu à son épaule gauche. Ce costume insolite, simple et grave, qui accusait vigoureusement la pâleur mate de ses traits fatigués, lui imprimait un type original qui n'était pas sans beaucoup d'agrément.

Il s'avance vers le colonel, lui fait un élégant salut, puis, avec toutes les marques de la plus franche courtoisie :

— Parbleu, colonel, s'écrie-t-il, votre régiment est superbe ! Daignez recevoir mon chaud compliment sur la parfaite tenue des hommes et sur l'excellent choix des montures. Je n'ai vu de ma vie une troupe aussi bien organisée, parole d'honneur !

Cette formule était des plus françaises: pourtant il y avait dans sa prononciation un accent qui tenait à la fois de l'arabe et de l'italien.

Le colonel, chatouillé dans le vif de sa gloriole, eut recours aux termes de la plus chaleureuse cordialité pour accueillir les laudatives apostrophes de l'inconnu. Il estima que le don d'apprécier si heureusement les choses méritantes ne pouvait résider que chez un homme de titre et de race ; en conséquence, il s'empressa d'admettre l'heureux appréciateur à son entière familiarité. L'autre s'y installa d'un sans-façon tellement distingué que notre héros de parade augmenta encore de prévention favorable à son égard. Bientôt la conversation devint ce qu'elle devait devenir entre deux fins cavaliers, sachant l'un et l'autre superlativement le grand monde.

On jasa de la cour, de l'Église, de l'Opéra ; on disserta sur le jeu ; on médit des femmes... — puis avec une parcimonie de transition peu sentimentale — du chapitre des femmes on passa brusquement à celui des chevaux.

— En vérité, colonel, vous êtes un amateur bien passionné ! dit l'inconnu après avoir écouté sans l'interrompre un interminable discours de son interlocuteur sur les originalités et les curiosités de la gent chevaline.

— Oui, je suis amoureux de tous les bons chevaux. Je n'en vois jamais un sans le marchander, et, toutes les fois que le prix n'est pas d'une exagération asiatique, je l'achète.

— En ce cas, vous devez avoir une écurie très-peuplée.

— Mais, oui ! elle est même à l'heure qu'il est un peu trop encombrée. Je me propose d'y faire bientôt quelques réformes.

— M'en croirez-vous?... la bête que vous montez aujourd'hui ne manque pas de vigueur et de beauté, j'en conviens, elle est de bonne race, c'est vrai; cependant je vous conseille fort de la comprendre dans la plus prochaine de ces réformes.

— Ah! parbleu, mon cher monsieur, je vous croyais un connaisseur aussi; mais ce que vous me dites là prouve que je vous jugeais beaucoup trop favorablement.

— Peut-être... mais, à propos, vous n'avez pas encore fait la moindre attention à mon cheval.

— Votre cheval?... ma foi, mon cher gentilhomme, si je n'avais pas peur de me brouiller avec vous, je vous dirais que votre cheval est un criquet.

— Je vous arrête là, colonel! mon cheval à plus de nerveux et d'agilité qu'un daim. A la course, il damerait le pion à dix anglais comme le vôtre.

— Allons donc!' quelle mauvaise plaisanterie!

— Ecoutez. La route est presque droite et passablement unie. Voulez-vous qu'à la première milliaire nous partions ensemble au galop? Je parie cinq louis que j'arrive au but cinq minutes avant vous.

— J'en parie vingt que votre haridelle crève en route!

— Pariez comme moi, s'il vous plaît. Je n'aime que les parties égales.

— Eh bien! soit. Touchez là. Le comte de Brazhella est votre homme.

Ils continuèrent ainsi leur chemin, toujours devisant de l'art centaurestique, et chacun exaltant le mérite de sa monture, jusqu'à la première milliaire d'où ils étaient convenus de partir.

Là ils font halte un moment, se préparent, se recueillent, puis, la houssine au poing, s'élancent...

Quel élégant plaisir, quel contentement superbe de se sentir emporté au galop cadencé d'un bon cheval, par un beau ciel, par un beau soleil, à travers un beau paysage! Quel bonheur d'aller ainsi, poitrine effacée, narine ouverte, fendant un air généreux et pur qui vous enchante les esprits! Comme alors on ressent avec plénitude les biens de la vie et de la santé! Comme on est libre! Comme on respire!... Comme on règne!... Quelle joie et quelle énergie!

Cette opulence de sensations, le comte de Brazhella la savoure largement, puissamment, de tout son être! et il en

jouit encore plus que tout autre dont les organes seraient même au niveau des siens en fait de vigueur, de souplesse et d'impressionnabilité; car c'est du sein d'un profond ennui que, d'un seul élan, il est monté à ce haut divertissement, car il y a là pour lui le charme souverain de l'inespéré, de l'imprévu. Qu'il éprouve de reconnaissance envers l'aimable compagnon qui a servi d'instrument à la destinée pour métamorphoser son déplaisir en jubilation! Certainement, gagner la partie ne lui ferait point de peine: la fibre vaniteuse a chez lui tant de sensibilité! mais s'il la perd, ma foi, il saura gaîment s'en consoler. Ce dommage n'aura-t-il pas une ample compensation dans l'avantage d'avoir lié connaissance avec un gentilhomme accompli, un être supérieur qui sait l'entendre et lui répondre? C'est que, voyez-vous, notre colonel, tout à fait capté par les adulations de l'inconnu, le regarde comme un phénix d'intelligence et d'urbanité, le nommerait volontiers son égal! C'est qu'il se promet bien de le garder auprès de lui le plus longtemps possible, de l'entraîner à Nantes où il va caserner sa troupe, et de lui payer à la ville, en joies et festins, de femmes et de jeu, l'agrément vif et rare qu'il goûte aux champs dans sa compagnie!

Cependant nos deux coureurs ont déjà laissé loin, bien loin derrière eux, le premier rang des escadrons. Déjà le but s'approche, déjà on aperçoit la milliaire qui le marque. Jusqu'à ce moment, une chance à peu près égale s'est maintenue entre les deux rivaux; c'est à peine si, tour à tour ils se sont dépassés de quelques pouces. Mais soudain le cheval de l'inconnu prend comme des ailes... C'est en vain que celui du colonel essaie d'en faire autant; il reste en arrière... Son maître a perdu.

La comte de Brazhella domine facilement le léger dépit qu'il ne peut s'empêcher de ressentir. Il va rejoindre, avec un sourire de bonne grâce, l'étranger qui l'attend au bout de la carrière, dans une attitude pleine de convenable modestie. Puis il fouille dans sa bourse, et en tire cinq pièces d'or qu'il présente courtoisement à son vainqueur.

Mais voilà que la physionomie jusqu'alors si remarquable d'aménité de celui-ci revêt tout à coup un caractère tout menaçant et diabolique, et d'une voix qui, de douce et urbaine, est devenue rude et sauvage :

— Sire colonel, il me faut la bourse entière!...

Et, à l'appui d'une injonction si malévole, un maître pistolet, presqu'aussi long qu'une coulevrine, montre l'œil de son canon ténébreux et sinistre comme l'œil de la camarde.

Le pauvre colonel ne comprend pas.... Il demeure hébété, stupide.... Il est changé en pierre.

L'inconnu se voit obligé de répéter avec plus de violence :

— M'entendez-vous ? je veux la bourse entière!

Le comte ne manquait pas absolument de courage; du moins il se montrait ordinairement fort jaloux de passer pour en avoir; mais en cette occurrence il réfléchit que, n'ayant pas de pistolets, ce serait à lui démence d'essayer de lutter contre un adversaire qui n'avait qu'à presser la détente de son arme pour l'étendre mort à ses pieds, et qui semblai si peu éloigné d'en venir à des extrémités aussi fâcheuses..... Il donna la bourse.

— Bien! dit l'inconnu. A présent, rendez-moi votre épée!...

Le malheureux officier sentit le feu de la honte lui envahir les joues. Il se rejeta en arrière dans le valeureux dessein de défendre par elle-même cette épée sur le chaste honneur de laquelle on voulait exercer l'ignominie d'un rapt.

L'étranger rit et arma son pistolet.

Le cliquetis de la batterie glaça le colonel jusque dans la base des reins... Ma foi, il rendit son épée!

— Ce n'est pas tout, dit l'autre, il me faut aussi le baudrier.

Il donna aussi le baudrier.

— Maintenant, au revoir, monsieur le comte! Parmi les aventures extraordinaires de votre vie, vous pourrez citer celle-ci; il est bouffon d'être volé à la tête de son régiment.

Cela dit, le croquant tourna bride et disparut dans les obliques profondeurs d'un chemin de forêt.

Le gros colonel resta quelques minutes dans une immobilité aussi complète que s'il eût été foudroyé d'apoplexie. Puis, out son corps soubresauta comme celui d'un homme qui brise les garrots de plomb d'un cauchemar. La première idée qui lui vint fut un atroce appétit de vengeance. Il courut de toute la vélocité de son cheval à la rencontre de ses cavaliers dont on commençait à voir au loin les sabres et les mousquetons reluire. Certain qu'ils n'avaient pu rien apercevoir des choses inouïes qui venaient d'avoir lieu devant

le soleil sans le faire reculer, il s'écria tout incandescent de colère, en caracolant sur le front de la première ligne:

— Cavaliers! un attentat horrible vient d'être commis sur la personne de votre colonel. Le gentilhomme de tout à l'heure n'était qu'un vil chef de brigands. Sitôt qu'il m'a vu assez éloigné de vous pour être privé de vos secours, il a donné un signal, et dix scélérats de sa bande ont fondu sur moi. J'en ai blessé quatre, mais il m'a fallu céder au nombre; j'ai été renversé à terre et les lâches m'ont dépouillé de mon or et de mon épée. — Remerciez le destin qui vous offre si libéralement l'occasion de prouver au roi l'amour que vous avez pour lui en vengeant votre colonel! N'est-ce pas, mes braves, que vous jurez tous de vaincre ou de mourir pour la cause du roi et de votre colonel?...

— Oui!... oui!... clamèrent les braves. Vive le roi! vive le colonel!

Et, en signe d'enthousiasme, les chevaux hennirent, les clairons sonnèrent, les sabres nus furent brandis au-dessus des casques.

Ces bruits généreux communiquèrent d'héroïques vibrations aux nerfs de M. le comte, un frisson de gloire lui courut de la tête aux pieds.... Un moment il se sentit grand homme!

Ses lieutenants se groupèrent autour de lui pour recevoir ses ordres.

— Vous pensez donc, lui dit l'un d'eux, que la troupe de ces bandits est considérable?

— Oui, mon cher! et, pour en venir à bout, nous n'aurons pas trop de la moitié de notre régiment.

On décida que deux escadrons demeureraient en réserve et que les deux autres battraient les bois dans lequel s'était dérobé l'inconnu.

Après quoi, l'illustre conseil de guerre fut dissous, — et sans perdre de temps, nos soudards partirent pour leur grandiose expédition.

(Estafette, 30 mai 1839.)

---

# L'ABBÉ DE SAINT-OR

## ÉPISODE

---

*Compelle intrare.*
(ÉVANGILE.)

(Les quatre paragraphes de cet épisode forment les XVIIe, XVIIIe, XIXe et XXes chapitres d'un roman inédit intitulé : *Sodome et Solime*[1].)

### § 1er. — Un Tentateur.

C'est par un brillant dimanche d'été. Une longue file de carrosses qui stationnent aux abords de l'église Saint-Roch s'ébranle pour recevoir les belles grandes dames qui sortent du sermon. Chaque livrée proclame tour à tour le noble nom de la châtelaine. Parmi ces noms, — le croiriez-vous? — celui de Brazbella vient de retentir! En effet, la Régina s'avance sur le perron... Vrai Dieu! la Régina qui sort d'un temple saint, d'un asile dédié au Christ! Qu'y a-t-il donc maintenant dans ce cœur? Ah! rien de pur ni de bon; seulement beaucoup de trouble et de rumeur, une exorbitante fatigue de la chair et du siècle; toujours force ténèbres, mais du moins quelque velléité d'horreur pour ces ténèbres.

Voyez ce front, cet œil! Bien qu'ils se révèlent toujours mondains et superbes, un vaste souci les ombre; on dirait qu'enfin le remords est parvenu à coudre là un lambeau de son crêpe... Elle est seule. Point de cavalier servant. Point

1. Le fragment que *l'Estafette* a publié dans son feuilleton du 30 mai dernier (1839), sous le titre de *l'Escarcelle et la Rapière*, fait partie du même roman; il en est le premier chapitre. C'est par oubli que cela n'a pas été indiqué. (Note de l'auteur.)

d'amie intime, ni même de caméristе. Le noir domine dans sa toilette. Elle descend rapidement les degrés, sans regarder autour d'elle, sans s'inquiéter des *beaux* et des *belles* de sa familiarité qui se peuvent trouver dans cette noble foule. Elle s'installe, grave et pensive, dans son carrosse, et elle ordonne qu'on la ramène à son hôtel.

A peine arrivée, à peine arrêtée sous le péristyle de la cour d'honneur, elle voit son vieux concierge accourir vers elle, un gros papier cacheté à la main.

— Voici, dit-il, les dépêches du ministère de la police que madame la comtesse a demandées trois fois ce matin. Une estafette de monseigneur le lieutenant général les apporte à l'instant même.

— Ha! ha!... Donnez, donnez donc! dit-elle en s'en emparant avec pétulance.

Elle se jette sur les coussins de la voiture et elle a brisé le cachet; elle lit d'un air satisfait un permis de visiter M. le comte de Cagliostro à la Bastille.

— Cocher! à la Bastille! s'écrie-t-elle d'une voix pleine de souveraineté.

On referme la portière, on tourne bride, et sous les chevaux lancés le pavé fuit comme un torrent.

Or, six mois se sont écoulés depuis la rupture de la comtesse et de l'astrologue. Tout récemment la déplorable affaire du collier a éclaté; et, à cette cause, maître Cagliostro est détenu à la Bastille sous la double prévention de vol et d'insulte envers la majesté royale.

Cagliostro occupe dans la forteresse la chambre où le comte de Brazhella a été enfermé, et où il est mort de maladie, à ce que croit le bon gouverneur; immuable en son impiété, il n'a rien vu de providentiel dans cet éloquent hasard de se trouver avoir pour prison le lieu même où il a lâchement assassiné un homme qu'il avait eu l'affreuse iniquité de faire emprisonner au moyen d'une accusation mensongère, afin de lui larronner plus à loisir sa femme et son bien. Il ne s'est pas le moindrement ému d'une si extraordinaire coïncidence. Loin de là : il s'est plu à faire tendre et meubler fastueusement sa nouvelle demeure qui, à la vérité, pour loger un sybarite, avait besoin de quelque transformation, Brazhella, pendant qu'il l'avait occupée, s'étant contenté, en vrai soudard, de ses quatre murs nus, de son lit de caserne et de ses mauvais bahuts de sapin. L'astrologue s'étant

appliqué à composer l'aspect général du luxe qu'il y avait introduit de deux éléments peu faciles à marier, savoir : d'une part, la pompe, la grandeur, le mystère qui conviennent au séjour d'un magicien ; et, d'autre part, la sensualité, la coquetterie, la joyeuseté qui doivent régner dans l'asile d'un épicurien. Le gouverneur de Launay s'était d'ailleurs prêté le plus toléramment du monde à l'exécution de toutes les fantaisies de confortable. Il est de fait que, dans le dernier siècle, il y avait parfois des accommodements avec les rigueurs de cette pauvre Bastille, sur le compte de laquelle on s'est amusé à broder tant de médisances et tant de calomnies; on y vivait parfois de façon très-humaine, surtout lorsqu'on était gentilhomme, et qu'on pouvait donner à ses armoiries pour *supports* et *tenants* des pyramides de lingots d'or et des superpositions de feudataires.

Quand on annonça à Cagliostro la visite de la comtesse, une véhémente commotion de surprise le secoua tout entier sur les coussins d'une large ottomane où il se vautrait comme un léopard dans une herbe plantureuse ; il en laissa choir un magnifique Pétrone illustré que festoyait volontiers son obscène manie; et, s'abandonnant à une bouffée de fatuité, comme s'il n'eût été qu'un sot :

— Je suis sûr, pensa-t-il, que le cœur de la pauvre enfant n'en peut plus. Elle a essayé en vain de briser le charme qui me l'assujettissait : et la voilà qui s'en vient me rendre son amour et me redemander le mien.

Pendant qu'il commettait cet impertinent raisonnement, la dame entra.

A la vue de sa sombre toilette et de sa figure soucieuse, il persévéra dans son idée, et il se permit, dans l'accueil qu'il fit à Régina, des manières outrageusement paternes, comme de la baiser au front, de l'enlever de terre sur les bras ainsi qu'un enfantelet, de la plonger au sein moelleux d'un sopha, de lui mettre une pile de carreaux sous les pieds, de lui porter aux narines un flacon de sels anglais, et de lui soupirer avec mansuétude qu'il était au désespoir de la voir si peu raisonnable.

Régina devina de reste sa vaniteuse prétention, et se prit à en rire de bon cœur.

— C'est vous qui êtes fou, cher astrologue, de me prendre pour une Sapho à la poursuite de son Phaon. Entre moi et ce ridicule, il y a l'infini. Depuis que nous avons

rompu, je n'en ai pas conçu le plus mince regret, je n'ai pas éprouvé la plus légère tentation de renouer.

— Mais alors, dit Cagliostro évidemment piqué, quel genre de sentiment vous amène donc ici?

— Mais peut-être l'amitié, dit Régina.

— Ha! ha! fit-il; vous n'êtes pas si absolue que vous le prétendez dans la rigueur de notre rupture; car, le jour où elle se déclara, vous rejetâtes bien loin la sage proposition que je vous insinuai de ne pas demeurer tout à fait étrangers l'un à l'autre, et de garder l'amitié en répudiant l'amour. Vous voulûtes une séparation littérale : vous en souvient-il?

— Oui, je me souviens parfaitement de ma virile résolution, et je ne crois pas y être infidèle. Je me trompe en donnant le nom d'amitié au sentiment qui m'a fait venir; ce n'est pas cela.

— Qu'est-ce donc?

— C'est un intérêt bizarre, merveilleux, qui n'est nullement inconciliable avec la dure et froide haine que je vous ai vouée. C'est cette curiosité hardie, cette admiration téméraire que toute imagination vive a pour les monstres. C'est aussi — je suis assez franche pour en faire l'aveu — un singulier souvenir de ce que vous m'avez été... un souvenir inexplicable, mi-parti d'impulsion et de répulsion... Pardieu! Cagliostro, si je puis vous être utile en quelque chose, je tiens à le savoir! Usez-en avec moi comme vous en useriez avec un franc cavalier, votre camarade; ma bourse et mon crédit sont à vous.

— Merci, chère enfant! vous êtes un angélique démon. Mais, parce que je suis prisonnier, vous avez tort de me croire en pénurie d'argent et d'influence. Ma détention ne saurait amoindrir le zèle simultané de mes gnomes qui me puisent des trésors dans les entrailles de la terre, et de mes sylphes qui maintiennent dans l'air la sidérale sonorité de mon nom. J'ai toujours autant d'or et de partisans que j'en veux. N'allez pas non plus vous tourmenter pour moi de l'auguste imbroglio du procès royal où je suis impliqué. Soyez tranquille, je sortirai de là en robe et en auréole d'innocence. — Mais c'est assez discourir sur mes affaires. Parlons un peu des vôtres. — Que dois-je augurer de votre sévère toilette, et surtout de la mine sombrement voilée que vous aviez en entrant? Me faut-il voir là l'œuvre de votre aimable délicatesse qui, s'imaginant que vous visitiez un

captif bien abattu, bien élégiaque, vous aura fait un devoir de mettre votre apparence en harmonie avec sa désolation présumée? Ou bien ces manières sont-elles l'expression de mécontentements et de souffrances qui vous soient personnelles?

— Il y a de l'exactitude dans cette dernière hypothèse, Cagliostro.

— Quoi! tout n'obéit pas à vos vouloirs? Quoi! le succès vous défaudrait, à vous si complaisamment, si libéralement douée par nature et fortune? Votre nouvel amant violerait-il les convenances au point d'être infidèle avec vous? Ou bien n'auriez-vous plus d'amants?... Non parce que vous n'en voudriez plus, mais parce que vous ne pourriez consentir à en prendre un qui me fût inférieur, et que vous n'en trouveriez nulle part qui satisfît à une semblable exigence?

— Rien de tout cela, devin malhabile. Les amants ne m'empêchent pas de dormir. Depuis vous, je n'y rêve plus. Mon âme a trop d'occupation chez elle pour se soucier beaucoup d'y recevoir des visites. Vous vous rappelez sans doute la situation morale dans laquelle vous m'avez laissée. J'y suis toujours. Toujours j'oscille sur la pleine mer du Doute, entre la lumière et les ténèbres, tantôt bouleversée par la tempête, tantôt pétrifiée par le calme plat. Vainement j'entasse lectures sur méditations, méditations sur lectures, à l'effet de me fonder du moins un solide rocher d'attente où je sois à l'abri du naufrage; vainement j'interroge comme science de pilotage la rumeur intellectuelle que j'entends rouler au dehors et au dedans de moi, je vogue et tourne dans le même espace, dans le même cercle, sans pouvoir ni progresser, ni rétrograder, ni stationner; sans horreur effective, sans dégoût prononcé pour le pôle du Mal, et sans amour véritable, sans goût déterminé pour celui du Bien. Et pourtant j'apporte à l'étude et à la contemplation de ce dernier, que je ne connais pas comme l'autre, un soin vraiment méritoire et consciencieux. Vous ne sauriez vous imaginer combien parfois je dépense de zèle à explorer ses trois plus belles divulgations parmi les hommes, la sagesse antique, la sapience biblique et la charité chrétienne! Oui, je vais jusqu'à examiner la religion du Nazaréen! Souvent ma fougueuse imagination se plonge aux histoires décevantes des martyrs et des Pères du désert. Souvent ma curieuse raison ne craint pas d'affronter les plus subtils commentaires,

les plus diffuses paraphrases des docteurs et des théologiens.

— Ha ! San Diavolo! fit l'astrologue, riant beaucoup, que ce serait donc divertissant si vous alliez devenir dévote!

— Eh! mon Dieu, dit Régina, riant aussi, ne jurons de rien. Savez-vous que je vais quelquefois au sermon, et que j'y étais encore tantôt?

— Vraiment! par Hermès, vous me ravissez. Ah çà! j'espère que vous êtes difficile en prédicateurs, et que ceux que vous honorez de votre audition, sont des clercs suffisamment appris, tout au moins des Bourdaloue et des Bridaine au petit pied?

— Sur ma parole, celui que j'ai entendu cette après-midi, me semblerait presque digne d'être comparé à ces hommes célèbres. C'est un jeune homme qui débute à peine, et qui déjà dépasse les sommités contemporaines de la chaire.

— Comment nommez-vous cette nouvelle gloire sacerdotale?

— L'abbé Octobrin de Saint-Or. Il n'a pas trente ans.

— Je ne le connais pas. Et sur quel thème évangélisait-il aujourd'hui son auditoire?

— Sur le passé de la religion chrétienne, sur ses périodes accomplies, en remontant jusqu'à son miraculeux établissement, jusqu'à sa naissance immaculée et sa croissance naïve au milieu d'un monde caduc, souillé de volupté et gangrené de science... Ha! Cagliostro, poursuivit-elle d'un accent sérieux et pénétré, il fallait entendre quelle puissance de raison mettait ce jeune lévite à prêcher ce qu'il appelle avec saint Paul la sublime folie de la croix!... Je ne comprends pas qu'il soit possible d'allier tant de foi à tant de lumière! C'est là un prêtre! c'est là un apôtre! Quelle intelligence et quelle âme! Qu'il est heureux, ce jeune homme, d'être si haut d'esprit et si humble de cœur!... Tenez, Cagliostro, riez, raillez tant qu'il vous plaira, mais vous ne m'empêcherez pas de l'avouer, l'éloquence de ce jeune confesseur a su m'atteindre aux entrailles. Si elle m'a laissée incrédule, elle ne m'a pas trouvée insensible. Je vous assure que rien n'est beau, rien n'est spécieux comme les peintures du premier point de ce sermon qui représentent le primordial christianisme, toujours grandissant, toujours florissant, malgré les persécutions de tout genre dont il marchait si

cruellement harcelé, malgré tyrans et bourreaux, malgré sophistes et calomniateurs!

— Dites à cause et non pas malgré, fit Cagliostro, qui avait considéré d'un air de compassion sournoise l'élan quasi théologal de Régina. Gardez-vous donc, mon enfant, d'oublier jamais que la persécution est le meilleur auxiliaire de toute nouveauté religieuse, politique ou sociale. C'est pourquoi l'établissement du mahométisme, qui a eu lieu par la violence et les armes, me paraît beaucoup plus extraordinaire que celui du christianisme, qui a préféré le rôle de persécuté. Que Jésus-Christ touche les cœurs et persuade les esprits en allant à eux chargé de sa croix et trempé d'une sueur de sang, c'est naturel, je conçois cela; mais que l'aventurier de la Mecque arrive au même but par la conquête militaire, en s'offrant aux nations le sabre dans une main et le Koran dans l'autre, c'est prodigieux, cela me surpasse!

— Ne perdez donc pas de vue qu'il avait la femme pour Labarum, dit en riant Régina. Tout le secret de son triomphe est là.

— Corbacco! c'est vrai! dit l'astrologue avec une gaîté enthousiaste. O ma charmante théologienne! que de logique vous avez! que vous argumentez bien!

Il embrassa follement la comtesse... et, à propos de ce dogme capital du culte musulman, la déification de la volupté, sa libidineuse faconde s'éveille, frémit, s'exalte..., elle prend son vol, elle va saluer les grandes turpitudes orientales, les priapées antiques; elle va encenser dans le temple de Babylone, elle va nager dans les canaux souterrains du palais de Caprée, elle se sied parmi les convives de Néron, elle fait cortége aux énormités d'Héliogabale.

Et notre Régina, qui tout à l'heure paraissait impressionnée d'objets si lumineux, si purs, ne craint pas maintenant d'applaudir à cette verve ténébreuse, immonde, de l'aiguillonner du rire et du regard, et même d'y ajouter de son propre fonds, de l'enrichir d'affreux corollaires, d'abominables scholies.

Je pourrais bien donner ici un fragment de leur conversation qui, malgré son infamie, n'était pas dépourvue d'un certain agrément; mais je ne veux pas. Cela ferait trop de peine aux lecteurs moraux et trop de plaisir aux immoraux.

— Je parie, s'écria Cagliostro, que si votre abbé Octobrin

était ici, dans ce moment, nous le verrions partager sans scrupule, tout séraphin qu'il est, les ébattements de notre jovialité satanique.

— Taisez-vous, maudit sorcier! S'il était ici, s'il nous entendait, l'éclat de sa sainte colère saurait bien vite abattre l'éclat de notre joie impie! Son anathème frapperait de confusion nos langues publicaines.

— Vous avez donc véritablement foi dans la candeur et la vertu de cet homme?

— Oui! je le crois aussi franc dans le bien que je vous crois franc dans le mal.

— Hé! non, fougueuse enfant; vous vous mentez à vous-même. Vous êtes au fond beaucoup moins certaine de son équité que de mon iniquité.

— Et pourtant, dit Régina, qui tout bas en effet doutait un peu, les plus sensibles marques de véracité, de conviction, de zèle, se font voir dans tous les discours que du haut de sa chaire il tient au beau monde émerveillé. Savez-vous qu'il a converti le jeune lord Pegaël, la marchesina Iectova, le vicomte Camille de Tyannes?... Angleterre, Italie et France! Et s'il a les belles maximes, il ne les a pas sans les bonnes œuvres. C'est incroyable tout ce que l'on raconte de sa bienfaisante sollicitude envers les petits et les pauvres!

— Eh! mon Dieu, chère amie, qu'est-ce que la miséricorde prouve? Y a-t-il par l'Europe un ecclésiastique plus bienfaisant que le cardinal? Y en a-t-il un qui soit plus mauvais prêtre? Votre archange a la fibre molle, voilà tout.

— Dites et faites selon votre fantaisie, vous ne l'empêcherez pas d'être un juste et un prophète.

— C'est vous, s'il vous plaît, qui ne l'empêcherez pas d'être un forfante et un histrion.

— C'est ce que je vous défie de me démontrer!

— Opiniâtre fille d'Ève, il vous serait peut-être facile d'arriver par vous-même à cette démonstration.

— Et comment cela?

— Il est jeune, m'avez-vous dit.

— Oui, très-jeune.

— Est-il beau, bien fait?

— Il est passablement fait. Quant à de la beauté, des traits quelque peu abruptes et sauvages comme les siens n'en comportent guère. Cependant, lorsque l'éloquence

l'anime, lorsque son âme surgit dehors, il se transfigure, et il est beau.

— Au surplus, beau ou laid, n'importe. Il est jeune, cela suffit.

— Or çà, maître Bélial, où me voulez-vous conduire?

Cagliostro ne répondit pas. Se collant l'index au front, il sembla se recueillir; il se leva et se prit à rôder par la chambre, avec la physionomie intense et froncée d'un homme qui regarde en dedans. Un sourire étrange annonça bientôt que son idée se débrouillait à son gré... Un geste amoureux lui échappa comme pour la caresser... Puis, d'un bond triomphant, il se dressa tout droit devant la comtesse, lui saisit le bras, lui frappa dans la main :

— Ecoutez-moi. Il faut vous parer insolemment, vous parfumer de même et vous rendre ainsi au confessionnal de l'abbé de Saint-Or. Là, rassemblez tout ce que vous avez d'impudeur et d'ironie, et parodiez sataniquement la sainteté de la confession. Articulez d'un ton leste et audacieux la nomenclature de vos plus gros péchés; vantez-vous, glorifiez-vous de les avoir commis. Je gagerais ma tête que le Pharisien qui, d'abord, se feindra épouvantablement scandalisé de votre langage, finira bientôt par en échanger un semblable avec vous, et par vous avouer, dans les termes de la mondanité la plus ingénue, qu'il ne croit et ne désire d'autre ciel que celui de votre alcôve.

— Vous êtes incorrigible dans votre goût pour le sacrilége, Cagliostro! dit Régina, qui se sentait à la fois repoussée par l'horreur d'une telle inspiration et attirée par son originalité.

— Sacrilége ou non, qu'importe, si cette démarche peut vous restituer l'orgueilleux repos d'esprit que vous avez perdu! En acquérant la preuve que l'apostolat de votre abbé n'est rien qu'un beau manteau de théâtre, vos velléités chrétiennes, vos doutes, vos remords s'anéantiront... vous redeviendrez la Régina d'autrefois, la femme forte qui servait le sombre dieu du mal avec tant de constance et de sérénité.

— Mais si, au contraire, comme je le pense, l'abbé de Saint-Or est un vrai saint?

— Eh bien, alors il vous convertira peut être, et au lieu de vous reposer chez le dieu du mal, vous vous reposerez chez le Dieu du bien. Il est urgent de vous décider enfin pour l'une de ces deux régions. Le juste milieu entre elles est misérable.

Un court silence intervint. L'astrologue se leva de nouveau, se remit à marcher à grands pas, tout exubérant de fatale agitation : l'enthousiasme de l'abîme contractait, dilatait son orageux visage, qui, vigoureusement verberé de tons fauves et rouges par l'oblique émission des flammes du soleil couchant, faisait l'effet d'une horrible tête de bronze en pleine incandescence au milieu d'une fournaise.

— Comtesse de Brazhella, fit-il de sa voix sous-humaine, est-ce que l'idée d'aller braver le terrible Dieu des chrétiens jusque dans son sanctuaire ne sourit pas à la grandeur farouche de votre orgueil ? Est-ce qu'il n'y a pas là de quoi séduire votre curiosité, charmer votre ironie, transporter votre courage?... Quant à moi, — continua-t-il d'un geste solennel en s'arrêtant et en paraissant grandir, — si par hasard, à l'heure où j'aborderai outre-tombe, il m'était soudain révélé que Jéhova et Christ ne sont pas des mensonges, si mon âme, condamnée par eux, tombait d'espace en espace vers leur enfer, — j'en jure Hermès et Arimane, — je subirais ma chute sans peur, sans découragement, et j'arriverais dans l'abîme, étreignant, pour consolation, la généreuse espérance de parvenir un jour à régner sur les démons, à régénérer leur bravoure, à les engager dans une nouvelle révolte contre le ciel, et à précipiter dans les flammes, à notre place, les trois personnes de la Trinité Sainte?... Oui, j'oserais embrasser un tel espoir, et je connais assez ma surnaturelle persévérance pour être certain que je ne le quitterais pas de toute l'éternité.

Le jour baissait. On vint avertir M^me^ de Brazhella qu'elle ne pouvait demeurer plus longtemps avec le prisonnier.

Régina prit congé de Cagliostro, traînant après soi une foule de tumultuaires pensées, toutes au diapason des dernières paroles de cet impie.

La nuit, qui porte conseil, comme dit la sapience bourgeoise des nations, lui conseilla de tenter le sacrilége que lui avait proposé l'astrologue.

### § 2. — Sacrilége.

Le lendemain, Régina monta en carrosse à midi et se fit conduire à l'église Notre-Dame.

C'était là que l'abbé de Saint-Or disait quotidiennement la messe et qu'il avait son confessionnal.

Elle fit demander quels étaient ses jours de confession; on lui fit répondre que c'était les lundis et samedis. Elle rencontrait bien, ce jour-là étant précisément un lundi.

Elle se dirigea donc vers la chapelle latérale, affectée à l'abbé pour son ministère de pénitence.

Or, elle avait à peu près reconquis son ancien sommet d'impiété, elle était presque revenue la Régina d'autrefois, comme disait Cagliostro. Elle marchait au sacrilége, ivre de rébellion. Ses artères battaient d'un sang matamore. Les fanfares de l'orgueil la poussaient joyeuse aux voluptés du combat. Son pas s'agrandissait et s'appuyait comme le pas d'un Titan. Elle s'admirait! Elle se trouvait sublime d'aller ainsi faire la guerre à Dieu!...

Quand elle entra dans la chapelle, deux personnes s'en retiraient d'une modeste et pieuse démarche. C'était une belle marquise italienne et un jeune vicomte français, deux des trois plus célèbres conversions de M. de Saint-Or. Ils étaient tellement possédés des anges qu'ils ne remarquèrent pas l'allure païenne de Régina, non plus que sa parure à la fois insolite et insolente.

Il ne restait plus qu'un digne vieillard, chevalier de Malte au sérieux, qui, à genoux dans l'une des ailes du confessionnal, ne craignait pas d'humilier ses soixante-dix ans aux pieds des trente ans du confesseur. Régina alla s'établir dans la seconde aile, impatiente comme un étalon de voir tomber la barrière.

Elle entendit bientôt le vieux gentilhomme s'éloigner, — et le guichet de la grille, que frôlait son haleine, s'ouvrit.

Le prêtre, qui, tout d'abord, s'aperçut que sa pénitente rivalisait de luxe et de parfums avec la biblique reine de Saba, sentit la chasteté de ses yeux et de ses narines déplaisamment surprise.

Néanmoins, il attendit, sans en rien marquer, que la pécheresse commençât ses aveux.

Au lieu de baisser vers la terre un visage de repentir, Régina dressait vers le ciel un front plein de menaces : son sourire, son regard, sa voix, — raillait, bravait, ricanait!

Elle osa parler ainsi :

— Ne me bénissez pas, mon père, parce que j'ai péché, et que je m'en glorifie.

Mon père, je ne crois pas en Dieu, ni en Jésus-Christ, ni en l'Église; je suis un monstre d'incrédulité et d'impiété... mais je m'en moque!

Mon père, j'ai commis force adultères... mais je m'en moque!

Mon père, j'ai fait emprisonner mon mari pour un crime dont il était innocent... mais je m'en moque!

Mon père, j'ai été la maîtresse du plus grand scélérat de la terre, j'ai applaudi à beaucoup de ses forfaits, j'ai laissé mon sang et mon or participer à leur exécution... J'ai fait tout cela, et encore bien d'autres épouvantables choses, mon père!... Mais je m'en moque!

Oui! ce fut ainsi qu'elle osa parler!

Rien ne traduirait la grâce méchamment exquise, la grâce de sirène et de lutin avec laquelle elle accentuait et mimait ce refrain monstrueux : *Je m'en moque!* cette abominable parodie du sacramentel : *Je m'accuse!*

Pendant cet infâme discours, Octobrin demeura parfaitement calme, entièrement impassible, comme un gothique abbé de pierre assis sur la pierre d'une sépulture. Cette contenance imprévue causa aux nerfs d'acier de l'héroïne un trouble qu'elle eut la force de dissimuler.

Quand elle eut fini, le prêtre continua à la regarder en silence, toujours avec son air immobile et marmoréen.

Un si formidable sang-froid l'impatienta, l'effraya; elle craignit d'en être à la fin irrésistiblement dominée; et pour combattre sa puissance, elle se résolut à recourir encore à la flèche du sarcasme.

— Eh bien! mon père, dit-elle, ne m'ordonnez-vous rien pour ma pénitence?

— Attendez un peu, ma fille : j'y songe... dit le prêtre avec un timbre de voix aussi profondément tranquille et grave que sa physionomie.

Et il rentra dans sa rigoureuse taciturnité; et longtemps encore il s'y complut.

C'était, vous le savez, une femme douée d'une bien immense énergie que la Régina! pourtant, elle éprouvait une immense fatigue dans l'effort qu'elle faisait pour ne pas faiblir devant ce rude fascinateur, pour braver d'un visage inflexible cet inflexible visage, pour opposer marbre à marbre.

Enfin le juge rompit le silence :

— Ma fille, dit-il, la patience avec laquelle j'ai écouté vos insultes et vos blasphèmes — est rare, — n'est-ce pas? Vous étiez loin de la prévoir, et vous vous efforcez en vain de me cacher l'étonnement inouï qu'elle vous impose. Il ne m'appartient pas, à moi prêtre indigne, d'en tirer vanité : cependant, je ne puis m'empêcher de déclarer que c'est chose vraiment méritoire. Oui, c'est très-beau de ma part, je le déclare, — et de la vôtre cela mérite récompense.

— Commandez, ministre du Seigneur! La servante du Seigneur est votre servante.

Elle accompagna ces paroles d'un regard qu'elle voulut armer de luxure. Mais le pouvoir faillit à son vouloir. Le regard fut chaste, malgré elle.

— Voilà, dit le prêtre, une docilité fort louable. Elle m'édifie beaucoup, et j'ai hâte de l'éprouver. Donc, pour me récompenser, promettez-moi que vous accomplirez fidèlement, ponctuellement la pénitence que je vais vous dicter.

— Je vous le jure sur mon honneur! dit Régina avec un accent franc et ferme.

A ce mot de mon honneur, invoqué par une telle femme, l'abbé de Saint-Or eut de la peine à réprimer un sourire.

La comtesse en fut blessée au vif; elle devint pourpre de colère, et dit âprement :

— Vous riez, monsieur, il est peu digne et peu noble à vous d'équivoquer ainsi sur les mots, même tacitement. Ce n'est pas d'honneur féminin que je parle, puisque je n'en ai point, et que je mets ma gloire à n'en point avoir: c'est l'honneur masculin. Oui, pardieu! j'ai de l'honneur comme un homme! Je suis de bonne maison, monsieur! La foi du serment s'est toujours maintenue inaltérable dans ma famille. C'est un vrai gentilhomme qui vous interpelle! un chevalier sur la parole duquel vous pourriez asseoir le monde!

La fibre patricienne d'Octobrin s'ébranla tout bas au résonnement de cette jactance féodale. Malgré lui, dans les profondeurs de son âme, le vieil homme ressuscita pour y applaudir avec transport. Mais ce grand émoi ne troubla que son intérieur; il fut assez maître chez lui pour l'obliger à respecter le calme de son extérieur, et pour en débarrasser rapidement ses esprits.

Une autre émotion plus conforme au génie du sacerdoce le remua en même temps que cette réminiscence mondaine. C'était la joie de rencontrer, parmi la foule des corruptions

de Régina, un bon sentiment, une grandeur, presqu'une vertu; joie pure et judicieuse reposant sur la vérité de ce principe qu'une ville assiégée est à moitié prise dès qu'on y a des intelligences.

— Bien parlé, mon gentilhomme! fit-il d'un ton à la fois austère et cordial. — Je reçois donc votre serment du meilleur de ma confiance. Oui, j'y veux croire comme à une chose sainte. — Or, voici maintenant ce que j'attends de vous. Ce soir, un long et large coffre sera porté de ma part à votre hôtel. Quand sonnera l'heure de minuit, enfermez-vous avec lui dans le plus retiré de vos appartements. Là, ouvrez-le, vous trouverez dedans quatre cierges, deux draps noirs, une tête de mort et un psautier. Vous prendrez sur vos meubles autant de coussins que vous voudrez, et vous en formerez au milieu de la chambre un lit que vous couvrirez avec les draps noirs. Au pied de ce lit, vous placerez la tête de mort sur un fauteuil en guise d'estrade; à son chevet vous poserez le psautier, et à ses quatre coins vous mettrez les quatre cierges que vous allumerez. Cela fait, vous entrerez dans cette couche, vous vous y établirez commodément, puis vous ouvrirez le psautier dans lequel vous devrez lire le *De profundis* et le *Miserere;* — sans nul doute vous aimez la poésie, et vous avez peut-être l'habitude de feuilleter avant de vous endormir quelqu'un de nos poëtes à la mode. C'est pour ne point vous faire déroger à cet élégant usage que je vous impose la lecture de deux élégies, un peu vieilles à la vérité, mais qui, je l'espère, ne vous paraîtront pas de moindre valeur que celles de l'époque. — Cette lecture achevée, vous vous recueillerez un moment, puis vous répéterez phrase à phrase, mot à mot, votre confession... Vous entendez bien? Mot à mot! sans en rien excepter, pas même le malséant *je m'en moque*! Après quoi, libre de tout soin, vous pourrez dormir, si vous avez sommeil...

Régina fut quelques secondes sans respirer, sans pouvoir parler; le saisissement l'étranglait, lui liait la langue. Mais bientôt, de toute sa raideur nerveuse elle s'appuyait sur l'orgueil, son grand soutien, comme on s'appuie sur une forte épée de bataille, et se remparant d'un sourire dérisoire, d'un ton farouche :

— Mon père, dit-elle vous avez ma parole.... Je me prêterai volontiers à votre exigence fantasmagorique. Mais ne vous hâtez pas de sonner victoire, mon révérend père! Oh!

vous ne me tenez pas encore. Je vous l'ai dit, vous aurez affaire à un homme. Je ne suis pas encore vaincue.

— Vous le serez demain, ma fille ; demain vous m'appellerez auprès de vous, touchée de repentance. Le bras de Dieu vous aura terrassée, comme saint Paul courant à la persécution des chrétiens.

— Le bras de Dieu !... A quoi bon cette emphase ? Comment votre sagacité vous permet-elle d'essayer l'image du Tout-Puissant comme un épouvantail sur un cœur impie, incrédule, athée ?

— Oh ! vous êtes impie, cela est bien avéré ; mais vous n'êtes pas athée ; vous n'êtes pas même incrédule. Veuillez renoncer à cette prétention.

— Qu'est-ce à dire ? Ai-je manqué d'énergie et de netteté dans ma profession de mécréance ? Je vous ai crié et je vous crie encore que je n'ai ni foi, ni loi ! Non, non, je ne crois pas !

— Si, vous croyez. N'avez-vous pas blasphémé ? Est-ce qu'on injurie un être que l'on suppose imaginaire ? Le blasphème est acte de foi.

— Alors, c'est l'acte de foi des démons.

— D'accord. Vous croyez à la manière des démons, mais vous croyez ! — A propos, madame, où demeurez-vous. Où dois-je envoyer le coffre en question ?

— A l'hôtel de Brazhella, monsieur. Je suis la veuve du seigneur de ce nom.

A ces mots l'abbé de Saint-Or bondit sur son siége, et cacha sa tête dans ses mains.

Cette involontaire manifestation que Régina ne put comprendre, le lecteur, lui, la comprend parfaitement.

Au reste, elle dura peu. Octobrin se leva triste et pâle, mais entièrement résigné..... Et ce fut avec une solennité paisible qu'il dit à la comtesse en sortant du confessionnal :

— Adieu, ma fille. A demain.

## § 3. — Josaphat.

Le prêtre n'était plus là, et cependant Régina restait encore à genoux, morne et immobile, tant la chape de plomb de la stupeur pesait sur elle...

Enfin elle se releva, mue comme par un ressort, et elle

traversa l'église d'une vitesse machinale, sans voir ni entendre, ayant pour les choses extérieures l'insensibilité d'un fantôme. — Elle allait, elle allait, comme on va dans un rêve, l'âme éblouie de vertiges, les pieds invinciblement poussés. — Elle sortit ainsi de Notre-Dame, et elle continuait à filer droit devant soi, oublieuse, dans son état de somnambulisme, de sa voiture et de ses gens qui l'attendaient, lorsque ceux-ci, venant à sa rencontre, la rappelèrent à elle-même.

Elle monta donc dans son carrosse, et ne répondit pas d'abord à son chasseur qui s'enquérait humblement de l'endroit où il la fallait mener. Elle employa ce temps d'hésitation à écouter sa railleuse et superbe raison qui se réveillait et lui disait : — « Pauvre Régina! lionne devenue brebis! « te voilà tout émue et palpitante comme une petite « nonne que sa mère supérieure a bien grondée! Femme de « fer, n'as-tu pas vergogne d'être ainsi ployée par l'ascen- « dant de ce prêtre orgueilleux? Est-ce que son ridicule « attirail d'objets funèbres, est-ce que sa fantasmagorie, « comme tu disais si justement tout à l'heure, aurait de « quoi t'effrayer ? Allons donc! tu as les nerfs assez vigou- « reux, la judiciaire assez intègre pour exécuter sans faiblir « l'extravagance à laquelle t'engage ton serment inconsi- « déré. Remets-toi! Raffermis-toi! Envisage résolûment la « cérémonie de ce soir, et travaille d'avance à te munir, « pour l'affronter, d'une inébranlable présence d'esprit. Va « dans le monde; retrempe ta force au courant de ses « érotiques sagesses : tes veines se délivreront, dans ce bain, « de la superstitieuse vapeur qui les charge. » — Elle goûta le conseil de cette voix intérieure, et, afin de le pratiquer, elle se fit sur-le-champ conduire chez je ne sais plus quelle baronne fort à la mode, dont la maison, rendez-vous journalier des gens du bel air, des galants et des galantes, des lettrés et des riches, ne présentait que festins et bals, qu'amours et jeux.

Elle passa là une de ces folles journées du vieux régime que nos grand'mères aiment tant à se remémorer et dont elles nous plaignent si amèrement d'avoir perdu le secret.

Elle s'amusa, elle s'ébattit; mais, d'une seule aile, d'une gaieté jaune. Un sinistre bourdonnement obsédait sans répit les limites de son cerveau, et la poursuivait, quoi qu'elle en eût, jusque dans ses meilleures folies.

Le soir, elle se rendit à l'Opéra, comptant charmer son opiniâtre névrose par la vue et l'audition des voluptés de la danse et du chant. — On jouait une pièce mythologique d'un genre très-sévère et très-sombre, dans laquelle revenait sans cesse un grandiose anathème sur les contempteurs des dieux.

Régina en fut désagréablement affectée, et quitta la salle avant la fin du spectacle.

Elle rentra chez elle... Le coffre de l'abbé l'attendait, ainsi qu'une petite boîte scellée qui en contenait la clef... Elle le fait porter dans celui de ses boudoirs qu'elle préférait sous le règne de Cagliostro, et elle s'y enferme avec lui.

Sur le terrain, en présence de l'ennemi, son courage, passablement douteux jusqu'alors, se prononce et se déclare, ce qui est arrivé à plus d'un héros. C'est d'une main ferme, sans palpiter, sans sourciller, qu'elle introduit la clef dans la serrure et qu'elle lève le couvercle. Elle inventorie les objets et voit que l'abbé n'a rien omis; cierges, draps noirs, psautier, tête de mort, tout s'y trouve.

Avant de procéder à la cérémonie, elle va, les bras croisés, faire une station devant un grand portrait de Cagliostro. — L'astrologue est représenté debout sur la plate-forme d'une tour, se livrant à l'observation des planètes. Elle le regarde d'une façon résolue, comme pour le prendre à témoin de sa vaillance. Par un jeu de lumière provenant des lampes du boudoir, et aussi par un accident de sa fantaisie, la figure du portrait lui semble animée de l'expression démoniaque qui animait la veille la figure de l'original pendant qu'il proclamait son épouvantable et ridicule dessein de détrônement et d'usurpation envers Dieu. Elle s'électrise à considérer l'étrangeté de cette apparence; elle y adhère, elle s'y noue d'un nœud sympathique, elle la fête comme un renfort que lui envoie le monde extra-humain des sortiléges.

Au bas du portrait, sur une crédence, plusieurs livres sont pêle-mêle; les uns très religieux, les autres très-irréligieux. Par un caprice de superstition, elle en tire un, sans voir ce que c'est, et elle l'ouvre au hasard, décidée à saluer ce qu'elle va lire comme la parole d'un oracle. — Ce volume, c'est la Bible. — Elle tombe au beau milieu du poëme de Job, et elle se heurte à ces mots proférés par Jehovah : « Si « tu crois avoir un bras comme Dieu, et tonner d'une voix « semblable, achève et fais le Dieu tout-puissant. »

Étourdie, elle recule.... tant ce défi d'en haut a éclaté sur son âme, tant son fracas lui réalise la trompette du jugement. Elle regarde si le portrait n'a point pâli. — Non, il est toujours le même. Sa superbe est aussi radieuse; son front d'airain accuse au même degré le fantastique projet d'escalader le ciel.

Devant cette bravoure elle a honte de sa peur. Elle rallie ses moyens belliqueux. Comme le cheval de Job, elle se redresse, elle frappe du pied, elle aspire la guerre à pleins naseaux! Comme lui elle s'écrie : Allons!

D'un mouvement rapide, elle enlève tous les coussins de deux canapés, les étale au milieu de la chambre, sort du coffre les draps noirs, et de tout cela forme un lit assez commode. Au chevet elle place le psautier; aux quatre coins elle pose les cierges qu'elle allume intrépidement, et au pied, sur un fauteuil, elle met la tête de mort.

Puis elle défait sa toilette, et elle se couche.

La lutte alors commence à l'épreuve vulnérable. Les physiques et métaphysiques appréhensions de la mort gravitent vers elle. Elle songe au corps, sur lequel se ferme le sépulcre; elle pense à l'âme, devant laquelle s'ouvre l'autre monde. Sa chair frissonne à l'idée d'être ensevelie dans un linceul étouffant, d'être clouée, scellée dans une bière étroite et de sentir serpenter sur soi les caravanes des vers du monument. Son esprit s'effare, se cabre aux bords du néant et de l'éternité, ces deux inévitables gouffres auxquels toute philosophie et toute religion sont forcées d'aboutir; il s'étonne a bon droit que certains sages du siècle estiment le rien du premier de ces gouffres moins formidable que le tout du second : n'être pas, après avoir été, — lui semble une condition aussi affreuse qu'être toujours et mal.

De telles cogitations l'égarent; son discernement s'altère; l'illusion intervient. — Elle s'imagine qu'une invisible main serre et ajuste le drap funèbre au long de son lit, et elle se demande si ce n'est pas l'avide mort qui prend soin d'assurer autour de ses membres ce pan de son manteau.

Elle se persuade que le hideux crâne blanc qui domine ce grand déroulement de serge noire lui jette de sardoniques regards qui la fouillent horriblement : pour se faire un rempart contre eux, elle saisit le psautier, l'ouvre et le tient élevé contre son visage.

Aussi bien, elle doit converser avec ce divin tome. Cela

est compris dans le programme de sa pénitence. Il lui faut réciter le *De profundis* et le *Miserere*. — Elle commence par le *Miserere*......

N'est-ce pas Régina, n'est-ce pas qu'il avait raison, le prêtre, lorsqu'il te disait que tu lirais là quelque chose de vraiment supérieur en fait de poésie? Oh! n'est-ce pas, quelle immense, quelle victorieuse, quelle omnipotente poésie! Comme elle enveloppe! comme elle enchaîne! comme elle glace! comme elle brûle! comme elle pénètre au fond des os! comme elle sent bien son roi des épouvantements!....

Excédée de terreur, elle ne peut continuer : elle écarte de sa vue le redoutable livre....... Mais alors elle se trouve sous les regards de la tête de mort! Elle ne les peut tolérer longtemps, et, pour y échapper, elle est obligée de reprendre sa lecture.....

Vingt fois sa démence fait ainsi alterner ces deux fascinations, se sauvant de l'une pour se livrer à l'autre.... A la fin, lasse de ce double supplice, elle repousse le livre et ferme les yeux.

Ou plutôt elle essaie de les fermer, mais en vain. Sa rebelle paupière demeure béante, malgré l'effort inouï de sa volonté pour la clore. La tête de mort triomphe, et de ses regards la perfore tout à son aise.

Horreur! le crâne se met à lui chanter le reste du *De profundis* avec une belle voix de cuivre comme en ont les chantres de cathédrale! Et les quatre lueurs des cierges deviennent toutes rouges, s'étendent, s'élargissent, finissent par se joindre, et par ne plus former qu'une seule flamme, un effrayant cercle de feu qui tournoie et siffle en tournoyant.

Et quand le crâne a terminé son chant, il dit à Régina : — Régina! ta confession! répète ta confession! C'est dans ta pénitence, Régina! Régina! ta confession.

Oh! comme elle voudrait crier, la malheureuse! comme elle voudrait fuir! Mais le drap noir pèse sur elle comme la dalle d'un tombeau.....

La tête poursuit :

— Tu ne veux pas? alors ce sera moi qui la répéterai. Tu ne veux pas la dire? Eh bien! tu l'écouteras :

« Ne me bénissez pas, mon père, parce que j'ai péché, et que je m'en glorifie.

« Mon père, je ne crois pas en Dieu, ni en Jésus-Christ, ni en l'Église; je suis un monstre d'impiété et d'incrédulité.... Mais je m'en moque! »

Régina n'en entend pas davantage..... la mesure est comblée.... elle meurt.

Ou du moins, elle croit mourir.

Son âme se détache, s'élève et plane un moment d'un air navré au-dessus de son corps, qu'elle laisse là inanimé sur ce drap noir, entre ces quatre cierges.... Puis elle va vers la fenêtre qui s'ouvre pour lui livrer passage......

Non loin de là, dans l'espace, elle trouve au flanc des nuées le roi des épouvantements qui l'attendait sur son cheval pâle. Il la prend en croupe, et s'élance avec elle dans l'immensité.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le cheval monte, monte, et son essor avide
S'empare avec fureur des Saharas du vide,
S'aventure à travers des groupes de Babels,
Des mers de l'inconnu monstrueux archipels,
Franchit cent tourbillons, cent trombes, cent orages,
Cent gorges de chaos où vaguent des mirages;
Et partout l'ample deuil d'une profonde nuit,
— Reflet du cavalier, — le devance et le suit.
L'Ame, en passant auprès des pudiques Étoiles,
Les voit, à son aspect, sous de funèbres voiles,
Se dérober le front; puis, elle les entend,
A leurs chants de bonheur faisant trêve un instant,
Prendre une voix lugubre, amère, consternée,
Pour se dire : Pleurons! car cette Ame est damnée!
Le cheval monte encor, laissant bien loin, bien bas,
Le peuple sidéral sous le vol de ses pas;
Il bondit de hauteur en hauteur, d'orbe en orbe :
Dans chacun des élans de sa course, il absorbe
Un espace qui vaut, tant il s'ouvre géant,
Mille fois notre Terre avec notre Océan;
Sur un soleil éteint dont fume encore la crête,
A la fin le voilà qui se pose, — et s'arrête....
— Bien! dit le cavalier, bien! c'est ici le lieu.
— Où sommes-nous? dit l'Ame. — Au tribunal de Dieu.
La pauvre Ame qu'étreint l'éternité sans borne,
Autour de soi prolonge un regard lent et morne.
Tout en haut, dans l'éclat d'un brûlant Sinaï,
Sous un dais que le nom du grand Adonaï,
— Sainteté fulgurante, — à son faîte décore,
Un triangle plus saint, — plus fulgurant encore,
L'amour du bienheureux, la haine du maudit,
S'élève, se déploie, et régne et resplendit.
Sept esprits vêtus d'or, debout contre les rampes
Du marchepied divin, — veillent comme sept lampes;

Et l'immortalité des grâces de leurs corps
Exhale incessamment parfums, rayons, accords.
Bien bas, dans l'infini, plus bas que notre monde,
L'orifice d'Enfer, dardant sa flamme immonde,
Comme un vaincu rongé d'impuissante fureur,
Rit d'un rire distòrs plein de rage et d'horreur.
Le prince de l'orgueil, le père de la fraude,
Volumineux serpent, sur ses bords glisse et rôde ;
Du regard qu'autrefois sa chute lui donna,
Il regarde, il convoite, il couve Régina,
Et, la considérant comme sa juste proie,
Semble en jouir d'avance, — et siffle, ardent de joie.
Entre la région du pourpris éclatant
Et le point ténébreux où l'âme en peine attend,
Un archange surgit, pâle, — et dresse en silence
De l'équité de Dieu la terrible balance;
Dans le plateau senestre il met le poids fatal
De tout ce qu'ici-bas Régina fit de mal;
Il pose dans le dextre, avec un soupir sombre,
Ce qu'elle fit de bien... poids léger comme une ombre :
Aussi, voit-on céder, sans le plus faible effort,
Le plateau de la vie au plateau de la mort.
— Puisque mon équité, dit le Triangle austère,
Eprouve en la pesant cette Ame trop légère,
Que du Livre de vie on retranche son nom,
Et qu'elle soit jetée au gouffre du Dragon!
Et déjà sombrement l'Archange ouvrait le livre,
Et le nom sous la plume allait cesser de vivre,
Quand, du fond de l'Ether une voix de douleur
Tout à coup s'éleva : « Seigneur! Seigneur! Seigneur!
Laissez, laissez monter jusqu'en votre lumière
D'Octobrin votre enfant la plaintive prière.
Grâce pour la damnée!.... O vous, Marie, — ô vous,
Mère des affligés, de vos pleurs aidez-nous.
Grâce! J'offre mon sang. Victime expiatoire.
Je ferai, s'il le faut, mille ans de Purgatoire!
Alors, du Paradis sourirent les clartés,
Et le Triangle dit à l'Archange : — Arrêtez!
Et l'on vit doucement la prière du juste
S'élever jusqu'auprès de la balance auguste,
Puis, de l'Archange ému baisant le bleu manteau,
Fouler à deux genoux le funeste plateau...
Tout soudain la balance a repris l'équilibre.
Et Dieu dit : — Nous changeons notre arrêt, l'Ame est libre.
Elle va retourner au milieu des mortels ;
Il lui sera facile, à l'ombre des autels,
D'épurer son essence en contemplant le Père,
Le Fils et l'Esprit-Saint. Notre Marie espère
Que le Bien d'un seul coup enlèvera le Mal,
Quand nous la reverrons devant ce tribunal.
Dans le ciel, à ces mots, les élus applaudissent,
Tandis que dans l'Enfer les réprouvés maudissent,
Et l'heureuse Prière, ange aux blancs vêtements,
Va prendre aux mains du roi des épouvantements

L'Ame qu'elle dérobe à la mort éternelle,
Se plaît à l'obombrer de l'amour de son aile,
Lui répète à l'oreille, en sons mélodieux,
Le charme de l'arrêt miséricordieux.
L'emporte aux régions de rêve et de mystère
Par où de l'Empirée on descend à la terre,
Et lui cache l'aspect des monstres surhumains,
Des Chaos, des Babels qui sèment les chemins.
Cette fois plus de deuil! plus de frissons funèbres!
Plus de spectre farouche enfantant les ténèbres!
Notre blanche Prière, en son vol plein d'ardeur,
Partout mène avec elle un cercle de splendeur.
— Aimables cette fois, les pudiques Étoiles
N'ensevelissent plus leur beauté sous des voiles;
Sur un diapason de grâce et de douceur,
Elles chantent ces mots : — Régina, chère sœur,
Gloire au Juge éternel! Bénissons la sentence
De sa miséricorde..... Adieu. Fais pénitence.

## § 4. — Sancta Magdalena.

Régina s'éveille... Elle se retrouve en chair et en os, vivant d'une vie complétement terrestre, sur son lit pénitentiaire qui présente quelque bouleversement. Les quatre cierges brûlent encore, mais, comme il est grand jour, la joyeuse magnificence du soleil anéantit leur lugubre effet.

Elle se lève, pleine d'une forte foi, regarde avec une pieuse espérance le beau firmament bleu qui lui sourit, et s'écrie, émue d'une fervente charité :

— Oui, mon Dieu! oui, je ferai pénitence!

Puis soudain, mettant au service de ce dévot projet la pétulance d'action qu'elle a coutume d'apporter à l'accomplissement de ses desseins profanes, la voilà qui s'élance à tous les cordons de sonnettes de la chambre et qui les fait jouer violemment coup sur coup.

Trois de ses femmes accourent essoufflées.

— Vite! leur crie-t-elle, allez vite chez M. l'abbé de Saint-Or! Dites-lui qu'il vienne à l'instant! dites-lui que je veux qu'il vienne sur-le-champ!

Elle applique à cet ordre exemplaire d'aller lui chercher un confesseur la même fougue, le même emportement que pourrait montrer une jalouse donnant l'ordre mondain d'aller lui chercher un amant qu'elle reconnaît avoir soupçonné et injurié mal à propos; tort douloureux qu'elle a hâte de se faire pardonner.

Ses femmes restent là sans mouvement, sans réponse, hébétées, stupéfiées... et vraiment il y avait de quoi : Régina, presque nue, les seins au vent, la chevelure épanchée, debout au milieu des débris de la décoration funéraire, dans l'attitude d'une Médée furieuse, n'offrait pas un spectacle qu'elles eussent coutume d'envisager dans la chambre de leur maîtresse qui, d'ailleurs, ne s'était jamais départie d'une décence orgueilleuse, d'un royal quant à soi vis-à-vis de ses gens.

— Eh bien! sottes créatures! vocifère-t-elle dans l'accès d'une colère très-peu sainte... M'entendez-vous? M'obéissez-vous?

Ce ton féodal secoue la torpeur des pauvres filles; une d'elles recouvre la parole et dit :

— Que madame la comtesse nous pardonne. Nous n'aurons pas à aller bien loin pour trouver M. l'abbé de Saint-Or. Il est ici, lui-même, attendant au grand salon depuis un quart d'heure le réveil de madame la comtesse.

Ce fut le tour de Régina d'être immobile et muette de surprise...

— Faites-le entrer, dit-elle enfin après une longue pause, d'une voix redevenue calme et doucement triste, — et ayez soin que personne ne nous dérange.

Elle se regarde et s'aperçoit du désordre de sa toilette... Toute rougissante, elle saisit l'un des draps de serge noire, et chastement le roule autour de soi à plis redoublés.

Ainsi parée, elle va se mettre à genoux à côté du fauteuil où est posée la tête de mort.

Ses longs cheveux blonds descendent lumineux sur son vêtement de ténèbres, comme sur un talus de basalte les jeunes flots d'une cascatelle imprégnée de l'or du couchant. — La noirceur de la draperie s'opposant brusquement à la blancheur maladive de sa carnation décolorée, rappelle ces ombres opaques tranchant net dans un nocturne paysage auprès des morbides clartés de la lune. — Une mélancolie passionnée est assise dans tous ses traits. — Elle est belle ainsi, belle d'une beauté que nous ne lui avions pas encore vue, d'une beauté neuve! — Son admirable désolation mystique la rend comme la sœur jumelle du séraphin Abbadona, ce touchant démon de la Messiade, qui étonne l'enfer de son humilité, de son repentir, qui aime et bénit Dieu jusqu'au sein de l'irrévocable damnation. Je me

trompe; cette ressemblance n'est pas aussi fraternelle; Abbadona est un désolé bien plus parfait; son désespoir à à lui est sans mélange, tandis que le désespoir de Régina est mélangé d'un peu d'espoir.

L'abbé de Saint-Or entre.

Il est pâle comme un homme qui a veillé et prié toute la nuit.

Il s'arrête un moment près du seuil, contemplant la pécheresse d'un air de triomphe modeste qui n'exclut pas la compassion et la bonté.

Puis il s'avance lentement, avec un paisible sourire d'apôtre, tenant ses mains jointes et murmurant d'un ton évangélique :

— Saül, Saül, pourquoi me persécutez-vous?

Chacun se souvient, chacun frémit encore de l'impudeur, de l'effronterie qui ont caractérisé la pose et le regard de la Régina d'hier : celle d'aujourd'hui n'ose ni lever les yeux, ni remuer; sa pâleur devient de plus en plus effrayante; elle est visiblement travaillée d'une orageuse angoisse qu'elle s'épuise à vouloir comprimer.

Tenez! la voilà qui n'en peut plus, la voilà qui éclate en sanglots, qui se tord de douleur, qui pleure à torrents, comme un nuage de tempête! La voilà qui bondit, sursaute, au gré des sursauts et des bonds de son cœur!

— Merci, mon Dieu! s'écrie le saint abbé dans un élan de joie céleste : — Vous êtes toujours le dieu de Moïse et d'Aaron, le Dieu qui sait changer en douce fontaine le rocher le plus dur!

Il fait une rapide génuflexion pour quelques minutes d'oraison mentale, qu'il emploie sans doute à remercier le Seigneur et à solliciter encore les prodigalités de la grâce d'en haut.

Ensuite il va au fauteuil contre lequel est agenouillée la pénitente, et, il en ôte, pour s'y asseoir, la tête de mort qu'il prend sur ses genoux.

Il se complaît à voir couler les chastes pleurs de Régina; cette vue le pénètre d'une volupté séraphique; n'était la majesté de son ministère, lui-même aussi pleurerait volontiers d'allégresse.

— Bien, bien, ma fille! pleurez avec passion, avec excès! Les larmes du repentir sont des rosées merveilleuses qui fécondent subitement le champ de la divine miséricorde!

Cette fois Régina se confesse, dans toute la sérieuse valeur du mot. Elle ne se glorifie plus, elle s'humilie. Elle ne se moque plus, elle s'accuse. Ce n'est plus que comme une vraie Sodome, tout à fait digne des fulminantes punitions, qu'elle signale, à l'horizon du passé, le noir amoncellement de ses grands crimes. Ainsi, elle apporte au tribunal de la pénitence une somme de foi et d'humilité égale à la somme de mécréance et d'orgueil qu'elle n'a pas craint d'y apporter la veille.

Que dis-je? elle se montre cent fois plus chrétienne qu'elle ne s'est montrée impie. — La vérité de sa contrition se révèle d'une ardeur et d'une profondeur à édifier les saints. — Là encore elle est cette femme rare qui ne sait rien faire à demi. — Le caractère de ses remords présente un singulier assemblage de prostration et d'exaltation ; tantôt elle s'abîme, terrassée, écrasée du poids affreux de ses iniquités; tantôt elle se relève armée d'une fureur divine contre elle même ; elle se maudit, elle se lacère, elle se lapide !... C'est le type de Madeleine incorporé à celui de Judith.

Elle se frappe si fort qu'Octobrin finit par lui arrêter le bras.

— Non, ma fille, vous n'êtes pas, comme vous vous l'imaginez, la dernière des criminelles. Gardez-vous bien de porter dans la vertu l'exagération que vous aviez dans le crime. Il ne faut pas être plus sévère envers vous que Dieu ne l'est lui-même. Croyez-moi, il nous serait facile de trouver des coupables auprès desquels vous apparaîtriez, — je ne dis pas innocente, — mais au moins très-digne de rémission. Oui, quelque profond que soit l'abîme où vous êtes tombée, c'est presque un sommet, comparativement aux abîmes que certains pécheurs ont élu pour séjour. Le dernier degré du péché, celui d'où l'on ne remonte pas, c'est la lâcheté, c'est la perfidie. Or, vous n'en êtes pas là, vous qui avez introduit dans les voies d'iniquité je ne sais quelle équité bizarre. Sachez-le bien, ce n'est que pour les Judas qu'il n'y a point de pardon ; ce n'est qu'à eux seuls que le désespoir est permis. Or, qu'y a-t-il de commun entre cette race et vous? Sans doute vous avez fait beaucoup de mal, vous avez rendu avec usure le mal pour le mal, mais vous n'avez jamais rendu le mal pour le bien. — Je dois vous consoler, ma fille! Je dois vous relever à vos propres yeux, car vous vous présumez trop bas. — Mettons-nous à considérer le monde ensemble; nous allons y voir des ignominies dont l'opposition atténuera

singulièrement les vôtres. Par exemple, dites-moi, ne vous jugez-vous pas moins impure que ces femmes qui semblent appartenir à une venimeuse et rampante filiation provenant d'un commerce adultère de notre mère Ève avec le serpent, tant elles ont d'astuce et d'hypocrisie, qui, sans le palliatif d'un tempérament impérieux, font une hôtellerie de leur alcôve; qui, sans la déplorable excuse de la misère, de la faim, se prostituent pour de l'or et des présents; monstres d'impiété qui savent s'attacher le masque de la piété si habilement qu'on le prendrait volontiers pour leur visage; qui renouvellent à la sainte table le forfait des juifs déicides; monstres d'envie qui ne pardonnent jamais à leur prochain d'être belle, d'avoir du génie et de la vertu; qui, — s'il se rencontre parfois une noble créature, enfant des preux, généreusement égarée dans le décevant paradis d'un amour chevaleresque (très-condamnable, hélas! malgré sa spiritualité), — s'efforcent de trouer le mur du jardin de cet amour pour y faire regarder les passants, et n'ont pas honte de crier que ce beau sentiment n'a qu'une grandeur fausse, qu'il est de la même taille, de la même essence que leurs viles passions, qu'il est aussi terre à terre, aussi fangeux; — comme s'il était possible de persuader à d'autres qu'à des aveugles que les aigles de la montagne sont au niveau des vipères des marais?... Certainement, quant à vous, pauvre âme, vous avez plutôt ressemblé au vautour qu'à l'aigle; mais tout oiseau de proie, quelle que soit sa méchanceté, quelle que soit l'infériorité de son espèce, n'en est pas moins infiniment supérieur à tout reptile; il y aura toujours entre eux l'incontestable distance de celui qui plane à celui qui rampe... — Allons, ma fille, allons! vous êtes presque un ange à côté de ces femmes! Vos ténèbres sont presque des lumières à côté de leurs ténèbres. — Redressez-vous; prenez confiance. Songez que la première âme que Jésus-Christ a rachetée de son sang est celle de l'un des indignes larrons crucifiés avec lui.

A ce discours, et à d'autres encore où l'onction de l'apôtre se marie à l'enthousiasme du poëte, le supplice moral de Régina se modère, s'apaise; le rayonnement de sa conscience épurée finit par triompher de l'orage de ses pleurs.

Octobrin parachève ce triomphe en prononçant le sacramentel *absolvo te*...

(ESTAFETTE, octobre 1839.)

# HISTOIRE D'UN ANNEAU ENCHANTÉ

## ROMAN DE CHEVALERIE

### I. — Les deux Talismans.

Du temps de Charlemagne, bien avant qu'il fût empereur d'Occident, vivait dans la plus merveilleuse et la plus solitaire des îles de l'Orient une belle et bonne princesse qui avait nom Libania. Elle était de sang royal de Perse, et s'était exilée volontairement de ce pays. Nous saurons tout à l'heure le motif de cet exil volontaire.

Peu d'années après sa venue dans l'île, un jour que seule elle en parcourait les délicieuses promenades, elle arriva par fortune à l'entrée d'une grotte qui jusqu'alors lui était demeurée inconnue. Modérément curieuse, elle franchit le seuil et s'aventura dans une galerie naturelle tapissée de petites pierres multicolores, de pétrifications, de coraux, de saxatiles. Au bout de quelques minutes de marche, elle trouva un salon de forme octogone, dont les parois étaient revêtues de stalactites et de cristallisations taillées à facettes, comme par la main d'un gnome lapidaire. Une lumière douce et pure, dont le foyer demeurait invisible, éclairait magiquement ce beau salon. Une statue de bronze en occupait le point central; une calme et grave statue qui représentait un vieux mage assis, tenant sur ses genoux un coffret d'or. Ce vieillard, tout bronze qu'il était, avait l'air assez bonne personne. Il sourit à Libania, de plus en plus étonnée, et lui dit avec un accent de paternelle remontrance.

— Vous vous êtes bien fait attendre, ma chère enfant.

Libania fit un geste qui révélait le dernier degré de la surprise...

Quand elle fut parvenue à se remettre, elle répondit d'un ton ferme et respectueux à la fois :

— Que voulez-vous dire, mon père ?

— Je ne veux dire que ce je dis. Je me plains de vous avoir attendue longtemps, et je n'ai pas tort : je vous attends depuis le commencement du monde.

— Et pourquoi m'attendez-vous ?

— Pour vous récompenser de la part de Dieu.

— Me récompenser ! moi ! Qu'ai-je donc fait qui mérite cela ?

— Cherchez bien.

— Je ne découvre rien. Plus j'examine et moins je vois que l'équité humaine, et surtout l'équité divine, me soient redevables d'une récompense.

— O modestie vraiment invraisemblable !... Çà, vous vous appelez, vous êtes la princesse Libania ?

— Sans doute. Je suis bien moi.

— Ce n'est pas connaître son moi que de méconnaître ce qu'il vaut. Au surplus, je ne saurais me fâcher d'une si humble méconnaissance : ce n'est chez vous qu'une grâce et une vertu de plus. Puisque vous oubliez vos grandes actions, je vais donc prendre la peine de vous les raconter, et je vous conjure d'ouïr sans trop d'impatience votre éloge historique. Je serai simple et vrai, je ne serai pas trop long, je ne me comporterai pas comme on se comportera dans un millier d'années d'ici à l'Académie des sciences politiques et morales... une chose peu sublime qui s'inventera, hélas !

Je commence.

Vous avez vingt-cinq ans, et vous avez vécu jusqu'à vingt ans sans savoir que vous êtes née princesse du sang royal de Perse. Elevée à Persépolis, dans la maison et sous la tutelle d'Aguilar, mage opulent, vous vous regardiez et tout le monde vous regardait comme la fille de son frère Sétoc, fameux général mort tout jeune dans une bataille. Le soir du vingtième anniversaire de votre naissance, étant à rêver dans vos jardins favoris, vous vîtes s'avancer vers vous quatre esclaves nubiens qui portaient un parchemin sur un carreau de drap d'argent frangé d'opales. Le carreau déposé à vos pieds, vous reconnûtes que le parchemin était une missive de votre tuteur, absent depuis quelques jours. Vous vous enfermâtes dans le plus discret de vos boudoirs, bien à l'abri des importuns, pour lire et méditer à l'aise la missive

que vaguement vous pressentiez être d'importance. Et, en effet, rien n'était plus sérieux.

Cette lettre vous disait :

« Libania, vous n'êtes pas ma nièce : vous êtes la fille du « malheureux Ammon, notre souverain légitime, si méchamment détrôné et assassiné il y a dix-huit ans par l'usurpa- « teur qui gouverne aujourd'hui la Perse. Quelques mages « et moi sommes les seuls qui connaissions le secret de « votre naissance ; le reste du monde croit que la princesse « Libania, l'unique enfant du monarque défunt, a péri dans « l'incendie du palais de son père, et que vous n'avez de « commun avec elle que le nom et l'âge. Pardonnez-moi « d'avoir attendu jusqu'à ce moment pour vous faire cette « révélation. C'est qu'avant de vous dire : — Vous êtes née « pour le trône..., — je voulais être sûr de pouvoir vous « conduire au trône. Or, maintenant j'en ai l'assurance. — « J'ai un parti dans l'armée. — Tous les prêtres sont à moi. « — Le peuple est mécontent. — J'ai beaucoup d'or. — « Ainsi, votre règne arrivera quand vous le souhaiterez. — « Je reviendrai après demain d'un voyage entrepris dans « l'intérêt de votre avénement. Nous converserons sur ce « grand objet. Vous daignerez expliquer vos desseins de « reine au premier de vos serviteurs, à celui que vous avez « vénéré si longtemps comme le frère de votre père. Vous « êtes trop généreuse et trop loyale pour oublier jamais que, « si Dieu a mis en vous les germes de toutes les qualités « qui font les illustres monarques, c'est à mes soins de sage « tuteur que vous êtes redevable de leur entier développe- « ment. C'est moi qui ai parachevé l'œuvre de Dieu en vous « donnant une éducation plus haute et plus large mille fois « que celle ordinairement donnée aux femmes d'Orient. « Aussi, j'espère que vous n'hésiterez pas à vous reposer de « la conservation de votre règne sur le bras dévoué qui « aura su le fonder. Dans cet espoir, je me mets aux « pieds de votre majesté auguste. »

De pareilles aventures ne pouvaient manquer de bouleverser votre esprit. Il est naturel d'avoir le vertige, lorsque, croyant marcher dans la plaine, on vient soudainement à s'apercevoir que l'on foule un sommet. D'abord, ce fut chez vous un chaos d'impressions confuses, d'idées informes, — une mêlée de desseins contraires, de vouloirs ennemis.... Puis, bientôt, sous l'influence de la raison, sous l'inspiration

de la justice, votre âme se calma, comme la mer sous le bleu du ciel et sous l'or du soleil. Juste et raisonnable, vous conçûtes un projet qui émanait exclusivement de ces deux mérites, et vous passâtes la moitié de la nuit à en préparer l'exéution. — Le lendemain, à l'aube, vous abandonniez dans le plus grand mystère le palais de votre tuteur et Persépolis, n'emmenant avec vous que douze esclaves et que cinq dromadaires servant au transport d'un léger bagage et d'un trésor modeste. Vous laissiez dans votre chambre une lettre en réponse à celle d'Aguilar. Elle parlait ainsi :

« Je ne veux pas régner, mon cher Aguilar. Je pars, je « quitte le royaume. Je vous cache le lieu de ma retraite, et « j'aviserai aux moyens de vous empêcher de la découvrir. « Si je refuse le trône, gardez-vous bien de vous imaginer que « ce soit par défiance de moi-même, par modestie. Point du « tout. J'avouerai ingénuement que je me crois forte e « bonne à la fois, intelligente et simple en même temps « précieuses facultés dont l'assemblage qui est des plus « rares constitue un caractère vraiment royal. Je ne me « juge donc pas indigne. Les motifs de mon refus sont « ailleurs. Les voici : Je ne veux pas revendiquer mon rang, « parce que je ne veux pas troubler par une révolution le « bonheur du peuple : le bonheur entendez-vous ! Quand « vous dites le peuple malheureux, mécontent, vous voulez « me tromper ou vous vous trompez vous-même. Oui, le « peuple est heureux, très-heureux, et cela grâce à la sa- « gesse et la bonté du gouvernement de l'usurpateur. « Ce tyran, comme vous l'appelez, est un excellent « roi. On l'admire et on l'aime. Je sais bien qu'a- « vec le secours des prêtres et de l'armée vous viendriez « facilement à bout de violenter, de séduire la nation et de « me faire restituer la couronne de mes aïeux. Mais pour « que cela s'accomplît, que de sang et de pleurs il y aurait « de répandu ! La félicité publique, me répondrez-vous, ne « serait qu'interrompue ; l'excellence de mon règne, qui vau- « drait le précédent, la ramènerait bientôt. C'est probable. « Mais cette interruption, si rapide que vous la supposiez, « serait un crime impardonnable, m'infligerait un inexora- « ble remords. Puisque je ne puis monter au trône qu'en « interrompant la félicité publique, je n'y monterai pas, « dussé-je en y montant n'interrompre cette félicité que « d'un seul jour, d'une seule heure ! — Ah ! si véritable-

« ment le roi actuel avait de sa personne détrôné, assassiné « mon père.... alors la piété filiale m'ordonnerait d'exercer « une juste vengeance, de légitimes représailles. Mais il « n'en est pas ainsi. Cela n'est pas plus vrai que le mécon- « tentement du peuple. Mon père n'a pas été détrôné par un « individu, par une hostilité isolée; c'est la nation en masse « qui, dans l'accès d'une colère unanime, s'est ruée contre « son pouvoir et l'a brisé. Cette colère, hélas! n'était que trop « excusable: de mauvais ministres, profitant de la faiblesse « du souverain, avaient gouverné oppressivement en son nom « et l'avaient rendu odieux à ses meilleurs sujets. Mon père n'est « pas mort sous le coup d'un assassin; personne isolément « n'est la cause de son trépas; il est tombé avec gloire, les « armes à la main, dans les luttes de la révolte, au milieu « d'une phalange de soldats fidèles. Après la victoire de « l'insurrection, les grands du royaume qui tous — vous « compris — y avaient participé, se sont assemblés pour « tirer au sort qui serait roi. Le sort a nommé le prince « actuel, et n'a pas fait là un présent chétif au genre humain. « Ce bon prince unit donc au mérite de bien gouverner celui « plus grand encore à mes yeux de n'avoir ni volé, ni assas- « siné mon père. Vous voyez, Aguilar, par la justesse de « mes rectifications historiques, que je connais à fond et sous « leur vrai jour les divers événements dont vous m'entre- « tenez. Cette connaissance parfaite, je la dois à l'éducation « que vous m'avez donnée, *à cette éducation mille fois plus* « *haute et plus large que celle du commun des femmes en* « *Orient*.... Je vous remercie, mage vénéré, de m'avoir éle- « vée de manière à n'être la dupe ni des hommes, ni des « choses. Raillerie à part, mon cher tuteur, je vous suis « reconnaissante de votre zèle et de vos soins; et je me « plairai souvent à penser à vous dans mon exil volontaire; « car, en vérité, vous êtes aimable, généreux et bienveil- « lant, quoique dévoré d'ambition. — Adieu donc, mon cher « Aguilar. — Je vous délie à tout jamais de votre serment de « fidélité à mes droits monarchiques. Ralliez-vous franche- « ment, vous et les vôtres, à la cause du roi illégitime. Je « vous suis garant qu'il vous appréciera et vous comblera « d'honneurs, tout autant que j'aurais pu le faire. Soyez « pour lui ce que vous auriez été pour moi. Votre reine « légitime vous le commande, — et votre pupille affectionnée « vous en prie. »

Voilà bien, mot à mot, votre lettre, n'est-ce pas? une lettre idéalement sage et noble, comme jamais enfant de race princière n'en a écrit et n'en écrira!

— Est-ce donc pour cela, — dit enfin l'héroïne qui se mourait d'impatience et qui avait failli vingt fois interrompre la statue, — est-ce donc pour cela, pour cet exil et pour cette lettre, que vous êtes chargé par Dieu de me récompenser?

— Oui, ma fille! et je vous engage à vous laisser faire de bonne grâce.

— Oh! soyez tranquille. Malgré que j'aie toutes les peines du monde à me persuader avoir mérité cette divine récompense, je suis prête à la recevoir avec transport. J'aime Dieu de toute mon âme, et ce m'est un bonheur inouï d'apprendre aussi positivement qu'il s'en aperçoit.

La statue ouvrit le coffret d'or qu'elle tenait sur ses genoux; et, montrant à Libania deux anneaux qui s'y trouvaient renfermés :

Voici deux inestimables talismans, fit-elle. L'un — celui qui est en mercure fixé, — rend invisible; l'autre, — celui qui est simplement en or, — inspire de l'amour. Lequel aurait l'heur de vous plaire? Vous avez le choix.

Un peu rougissante et confuse, mais toutefois sans hésitation aucune, Libania prit l'anneau d'amour.

Ha! ha! ma belle solitaire, dit le vieillard avec un sourire plein de bénévole malice, — nous prévoyons, à ce qu'il me paraît, que les choses du cœur sont les grandes affaires de votre vie!

— Et nous sommes bien heureuse, dit la princesse avec une dignité riante, d'acquérir d'une manière si prompte et si sûre le pouvoir de traiter grandement ces grandes affaires!

Le vieillard se mit à la contempler d'un air d'admiration étrange : ses regards (de vrais regards, quoique projetés par des yeux de bronze) la vénéraient, la déifiaient!

— Savez-vous s'écria-t-il d'une voix passionnée, enthousiaste, — savez vous, ma fille, que vous êtes bien parfaite et bien divine pour une créature humaine?

Cette extase et ce madrigal parurent tellement exagérés à Libania, qu'elle se demanda un instant si le charme de l'anneau, qui brillait déjà à son doigt, n'opérait pas sur le vieillard métallique et ne le rendait pas amoureux d'elle?

La statue répondit à sa pensée.

— Rassurez-vous, fit-elle, j'ai toute ma raison. Si je redouble d'éloge à votre égard, si je vous exalte avec un nouveau feu, c'est logiquement et justement, c'est qu'un nouveau trait méritoire vient encore d'échapper à votre personne...

— Ah ça! mon bon père, — dit Libania avec une gaîté mêlée d'impatience, — dénoncez-moi bien vite ce magnifique trait; et après cela, taisons-nous une bonne foi pour toutes, je vous en conjure, sur le chapitre de mes gloires.

— J'ai donc à vous dénoncer, dit le vieillard, l'élévation de sentiments qui vous a fait choisir l'anneau d'amour, de préférence à l'anneau d'invisibilité.

— Mais qu'y a-t-il là d'élevé? j'ai obéi au plus ordinaire instinct de mon sexe. Le souverain bien des femmes n'est-il pas d'aimer et d'être aimées? A ma place toute autre femme....

— Non, ma fille, non! A votre place, la plupart des femmes auraient choisi l'autre talisman. Il est vrai que ressentir, et surtout inspirer de l'amour, est la principale ambition des cœurs féminins; je vous accorde cela. Mais il est excessivement peu de femmes qui, mises en demeure de se décider, pour l'un des deux anneaux, n'eussent pas fait les réflexions suivantes : « J'ai de la beauté, de la grâce, de l'esprit, des « charmes enfin; partant, de quoi attirer sur mes pas un « nombre honnête de soupirants. Ce qui m'importe en fait « d'amour n'est donc pas de me rendre aimable, — je le suis « de reste; — c'est de posséder les moyens de dominer, de « tout savoir et de tout pouvoir. Une partie de ce résultat « me paraît devoir être obtenue avec l'anneau qui rend invi- « sible, — et je le prends! »

— Oui, toutes, je le répète, presque toutes auraient spéculé ainsi. On les compte, celles qui, à votre exemple, veulent être aimées pour être aimées, non pour être obéies, qui ne sauraient consentir à dégrader l'amour au point d'en faire le visir de l'orgueil! Louange éternelle à la grandeur de votre âme, qui ne vous a pas permis cette pensée horriblement mesquine et vaniteuse : — « Un attrait de plus me serait inutile. J'en ai assez. On m'aimera assez. »

— Et pourtant à quelle femme convenait-il autant qu'à vous de s'estimer suffisamment pourvue de qualités charmeresses?

Vous qui avez la blancheur des colombes, l'œil des gazelles, les perfections des filleules de fées, et, par-dessus tout

cela, le plus grand air que jamais fille de l'homme ait tenu de Dieu !

— De toutes les merveilles que j'ai pu voir et entendre depuis mon entrée dans cette grotte, dit Libania, aucune ne m'a surprise comme le fait la bizarrerie d'assemblage que présentent la vivacité et la chaleur de ces complimens avec la nature immobile et froide du galant d'airain qui les prononce.

— Immobile?... fit la statue, et elle se leva, se dressa tout entière, non sans un notable résonnement métallique : et elle fit un pas en avant.... Libania en fit deux en arrière, émue d'une légère peur, très-compréhensible.

— Froide! ajouta la statue. Et une flamme jaillit de sa tête.... et cette flamme, courant tout le long de ses membres et de son buste, rendit le bronze malléable, l'agita, le remua, comme une flottante robe de moire, et en fit tomber brusquement l'enveloppe sonore.... Un bel archange, dans toute sa splendeur surhumaine, rayonnait devant Libania stupéfaite et ravie.

— Eh bien! ma sœur, — dit-il de sa voix la plus céleste, en s'approchant d'elle et en lui prenant une main qu'il baisa, — accuserez-vous encore ma nature de froideur et d'immobilité?

— Non. Je l'accuserai bien plutôt d'effervescence et d'indiscrétion, dit Libania en retirant doucement sa main.

— Comment voulez-vous que je modère le témoignage de ma reconnaissance, lorsque votre adorable venue met fin à ma captivité, brise mon funeste enchantement, me permet de remonter au ciel?

— Qu'aviez-vous donc fait, bel archange, qui nécessitât pareille expiation?

— J'avais trempé dans le plus noir des crimes; j'avais participé à la grande révolte des anges ingrats, cette idéale catastrophe dont la réalité est reconnue par toutes les religions, même par les moins vraies. L'infériorité de mon châtiment temporel, auprès du supplice éternel des autres génies, vous dit que ma participation à leur crime n'avait pas été absolue. En effet, pendant la dernière bataille que nous livrâmes aux anges fidèles, je me sentis plusieurs fois troublé de vagues remords... et quand, après notre défaite, roulant foudroyés dans les espaces, nous commençâmes à fournir cette gigantesque chute qui dura neuf jours, j'eus hor-

reur de l'endurcissement de mes frères les vainçus, que notre désastre, au lieu d'humilier, enorgueillissait encore. Je m'humiliai, moi ! Je me repentis de toutes les forces de ma conscience ; et j'envoyai vers Dieu un de ces soupirs d'incommensurable détresse qui jamais ne frappèrent son oreille en vain. Alors, je m'arrêtai dans le vide, presque pardonné ; et mes malheureux compagnons achevèrent sans moi leur descente aux abîmes infernaux. Puis j'errai dans les limbes désolés et ténébreux jusqu'au jour de la création des mondes ; jour mémorable où le vouloir de Dieu me mit sur cette terre, dans cette grotte, m'enferma dans ce bronze, me confia les deux talismans et me montra à l'horizon lointain de l'avenir la femme parfaite que j'étais chargé de récompenser, et qui, en retour, devait opérer ma délivrance. Oh ! cet avenir ! qu'il a été long à se faire *présent !*

— Et comme il vous tarde qu'il se fasse *passé*, avouez-le, céleste génie. Comme vous avez hâte, n'est-ce pas, de vous envoler aux étoiles, de vous retrouver dans votre lumière natale !

— Oui, ma sœur, oh oui ! bien que pour cela il me faille vous quitter ! Mais la moins terrestre des filles de la terre ne s'étonnera pas qu'on lui préfère le ciel, quand on le connaît. Ah ! si je ne le connaissais pas, me le pourrais-je imaginer plus désirable que les lieux où vous êtes, que votre vue?

— Est-ce que, là-haut, les autres archanges sont aussi galants que vous?

— Ah ! je ne puis rien dire des choses de là-haut !

— Instruisez-moi du moins, avant de partir, sur une chose d'ici-bas qui m'importe beaucoup. Apprenez-moi comment procède la vertu de mon anneau, quelles en sont les particularités.

— Bien volontiers. Tant que vous n'aimerez personne d'amour, tant que vous n'éprouverez pas ce sentiment exclusif sous l'empire duquel on ne voit plus qu'une créature dans la création (état de l'âme que, dans un grand siècle futur, chez un grand peuple à naître, une femme de génie appellera subtilement *égoïsme à deux*), tant que vous serez animée d'une calme et vaste bienveillance envers la vaste humanité, votre anneau inspirera, non-seulement aux humains, mais encore aux animaux, aux plantes, aux éléments, la plus miraculeuse bienveillance à votre égard. Ainsi, il n'y aura plus pour vous de méchants, ni de bêtes féroces, ni de poisons ;

vous n'aurez rien à craindre de l'eau, ni de l'air, ni de la terre, ni du feu. Cela vous mettra à même de réaliser le désir de voyager qui vous travaille parfois, car vous vous ennuyez terriblement dans cette île !

— C'est vrai ! dit Libania.

— Mais sitôt, poursuivit l'archange, que vous aimerez un homme, sitôt que votre cœur se sera absorbé dans le sien et que le reste du monde n'aura plus le meilleur parfum de vos sympathies, vos rapports avec la création resteront dans les lois ordinaires ; les êtres animés et les choses inanimées seront affranchis de l'influence de votre anneau ; elle ne s'exercera plus qu'entre vous et votre amant. Elle sera réciproque. Le talisman vous assurera de lui, et il l'assurera de vous. A ses yeux, pas d'autre femme que vous ; à vos yeux, pas d'autre homme que lui. Jamais d'obstacles à vous réunir, jamais d'absence douloureuse, jamais de soupçons, d'appréhensions jalouses, jamais, jamais de satiété, de refroidissement ! toujours, toujours du bonheur !

— Hé ! qu'y a-t-il donc de plus dans le ciel ? s'écria la princesse extasiée.

— *De plus* ?... Rien peut-être. Mais, il y a *de moins*... la mort !..

En parlant ainsi, l'archange avait entr'ouvert ses ailes... Il s'éleva à quelques pouces du sol, se balança un moment dans l'air, puis se pencha avec une chaste langueur vers la princesse, à laquelle il donna un baiser sur le front.

— Adieu, bel archange ! dit Libania, toute songeuse encore de sa dernière parole.

— Au revoir, ma sœur ! dit le bel archange.

Les routes de la voûte se fendirent, et livrèrent passage à son vol qui plongea dans l'Océan des cieux.

## II. — Le Camp des Avares.

Comme le génie l'avait prévu, la princesse de Perse a voyagé. Elle a d'abord visité son radieux, son torride Orient ; — tantôt, dans ses magnificences vitales et fécondes, tantôt, dans ses stériles et mortelles grandeurs ; — tantôt, dans ses villes de marbre, ses bains, ses palais, ses temples, ses peuples, emmantelés de soie et de pourpre, les déli-

ces de ses jardins, les cèdres de ses montagnes, ses nids de bulbuls, ses champs de roses, l'opulente limpidité de ses fleuves, la majestueuse volupté de ses bois; — tantôt, dans l'horreur de ses solitudes, dans ses déserts, ses nappes de sable infinies, ses nécropoles taciturnes, ses volcans, ses lacs asphaltiques, ses repaires d'alligators, ses rugissements de tigres ses sifflements de serpents, ses tribus d'Arabes spoliateurs, et toujours et partout l'influence de l'anneau s'est notoirement manifestée : beaucoup de bienveillance de la part de l'homme, aucune malfaisance de la part de la bête, point d'inclémence de la part des éléments. Libania s'est vue l'objet des plus royales et chevaleresques attentions du calife Haroun-al-Raschid; et elle a traversé sans l'ombre d'un danger les états du prince des Assassins. Elle a pu, en toute sécurité, admirer de fort près le pelage des lions et les yeux des reptiles; et elle a impunément navigué sur le terrible lac de Gomorrhe. C'est avec un extrême ravissement que son âme affectueuse a parcouru cette immense échelle de sympathies; — et elle n'a guère envie de prendre un amant qui l'en déposséderait.

Maintenant la voici en Occident, au cœur de la Germanie, sur les confins du pays des Slaves méridionaux. Outre le besoin curieux de comparer la religiosité solennelle des forêts germaniques avec la voluptueuse majesté des forêts orientales, et de chercher dans le spectacle changeant d'un horizon qu'accidentent le nuage, la vapeur et le brouillard, quelque délassement pour les regards fatigués du monotone aspect d'un ciel constamment bleu et or; — outre cela, une grande pensée, un noble désir l'attire aux régions d'Europe; elle veut voir et connaître la fameuse nation de France et son fameux roi Charlemagne. Pas un coin de l'Asie où elle n'ait entendu louer ce roi et cette nation! Une gloire ayant des échos si lointains l'a profondément émerveillée. Par une campagne immense, encore à demi sauvage, qui regorge de puissantes végétations, sous un soleil d'été qui met en relief tout ce que le paysage a de plantureux, Libania, entourée de sa petite caravane de serviteurs, chevauche hâtivement vers le nord. La raison de cette hâte est qu'elle veut joindre l'armée de Charlemagne, occupée depuis longtemps dans ces parages à faire la guerre aux Avares, peuplade aventureuse et hardie, dont les façons de guerroyer reproduisent les allures des anciens Parthes.

Jusqu'à ce moment, ces cavaliers infatigables ont déjoué la supériorité des opérations stratégiques du héros. Faisant alterner habilement l'impétuosité de l'attaque et la vélocité de la fuite, ils ont usé, dans leurs déserts, force légions de Francs qui s'évertuaient en vain à saisir un ennemi insaisissable, et qui partout ne rencontraient que des plaines humides, des marais, des fleuves débordés.

Aujourd'hui Charlemagne est enfin parvenu, non à les vaincre, mais à les rencontrer. Il les tient assiégés dans leur camp, retraite jusqu'alors introuvable, tant les forêts hongroises font labyrinthe à l'entour. Ce camp est un prodigieux village de bois qui couvre tout une province, qui est fermé de haies d'arbres entrelacés et flanqué de marécages pleins de piéges. Il a douze ou quinze lieues de tour, comme les villes disparues du vieil Orient, comme Tyr, Ninive, Babylone, Thèbes aux cent portes.

Certes, la position est bonne; aucuns la jugeraient inexpugnable, et le camp des assiégés peut sans folie espérer de dissoudre à la longue le camp des assiégeants. Mais cependant les Avares auraient eu plus de chances de salut si, persévérant dans leur tactique ordinaire, ils avaient abandonné leur cité de bois, livré ses cabanes à l'incendie, et ne s'étaient confiés qu'aux évolutions de leurs chevaux. Ce prudent avis a bien été ouvert parmi eux ; malheureusement il n'a pas été adopté; car d'invincibles attraits les enchaînaient à ce sol, les fixaient à cette place. Comment se résoudre à le quitter, à le brûler, à le perdre, ce camp précieux, recéleur d'un amas d'innombrables richesses? Il y a là les sapins de plusieurs siècles, de plusieurs peuples; les dépouilles des Slaves méridionaux, des Byzantins; amoncèlement bizarre des objets les plus éclatants, les plus fastueux, des chefs-d'œuvre d'un luxe grandiose, des fantaisies d'une mollesse raffinée, toutes choses parfaitement inutiles à des barbares, parfaitement nuisibles à l'indépendante complexion d'une tribu nomade, — rêve de brocanteur juif réalisé, — incohérent muséum de pillage. Ce caractère thésauriseur, cette manie de couver l'or est sans doute ce qui a valu à ces aventuriers le nom d'*Avares* : assurément ce ne doit pas être là leur nom primitif, ou alors il faudrait s'établir devant un rare mystère de prédestination. Sur ce point comme sur tant d'autres, l'histoire garde le silence. Pourtant la matière est grave! Je me propose de la faire

mettre au concours aussitôt que je serai nommé membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Libania et sa suite sont déjà parmi les tentes et les pavillons des assiégeants. Là, comme ailleurs, l'anneau magique a opéré. La princesse a été accueillie à l'entrée du camp absolument comme si son arrivée eût été prévue. Son rang, pas plus que son mérite, n'a paru douteux. Un bruit vague l'avait précédée, annonçant l'apparition dans la contrée d'une princesse alliée au grand Haroun-al-Raschid : bruit qui s'était répandu avec d'autant plus de facilité que la source en était inconnue et mystérieuse. Elle a été admise et saluée comme telle; — les pairs, les barons, les seigneurs de Charlemagne la viennent courtiser à l'envi. Elle se promène complaisamment au milieu de cet essaim de vaillants et de généreux, où brillent en première ligne le duc Naimes de Bavière, les quatre fils Aymon, leur cousin Maugis, Roland, Olivier, l'archevêque Turpin, Léon de Frise, Oger le Danois, Richard de Normandie, et tant d'autres non moins célèbres. — Elle réclame bientôt l'honneur de contempler Charlemagne lui-même. Après les satellites, elle veut voir l'astre. — On lui apprend que cette entrevue ne peut avoir lieu avant le lendemain, le roi se tenant renfermé dans sa tente pour y méditer à loisir ses plans d'attaque, et ayant défendu sous peine d'exil que, de tout le jour et de toute la nuit, personne vînt déranger ses spéculations. — Plus d'un chevalier s'empresse bien d'offrir à la princesse de braver pour elle cette royale défense, et se fait fort de lui assurer que, loin d'être faché contre l'importun, loin de sévir contre lui, Charlemagne le remerciera et même le récompensera quand il saura au sujet de qui l'importunité. Mais naturellement elle refuse ; — et nous ne devions pas moins attendre de son noble savoir-vivre et de son zèle à ne jamais laisser autrui se hasarder pour elle.

Elle continue à parcourir le camp, à en observer la physionomie et le caractère. Le meilleur ordre et la meilleure discipline y résident; un ordre sans raideur, une discipline sans rigueur, parce que le principal mobile en est l'enthousiasme de l'armée envers son chef. — Que d'intelligence et de volonté il a fallu à ce chef pour faire adhérer solidement ensemble les différentes variétés si tranchées des différentes races qui composent cette armée! Car ce ne sont pas uniquement les Francs et les Gaulois qui ont fourni les troupes

rangées sous les drapeaux de Charles : les Normands, les Bretons, les Belges, les Celtibères, les Lombards, les Florentins, les Saxons, les Dalmates les Danois, ont aussi revendiqué et obtenu l'honneur de servir d'instruments à ses projets belliqueux. Il y aurait de l'à-propos à lui appliquer ces deux magnifiques vers que Napoléon et ses bandes cosmopolites ont inspirés à Victor Hugo.

On voit marcher dans son armée
Tout un peuple de nations.

Cet ordre, cette harmonie, la symétrie large et pittoresque de ces tentes qui prolongent et entrelacent leurs alignements, ces étendards, ces banderolles qui flottent superbes, la diversité régularisée de ces costumes où le faste ne se produit qu'à la condition d'être exclusivement militaire, le fer et l'acier de ces lances, de ces boucliers, de ces sabres qui font avec le soleil un continuel échange d'éclairs, — tout cela électrise Libania, la transporte, l'exalte, enflamme les générosités de son sang, communique à ses nerfs les sublimes impatiences des coursiers d'Arabie. Elle rêve les enivrements de la bataille; elle se sent l'âme comme emportée aux tourbillons de la mêlée... Elle entend par avance le choc des armures, le fracas des fanfares... Son imagination lui étale les pompes de la victoire, la fascine par l'orgueil des trophées, la fait passer sous des arcs triomphants! Puis, sa sainte pitié de femme et sa haute raison de penser venant à réagir, ces bouffées d'héroïsme se calment peu à peu, tombent... Elle se prend à songer douloureusement aux horreurs du carnage, à déplorer l'infortune des mères, des femmes et des enfants. Elle voit le champ du combat jonché de cadavres chauds encore, de blessés gémissants qui étouffent sous des ventres de chevaux abattus. Sur les gazons sanglants gisent dispersés des bras, des jambes, des torses, des mains, des têtes... Elle entend s'élancer des villes et des campagnes les cris de désespoir et les malédictions des familles décimées... Elle a dégoût de cette misérable fureur de s'entretuer qui rend l'homme l'image de la bête plus que ses facultés d'aimer et de penser ne le rendent l'image de Dieu. — Ah! c'est que notre Libania réunit toutes les grandeurs de l'âme humaine! Comme elles se contredisent, comme elles tendent à s'exclure mutuellement! L'exaltation du courage, — et son contraire, la détestation

du meurtre, — sont également des vertus! Il est bien d'être brave, de s'animer aux souffles guerriers, — et il est bien aussi de trouver la guerre horrible, de convoiter la paix! On n'est complet que si l'on possède à la fois ces deux sentiments! — O explicateurs, humiliez-vous donc!..

Cependant Libania est distraite de ces préoccupations par la vue d'un homme qui sort de la tente du roi. C'est un chevalier de haute taille dont la visière est mystérieusement baissée, et dont une cape de velours bleu, longue et ample, dissimule, absorbe les proportions. Il marche d'un pas grave et taciturne... Il arpente, il traverse les rues du camp. Chacun s'étonne sur son passage. — Quel est-il? se dit-on; où va-t-il? — Mais aucun n'a l'indiscrétion téméraire d'interroger l'émissaire de Charles. On sait, d'ailleurs, qu'il n'y aurait nul profit à l'oser; qu'il ne serait pas accordé de réponse à l'interrogateur.

— Seigneur, — dit la princesse à l'archevêque Turpin qui se tient à ses côtés, — malgré sa visière baissée, devinez-vous quel est cet homme? le pouvez-vous reconnaître ou tout au moins soupçonner à son allure, à sa démarche?

— Non, madame. Il affecte le marcher raide et austère des moines, et l'ampleur de son manteau achève de dérober sa tournure.

— Mais, voyez donc. Il a passé les limites du camp. Il est dans la prairie qui nous sépare de la cité assiégée.

— Evidemment, madame, il se rend chez les Avares. C'est sans doute un ambassadeur secret de notre auguste souverain.

— Je vous avouerai, seigneur prélat, que j'ai une envie extrême de visiter ces Avares. On m'a fait sur eux et sur leur entassement de richesses des récits tellement originaux!

— Eh bien, madame, saisissez l'occasion. Avec votre palefroi, vous aurez bientôt atteint le chevalier bleu qui est à pied. Informez-le de votre envie; sans aucun doute il vous offrira de partager le sauf-conduit dont il est nécessairement pourvu.

Libania allait répondre qu'elle n'avait pas besoin de sauf-conduit, mais elle réfléchit qu'il ne fallait rien dire ni faire qui pût donner le moindre éveil sur l'existence de son talisman.

— Vous avez raison, monseigneur, dit-elle, et je vais suivre votre idée.

— Raison, je ne sais trop. Vous aventurer parmi ces barbares sur la simple foi d'un sauf-conduit, voilà qui est bien hasardeux. Ne serait il pas plus sage d'attendre que la ville soit au pouvoir des Francs ?

— Hé! qui nous assure qu'alors elle aura gardé son originalité? Qui nous dit que vos Francs ne l'auront pas défigurée, en la mettant à sac, à feu et à sang ?

— C'est vrai. — Allez donc, vaillante héroïne, et que Dieu vous veille !

— Soyez tranquille, monseigneur, Dieu me veillera.

La princesse éperonna vivement sa monture et se dirigea, accompagnée de deux esclaves, vers la prairie où cheminait le chevalier bleu.

Turpin la regarda s'éloigner d'un œil mélancolique.

— Hélas! de quel Dieu parles-tu? fit-il. Ce n'est pas du mien qui est vrai et qui peut tout : c'est du tien qui est faux et qui ne peut rien. — Cette pauvre princesse, toutefois, n'est pas d'un naturel impie.. Elle a même des instincts religieux... Ou j'y perdrai ma science d'archevêque ou je la convertirai !

Cependant le pédestre chevalier bleu s'est retourné au bruit du galop des équestres personnages accourus sur ses pas. — A l'aspect de Libania, il s'arrête; il est surpris, il est charmé. Il n'a pas encore eu l'idée d'un si grand air, d'une semblable beauté. L'un des esclaves l'aborde, et lui explique ce que désire la princesse... Enchanté de l'occasion qui se présente ainsi d'être aimable auprès de cette jeune merveille, notre chevalier s'avance vers elle avec une galante précipitation, et lui jure ardemment qu'il lui est et lui sera désormais dévoué au moins autant qu'à Charlemagne. La princesse n'est pas mécontente de l'effet qu'elle produit; mais, comme sa modestie est inaltérable, elle en attribue toute la gloire à son anneau.

— En vérité, madame, dit le chevalier, je plains le roi de France. Comment ses gentilshommes n'ont-ils pas deviné que respecter son ordre de le laisser seul, lorsqu'il s'agissait de vous présenter à lui, c'était le trahir en pensant le servir! c'était le priver d'un contentemant, lui voler un bonheur!

— Permettez, messire; ils ont en effet cru deviner cela, les galants seigneurs! C'est moi qui n'ai pas consenti...

— Ah! c'est vous qui avez volontairement ajourné la satis-

faction de Charlemagne! dit l'inconnu avec un singulier accent de reproche et de regret.

— La mienne encore plus que la sienne, dit Libania; car la vue d'un illustre monarque dont la renommée emplit le monde, satisfait bien autrement que celle d'une femme, quand même cette femme...

— Vous vous trompez. Une créature de Dieu qui a vos perfections est encore meilleure à contempler que le premier héros de la terre. C'est l'opinion du roi.

— Oh! je sais que votre roi est un passionné admirateur et serviteur des dames. On prétend qu'il a mérité d'être surnommé le Salomon de l'Occident.

— Il y a beaucoup d'hyperbole dans ce surnom, veuillez le croire.

— Je le crois volontiers. Je suis certaine que, dans sa galanterie, Charlemagne a moins d'universalité et plus d'élévation que Salomon le Sage. En outre, je le félicite de n'avoir pas ses deux grands défauts : la mollesse et l'oisiveté.

— Madame, connaissez-vous les traits du roi de France? Avez-vous jamais vu quelque image le représentant?

— Oui. Je possède un portrait de lui qui est l'œuvre d'un peintre de Byzance. Cette peinture est regardée comme très-fidèle.

— Alors, comment le trouvez-vous?

— Aussi noble que son sang, aussi beau que son génie.

Un indéfinissable tressaillement agita le chevalier bleu sous l'ampleur de son manteau. Il porta la main à sa visière comme pour la lever; mais il sembla réfléchir... et ne la leva point.

La conversation reprit. Elle devint sérieuse et ingénieuse. Elle monta, elle toucha aux grandes idées, aux grands sentiments. On fit un égal échange de choses bien pensées et bien senties. On se rencontra de même force. On se convainquit mutuellement de sa supériorité.

L'inconnu dit à part soi :

— Je ne sache pas de femme en Europe dont la sagesse ait la moitié du parfum de cette fleur d'Asie.

Libania se dit à elle-même :

— Un tel homme est certainement l'intime ami et le premier conseiller de Charlemagne.

Tout en devisant, voilà qu'on est arrivé. Le chevalier bleu

a exhibé son sauf-conduit au chef de l'un des corps de garde établis en dehors de la cité, sur le bord des marais qui la couronnent. Il a prouvé sa qualité d'envoyé du roi des Francs auprès du roi des Avares. Quant à la princesse, il est inutile de dire qu'elle aurait pu se dispenser d'avoir part au sauf-conduit; chez les assiégés comme chez les assiégeants, les plus favorables préventions s'étant à son égard déclarées de prime abord.

Donc, elle et le chevalier bleu sont maintenant dans l'intérieur de la ville barbare. Arrêtés un moment au sommet d'un tertre élevé qui est à ses portes et qui la domine, ils la parcourent du regard, ils la mesurent, ils l'explorent, et ils s'émerveillent.

Et véritablement, c'est un spectacle étrange et tout nouveau que celui qu'ils ont devant les yeux.

Sur toute l'étendue du sol que les remparts d'arbres entrelacés contiennent dans leur enceinte, de longues lignes irrégulières de cabanes de bois, peintes en bariolages, se croisent et s'entrecroisent, s'enroulent et se déroulent, comme des embranchements, les nœuds, les serpentements d'un fabuleux dédale. Un indescriptible pêle-mêle de meubles précieux, d'étoffes opulentes, de trésors, jetés, semés, répandus à terre, se déploie et règne dans toute la longueur et la largeur du camp; à travers tous les sentiers, toutes les ruelles, tous les chemins, toutes les routes. L'œil se fatigue et se trouble à énumérer, à détailler ce gigantesque fouillis de richesses. Çà et là, des vases d'or et d'argent, des trépieds de bronze, des voiles de pourpre, des robes d'écarlate, des pelisses de velours, des tuniques de soie, des tables de marbre en mosaïque, des écharpes de satin et de perles, des urnes de porphyre et de jaspe, des amphores de cristal et d'albâtre, des coupes d'agate incrustées de pierreries, des baignoires d'argent et d'airain ciselé, des lits d'or massif, des bouquets de diamants, des peintures de peintres célèbres, des sculptures de sculpteurs fameux, — et même des livres, — oui jusqu'à des livres, de savants et littéraires manuscrits copiés par d'habiles calligraphes, reliés par d'experts artisans et renfermés dans des coffrets de cèdre et de santal... Et tout cela, nous le répétons, mêlé, enchevêtré, confondu, dans le dernier désordre, — et serré, pressé, compact, de manière à ne montrer sur tout son immense déploiement que de très-rares interstices. C'est à peine si, aux angles de la cité, il

reste quelques places pour loger les excellents chevaux qui ont fait naguère les succès de l'armée, et qui, hélas! lui sont devenus inutiles depuis qu'elle s'est résignée à demeurer stationnaire.

Le chevalier bleu ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Avec seulement le tiers de ce prodigieux butin, que de grandes choses, encore à l'état de spéculation, Charles saurait effectuer pour le bonheur de ses sujets et pour sa gloire personnelle!

La race d'hommes qui vit et remue parmi cet encombrement, qui en anime l'inerte masse, forme auprès de lui un contraste, ou, pour mieux dire, un contraire absolu. En effet, qu'y a-t-il de commun entre ce luxe d'une vieille civilisation — et ces natures primitives, à demi sauvages, ces statures hautes et carrées, ces têtes abruptes dont le menton nourrit une barbe qui rivalise d'épaisseur et de vigueur avec la chevelure gauloise, ces larges et fortes poitrines, ces bras charnus, ces jambes énergiquement tendues qui, à chaque pas, font jouer un faisceau de muscles élastiques et souples? Excepté quelques tissus, quelques joyaux, quelques ustensiles de festin, hommes et femmes ne savent rien employer, rien s'assimiler de tout ce monstrueux garde-meuble en désarroi. Ils le foulent d'un pied brutal et ignorant. Ils sont là, comme des sourds au milieu d'une collection d'instruments de musique. Leur affaire n'est pas d'user, mais d'entasser, de séquestrer, de pouvoir dire orgueilleusement : — Ceci est à nous! — Ils possèdent, mais ils ne jouissent pas. Encore une fois, quelle qu'en soit l'origine, le nom d'Avares leur est bien acquis.

A cette heure, une agitation notable circule dans la cité. Le désordre mouvant des esprits est au moins égal au désordre immobile des objets matériels. Le roi de ces peuples vient de mourir soudainement, sans maladie préalable, comme frappé d'une foudre invisible et muette. Ce trépas inopiné sème au loin des craintes superstitieuses relativement à l'issue de la guerre. Puis, il faut élire un autre roi, et le grand conseil des vieillards, qui s'est assemblé à cet effet, ne rencontre pas de minces difficultés dans le travail de cette élection. Le prince défunt n'a point laissé d'héritiers directs, ni fils, ni frères, ni neveux. Il n'y a que des collatéraux nombreux et turbulents qui entourent la royauté d'une même convoitise, qui veulent tous régner, et qui menacent de ré-

bellion celui d'entre eux qui sera préféré aux autres. Naturellement, les sages vieillards tremblent devant cette imminence de discordes civiles; ils seraient bien tentés de ne nommer personne des concurrents et de les mettre ainsi tous d'accord; mais pour cela il faudrait avoir à leur opposer un personnage d'élite qui leur fût de beaucoup supérieur en naissance et en réputation, et qui pût rallier unanimement les suffrages de la multitude. Malheureusement ces concurrents, sans être d'un mérite bien profond, ne comptent que des inférieurs dans la tribu.

Le grand conseil des vieillards siége patriarcalement sous la voûte du ciel; il occupe un cirque spacieux que l'on a pratiqué au centre du pêle-mêle des dépouilles opimes.

On introduit la princesse de Perse et l'ambassadeur de Charlemagne.

Toute l'attention de l'assemblée est d'abord exclusivement dévolue à Libania. A son apparition, un émoi admiratif s'est propagé comme un mouvement d'électricité. Pas un de ces vieux sages qui ne se souvienne d'avoir eu vingt ans, d'avoir été jeune et superbe! — Sa présence leur fait ressentir ce que, dans Homère, la présence d'Hélène fait éprouver aux vieillards de Troie. — Tous se sont levés spontanément pour la saluer, et le président, qui est centenaire, lui a, d'un geste révérencieux, désigné la place d'honneur, c'est-à-dire une espèce de trône et de dais affecté ordinairement au souverain, et qui en ce moment se trouve vide, puisque le roi mort n'a pas encore de successeur.

L'ambassadeur de France préoccupe à son tour l'assemblée... Il s'est avancé au milieu du cercle avec une dignité à la fois libre et urbaine, toujours soigneusement masqué de sa visière et environné des replis de son manteau... Ce mystère, ce sans-façon princier, en même temps que l'idée de la grandeur de Charlemagne planant au loin dans l'air, valent au représentant de cette grandeur je ne sais quel respect tacite, quelle silencieuse approbation.

Il demande à parler... On lui fait signe qu'on écoute.

— Magnifiques seigneurs, dit-il, j'apporte des paroles de conciliation. Le roi mon maître désire la paix, et je viens vous la proposer de sa part à des conditions peu onéreuses. Il s'engage à cesser toute hostilité, à lever le siége de votre ville, à retirer promptement ses armées de votre territoire, pourvu que, de votre côté, vous vous engagiez à faire avec

lui un pacte d'alliance offensive et défensive, et à lui payer un tribut annuel d'hommes et d'argent...

Ce mot de payer tribut fut accueilli généralement par un hautain froncement de sourcil et par un amer murmure.

Le chevalier bleu poursuivit :

— Franchement, je ne conçois guère votre répugnance à vous abriter sous le protectorat de Charlemagne. Beaucoup de nations s'en honorent, qui ne vous le cèdent ni en bravoure, ni en fierté. Réfléchissez donc. Vous avez beau être un peuple de vaillants, vous n'entendez pas grand chose aux régularités de l'art militaire, à la défense méthodique d'une place, à l'ordonnance d'une bataille rangée. Vous ne brillez réellement que dans les escarmouches, les embuscades, les luttes fugitives et irrégulières. Vos anciens succès contre nous, vous ne les avez jamais obtenus qu'ainsi. A présent, que vous sert ce genre d'habileté? Vous ne pouvez plus le pratiquer. Ce clos qui vous emprisonne paralyse votre cavalerie et vous astreint à un mode de belligérer qui n'est pas le vôtre. Ayez la folie de persévérer dans vos desseins de résistance, et bientôt, malgré les efforts de votre admirable valeur, vous succomberez! Car les assiégeants possèdent à fond la partie de l'art qui vous manque; et, de plus, leur nombre, déjà formidable, grossit de jour en jour, d'heure en heure. Il est donc assez généreux au roi de France de vous offrir la paix et son amitié à des conditions faciles ; — et il ne peut qu'être honorable à vous d'accepter.

Le président répondit :

— Seigneur envoyé, le conseil des vieillards outrepasserait ses pouvoirs s'il prenait une décision, s'il refusait ou s'il acceptait. D'après nos lois et nos coutumes, ce n'est qu'au monarque seul qu'il appartient, chez nous, de conclure les traités. Nous étions à votre arrivée en délibération sur le choix d'un nouveau roi. De grâce, qu'il vous plaise attendre que cela soit terminé.

— A la bonne heure! fit le chevalier bleu. — Mais quelque chose me chagrine... Le prince que vous allez nommer devra immédiatement prendre place sur le trône; et alors il sera obligé, — dit-il en désignant Libania — de déplacer malgracieusement madame, de la prier de se seoir ailleurs. Je doute que, sous ce dais, le nouvel élu, si grand qu'il soit fasse meilleure figure que cette charmante princesse. A mon avis, cette dépossession malencontreuse constituera un avé-

nement de fort mauvais augure. Il y aura là, ce me semble, je ne sais quoi de louche qui aura l'odieuse apparence d'une usurpation.

Ce propos singulier — qui fit rire Libania comme une boutade de plaisante galanterie, — parut très-sérieux à l'assemblée, et redoubla sa gravité. L'idée qu'il recélait exerça sur elle la puissance d'une révélation subite. Chacun demeura un moment taciturne, immobile, absorbé, ayant une expression de visage qui semblait vouloir dire : — Oui... C'est vrai... Pourquoi non ? — Puis, tous s'entreregardèrent et sourirent de se voir mutuellement sous le coup de la même pensée. Un bruissement de mots dits à voix basse et à l'oreille fit peu à peu le tour du cercle des sénateurs. Libania, qui se sentait le point de mire de tant de paroles et de regards, ne riait plus parce qu'elle comprenait. Enfin, après ces pourparlers mystérieux dans lesquels fermentait un enthousiasme à demi comprimé, le président se leva d'un air solennel, quitta son estrade et, suivi des quatre principaux membres du conseil qui portaient les insignes de la royauté, il marcha droit vers le dais royal où trônait toujours Libania, que l'émotion rendait bien pâle, quand à ses pieds furent déposés le sceptre et la couronne, la balance et le glaive !...

Les cinq vieillards ont fléchi le genou, et d'interminables acclamations surgissent, non-seulement de l'assemblée délibérante, mais encore de tout le peuple qu'une anxieuse attente a groupé aux alentours.

Les prétendants eux-mêmes font leur partie dans ce vaste chœur de publique adhésion. Et c'est vraiment de bonne foi, de franc jeu qu'ils applaudissent et qu'ils acclament. Outre que l'anneau ne les exempte pas de sa fantastique influence, le choix des vieillards les satisfait pour deux excellentes raisons très-positives. D'abord parce que, nul d'entre eux n'ayant supplanté ses compétiteurs, leur jalousie respective n'a pas à saigner ; — et ensuite parce que chacun de nos ambitieux fomente et caresse dans son âme le consolant espoir de séduire la reine et de l'épouser.

D'un geste fier et doux, la nouvelle reine annonce qu'elle veut parler. — La multitude se tait comme un seul homme. Elle retient sa respiration... Son silence est passionné comme ses cris.

— Vous souhaitez mon règne... vous l'aurez. Il me serait

difficile de ne pas reconnaître la voix de Dieu dans votre voix. Mon élection a tous les symptômes d'un miracle. Mais, songez-y bien ! je suis de la terre d'Orient, le sol natal du pouvoir absolu ! Je prétends vous gouverner sans partage, sans contrôle ! Il faudra m'obéir !...

Mille clameurs d'acquiescement répondent. Toutes les bouches, toutes les mains prêtent serment.

— Le premier acte de ma souveraineté, continua Libania, sera de signer le traité d'alliance offert par Charlemagne. Toutefois, monsieur l'ambassadeur, ajoute-t-elle en interpellant le chevalier bleu qui s'incline, je ne consentirai à le signer que si votre maître consent à le modifier relativement au tribut annuel. Je juge incompatible avec la dignité d'un peuple valeureux l'obligation de payer annuellement une redevance à un autre peuple. Je n'admets qu'une contribution une fois soldée. Que le roi de France veuille renoncer à cette clause, et, en revanche, nous nous déciderons à lui abandonner le tiers des incalculables richesses qui dorment amoncelées dans cette cité.

Il y eut par la foule comme une velléité de chuchotement... Un déplaisir altier plissa le front de la reine.

— Pas de murmures ! pas de blâme ! s'écria-t-elle... sinon j'abdique !

D'universelles clameurs de protestation d'obéissance ramènent la sérénité sur ses traits.

Alors, le chevalier bleu, qui jusqu'à cette heure a gardé une attitude impassible et neutre, s'avance vers le trône, et d'une voix qui retentit de manière à ce que tout le monde entende :

— Grande reine, dit-il, honneur et bonheur à vous ! Charlemagne accepte la modification proposée, et c'est lui-même en personne qui vous le déclare !

Tout en proférant ces mots, le prétendu ambassadeur, qui en effet n'est autre que le magnanime Charles, a levé sa visière et dépouillé son manteau...

Ebahissement général ! — Le petit nombre de ceux qui connaissent le héros répète avec extase :

— Oui... oui... C'est lui !...

Libania qui, non moins impressionnée que la foule, est descendue respectueusement de son trône, compare de souvenir l'*original au portrait*, et rend tout bas hommage à la fidélité de celui-ci.

Les regards ne se rassasient pas de contempler la haute mine de Charles, et c'est raison; car ses avantages physiques sont les parfaits corollaires de ses avantages moraux. — Quand on a du génie, cela ne gâte rien d'être en même temps beau, grand et fort. — Le calme et l'activité se lisent à la fois sur sa noble figure. Il y a dans sa nature large et fine, robuste et idéale, comme une réunion du *Jupiter* païen et de *l'archange* chrétien ; c'est encore l'omnipotente carrure du platane unie à la svelte élégance du palmier.

Ainsi, les spectateurs fortunés ont devant eux le plus beau des hommes de l'Occident et la plus belle des femmes de l'Orient.

L'admiration bruyante remplace bientôt l'admiration muette; — et toute cette masse d'hommes s'épuise en explosions de vivats.

Charlemagne est reconduit triomphalement à ses pavillons. Exorbitante vertu de l'anneau! la nouvelle de la paix n'excite pas l'ombre d'un mécontentement chez les Francs, qui étaient néanmoins si exaspérés contre les Avares, si jaloux de venger sur eux les défaites réitérées des armées précédentes.

Le lendemain, le roi des assiégeants et la reine des assiégés conférèrent ensemble et se firent leurs adieux.

Charlemagne obtint de Libania la promesse qu'elle ferait un voyage en France aussitôt que, par son administration policée, elle aurait tiré son royaume du désordre et de la barbarie.

Il fallut aux Francs quinze cents chariots pour emporter la part de butin que le traité leur concédait.

Libania, qui avait trop bon goût pour vouloir s'appeler *reine des Avares*, prit le nom de reine de Transylvanie, pays qui formait une province de ses États.

## III. — L'Œuf de Serpent.

Nous avons franchi un intervalle d'au moins seize mois. Nous retrouvons Charlemagne au midi de son beau royaume de France, retiré dans un palais voisin des blanches Pyrénées, où il emploie à stimuler les progrès des arts, à organiser l'ordre civil, à rédiger quelques-uns de ses capitulaires, les précieux loisirs que lui accorde une paix momentanée.

Au nombre des personnes élevées en dignité qui partagent sa résidence, il s'en trouve deux qui ne l'aident pas médiocrement dans sa tâche législatrice, tant elles ont de savoir sur la matière, tant elles sont universellement de bon conseil. Ces deux personnes s'appellent, l'une archevêque Turpin, l'autre Libania. La reine de Transylvanie a rempli sa promesse de venir au bout d'une année visiter le roi et le royaume. Que son aptitude à raisonner affaires d'Etat ne surprenne pas le lecteur : un an de règne lui a suffi pour en connaître à fond la théorie et la pratique. En un an, elle a régénéré son peuple et son territoire; de la barbarie elle a engendré la civilisation; elle a improvisé des villes, des mœurs et des lois. Une des habiletés qu'elle a déployées avec le plus d'éclat est celle de savoir deviner les hommes d'élite, de les attirer à soi, de les utiliser. Maintenant, cette rare sagacité, après l'avoir exercée fructueusement à son profit, elle l'exerce avec non moins de succès au profit de Charlemagne. Par son instigation, le roi des Francs vient d'enrichir sa cour de Clément d'Irlande, de l'Anglo-Saxon Alcuin, de saint Benoît d'Aniane, du Lombard Paul Warnefrid, du Goth-Italien Théodulfe, de l'Espagnol Agobard; tous gens de haut caractère et de sublime entendement, qui travaillent, sous l'œil du maître, à doter les sujets de florissantes réformations intellectuelles et morales. Il va sans dire, d'après nos données sur l'âme de Libania, que dans les actes de son gouvernement, elle s'est toujours efforcée, avant toute chose, d'être juste et clémente; et que, dans ses colloques avec Charles, elle préconise toujours, comme les deux meilleurs secrets de l'art de gouverner, la justice et la clémence. Observons-le : tous les vrais génies de la politique et de la science du cœur humain, ont, d'une seule et même voix, proclamé ce principe : qu'une droiture irréprochable est la plus infaillible des habiletés. L'archevêque Turpin, que les éminentes vertus de la reine de Transylvanie jettent dans un ravissement perpétuel, s'applique assidûment à réaliser son ancien projet de la convertir. Tous les jours il l'entreprend sur les questions religieuses. Il l'attaque, il l'assiége, il la presse de tous ses arguments de théosophe et de philosophe. Mais il ne réussit guère. Il a affaire à forte partie. La païenne, ou plutôt l'incrédule, est un penseur consommé. Elle est possédée du plus opiniâtre des mauvais esprits, *l'esprit d'examen*, lequel défend vigoureusement sa posses-

sion. Et cependant le bon archevêque ne perd pas courage. Il se dit parfois pour s'animer ce que le grand Corneille doit redire huit siècles plus tard dans ce beau vers :

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne !

D'ailleurs il est soutenu d'un puissant auxiliaire, d'un docteur éprouvé, du premier théologien de l'époque... Ce théologien n'est autre que Charles lui-même, Charles qui aurait pu être aussi grand pape qu'il est grand roi.

On pense bien que ce n'est pas uniquement l'intérêt de la gloire de Dieu qui lui fait partager le zèle apostolique de Turpin. On se doute bien que notre héros est devenu éperdûment amoureux de notre héroïne, amoureux d'un amour noble et pur, et que, s'il la veut chrétienne, c'est beaucoup dans l'intérêt de son bonheur d'amant, ne pouvant guère, sans s'aliéner le peuple, prendre pour femme et faire seoir sur le trône de France une ennemie de Dieu et de l'Eglise.

L'intrépide conquérant, le dompteur des Saxons, le vainqueur des Germains, des Espagnols, des Lombards, — à son tour le voilà vaincu, dompté, conquis. — Point d'Hercule qui ne trouve son Omphale. — L'intrépide en guerre est à présent timide en amour, au point d'aimer tout bas, de désirer silencieusement...

Oui, le brave, le puissant Charlemagne a peur. Il n'a pas encore osé risquer un mot d'aveu.

Et Libania ? aime-t elle ?... s'aperçoit-elle qu'elle est aimée! Ni l'un ni l'autre. Ou du moins, si elle aime, c'est complétement à son insu. Sa grande pureté d'âme et sa candide simplicité de cœur l'empêchent d'avoir l'idée de s'interroger, de s'examiner à ce sujet. Son indifférence est douteuse, mais son ignorance est certaine.

Abordons le récit d'une aventure qui lui donna l'éveil et l'éclaira tout à fait sur ses véritables sentiments, et qui en même temps fournit à ceux de Charles l'occasion de se produire et de s'expliquer.

Une matinée de juillet s'est levée pleine de rayons et de sourires. Libania se promène seule dans les jardins du palais. Elle n'a d'autre but que d'y répandre ses calmes rêveries. Au détour d'une charmille touffue, elle se trouve soudainement cap à cap avec Charlemagne.

Celui-ci, — chose insolite — est en costume de simple

archer; habit singulièrement facile et commode pour les fatigues de la marche et de la course, et pour se tirer lestement d'un pas dangereux. Un page lui tient par la bride un beau cheval sur lequel il semble prêt à monter. A l'apparition de la reine de Transylvanie il tressaille, il se décontenance, il baisse les yeux, il rougit. Libania s'étonne. Elle est par contre coup fort embarrassée de l'embarras où elle le voit. Enfin le roi se remet, la regarde et lui dit gaiement :

— J'ai l'air d'un coupable, n'est-ce pas ? et en effet je me dispose à l'être. Vous me surprenez au moment d'aller faire une grande folie.

— Seigneur, dit Libania, c'est tant mieux que vous ayez quelque honte. La prudence de vos amis en aura moins de peine à vous dissuader de cette folle entreprise.

— Eh ! oui, madame, j'ai bien quelque honte. Mais j'ai encore plus de dépit de n'avoir pas su effectuer mon départ sans être avisé de quelqu'un des amis dont vous parlez. Il ne manquerait plus que mon compère l'archevêque survînt aussi à cette heure ! Comme bien vous pensez, c'était surtout vous et lui que je tremblais de rencontrer.

— Cela signifie, n'est-ce pas, que vous supporteriez impatiemment touchant votre dessein la meilleure critique du monde, résolu que vous êtes à n'y pas obtempérer ?

— Franchement, je tiens de cœur et de tête à mon projet. C'est une chose que je veux comme je sais vouloir. Rien ne pourrait m'y faire renoncer. Rien ! Pas même oserai-je le dire ? — une instante prière de votre bouche, et pourtant... Mais vous serez généreuse. Vous vous garderez d'user de votre puissance. Vous n'essaierez nullement de mettre un joug à mon ardente fantaisie.

— Peut-être... Ayez d'abord la complaisance de me nommer, de me signaler l'objet dont il s'agit. Le roi tire de sa poche un tome exigu de forme, relié en velours violet, et orné sur le dos et sur les flancs de triangles en perles fines. C'est un livre de sorcellerie.

— Tenez madame, lisez, dit-il en le présentant ouvert à Libania et en lui désignant un paragraphe.

La reine lit tout haut ce qui suit :

— « Nul talisman n'égale ce qu'on appelle l'*œuf de serpent*. Il a la vertu de rendre invisible, d'aider à connaître l'avenir, de dévoiler ce que pense le prochain, de prolonger bien au delà du terme ordinaire la jeunesse et la



santé. Il n'opère tout cela qu'aux mains et en faveur de celui qui l'a dérobé à ses risques et périls. Or, voici le lieu où l'on le trouve, voici quand et comment il se forme, et ce qu'il faut braver pour s'en rendre maître. — Durant l'été, pendant la lune de juillet, dans une caverne de la Gaule située au pied des Pyrénées et aux abords de l'Océan, se rassemblent des serpents sans nombre qui, tout le long du jour, par manière de passe-temps, se mêlent, s'entremêlent, s'enlacent, s'entrelacent, se nouent, se tressent, et, avec leur salive jointe à l'écume qui sort de leur peau rutilante, composent cette espèce d'œuf. Lorsqu'il est fini, parfait, parachevé, pourléché, ils l'élèvent et le soutiennent en l'air par leurs souffles et leurs sifflements. C'est alors qu'il faut s'en emparer avant qu'il ait touché la terre. Alors, l'aventureux mortel qui a eu la témérité de s'aposter à cet effet, s'élance, reçoit dextrement l'œuf dans un linge brodé aux armes de Phœbé, saute sur un cheval qui l'attend et s'éloigne à toute bride, à tous crins, car les serpents écumant de rage le poursuivent jusqu'à ce qu'il ait pu mettre une rivière entre eux et lui, — aucun d'eux n'étant d'espèce ni de nature à vivre et à se mouvoir dans l'eau. »

Libania ferme le volume et le remet calme et pensive, à Charlemagne..

— Et vous y allez? dit-elle un peu sévère.

— J'y allais, — dit-il un peu confus... et j'y vais, — reprend-il doucement, mais l'air très-décidé.

— Vous avez raison d'appeler cela une grande folie. Est-ce que Dieu vous a fait don du courage pour le gaspiller de cette sorte? Est-ce que mourir dans cette équipée serait mourir noblement? Est-ce que vous avez le droit de chercher un danger de mort dont le but n'est pas la gloire de votre règne, ni le salut de vos peuples? Est-ce qu'il est noble à vous de jouer votre vie pour gagner un bien qui ne profitera qu'à vous?

— Oh! madame, de grâce, épargnez-moi. Croyez-vous que je sois encore à m'adresser ces reproches-là? Toutefois, je ne mérite pas véritablement le dernier. Il me semble que l'un des avantages du talisman rejaillirait sur mon peuple.

— Lequel donc?

— Ne m'avez-vous pas répété assez souvent que je suis la clé de voûte du bonheur de mes sujets, et que mes successeurs pourront me succéder, mais non pas me remplacer?

— Oui, sans doute. Eh bien ?

— Eh bien ! puisque l'une des propriétés de l'œuf magique est de prolonger l'existence, de la maintenir toujours jeune et forte, j'assure en la conquérant une remarquable durée au bonheur de mes sujets.

— Ah ! vous avez recours au sophisme, vous qui naguère le détestiez et le méprisiez tant !

— C'est afin de vous bien prouver que rien ne me saurait détourner de ma résolution.

— Je ne le vois que trop, et je ne veux plus raisonner contre elle. Je me tais.

— Charmante reine, accordez-moi mieux encore que le silence indulgent. Faites des vœux pour moi. Souhaitez-moi bon succès.

— De toute mon âme, seigneur... et si je m'écoutais, je ferais même plus ; je vous... oui, je finirais peut-être par vous encourager, par vous approuver ! car c'est contagieux l'esprit d'aventure ! et puis, en vérité, cette entreprise a je ne sais quoi d'original et ardent qui séduit.

— Oui, madame, quelque chose qui passionne, qui ensorcelle ! je suis excusable, n'est-ce pas ?

— Oh ! très-excusable.

— Adieu donc, belle reine. De ce moment au coucher du soleil il y a environ dix heures. C'est à peu près la somme du temps qu'il faut à l'expédition.

— Seigneur, je n'accepte pas votre adieu.

— Comment ?

— Dites-moi, avez-vous dans les haras de ce palais une monture qui vaille celle que tient là-bas votre page ?

— Assurément. Pourquoi ?

— Daignez ordonner qu'on la selle, qu'on la bride et qu'on me l'amène.

— Vous... sortez ?... seule ?...

— Seule ? non. Je vous accompagne, je suis de l'expédition.

— Ciel ! que dites-vous ? s'écrie impétueusement Charles, épouvanté et charmé tout à la fois ; charmé par l'idée que si Libania demande à le suivre, à partager sa périlleuse témérité, c'est que sans doute elle l'aime ; épouvanté par celle que les serpents les poursuivront, qu'ils la saisiront, — qu'ils l'étoufferont, qu'ils la déchireront peut-être !

Libania ne s'aperçut que de son épouvante.

— Rassurez-vous, dit-elle, je suis douée d'un talisman qui neutralise à mon égard la malfaisance des plus pernicieux animaux. Son privilége s'étend même aux personnes avec lesquelles je vais de compagnie.

— Et vous êtes bien sûre de ce talisman?

— Très-sûre. Souventes fois, dans mes nombreux voyages, j'ai eu occasion de faire expérience de son efficacité.

Charles respire. Son épouvante est dissipée, sa joie est doublée d'autant; çar, il lui est raisonnablement démontré qu'une sympathie, plus ou moins sœur de la sienne, est existante chez Libania. Elle n'a abandonné sa résistance au projet qui l'entraîne que parce qu'elle a la conscience d'en pouvoir maîtriser le mal. Elle ne va pas avec lui pour partager ses dangers, mais elle y va pour les rendre nuls. Elle ne craint plus qu'il s'expose, parce qu'elle est certaine de le sauver. Oh! notre amant peut sans déraison s'épanouir à l'espoir. Ainsi, fait-il au fond de son âme, tout bas, — car il est trop noble et trop digne pour le faire ouvertement ; et je vous jure que sa discrétion et sa révérence ont grand' peine à empêcher son contentement de se permettre au dehors quelque soudaineté d'expression.

Le roi a appelé le page et lui a commandé d'aller quérir un autre cheval aussi bon que celui qui est présent.

Le page revient avec un destrier qui ne paraît nullement inférieur à son collègue.

Déjà le roi de France et la reine de Transylvanie sont en selle. — Ils s'échappent sans bruit par les endroits les plus couverts et les moins fréquentés des jardins, et ils en gagnent l'une des secrètes issues.

Vivent la terre et le soleil !... Les voilà qui galopent à travers champs.

Leurs premières impressions ne sont ni des sentiments ni des idées, mais bien de bonnes et larges sensations. Chacun de leurs organes s'évertue à percevoir toutes les puissances des grands objets de la nature, celles d'une blonde lumière qui vivifie et enflamme, celles d'un riant firmament bleu qui exalte et enchante, celles d'une abondante série de floraisons et de frondaisons qui embaument et qui rafraîchissent. Le vif et harmonieux mouvement de leur course est comme un cercle d'attraction centrale qui amène à eux ces vives harmonies, qui les en revêt, qui les leur incorpore. Ils jouissent de tout cela d'instinct, comme deux

enfants, avec une fougue pleine de candeur, sans intervention d'examen ni d'analyse. Ils sentent et ils ne se regardent pas sentir; leurs esprits nagent complétement en dehors des choses politiques et sociales, des gloires artificielles et conventionnelles du monde; ils ne discernent plus que les gloires naturelles et réelles de la création. Ils ne savent plus qu'ils sont roi et reine; ils ignorent s'il y a des rois et des reines. Ils ne connaissent plus rien, si ce n'est qu'ils ont à eux la vie et le jour, l'air et l'espace, la verdure et la séve.

Peu à peu cependant leur âme, qui s'est plu à dormir au bercement de cette excitation, comme un pêcheur au fond de sa barque rapide, se réveille, se reconnaît, se recueille, et ce changement gradué de leur intérieur réagit sur leur extérieur. Tout à l'heure, sans avoir ensemble une conversation suivie, ils causaient fréquemment, ils s'envoyaient et se renvoyaient des paroles animées et joyeuses, des regards francs et gais, des rires candides et affectueux... Ils ne réfléchissaient ni ne pensaient... L'enviable chose! Maintenant qu'ils pensent et réfléchissent, la réserve, — sinon la gêne, — chevauche au milieu d'eux. Ils n'échangent plus que des mots brièvement discrets, coupés de longs silences, des regards modérés et sérieux, des sourires contenus, presque graves...

C'est qu'ils sont spécialement occupés, chacun à part soi, d'un intérêt distinct. — Charles, dans son être idéal, est sollicité avec énergie par son amour, qui a grand vouloir de se déclarer enfin, et qui ne consentirait pas à laisser perdre une si belle occasion de le faire. Quand à Libania, elle est prise d'une étrange perplexité; une pensée troublante vient de lui traverser le cerveau; en voici les termes : — « Oui, oui, je « suis bien sûre de mon anneau; il soumettra, il apprivoisera « les serpents... Je n'aime personne d'amour... » On demandera pourquoi nous qualifions cette pensée de *troublante*. Parce que, sous son caractère apparent de fermeté et d'affirmation, il se glisse un vague émoi sourdement dubitatif. Libania ne songerait pas à s'encourager, si elle ne ressentait quelque besoin de l'être. Ce besoin d'encouragement, tout minime qu'on le suppose, ne peut provenir que d'un doute ébauché. Or, ce commencement de doute, qui a pu le lui inspirer? — Qui? le magnifique langage des éléments en robe de fête, auquel elle a prêté une oreille plus attentive et plus impressionnée que de coutume. Ce langage mystérieux qui n'a qu'un mot, cette musique surhumaine qui n'a

qu'une note, — *amour*, — lui ont si éloquemment proféré leur mot, si mélodieusement chanté leur note, que, malgré soi, elle a été émue..... De là ce soudain élan d'assurance qui a cru devoir répondre à son émotion, et qui, loin de la démentir, n'a fait que la démontrer, la constater davantage.

Elle jette à la dérobée un coup d'œil inquiet sur Charlemagne, et elle se répète : « — Non, je n'aime personne « d'amour... pas même lui... Ce que j'éprouve pour lui « est sans doute quelque chose de profond et d'animé... « mais ce n'est pas là... Mon Dieu ! si c'était pourtant de « l'amour ! Ça, voyons, ayons le courage de nous examiner. « Que sens-je pour lui ? une admiration immense mais nul« lement aveugle ; l'immensité de sa gloire la justifie ; une « estime absolue qui n'a rien d'exagéré, ses actes journa« liers d'équité et de sagesse la motivent hautement ; une « affection forte et durable qui est fondée sur tout ce qui « réside en lui de bon, d'humain, de généreux, de fidèle, de « loyal... Est-ce là de l'amour ? — Presque tous les philo« sophes qui ont traité de cette passion ne se sont-ils pas « accordés à dire que, chez les personnes d'un naturel ferme « et chaste, sa venue se reconnaît principalement aux accès « d'une faiblesse qui tend à remplacer leur fermeté, et aux « intermittences d'une honte qui chagrine et effraye leur « chasteté ? Or, moi, je ne me découvre rien de semblable. « Je n'ai ni honte ni faiblesse. Je vois et j'entends le roi sans « trouble et sans rougeur. Aucun sentiment d'esclave ne « m'est imposé par lui. Donc ce n'est pas d'amour que je « l'aime... c'est tout au plus d'une amitié enthousiaste. »

Ainsi elle se raisonne... et elle pense raisonner très-logiquement, — lorsque Charlemagne, lui indiquant au milieu de la plaine embrasée un groupe colossal de chênes et de mélèzes, lui propose d'y aller faire une halte.

Maintenant, dit-il, nous ne sommes plus qu'à peu de distance du terme de notre voyage. Il serait bon que nos montures prissent quelques instants de repos. L'extrême vélocité que nous allons avoir à exiger d'elles pour notre fuite les réclame entièrement robustes et fraîches. Puis j'ai besoin de relire dans le grimoire que vous savez l'itinéraire des abords de la caverne.

Libania donne son assentiment. Nos pèlerins vont s'asseoir aux larges ombres de l'oasis.

Ce lieu est investi d'une grandeur et d'une majesté singu-

lière. La disposition naturelle des arbres, l'ordonnance de leurs troncs, de leurs tiges, de leurs branches, de leurs feuillées, forme une espèce de colonnade alternée d'arceaux et de portiques soutenant une coupole riche d'ampleur et de profondeur. Il y a, dans cette essence monumentale, un faux air de temple qui édifie le cœur et agrandit l'imagination.

O! puritains, prêcheurs, casuistes, rigoristes, docteurs en morale, vous tous qui anathématisez la poésie et les poëtes, la musique et les musiciens, la peinture et les peintres, tous les arts et tous les artistes, sous prétexte qu'ils sont les meilleurs distillateurs du poison de l'amour, qu'ils ont de la dernière industrie pour faire tomber dans les bras l'un de l'autre le héros le plus superbe et l'héroïne la moins sensible, à quoi donc rêvez-vous, mes maîtres, que vous ne criez pas un semblable anathème sur la nature, sur le spectacle de ses beautés, de ses pompes, sur l'influence de ses ardeurs, de ses parfums, de ses attractions? Ce n'est pas assez, ce n'est rien de défendre à vos ouailles les romans, les romances, les vers, l'opéra, le drame ancien, le drame moderne, les tableaux, les sculptures, si vous ne leur défendez pas également les soleils d'or, les cieux d'azur, les chauds étés, les opimes forêts les arômes effervescents des campagnes! En fait de conseillers de tendresses, de drogmans d'amour, que sont les premiers comparés aux seconds? Ah! docteurs, je vous dénonce la nature comme l'entremetteuse par excellence. Le mot est vif; mais, sur ma foi il est bien mérité. Oui, le soleil est immoral! Rien n'est plus dangereux pour deux personnes dignes l'une de l'autre et généreusement organisées que de se trouver ensemble, par une belle saison, par un beau jour, au sein d'un beau site; que de le contempler ensemble, que d'en subir ensemble le mystère et la souveraineté, quand bien même elles ne seraient pas seules, quand même un tiers plus ou moins imposant, plus ou moins importun, cheminerait, stationnerait avec elles. Si déjà il y a entre elles une velléité de sympathie, le magnétisme de la nature l'augmentera et saura bien l'achever. Si rien de cela n'existe encore, un germe de dévorante passion sera semé qui n'avortera pas, qui fermentera et se développera inévitablement. — Conclusion : Voulez-vous éteindre l'amour? éteignez d'abord le soleil.

Bientôt Charles et Libania peuvent observer que le repos

où ils sont entrés est plus agité que le mouvement d'où ils sont sortis. Les fluides élémentaires, la quadruple fascination des sylphes, des ondins, des salamandres, des gnomes, leur arrivent plus immédiatement, les enveloppent, les pénètrent plus intimement. Tout cela monte vers eux, descend sur eux, gravite autour d'eux : — qui, des hautes herbes, des mousses touffues, des fontaines limpides; — qui, des grands cieux, des grands arbres; — qui du cercle étincelant des lointains horizons. De ce redoublement d'animation dans leurs esprits Libania s'alarme, — et Charles se félicite... il n'a garde d'en négliger l'avantage. Il y puise de l'assurance et de l'éloquence. Il parle cette fois, il se révèle, il s'avoue .. non pas d'une façon directe, positive et banale, — ce mauvais goût lui est étranger; — mais d'une manière élégamment et ardemment mystérieuse, avec mille allusions de flamme, tempérées de respect et de vénération. Il a soin d'évoquer les souvenirs des attachements célèbres, les images des amants poétiques et historiques; il s'en montre religieux, il les nomme et les énumère avec piété, et, derrière les rayonnements de leur apothéose, il fait distinctement flotter l'apparition de son amour personnel. — Libania est fort déconcertée. Malgré qu'elle en ait, son cœur palpite. Elle fait, il est vrai, de louables efforts pour cacher cet émoi; elle affecte un silence inattentif, des regards errants, distraits. Elle fait mieux que cela : à l'apparence de l'inattention, de la distraction, elle essaye de joindre la réalité; elle tâche de ne pas écouter, de se préoccuper d'autre chose... Essais infructueux! Elle n'entend que trop bien, et n'est que trop absorbée par ce qu'elle entend. Il lui est facile d'aviser là un symptôme de faiblesse significative. En outre, il lui court de la tête aux pieds des rougeurs et des pudeurs dont la signification n'est pas moindre. Puis encore elle démêle parmi l'imbroglio de sa fantaisie, elle surprend dans l'un des coins de son âme je ne sais quelle joie sourde et vague d'être adorée qui frétille comme un lutin sournois. Ces découvertes l'importunent et l'excèdent... Elle voit l'écueil; elle comprend vite qu'il est urgent d'échapper au vent qui l'y pousse, c'est-à-dire aux entraînants discours de Charles. Elle se lève brusquement, cingle l'air de sa houssine et regagne son cheval.

— Allons, seigneur, venez! dit elle. L'heure s'avance les chevaux sont refaits; partons.

Charlemagne obéit, non sans avoir un bon soupir à dissimuler.

Au lieu de se remettre ainsi en route et de voler de plus belle à l'antre magique, une autre femme s'arrêterait et se dirait épouvantée. « Où vais-je, mon Dieu! quel délire est le « mien? Si j'aime d'amour, — et cela n'est pas possible, — « mon anneau me retire sa sauvegarde! D'effroyables dan- « gers nous attendent, lui et moi! lui surtout, lui que « j'aime peut être! Ah! supplions-le de se désister; intimons- « lui qu'il faut retourner. Puisqu'il m'aime tant, il m'exau- « cera, il m'obéira. Il est vrai qu'ainsi ce sera m'ôter un « moyen sûr et infaillible de me délivrer rapidement du « doute où je suis touchant l'état de mon cœur, doute incom- « mode et onéreux qui me gêne et me lasse... N'importe: « mieux vaut l'ennui d'être longtemps à le dissiper, avec « sécurité, — que la satisfaction de l'éclaircir d'un seul trait « en jouant un pareil jeu. »

Mais la reine de Transylvanie est une de ces âmes promptes et volontaires, dont la patience n'est ni la vertu ni le défaut, et qui dédaignent de s'astreindre à dénouer longuement et avec méthode un nœud plus ou moins gordien, surtout quand elles ont en main de quoi le trancher net et court. Le démon de son cœur ne saurait s'acclimater aux brouillards et aux buissons de l'incertitude.

Aussi est-ce avec un hardi transport qu'elle se reprend à courir vers la caverne périlleuse où son doute orageux va im manquablement recevoir une pleine et entière solution.

Ajoutez que cette chance bizarre de lire son amour dans la haine des serpents flatte beaucoup sa proposition à l'originalité.

Assurément, la voix intérieure de la prudence ne manque pas d'arguer contre elle des terribles hasards de l'aventure; — mais à cela elle répond qu'elle et Charles sont munis de tout le courage et de tout le sang-froid nécessaires; que la fortune est leur sujette, que les chevaux sont d'une célérité et d'une intelligence arabiques; et que, d'ailleurs, le roi, connaissant parfaitement le pays, ne sera pas long à interposer entre eux et les serpents le rempart sauveur d'une rivière.

— Nous approchons, n'est-ce pas, seigneur? dit-elle avec une sorte d'entrain fébrile.

— Oui, madame. Nous sommes presque arrivés. Vous

voyez, à deux cents pas devant nous, sur ce vaste terrain coupé de monticules, cette légion de cactus aux rangs irréguliers qui étalent si orgueilleusement leurs belles fleurs toutes rouges? D'après les renseignements de l'itinéraire, la caverne est au centre de ce fourré.

— Ces éclatantes fleurs rouges, dit Libania, précèdent d'une manière curieusement symbolique les yeux sanglants des dragons.

— Tenez, voici qui annonce plus complétement les seigneurs de ce lieu, dit le roi, en lui montrant, sur la lisière du chemin, dans un fossé, des fragments de squelettes, et plus loin, un cadavre récent, tout défiguré, tout souillé, tout fouillé, tout déchiqueté, tout tordu...

La grande reine détourne la vue avec une insurmontable horreur... elle frissonne, elle pâlit. Le grand roi, qui a d'abord voulu ne point cesser d'être impassible, en fait autant. Eh! quelle chair d'homme ne perdrait pas son impassibilité vis-à-vis de ce mort, dont la laideur est aussi infernale que l'enfer! de ce mort à côté de qui les morts les plus mutilés, les plus affreux d'un champ de bataille après l'action, sembleraient des objets presque aimables et riants!

Charlemagne est sur le point de demander une seconde fois à Libania si elle est bien sûre de son talisman... mais il s'en abstient, réfléchissant qu'elle pourrait se méprendre sur le vrai motif du renouvellement de cette question, et soupçonner une tiédeur de courage là où il n'y aurait absolument qu'une tendre sollicitude pour elle.

D'autre part, c'est très à propos qu'il s'abstient de son interrogation, car on se sentirait fort gêné de la nécessité d'y répondre.

Néanmoins, il projette de se conduire comme si le talisman méritait quelque méfiance. Il se promet d'être sur ses gardes, d'user avant tout de vigilance et de circonspection.

Pendant que nos aventuriers passent au milieu des bandes de cactus, bon nombre de fleurs de ces arbustes se mettent en devoir d'éclore. Sans doute, chacun sait que ces fleurs, au moment qu'elles s'ouvrent, produisent une véritable explosion. Ces bruits tonnants, qui éclatent sur le passage du couple téméraire allant aux monstres, comme pour lui faire honneur, ne composent-ils pas une parodie anticipée des décharges d'artillerie qui doivent, bien des siècles plus tard,

saluer, des môles des ports, les vaisseaux partant pour les hasards de la haute mer?

Déjà la rumeur des serpents, le murmure de leurs ébats se distinguent — rumeur et murmure extra-humains, inouïs, terrifiants, inénarrables, dont les banquets du sabbat seraient jaloux.

L'orifice de la caverne se découvre; il est spacieux. C'est une espèce d'arche informe constituée abruptement par des superpositions de rochers. Il est aisé à deux personnes à cheval d'y entrer de front; d'autant mieux qu'une large voie est frayée à travers la luxuriance des végétaux qui en encombrent le sol. Cette éclaircie, qui paraît nouvellement pratiquée, fait songer de rechef au malheureux mort, dont il est vraisemblable que c'est l'œuvre.

Charlemagne met pied à terre sous le vestibule de la caverne. Il conjure Libania de ne pas l'imiter, de ne pas le suivre, de l'attendre là avec les chevaux. Mais Libania refuse. Elle veut voir comme lui. Elle veut surtout s'exposer autant que lui : — et elle peut douter qu'elle l'aime d'amour!

Le bruit des serpents qui se fait maintenant ouïr dans toute sa sonorité annonce que le théâtre de leurs jeux est la salle contiguë.

Nos héros franchissent les piliers intermédiaires.

Décrivons ce qu'ils voient.

Une immense rotonde. — Un immense bassin rond creusé dans le sol et bordé d'une marge étroite et raboteuse. — Dans ce bassin, un millier de serpents de toute espèce, de toute forme, de tout volume, de toute couleur, qui remuent, qui ondulent, qui flottent, qui roulent, qui houlent, tellement pressés, tellement entassés, tellement enchevêtrés, qu'on dirait un seul et monstrueux réseau. — La scène n'est éclairée que par un très-faible et très-vague crépuscule émané d'une légère fissure de la voûte. — Cette masse mouvante, écumeuse, ondoyante et bruyante, aux mille teintes noires, grises, brunes, vertes, bistrées, jaunes, violâtres, où flamboient des traînées mobiles d'yeux de flamme écarlate, offre quelque ressemblance avec l'aspect nocturne d'un golfe houleux dont l'eau reflète et défigure en les reflétant — les constellations de la nuit.

Cependant l'œuf magique tant convoité éclôt peu à peu du conflit bouillonnant de l'écume des reptiles. Il s'élève pur et

blanc comme une vapeur de l'aurore. Des filets d'or triangulaires accidentent la pureté de sa blancheur. Il nage et oscille dans l'atmosphère du bassin, porté sur les haleines de ses auteurs les serpents, qui se pâment d'allégresse et se gonflent d'orgueil à la vue d'une création si pure engendrée par leur foule immonde.

Libania et Charles ont le privilége d'assister à ce spectacle avec une extraordinaire présence d'esprit et un merveilleux calme de chair. Leur coup d'œil a toute la lucidité indispensable pour bien fuir, s'il y a lieu. En face d'un danger mortel, les âmes d'élite se font toujours des nerfs d'acier.

Les serpents ne s'aperçoivent pas de leur présence, ou du moins ne s'en inquiètent pas.

Charlemagne se tient à l'affût sur l'extrême bord du bassin. Il épie l'instant où l'œuf, — qui, mollement balancé dans l'air, le parcourt en tous sens, va et vient çà et là, — se trouvera enfin poussé de son côté. Le linge cabalistique est déplié dans ses mains, prêt à recevoir le talisman. Ses désirs ne tardent pas à prospérer... L'œuf approche, avance, arrive... Le roi, au risque de choir dans le gouffre, se penche avidement, tend le linge et l'y reçoit. Il sourit et frémit de triomphe, et il serre précipitamment sa conquête dans une petite urne d'argent pendue à sa ceinture.

Le tumulte des serpents a cessé tout à coup... mais, après une minute de profond silence et d'immobilité absolue, le mouvement et le bruit renaissent, reprennent, cent fois plus formidables! Les deux profanes, — à qui les yeux d'écarlate et les langues de venin notifient leur sentence, — se saisissent rapidement la main, partent du pas de Méléagre et d'Atalante, et sont en trois bonds sur leurs chevaux.

Alors, la fuite et la poursuite commencent...

Chevaux et cavaliers vont, courent, galopent, se sauvent de tout leur vouloir, de tout leur pouvoir. Ils n'ont qu'une idée, qu'un instinct: leur salut, leur conservation. Chez eux la volonté qui régit, l'activité qui agit, s'accordent, s'harmonisent merveilleusement, se fondent l'une dans l'autre. Chaque cheval ne fait plus qu'un avec son cavalier. Leur dualité se résout en unité. Les centaures sont revenus.

Une nuée de reptiles s'est jetée hors de la caverne. Ils glissent, ils rampent, se dressent, se courbent, se hâtent, la crête ardue, l'œil béant, le dard brandillant, la peau squameuse et pantelante. Mais toutefois, bien qu'ils fassent

pleine diligence, bien qu'ils s'efforcent du meilleur de leur effort, il est facile de voir, à la ferme liberté de leur désinvolture, à la grâce dédaigneuse de leur galbe, qu'ils ont du succès la plus excellente opinion du monde, qu'ils sont certains de leur proie!

Et nos deux cavaliers? sont-ils pareillement certains de leur salut? Non... du moins pas au même degré de certitude. Mais cette modération d'espérance ne nuit en rien à la perfection de leur fuite. Ils y dépensent tout ce qu'ils ont de vigueur ,de ténacité, d'adresse et de sang-froid. Ils font preuve du plus admirable courage. — Et que cette affinité de mots, *fuite et courage*, ne soit pas ici jugée extravagante. Il est des occasions de péril, — et celle que nous racontons est du nombre, où il faut être prodigieusement courageux pour bien fuir, pour fuir de toute sa force, de toute son intelligence. Oui, certes, devant l'imminence de tel et tel fléau, contre qui le pouvoir de l'homme n'est que néant, il y a véritablement, incontestablement du courage à ne pas éprouver de vertige, à ne pas avoir de tournoiement de tête, à ne pas être soudé, cimenté à sa place par une torpeur magnétique, comme dans un cauchemar!

Quelque chose est d'un grand désavantage à nos cavaliers: c'est la fréquence des chemins boisés et montagneux qu'il leur est impossible d'éviter. Non que l'accès n'en soit universellement praticable, mais les aspérités des terrains et les troncs des arbres fournissent aux serpents des points d'appui et de ressort qu'ils ne rencontrent pas en rase campagne. Leur queue y adhère, y pèse nerveusement, et ils obtiennent par là des élans d'une puissance épouvantable. Ainsi, déjà plusieurs fois, ceux d'entre eux qui forment l'avant-garde ont failli toucher les intrépides fuyards. Déjà la chaleur de leur haleine, aussi torride que l'exhalaison d'une fournaise, a effleuré la croupe des chevaux.

Charlemagne qui, nous l'avons dit, porte un costume d'archer, a corollairement un arc et des flèches. Or, il prend son temps, ses mesures, — bande son arc — et décoche coup sur coup trois bonnes flèches avec une si fabuleuse dextérité qu'à la fois il perce et cloue à des troncs d'arbres trois volumineux serpens, les trois qui sont les plus acharnés, qui vont tout en avant des autres, qui ont frisé les chevaux de si près.

Ce bel exploit, que Libania récompense d'un sourire plein

d'éloges, n'améliore pas les éventualités de la fuite; — car, au lieu d'intimider, de ralentir la poursuite, il la stimule, il l'accélère encore ; en ce sens qu'à présent la phalange des reptiles veut non-seulement punir le vol sacrilége de son œuf, mais de plus, venger le supplice de ses trois chefs. Voyez-les! Voyez-les!... Oh! c'est merveille d'aller d'une si rapide allure en rampant? Ce n'est plus ramper, c'est bondir! Ce n'est plus raser la poussière, c'est fendre l'éclair! A vous, cavaliers! à vous, destriers! Faites force de poumons, de muscles et de nerfs. Prenez des ailes. Rivalisez Astolphe et son hippogriffe.

Je vois bien que les vigoureux coursiers ne mollissent pas, que leur vitesse est toujours la même... Ce n'est pas assez!... Non, ce n'est pas assez qu'elle ne diminue point! Il lui faudrait encore se doubler, se décupler! Le grand roi et la belle reine enfantent des chefs-d'œuvre d'équitation... ce qui ne les empêche pas d'avoir bientôt de rechef le souffle des serpents dans les reins. Tout à coup, — d'un bras souple et musculeux, avec la promptitude de la pensée, — Charlemagne enlève Libania de dessus son cheval et l'assied solidement sur le devant du sien contre sa forte poitrine. — Il était temps : — la gueule d'un boa venait d'enfoncer ses dents de scie dans une des jambes du cheval de la reine.

Ne nous alarmons pas trop. Espérons pour la fuite. Cette crise lui est favorable. Il en résulte pour elle une relâche de bon augure. Voyez!... La poursuite, enivrée de ce premier succès, de cette première proie, s'est ruée et s'est arrêtée en masse, à l'unanimité, sur le corps du déplorable animal : — Elle s'y vautre à cœur joie, elle l'étreint de mille nœuds, de mille mailles... il disparaît sous la profusion, sous la densité de ses anneaux... Elle lui injecte ses poisons, elle le déchiquète à plaisir, elle dénude ses nobles os; elle les brise, elle les broie!...

Pendant cette affreuse curée, l'autre cheval et sa double charge gagnent du champ. — Les deux cœurs de Charles et de Libania battent à l'unisson d'une fière allégresse ; — lui, de l'avoir sauvée; — elle, d'avoir été sauvée par lui. Maintenant qu'elle est clairement édifiée sur le sentiment qu'elle a pour lui, maintenant que son amour n'est plus douteux, elle l'accepte de bonne grâce. Elle s'y abandonne volontiers; elle ne saurait y rien voir d'indigne et de condamnable; elle accueille, émue et rêveuse, les promesses de bonheur que ce

sentiment lui fait tout bas. Sans se parler, nos amants se comprennent. Charlemagne a comme une révélation intime des pensées tendres de Libania ; — et son âme en est inondée d'amoureux orgueil ; et, dans son triomphe intérieur, il s'écrie mentalement : — « Ha ! c'est d'aujourd'hui que je suis vraiment roi ! »

Cette communauté de mystérieux contentements, quelle que soit son action absorbante, permet toutefois à nos héros de donner un regret et une larme au généreux coursier, si horriblement mort pour eux. D'un accord spontané ils jettent un regard en arrière, comme pour l'honorer d'un mélancolique adieu.

Ah ! tout n'est pas fini. Alerte, mes cavaliers ! les serpents qui ont émietté, pulvérisé leur jouet, ne sont pas assouvis. Alerte ! les voilà qui se souviennent de vous ! les voilà qui recommencent leur essor ! les voilà qui accourent ! les voilà ! Quelque étendue que soit la distance que vous avez gagnée, ils vous auront bientôt rejoints. Votre cheval se fatigue... il sème d'un ruisseau de sueur la poudre des sentiers qu'il foule... Tremblez qu'à la fin il ne s'abatte !

Libania regarde Charlemagne avec un énergique désespoir. Elle touche le poignard qu'il porte à sa ceinture, comme pour lui dire que son acier est leur seul recours...

Le roi étend la main vers un rideau de saules, de frênes et de halliers, qui se déroule au prochain horizon, dans un creux de la campagne.

— Une rivière, là ! lui dit-il avec un espoir de sérénité. Une rivière ! ce mot la réjouit d'abord ; — mais elle réfléchit bientôt que leur cheval risque fort de ne les pouvoir supporter tous les deux au milieu des ondes, et qu'ils y pourront bien trépasser.

Au reste, malemort pour malemort, mieux vaut celle-ci que celle-là.

Cependant les heures se succèdent, s'accumulent : — le jour décline ; — encore un peu de temps, et il aura fait place au soir. — Hâtez-vous, cavaliers !...

Ils sont obligés de tourner le rideau sylvestre, car il est si épais qu'on ne saurait le traverser, même pédestrement ; et ils se mettent à gravir un tertre assez haut qui le domine et qui a la rivière au bas de son versant.

O désolation ! pas de rivière, elle a disparu... elle est tarie... le dévorant soleil de juillet l'a bue aux trois quarts.

A peine voit-on encore quelques minces flaques d'eau tacheter ça et là son lit de sable et d'ajoncs.

Libania lève au ciel des yeux et un visage sublimes d'exaltation, et, imitant Clovis à Tolbiac, elle s'écrie :

— Dieu de Charlemagne, si tu nous délivres de ces monstres, je fais vœu d'embrasser ta loi !

Sur ce, nos poursuivis, l'âme réfugiée en Dieu, outrepassent le lit sablonneux de la rivière.

Or, par un hasard évidemment providentiel, l'archevêque Turpin était en promenade aux environs, marchant d'une lenteur paisible, lisant son bréviaire et méditant.

Il sortait de faire visite à un solitaire de ses amis, établi dans le voisinage.

Le bruit de la course du cheval le dérange de sa lecture, et le tire de ses méditations... il regarde...

A peine a-t-il vu qu'il comprend, qu'il s'élance, et qu'il tombe à genoux sur la berge.

Il prie de toute sa foi d'apôtre.

Dieu l'entend.

Au moment où les reptiles, atteignant l'autre bord, se disposent à pousser au delà, une onde abondante part, jaillit tout à coup des sillons du sable aride, et, à la place d'une rivière presque desséchée, apparaît un fleuve opulent qui s'allonge, s'étale, et caresse majestueusement sa double rive.

Devant cette infranchissable barrière, les serpens reculent. L'étonnement les abat, leur fureur trompée les accable. Ils suffoquent de malerage, plusieurs même en crèvent. Quelques-uns cependant ne s'avouent pas encore combien leur défaite est décisive. Ils grimpent dans ceux des arbres du rivage dont les branches exubérantes s'étendent le plus avant sur l'eau, voulant examiner si de là il ne leur sera pas possible d'aller d'un seul bond joindre les ramures qui, de l'autre côté du fleuve, présentent un même prolongement. Du premier coup d'œil ils en apprécient l'énorme difficulté, pour ne pas dire l'impossibilité; et, malgré l'exhortation de leur furie, ils ne se hasardent point à l'essayer, tant le propre de ces animaux est toujours de conserver le discernement de la prudence au milieu des plus aveuglantes séductions de l'audace et de la haine. Donc, ils abandonnent la partie.

Ils s'empressent de quitter le théâtre de leur honte. Ils

s'en retournent aussi vivement qu'ils sont venus. Peu s'en faut que. dans le bienheureux émoi de leur délivrance, Libania et Charlemagne ne se laissent aller l'un envers l'autre à une accolade expansive et naïve. Du moins, ils se prennent. ils se serrent les mains avec enthousiasme, ils se lancent des regards perçants où étincelle une joyeuse frénésie.

Puis ils reportent, de concert, leurs démonstrations sentimentales sur le saint archevêque qui pleure et rit de satisfaction, et qui leur donne à chacun un baiser de père et de franc ami.

Il n'est pas jusqu'au noble destrier qui, par une attitude affectueuse et un air reconnaissant, ne semble remercier monseigneur Turpin de son miracle libérateur.

Libania s'écrie, comme Pauline s'écriera un jour dans Corneille :

Je vois, je sais, je crois! Je suis désabusée!
. . . . . . . . . . . . . . . . .
Je suis chrétienne!

Elle demande le baptême.

Turpin rayonne de gloire et de bonheur. Il entonnerait volontiers le *Nunc dimittis*.

— Le baptême! fait-il avec extase... Oui, mon enfant, oui, vous l'allez recevoir tout à l'heure. Tenez, nous ferons la cérémonie là-bas, dans cette petite chapelle que vous apercevez entre ces deux massifs. Elle dépend de l'ermitage du saint homme auquel je suis venu tantôt faire visite. Elle est desservie par lui. Attendez-moi ici avec le roi de France. L'ermite et moi nous allons tout préparer.

Charles et Libania, demeurés ensemble, obéissent au conseil que leur donne leur lassitude, de s'asseoir pastoralement sur la molle pelouse. C'est la seconde fois de la journée que nous les voyons faire une station de ce genre ; mais leur actuelle disposition d'esprit n'est pas celle qu'ils avaient la première fois. Alors ils ne se comprenaient qu'à demi ; il y avait encore des dissonances dans les rapports de leur mutuel amour. Charles parlait du sien, sinon sans espérance, du moins avec une animation tant soit peu inquiète et voilée. Libania éludait, se défendait contre lui et surtout contre soi-même. Maintenant il leur serait malaisé de mieux se comprendre. L'amant parle de son amour, sans voile, sans

appréhension, avec un bien-être placide, en toute quiétude : et l'amante confesse le sien avec une simplicité et une pureté charmantes. Ils goûtent ce qu'il y a de plus doux et de plus fin sur la terre et dans le ciel : le calme dans la passion, le rafraîchissement dans la flamme.

On apprend à Charlemagne pourquoi le talisman, sur lequel on se fondait, a fait défaut; et cette nouvelle preuve qu'il est exclusivement aimé, bien qu'elle soit superflue, ajoutée aux mille autres qu'il en a déjà, ne laisse pas de l'enchanter souverainement, et l'amène presque à bénir la colère des monstres.

Leur plénitude de joie est si grande que, par instant, leurs discours languissent inachevés, que la parole leur manque; bien entendu, celle du langage humain. C'est qu'ils sont trop au-dessus d'elle ; c'est que, dans l'amour idéal, il est des saintetés que le langage réel n'a pas mission de formuler, et devers qui sa seule manière de se prouver religieux est de se résigner au silence. Aussi en viennent-ils à se taire tout à fait, et à se plonger simultanément dans un recueillement délicieux.

Ah! qu'ils se glorifient, qu'ils se félicitent dans leur âme, ces amants, puisqu'ils n'ont rien à craindre de leur passé, puisqu'ils sont maîtres absolus de leur présent, puisqu'ils ont de quoi se faire un avenir!

Cependant, le rideau violet du soir s'est abaissé peu à peu. Le soleil vient de se coucher. Un mince ruban d'or pâle signale encore sa trace aux monts et aux nuages de l'Occident. La nuit et le jour marient le mystère de leur naissance et de leur mort. La rosée tombe ; les parfums s'élèvent. Une paix infinie étend son règne alentour. Deux influences divines s'échappent de toute chose, se répandent partout, vaguent dans l'air : amour et religion.

En face de nos amants, à une distance modérée, est située la chapelle de l'ermitage. On vient d'en ouvrir la grande porte. L'autel, illuminé de cierges nombreux, se détache splendidement des larges ténèbres. Ce massif de lumières qui s'offre inattendu aux yeux de Charlemagne et de Libania, leur impose de dévots tressaillements. Il leur semble que Dieu leur sourit dans cette clarté, du fond de ce sanctuaire. Il leur semble que Dieu aime leur amour. Ils se figurent qu'il est là présent, qu'il plane sur eux, qu'il les environne, qu'il les enveloppe. Ils le devinent dans les har-

monies nocturnes qui les circonvallent, dans le frôlement des ramures, dans la respiration des vents assoupis, dans le bourdonnement des phalènes, dans le rayon des étoiles, dans la lueur des lucioles, dans le soupir des eaux prochaines, dans les pénétrantes senteurs de l'herbe sur laquelle ils reposent. Ils le sentent et le voient dans tout. L'amour est panthéiste.

Turpin sort de la chapelle en habits sacerdotaux ; Charles et Libania se lèvent et marchent à sa rencontre. Il les prend chacun sous le bras avec une gaieté sainte et sérieuse, leur dit quelques petits mots de paternelle onction, et les mène, d'un pas léger, d'un pas jeune, dans la maison de Dieu.

Là, secondé par l'anachorète du lieu, il baptise la reine de Transylvanie avec de l'eau puisée à la rivière miraculeuse.

Après la cérémonie, Charlemagne se penche à l'oreille de l'archevêque.

— Mon bon père, fait-il à voix basse et souriante, je vous prie de nous octroyer sur-le-champ, à madame et à moi, un second sacrement. Est-il besoin de vous le nommer ?

L'archevêque interroge Libania du regard. Elle lui répond de même, et son consentement, pour être tacite, n'en est pas moins formel.

Un quart d'heure après, les deux amants sont devenus époux devant Dieu, sans autre témoins que la nature, la solitude et le mystère, qui tous trois les contemplent solennellement par toutes les portes et les fenêtres ouvertes.

Riez, bourgeois! Moquez-vous bien de mon idyllique mariage. Toujours est-il que les témoins dont je l'assiste n'ont, je m'en vante, aucune espèce de parenté avec la bouffonne et indécente cohue qui fait cortége à vos hyménées soi-disant vertueux et religieux.

Les mariés et l'archevêque échangent avec l'ermite et l'ermitage les adieux les plus touchants. Puis, tous les trois, accompagnés du valeureux cheval que Libania monte seule, ils se mettent en devoir de regagner la résidence royale.

Chemin faisant, le bon Turpin qui, naturellement, s'est fait raconter ce qui a occasionné les démêlés des serpents avec ses amis, dit à Charlemagne :

— Si vous daigniez, cher sire, en croire la sapience de votre vieux serviteur, vous vous décideriez à ne jamais faire usage du talisman que vous avez conquis; vous le rejette-

riez, vous le briseriez ! Le Christ a rarement des bénédictions pour les *arts curieux*, pour les biens surnaturels obtenus par des voies qui ne sont pas directement les siennes.

— N'êtes-vous pas là trop rigide, mon compère ? dit le roi. L'issue de l'aventure en justifie l'objet, ce me semble. Savez-vous, d'ailleurs, que mon amour a fort affaire de ce talisman ? Des considérations de famille et de politique me forcent d'ajourner à un mois le couronnement de la reine et la déclaration publique de notre mariage. Vous pensez bien que je ne pourrais me résoudre à passer tout ce long temps comme si je n'étais pas l'heureux époux de Libania ! Je veux qu'elle ne me quitte pas d'une minute; je veux l'avoir incessamment à mes côtés ! Or, pour que cela ait lieu sans la livrer aux langues des médisants et des calomniateurs, il est besoin qu'elle porte sur elle cet œuf précieux qui la rendra invisible aux yeux de tous, excepté aux miens. Grâce à lui, nous échapperons aux serpents de la société, de même que nous avons échappé à ceux de la création.

Turpin, qui devine sans peine que Libania n'est aucunement disposée à le soutenir, n'insiste pas.

Fatale condescendance, hélas !

## IV. — L'Amour dans la mort.

Si, parmi les jeunes fils blasés de ce siècle de fer, il se fourvoie encore de ces bonnes âmes primitives ayant le culte de la féerie, de la bergerie et de la chevalerie errante, et si quelques-uns de ces chers adolescents sont au nombre de mes lecteurs, nul doute que l'intitulé de ce paragraphe ne les ait déjà fortement fâchés contre moi. Ce n'est pas ce que je peux y avoir mis de recherche et d'affectation qui les choque. Oh ! leur déplaisir a une cause bien plus grave. Ils m'en veulent, parce que j'ai inscrit là un arrêt funèbre, parce que je leur annonce qu'un de mes personnages va mourir, — probablement mon héroïne, — parce qu'ainsi je les désappointe. Ils avaient jugé, d'après les mœurs primordiales et chevaleresques de mon conte que, pour être logique, il devait persévérer dans sa série de consolantes et de riantes invraisemblances, qu'il devait *bien finir*, comme disent les petits enfants, qu'il était dans l'obligation de formuler sa terminaison par cette phrase sacramentelle qui a toujours eu tant

de succès auprès des cœurs neufs et sensibles : « — Ils vécurent longtemps, furent constants et heureux et eurent beaucoup de postérité. »

Et, au lieu de cela, au lieu de leur montrer dans une basilique impériale mes époux, renouvelant leur cinquantaine sous les consécrations de l'excellent Turpin, voilà que je vais les leur offrir se séparant prématurément sous la condamnation et sous l'atteinte de l'inexorable Mort, ce hideux pontife qui tient une faux en guise de crosse, et qui produit sans pudeur aux yeux de l'imagination l'horrible nudité de son squelette à jour !... Que c'est dérisoire et douloureux !

Et pourtant, jeunes cœurs, vous avez tort de m'en vouloir : vous avez tort de préjuger que je me suis exempté de payer à mes amants-époux la somme de bonheur invraisemblable et impossible qui est dans les conditions rigoureuses du genre auquel appartient cette histoire. Ça, n'allez-vous pas convenir bénévolement de ce tort, quand je vous aurai dit que je n'introduis la *Sœur du Sommeil* au milieu d'eux qu'après leur avoir donné tout un grand mois de vrai, de parfait bonheur ? Oui, un mois, tout autant ! un mois franc, complet, intégral ! Oui, trente jours et trente nuits de paradis terrestre !

Ne prétendez pas, enfants, que c'est bien peu cela, que j'ai mauvaise grâce à tant me récrier, que cette dose de félicité n'est pas hors des champs du possible ! Questionnez les gens qui vivent plus de l'âme et de l'esprit que du corps, qui sont à la fois gens de passion et d'entendement. — Vous saurez d'eux que ceux des praticiens de véritable et de durable amour qui ont le moins à se plaindre du sort, ceux dont le roman est le moins traversé, ne possèdent jamais un mois de bonheur continu, — et que si, détachant et réunissant toutes les heures heureuses disséminées dans la longue période de leur passion, d'une passion qui occupe souvent les deux tiers de leur vie, on en faisait le compte, — il est probable qu'il ne s'en trouverait même pas assez pour constituer la valeur d'un mois.

A ce propos, je crois entendre les zélateurs de l'hymen se railler de mon ton péremptoire, et m'inviter à reconnaître que mon assertion s'applique à l'amour illégitime seulement, — qu'elle ne peut en aucune façon concerner le mariage, et que je ne fais pas un cadeau extraordinaire à mes person-

nages en leur octroyant un mois entier d'amoureux bien-être, vu que le premier mois de toute union conjugale a le privilége d'être un irréprochable échantillon de béatitude, ainsi que le témoigne la *sagesse des nations*, qui lui a décerné le titre symbolique de *lune de miel*. — Ma foi, messieurs les orthodoxes, je ne suis guère apte, moi, célibataire indigne, à traiter *ex cathédra* du fort et du faible de cette fameuse *lune*. Cependant j'oserai vous rappeler que ladite *sagesse des nations* est une fieffée sournoise qui s'amuse volontiers à contredire tout bas ce qu'elle dit tout haut. Par exemple, vous avez pu l'ouïr maintes fois insinuer sous cape à ce sujet, d'abord que la *lune de miel* est toujours suivie de la *lune de fiel*, et ensuite, que cette dernière ne se contente pas de succéder immédiatement à son aînée, qu'elle entrave toujours un peu le complément du règne de celle-ci, qu'elle ne se fait pas faute de l'écornifler, et que même parfois elle ne lui permet pas de naître, de la précéder à l'horizon matrimonial...

Je soupçonne, mes révérends, que ce jeu de rimes *miel* et *fiel* vous indispose et vous ombrage. Voyons : ne pousseriez-vous pas l'injustice et la mauvaise humeur jusqu'à m'accuser d'hérésie ? jusqu'à me reprocher d'aller grossir la foule des infâmes qui blasphèment le mariage et qui veulent le démolir ?

Qui ? moi ? moi passer pour un blasphémateur et un démolisseur de cette sainte institution ? Ah ! c'est le front dans la poussière que je proteste de ma révérence, de mon respect, de ma vénération pour elle ! Aux abords de sa région, je subis ces terreurs sacrées que l'on subissait dans l'antiquité aux abords de l'antre de Trophonius ! et ce ne sont pas uniquement mes facultés instinctives et affectives qui lui rendent hommage : ce sont encore les forces de mon intelligence, c'est aussi ma pensée, c'est aussi ma raison ! Le mariage ! Mais tout penseur, tout raisonneur doit y adhérer ! Le mariage, vrai Dieu ! mais c'est la colonne vertébrale du corps social ! C'est plus qu'une chose sainte... c'est une chose nécessaire ! Je dis bien : une nécessité !.. et c'en est une d'importance égale à la loi de recrutement, à la discipline militaire, à la magistrature, à la gendarmerie, à la garde nationale !..

Holà ! je surprends autour de moi un chuchotement désapprobateur ! Est-ce que l'on taxerait de satiriques mes

honnêtes comparaisons? Décidément je le vois, j'ai affaire à des juges prévenus. Je me flatterais en vain de leur persuader que je ne suis pas coupable. C'est pourquoi je me réfugie dans la dignité de mon manteau, et je reprends ma tâche d'innocent conteur.

Donc ma Libania et mon Charlemagne furent pendant un grand mois possesseurs d'une félicité d'amour sans mélange et sans mesure. Je n'entreprendrai pas de la décrire et de l'analyser. On l'a constaté : l'idéal du bonheur est bien plus inaccessible aux pinceaux et à l'expression de l'homme que l'idéal de la douleur. Et cette impuissance n'est pas moins le partage des génies de premier ordre que des esprits secondaires. Dante et Milton, si sublimes de force et de couleur quand ils peignent les épouvantements et les tortures de l'enfer, se montrent faibles et ternes quand ils essaient de peindre les splendeurs et les délices du paradis.

Le lendemain du dernier jour de notre mois lumineux, la reine de Transylvanie recevait à son réveil un message du premier ministre de son royaume, qui lui mandait que ses sujets venaient de se révolter, de proclamer sa déchéance et d'élire à sa place un des anciens prétendants à la couronne.

Cette nouvelle la chagrina, mais ne l'étonna pas, car elle savait bien que l'influence de son anneau ne pouvait plus agir que sur un seul, depuis son amour exclusif et spécial pour un seul.

Elle alla conter l'événement à Charlemagne, qui, pour dissiper son chagrin, lui dit :

— Votre bien, mon amie, vous sera prochainement restitué. Soyez sans crainte. Nous irons le reprendre nous-mêmes à la tête d'une respectable armée. Nous châtierons ces rebelles avec l'efficace énergie que j'ai mise tant de fois à châtier les Saxons.

Ces représailles, ces vengeances implacables n'étaient guère du goût de la miséricordieuse Libania, qui avait, nous le savons, de si beaux antécédents en fait d'abnégation politique. Aussi, répondit-elle :

— Mon chevalier se méprend sur la nature du déplaisir que j'éprouve. Ce n'est pas la perte de ce royaume qui m'attriste. Que me fait la Transylvanie, à moi qui, dans trois jours, dois être couronnée reine de France, et désignée aux

hommages des nations comme femme légitime et bien-aimée de Charlemagne? Ce qui m'est pénible, c'est simplement l'ingratitude de ce peuple que j'aimais, dont j'avais commencé et dont j'espérais continuer le bonheur. Mais, je vous en prie, pas de guerre contre lui. Laissez-le se gouverner à son gré. Son nouveau choix est peut-être bon. Celui qui me remplace me vaut peut-être.

— Te valoir! flamme d'Orient! s'écrie le roi transporté. Dieu aurait une sœur jumelle, c'est à peine si elle saurait te valoir! — Mais vous avez, mon amie, touchant l'art de gouverner, des idées que mon expérience me défend d'admettre. Je vous dirai que je suis très-résolu à punir ces ingrats. — Ne m'objectez rien. — Plus tard, nous reparlerons de ceci. — J'essaierai de vous faire adopter des spéculations moins sublimes, il est vrai, mais par cela même plus raisonnables et plus praticables. Il ne faut pas traiter surhumainement les affaires de l'humanité, il faut les tenir de tout près, sous ses mains et ses pieds, et non point les couver d'en haut sous son vol. — D'ailleurs, consolez-vous. Mes Francs, auxquels vous commanderez bientôt, sont généreux et fidèles comme leur nom. Leur gratitude qui vous est assurée d'avance pour tout le bonheur dont vous ne pouvez manquer de les combler, vous aidera doucement à oublier l'ingratitude de ces barbares, qui mériteraient bien vraiment de reprendre, pour ne plus le quitter, leur premier nom d'Avares.

— Vos paroles me ravissent toujours, mon doux seigneur! dit Libania. Néanmoins j'ai beau me livrer à leur charme, je ne puis m'empêcher de voir dans cette révolte un mauvais présage. Il est si rare qu'une calamité vienne seule! le malheur engendre si volontiers le malheur! Mon Dieu! mon Dieu! que va-t-il donc m'advenir encore? Mon amour a peur.

— Il ne nous peut rien advenir que de fortuné, ma blanche fée, — dit Charles avec une fermeté souriante, — rien qui ne se relie et ne s'enchaîne à notre présent destin. Il n'y a qu'un malheur d'amour qui doive effrayer l'amour. Allons, ne pensez plus à votre coupable royaume. Oubliez qui vous oublie. Occupez votre âme gaiement. — Tenez, de brillants jeux militaires vont avoir lieu dans une heure sur l'esplanade du palais. Assistez-y. Ce genre de divertissement vous a toujours plu. Ayant l'intention d'y figurer moi-même, j'ai

double raison de désirer que vous en soyez spectatrice. Munissez-vous donc de l'œuf d'invisibilité, et montez sur la plate-forme de la tour méridionale. Vous serez là à merveille pour voir et admirer les beaux coups de lance de votre chevalier. Vous planerez sur nous invisible et mystérieuse, comme il sied à une fée, à un ange.

Libania monta sur la tour. — La fête guerrière commence. Gens d'imagination qui me lisez, réveillez tous les poétiques souvenirs des lectures que vous avez dû faire dans la bibliothèque bleue. Remémorez-vous tout ce que vous y avez vu de mieux en passes-d'armes, en tournois, en joutes, en carrousels; et ayez la bonté de vous imaginer que tous les mérites épars dans ces différents actes de belle guerre sont rassemblés, concentrés dans celui qui se déploie aux pieds de mon héroïne. Cette complaisance de votre part nous épargnera de la besogne à vous et à moi : à moi le travail d'une description, à vous l'ennui de la lire, ou tout au moins la simple fatigue de sauter quelques alinéas. Vous voudrez bien en conséquence admettre sommairement que Charlemagne exécute des prouesses où l'on retrouve ensemble la force des Renaud, l'adresse des Roland et l'élégance des Olivier, — l'impétuosité carrée des chevaliers du Nord et la souple nerveur des chevaliers du Midi.

Libania est tout abandonnée aux mille prestiges dont il éclate. Elle n'a plus conscience d'autre chose. L'impression de la disgracieuse nouvelle du matin s'est évanouie. Son esprit, sa pensée, son cœur, son âme, n'ont plus qu'un soin : — regarder et s'extasier.

Cependant, aux hommes d'armes bardés de fer ont succédé des jouteurs légèrement armés, des arbalétriers, des joueurs de bague, des archers. Ces derniers surtout font des prodiges. Leurs flèches tour à tour vont chercher dans les profondeurs de l'air des aigles et des milans presque imperceptibles à l'œil, tant ils volent haut ; et ces oiseaux de proie tombent tous dans l'arène frappés à mort.

L'un d'eux pourtant est moins bien touché que les autres. Il lui reste assez de vigueur pour s'arrêter en route, pour aller s'abattre sur l'un des créneaux de la tour où se tient Libania. L'archer qui a tiré sur lui, — furieux et honteux de ne l'avoir que blessé, — lui décoche un nouveau trait...

Mais la main du tireur, que fait trembler la colère, manque une seconde fois de dextérité... Le trait dévie, — et, au

lieu d'atteindre l'oiseau, va s'enfoncer, hélas! dans la poitrine de Libania!

Elle en pousse un cri horrible.

Si aigu, si pénétrant que soit ce cri, il est tellement couvert par les huées railleuses qu'a suscitées la maladresse de l'archer, qu'il n'est entendu de personne,— excepté de Charlemagne! Car cette voix, l'appel de détresse de cette voix, il l'ouïrait à travers le fracas d'un monde en train de s'écrouler!

Il s'élance, il court, il disparaît du tournoi.

Et sa disparition est à peine remarquée d'abord, tant le vacarme et le désordre sont énormes au sein des acteurs et des spectateurs. Mais bientôt ces paroles : « Le roi n'est plus là! » ont circulé de bouche en bouche, et ont apaisé graduellement le tumulte. Il s'établit un demi silence. On se regarde. On s'interroge tout bas. On voit, aux abords du palais un grand mouvement de pages et de seigneurs. Insensiblement le bruit se répand que la reine de Transylvanie, attaquée d'un mal soudain, est sur un lit douloureux, qu'elle tourne à la mort et que le roi et l'archevêque sont seuls auprès d'elle. Et, selon l'éternelle coutume des langues sociales la cause de cet accident, que l'on ne peut connaître encore, est altérée, dénaturée dans les récits. On dit, contre toute apparence de vérité, que c'est le roi qui a poignardé lui-même la princesse, dans un transport de fureur jalouse.

Hélas! il n'y a malheureusement que la partie injurieuse de ces bruits qui soit mensongère. Le reste n'est que trop réel. Hélas! oui, en effet, Libania tourne à la mort. Déjà son beau corps est tout imprégné de la moiteur glacée du trépas. Le vieux Turpin, qui est très-savant dans l'art de guérir, a dit en hochant la tête, après avoir longtemps examiné la blessure :

— Sire, le savoir de l'homme n'y peut rien.

Charles, outré de désolation, est penché sur sa bien-aimée. Son amour essaie désespérément de la disputer à la mort.

Tous ses yeux, toute son haleine la couvent, la veulent réchauffer; toutes ses énergies, toute son âme, toute sa pensée, toutes ses palpitations, toutes ses forces morales et vitales sont là qui débordent, qui s'étendent sur elle, qui l'inondent, qui pensent lui transfuser à profusion leur vigueur et leur flamme. Par trois fois, leur action a paru triompher. Par trois fois, Libania a souri, a tressailli comme ranimée,

comme se reprenant à l'existence... Mais par trois fois aussi, elle est retombée, pâle, exsangue et moribonde. Elle sent bien que tout est perdu, et elle fait signe à Charles d'approcher son oreille tout près de ses lèvres.

— Assez, ami ! lui dit-elle. Ne tourmente pas la destinée. Le souffle même de ton amour est impuissant contre le souffle de la mort. Ses profondes ténèbres m'attirent;— j'y descends, — j'y tombe. Mon âme qui n'y tombe pas, qui au contraire va monter là-haut pour y continuer son immortalité, — que va-t-elle faire mon âme, que va t-elle faire sans toi? Est-ce que, sans toi, je pourrai être heureuse au ciel? Et toi qui demeures, que feras-tu après moi? Oh! cette idée que peut-être un jour une autre femme... Cette cruelle, cette affreuse idée me déchire, me tue bien autrement que la blessure dont je meurs!.. Tais-toi, tais-toi. Ne dis rien. Ne proteste pas. Ne jure pas. J'ai tort, je le sais, je m'en accuse. Tu n'aimeras jamais que moi. Pardonne à ma jalousie. Non, je n'ai pas besoin d'un serment solennel pour me tranquilliser. Tiens, je ne te demande qu'une chose. Promets-moi de me laisser à mon doigt cet anneau, et de veiller à ce que personne ne me le vienne ôter. Promets-moi cela!

L'amant promet de toute sa passion, au milieu d'un déluge de larmes, de sanglots, de mots entrecoupés et de baisers d'adieux.

Le front de l'amante s'éclaircit un peu... elle lui jette la dernière étincelle de ses regards, — et elle trépasse.

Quand Charles ne peut plus douter de son désastre, quand il a bien expérimenté que rien de son amour ne ferait redescendre l'âme envolée, — il s'agenouille hagard contre le lit mortuaire, et, pendant quelques instants, s'immobilise dans une muette contemplation, devant cette belle morte encore vêtue de ses habits de fête. Puis il se relève, — et, saisissant, tremblant de délire, sur un fauteuil voisin son manteau royal qui s'y pavane déroulé, il en couvre mollement sa maîtresse, il l'en entoure avec de tendres précautions. Ensuite, il la prend ainsi enveloppée, la pose avec piété sur ses bras robustes, et sort de sa chambre, l'emportant à travers un passage secret, après avoir fait signe à Turpin, qui est seul présent, de ne pas le suivre.

A partir de cette fatale journée, le roi s'appliqua à fuir la société des hommes, même celle de ses plus chers familiers. C'était à peine s'il paraissait une heure par jour dans ses

appartements ordinaires pour y donner audience à ses ministres et à ses généraux. Le reste du temps, il se tenait renfermé dans la plus auguste des profondeurs de son palais, dans un habitacle magique, un *sanctum sanctorum* qui avait fait les délices de Libania, où il avait passé avec elle de sublimes instants, et auquel la reine, dans sa reconnaissance, s'était plu à donner le doux nom de *Sélam.* Elle et lui exceptés, nul être humain, pas même son compère l'archevêque n'avait jamais pénétré là. On l'eût d'ailleurs tenté vainement car ce séjour était construit de manière à ce qu'on n'en pût trouver la porte sans les instructions de l'architecte. Or, c'était l'enchanteur Maugis qui l'avait bâti naguère avec le seul secours de son art ; et l'on disait que des génies invisibles y servaient le roi.

Nombre de jours, de semaines se passèrent ainsi. Mais, quoique les affaires du royaume n'eussent pas à souffrir de la séquestration volontaire du roi qui les réglait aussi habilement qu'auparavant du fond de sa retraite, — le sage Turpin n'en conçut pas moins de grandes inquiétudes, de vives alarmes touchant la raison temporelle et le salut éternel de Charles. Ce qui motivait surtout de pareilles appréhensions c'était qu'à diverses reprises, ayant demandé à son maître pourquoi l'on ne procédait pas aux funérailles de la morte, il n'en avait jamais obtenu d'autre réponse qu'un regard plein de colère qui commandait le silence d'une façon terrible.

Pour le bien de son royal ami, il se résolut à scruter ce mystère. Il alla dans ce but trouver l'enchanteur, lui confia son dessein, lui en expliqua les motifs, et le somma, au nom de Jésus-Christ, de lui procurer les moyens de le mettre à exécution. Maugis était fort dévot, malgré qu'il fût adonné aux sciences occultes : il viola pour Dieu le serment qu'il avait fait au roi. Le prélat reçut de lui toutes les instructions désirables, et, grâce à elles, s'introduisit furtivement dans le Sélam, pendant l'heure où d'habitude le roi s'en abstenait.

C'était un lieu de haute singularité que ce Sélam. Sa multiple essence participait du labyrinthe de Crète, des souterrains de Persépolis, des temples druidiques et des alcazars moresques.

Quand Turpin se fut démêlé d'une infinité de menus corridors remplis de courbes trompeuses, d'entrées et de sorties égarantes, de clartés et de ténèbres décevantes, il parvint à une vaste chambre d'apparat, curieusement ornée.

Elle était de forme ovoïde, la forme la plus sacrée après celle du delta. Elle avait, à chaque flanc, sept fenêtres découpées en trèfles, qui ouvraient sur des bois d'aloës et des champs de lis, où jouait, dans des bassins de granit rose, une eau brillante et harmonieuse. Des étoffes d'une richesse impossible, soutenues par des agrafes de fabuleux diamants, drapaient ses parois. Des peintures, qui représentaient les principales scènes d'amour du Cantique des cantiques, décoraient ses plafonds. Aux découpures et aux trumeaux des fenêtres, à l'entablement et aux moulures de la porte, puis encore dans des vases, dans des corbeilles, sur des trépieds, se groupait, se développait, s'épanouissait une immense quantité de fleurs qui semblaient fraîchement cueillies, et à l'ordonnance desquelles avait présidé un goût plein de caprice et néanmoins de grandeur.

Mais l'intérêt produit par ces généralités d'ornementation s'effaçait bien vite devant celui qu'enfantait une merveille spéciale et unique, exposée uniquement et spécialement au fond de la chambre sur une magnifique estrade. Cette estrade, or et argent, soie et velours, était surmontée d'un dais pareil, sous lequel s'élevait un siége de parade, qui n'était pas un trône, qui n'était pas un lit, mais une sorte de compromis entre l'un et l'autre. Sur les carreaux de ce siége royal reposait une femme... et cette femme, c'était Libania, c'était la morte.

A sa vue, le bon archevêque éprouva beaucoup d'attendrissement. Il était loin, le noble vieillard, d'avoir perdu la mémoire des sages plaisirs de l'amitié qui l'avait uni à elle; il était loin d'avoir oublié surtout le solennel bonheur qu'il avait eu de la faire chrétienne.

Elle était belle toujours. Aucune des altérations qui résultent du trépas ne se voyait en elle. Elle n'avait du tombeau que la pâleur et l'immobilité. Quoique expirée depuis plusieurs mois, elle conservait encore la blancheur et la fraîcheur qu'elle possédait au jour de sa mort subite. Elle était belle de la même beauté, vêtue des mêmes vêtements. Sur sa bouche entr'ouverte, et dans ses yeux à demi-clos, flottait encore je ne sais quelle vague réminiscence de son dernier sourire. Dans l'attitude abandonnée de ses membres il lui restait encore quelque chose de sa grâce nerveuse et ferme: elle n'avait rien, ou presque rien de la pesante inertie, de la flasque raideur et de la mollesse d'articulations coutumières

aux trépassés. Certes, cela n'était pas de la vie, mais ce n'était pas non plus tout à fait la mort. C'était la beauté de la première, greffée sur l'impassibilité de la seconde.

Arcane des arcanes ! Prodige des prodiges! Dualité non moins terrible que charmante! Simultanéité d'épouvantements et de ravissements!...

Turpin, qui savait combien Maugis était versé dans la science des sortiléges, hésita néanmoins à croire qu'il le fût assez pour avoir pu arracher sans auxiliaire une telle concession au jaloux despotisme du trépas. Emousser l'aiguillon de la mort!... Il estima qu'un tel miracle n'avait pu être fait qu'avec l'aide d'un talisman venu de l'Orient, ce foyer central du merveilleux, cette métropole de la magie. Il se souvint alors que Libania était née et avait été élevée en Perse, dans le pays de Zoroastre. Réflexion qui l'amena à se souvenir également de la recommandation qu'elle avait faite à Charlemagne, au moment de sa mort, de lui laisser au doigt son anneau, et de veiller à ce qu'on ne lui dérobât point. Il se dit que l'agent du miracle devait être ce mystérieux anneau.

Un bruit de pas vint le soustraire à cette préoccupation. Il se cacha vivement derrière un pan de draperie.

Charlemagne entra avec une passion impétueuse ; mais il fut, dès le seuil, comme saisi de recueillement, et par degré il ralentit sa marche. Il avait des habits somptueux, il était parfumé, ainsi qu'un galant cavalier abordant un amoureux rendez-vous. Il était pâle, presque autant que la morte chérie sur laquelle dardaient ses intenses regards. Un touchant mélange de tendresse mâle et profonde, de mélancolie funèbre et de religion exaltée, caractérisait toute sa personne. Il tenait sa main gauche fortement repliée et appuyée contre sa poitrine, comme s'il eût eu besoin d'en réprimer les pulsations trop violentes, les gonflements trop excessifs. En effet, le murmure précipité, saccadé de sa respiration annonçait qu'un sang fougueux lui affluait au cœur.

Il se jeta, plutôt qu'il ne s'agenouilla aux côtés de sa pâle bien-aimée; là, il fut plus à l'aise, il respira mieux; là, il put déprisonner et épancher les séraphiques effluves de son étrange amour. Il se répandit en mots idolâtres, en pleurs fervents. Il se fondit en caresses d'âme et de flamme qui n'étaient, on le présume bien, nullement incompatibles avec la sainteté et la majesté de la mort.

Comme on fait à un enfant de prédilection, il baisait précieusement les beaux pieds nus de la reine, ses beaux petits pieds, adorables de vigueur et de finesse. Il dérangeait et arrangeait les plis de sa robe, il en variait à plaisir les capricieuses élégances. Il dénouait et renouait ses longs et opulents cheveux noirs; il promenait ses lèvres sur leurs touffes de soie, il se plongeait éperdument le visage dans leurs ondes, il les étendait comme un voile, il les étageait comme un diadème. Sans déplacer précisément son corps, sans altérer l'ensemble harmonieux de sa pose, il en changeait, il en modifiait les accidents; et, à chacune de ces modifications, à chacun de ces changements, il s'arrêtait et il souriait de gloire, comme pour déclarer, ce qui était vrai, qu'il n'existait pas un seul aspect sous lequel sa toute-puissance de vénusté pût sembler amoindrie.

Puis, entr'ouvrant d'un doigt qui tremblait le corsage de son amante, il considérait avec un chaste désespoir la blessure qui avait causé sa mort. Cette fatale blessure était encore fraîche et purpurine, bien que le sang n'en jaillit plus.

Il y appuyait doucement, légèrement sa bouche pieuse, et il y semait des milliers de baisers qu'accompagnaient d'incessantes rosées de larmes.

Puis il appelait son amie des plus douces appellations, il inventait des noms divins pour la nommer; il évoquait leur beau passé d'amour, il en dénombrait, il en saluait les ravissantes fortunes... il regrettait longuement, dans l'amertume où nageait son cœur, que de ces jours et de ces nuits d'or et de miel, il ne subsistât pas du moins une vivante et visible émanation, une œuvre, un symbole, un trophée, c'est-à-dire un enfant...

Puis il s'emparait de la main où brillait l'anneau magique, il dotait cette main de ses meilleurs baisers, il en couvrait surtout l'anneau!

Peu à peu, ces manifestations si passionnées s'apaisèrent pour faire place à un autre genre de délire d'une apparence moins désordonnée, mais en réalité plus bizarre encore.

Il se leva, il alla prendre sur une crédence voisine quelques tomes et des tablettes; et il vint se replacer tout auprès de Libania, — non plus follement et frénétiquement agenouillé, non plus dans une attitude excentrique, mais dans

un maintien grave, mais régulièrement assis. — Il ouvrit tour à tour plusieurs de ces livres, lesquels avaient tous appartenus à la reine et avaient été honorés de sa préférence, — et il y lut à haute voix divers fragments d'histoires chevaleresques, de poëmes et de dissertations théologiques. — Il lisait avec verve, avec éloquence; et, de temps en temps, il interrompait sa lecture pour étudier les traits de son amante... Jouet d'une illusion enchanteresse, il s'imaginait y surprendre des marques fugitives de jubilation; et, transporté de joie, il reprenait, il continuait avec un redoublement de verve et de plaisance.

Ces lectures achevées, il déplia les tablettes, et il y écrivit d'une main rapide et ferme une page qu'il lut également tout haut. — C'était un exposé politique ayant trait aux affaires courantes du royaume. — Cette fois, il ne se contenta pas de regarder Libania pour connaître son avis ; il s'inclina sur elle et colla son oreille à sa bouche... Il resta longtemps ainsi, se figurant qu'il entendait quelque chose... ; après quoi, il reprit sa page, et, toujours à haute voix, la relut et la corrigea d'après les observations qu'il était persuadé avoir entendues.

Ensuite, il se coucha languissant et sombre aux pieds de sa maîtresse; et, de soupirs en soupirs, il s'endormit profondément.

A ceux que la profondeur de ce sommeil étonnerait, je dirai que le *bien dormir* est surtout l'apanage de deux sortes de personnes : des gens excellemment heureux et des gens tout à fait malheureux. Ce qui en général occasionne l'insommie, n'est-ce pas l'espoir? Or, quand on n'espère plus rien, soit parce qu'on est au faîte du bonheur, soit parce qu'on est gisant dans le dernier abîme du malheur, — on dort d'un sommeil plein, on a de savoureuses léthargies. Napoléon, dans la nuit qui suivit immédiatement la défaite et la fuite de Waterloo, fit un somme de statue sépulcrale; Mme de la Vallière, pendant la nuit qui succéda au jour où elle se crut certaine d'être aimée de Louis XIV autant qu'elle l'aimait, reposa d'un repos immensément calme et serein, comme un lac pur, assoupi radieusement sous la gloire d'un soleil d'été.

Charles sommeillait avec une intensité d'autant plus grande qu'il réunissait en lui ces deux conditions de malheur extrême et d'extrême bonheur; — malheur extrême

en ce qu'il savait bien que la mort ne lâcherait pas sa proie; — extrême bonheur en ce qu'il avait l'intime persuasion que ce corps sans vie n'était cependant pas sans amour, en ce qu'il pensait que la non-altération de son admirable beauté était le grand œuvre de cet amour qui survivait à la vie.

Turpin, dès qu'il reconnaît la plénitude dè ce sommeil, abandonne lentement sa retraite, et s'avance d'une pas muet vers le groupe des amants...

— Que va-t-il faire? que prétend-il? — m'allez-vous dire, ô mes très-jeunes et très-bons lecteurs ! — Est-ce qu'il aurait le courage, la cruauté de vouloir...

Hélas! oui. C'est cela. Il veut dérober l'anneau afin de rompre le charme. Certes, il lui en a coûté pour se résoudre à frapper un semblable coup, lui si débonnaire, si pourvu de sensibilité! Ce n'est pas, ce n'est pas sans de grands déchirements intérieurs qu'il s'est décidé à priver de leurs mystérieuses consolations cette pauvre morte et son fidèle ami! Mais son austère conscience de théologien le lui recommande. Elle lui fait croire que cela est nécessaire, indispensable au salut de l'âme du roi. Ce culte d'amour, cette dévotion exclusive envers si belle trépassée, quelles qu'en soient d'ailleurs la noblesse et la pureté, lui semble constituer une idolâtrie funeste, capable de conduire à l'éternelle damnation.

Ha! théologiens de toutes les théologies! Vous en êtes tous là. Vous n'avez ni pitié, ni merci pour les hochets de ce faible cœur humain. Vous les brisez toujours barbarement, sous prétexte de complaire à Dieu, au Dieu universel, au vrai Dieu, dont l'indulgence est aussi infinie que l'excellence, qui est toute paix et toute miséricorde! Vous faites ainsi, même quand vous avez des entrailles, même quand vous n'avez pas mis en oubli que vous *êtes nés de la femme!* L'énivrement de la dictature vous emporte malgré vous, j'aime à le penser. Est-ce que vous avez raison de vous établir ainsi les agents d'affaires de la *Divinité*, et de faire ces affaires à la mode de *l'Humanité*, c'est-à-dire de supposer à Dieu nos passions, nos exigences, nos haines? Osez-vous bien joindre au sublime substantif *Dieu* les misérables adjectifs *colère* et *jaloux?* Est-ce qu'il est d'une judiciaire avisée de donner pour corollaire à un règne divin un gouvernement humain? Est-ce qu'il y a justice et justesse à régler les rapports de Dieu avec l'homme sur les rapports

de l'homme avec l'homme? — Je vous entends me répondre qu'on a dit et redit cent fois ces choses-là, ou leur équivalent, dans le dix-huitième siècle. — Eh bien! il n'est peut-être pas mal à propos de les répéter dans le dix-neuvième, car ce sont de bonnes choses. Je n'ignore pas que volontiers vos scribes, du bout de leur plume dédaigneuse, qualifient cela de mauvais goût, de mauvais ton. A la bonne heure, pourvu que ce ne soit pas de la mauvaise logique.

Turpin est arrivé tout près de Libania. Il prend et soulève sa main en tremblant; il ne peut retenir une grosse larme qui tombe lente et lourde sur cette main... Quoi qu'il en soit, sa résolution ne faiblit pas. Il s'apprête à ravir l'anneau...

Charlemagne, — heureusement et malheureusement tout ensemble, — continue à dormir avec amplitude, n'a pas l'air de songer à se réveiller. Heureusement, car si un subit réveil lui présentait l'archevêque opérant son larcin, il commettrait sans doute un crime, il poignarderait sans doute son féal et amé compère ; — malheureusement, car il va être dépossédé de ses joies miraculeuses, de sa chère colombe et de son nid d'amour si étrangement bercé sur l'arbre de la mort!

L'anneau est enlevé...

A l'instant, une déplorable transformation s'accomplit dans la trépassée et dans tout ce qui l'environne.

Sur ce corps charmant, si frais si harmonieux, passe et repasse une petite flamme rapide et frissonnante, qui lui ôte sa fraîcheur et son harmonie, qui le change en un corps momifié, aux carnations sèches, parcheminées, vertes et bistrées, à la membrure allongée et raide comme un faisceau de lances. Des bandelettes funéraires ont remplacé ses parures.

L'or et l'argent, la soie et le velours du siége de parade et de l'estrade, se sont métamorphosés en bronze et en marbre noir. Les riches tentures de la chambre sont tombées en poussière et ont fait place à la nudité rugueuse d'un mur de catacombe. Toutes les fleurs des guirlandes et des corbeilles se sont fanées soudainement, et un vent glacial, élancé de toutes les fenêtres, roule en tourbillons leurs pâles débris.

A l'extérieur, métamorphose aussi complète, — le brillant et profond ciel bleu est devenu bas et terne. Le bois de myrtes et d'aloës n'est plus qu'un bois de cyprès; les touffes de lys et de roses ne sont plus que des buissons de sou-

cis et de pavots; les eaux jaillissantes et pures, des eaux stagnantes et troubles.

Maintenant, c'est tout à fait le sépulcre, tout à fait les ténèbres, les *ténèbres visibles*, comme dit si effrayamment l'Homère anglais, c'est tout à fait la mort.

Charles s'est réveillé en sursaut; il est debout, il regarde à l'entour de soi avec effarement. Il n'en croit pas ses yeux! il se dit, plein de conviction, que c'est un rêve, il se demande, étonné, comment un pareil rêve ose bien troubler de ses horreurs le sommeil chastement amoureux qu'il goûte dans l'atmosphère des mélancoliques beautés de sa maîtresse. Livré à cette créance qu'il est toujours endormi, il fait mille efforts pour se réveiller... il n'est pas long à reconnaître qu'il n'a rien à faire pour cela. La vérité, l'affreuse vérité le presse, le couvre, l'envahit, le rend fou de douleur.

Enfin, il aperçoit l'archevêque qui lui sourit avec une tristesse et une amitié tout évangélique, et qui lui tend ses bras sexagénaires... il s'y précipite avec effusion.

— Mon père! mon père! — s'écrie-t-il en sanglotant, — Oh! plaignez-moi. Pleurez avec moi. Que vous voilà ici bien à propos! j'ai le cœur brisé, écrasé. Ah! vous ne vous doutez pas de ce qui me le brise et me l'écrase! Vous ne pouvez pas vous douter de ce que je perds! Une illusion splendide, adorable, ineffable, qui avait tellement les caractères saisissants de la réalité que j'ose à peine encore la traiter d'illusion! Que n'ai-je plutôt à essuyer la perte de mon royaume! Combien la douleur en serait moindre! Mon père! mon père! c'est horrible! Voyez-vous, c'est comme si ma Libania mourait une seconde fois! Ecoutez et jugez.

Et il raconte, agité d'un immense regret, ému de la passion la plus tendre, les choses bizarres que nous venons d'exposer. — Turpin pleure à chaudes larmes avec lui, flatte son désespoir, en prend la moitié, lui dit et lui répète qu'il n'essaiera pas de le consoler, que cela est impossible!... Ce qui est la meilleure manière de consoler.

Le roi sort peu à peu de l'excès de son agitation, embrasse de nouveau son compère et lui dit :

— Mon bon Turpin, je me rappelle que, pendant toute la durée de cette illusion si chère et si regrettable, vous m'insinuâtes plusieurs fois qu'il était de mon devoir de procéder à la cérémonie des funérailles. Je vous offensai alors d'un

refus taciturne et hautain. Cette offense, vous la pardonnâtes facilement à mon aveugle folie. Aujourd'hui, que ma raison n'est plus esclave, vous me voyez tout prêt à remplir le devoir sacré, que je repoussais lorsqu'elle l'était; mais nous ferons la cérémonie sans apparat, sans publicité, dans l'ombre, et seulement à nous deux. Je désire que le jaloux mystère qui a présidé au mariage et à la courte royauté de ma Libania, préside également à ses funérailles. Je veux que le secret demeure entre nous. — Veuillez donc, mon père, aller chercher tout ce qu'il faut pour célébrer une messe noire. Vous en serez l'officiant, et j'en serai le servant.

Turpin, qui, nous l'avons vu, avait le don des miracles, détacha de sa poitrine sa croix pastorale, et s'en servit pour tracer un triangle sur le sol, au pied du monument de la reine....

Or, tout soudain un autel surgit de terre à cette place; un autel funèbre avec son luminaire et sa draperie noire lisérée de blanc. Le sacrifice divin se célébra.

L'officiant, malgré sa peine vraie et profonde, garda jusqu'à la fin un air et une contenance dignement impassibles, comme il convenait à son ministère. Il n'en fut pas de même du servant : à différentes reprises, il lui arriva de fondre en larmes tout à coup, de s'élancer vers le corps de la reine, de se jeter sur lui, de le saisir, de l'étreindre, en exhalant de navrantes lamentations.

Mais la pauvre morte n'avait pas à se réjouir ni à s'enorgueillir de ces embrassements. Ils différaient trop de ceux qu'elle avait reçus avant qu'on lui volât son anneau. C'en était bien toujours la fervente vénération, mais ce n'en était plus la sainte fureur de possession. On ne l'embrassait plus comme quelque chose qui était, mais comme quelque chose qui avait été. Ces tendresses-là n'honoraient plus son corps, comme l'être aimé en personne, mais simplement le vêtement dépouillé par l'être aimé.

Ces symptômes, qui n'échappèrent pas à l'archevêque, le satisfirent en lui prouvant que les derniers reflets de l'ensorcellement du roi tendaient à s'effacer. Il y aida, en élevant les regards intérieurs de Charles vers le paradis, et en lui signalant dans la vie céleste l'âme immortelle de Libania qui l'attendait, et qui ne souffrait pas de l'attendre.

Il profita sagement de la rêverie salutaire, endormeuse,

où le plongea cette perspective d'immortalité pour l'entraîner, d'un effort doux et insensible, hors du lugubre sélam.

Le corps de Libania resta libre et découvert sur la belle table de bronze et de marbre noir. Charles ne voulut pas qu'il fût emprisonné, ni cloué dans un cercueil. Son esprit avait beau avoir la conviction que tout était bien fini... il y avait dans sa chair sensible je ne sais quel instinct rebelle à se persuader que la chair insensible de celle qu'il avait adorée ne pâtirait point d'une claustration aussi étroite, d'une privation d'air aussi absolue.

Ceux qui ont mené le deuil de quelque mort chéri comprendront ce bizarre instinct, cette singulière répugnance.

Au surplus, le cadavre de la reine pouvait, sans délétère conséquence, se passer de bière, puisque, — se trouvant, comme on l'a vu, réduit à l'état de momie, — il était exempt de décomposition, — tranchons le mot, — de putréfaction.

Quelque déchéance que lui ait infligée le rapt de son anneau, ce n'était pas un méprisable adieu de ce talisman, que la flamme de purification qui l'avait parcouru tout entier au moment même où il rentrait dans la loi commune. Ce n'était pas une conclusion médiocre de sa destinée privilégiée que ce surnaturel embaumement.

Car, la plus terrible hideur du trépas consiste mille fois moins dans l'altération des traits, dans la déformation des contours, que dans la repoussante fermentation, dans l'affreuse dissolution de la matière humaine! Quelle horreur!... savoir qu'un mort bien-aimé se dissout peu à peu d'une manière immonde comme un vil animal, tombe en pourriture comme lui!... Dire, hélas! que le corps angélique d'un enfant idolâtré, le corps sacré d'une mère chérie, le corps précieux d'une noble amante, subissent dans le tombeau une ruine abominable, dont la perception frapperait d'un invincible dégoût le père dévoué, le fils pieux, l'amant exalté!...

Ah! que l'antiquité est donc enviable pour sa digne et sainte coutume d'incinérer les morts!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'une des nuits suivantes, l'archevêque vit la reine en songe. Elle resplendissait de béatitude, et néanmoins elle avait sur son visage une nuance de mélancolie ; un peu d'ombre atténuait la lumière de son front pur. — Elle lui dit doucement qu'il s'était trompé, que les effets de l'anneau n'avaient rien de blâmable, que le salut de Charles n'en aurait jamais

été compromis. Elle lui conseilla, dans des termes et avec un sourire parfaits de bienveillance, de ne plus être si prompt à s'établir l'appréciateur des volontés du Très-Haut, sans son avis préalable.

A son réveil, Turpin fut d'abord, malgré soi, assez troublé de cette vision. Il eut même quelque commencement de remords. Mais il se raffermit bientôt en se disant, d'une façon tranchante et délibérée, que ce songe ne devait pas être véridique, — ou bien que c'était peut-être une insinuation du Malin.

En vérité, je ne sache rien de comparable à l'entêtement des théologiens, — si ce n'est celui des philosophes.

Il me reste à instruire l'univers de ce que devint l'anneau. Ce sera le sujet d'un dernier paragraphe.

## V. — La Tentation de l'Archevêque.

Encore un titre qui est de nature à soulever des mécontentements et des incriminations. — « Un archevêque en tentation! quel scandale! » — vont peut-être s'écrier certains réacteurs d'ultramontanisme. — « Mais c'est là un spectacle impie! c'est là une invention sacrilége! Ah! malheureux poëte, vous n'êtes que « trop le fils de ce siècle blasphéma-
« teur et incrédule qui se dédommage bien de ne pouvoir
« persécuter physiquement l'Église, l'épouse immaculée du
« Messie, en la persécutant moralement avec l'orgueil exami-
« nateur et la raison insidieuse de Julien l'Apostat! »

Vraiment oui, ce n'est pas chose impossible que l'on crie ce haro non moins banal que solennel sur ma très-humble fantaisie de conteur. Car notre époque, soi-disant éclairée, fourmille d'austères personnages surperlativement enclins à s'ombrager et à s'indigner, toutes et quantes fois dans un roman, ou dans un poëme, ou dans un drame, l'imagination de l'écrivain posant en scène un membre du sacerdoce, le représente, comme un simple mortel, en butte aux sollicitations des faiblesses de ce monde. Et notez bien que ce vertueux courroux, cette honnête indignation n'ont pas uniquement lieu quand le prête succombe, quand c'est l'élément terrestre qui a le dessus, ce qui au moins les excuserait : — ils ont lieu, même encore lorsque le prêtre sort vainqueur de la lutte, lorsque le fait de sa victoire est un éclatant hommage

rendu à l'efficacité de la foi chrétienne!

Et qu'on ne m'accuse point de récriminer à faux! Pour prouver que mon dire est strictement dans le vrai et que je n'exagère pas le vrai, je pourrais alléguer mille exemples éloquents. Je n'en citerai qu'un seul qui les vaut tous : c'est la mise à l'index du *Jocelyn* de Lamartine. Comprend-on cela! Le *Jocelyn*, ce chef-d'œuvre catholique, blâmé, condamné par le Saint-Siége! Vous tous, qui l'avez lu et relu, savez-vous quelque chose qui vous ait plus édifiés que ce livre, qui vous ait plus fait désirer de redevenir croyant? Quoi de mieux trouvé pour mettre en lumière la toute-puissance du christianisme à l'égard de nos passions, même à l'égard de celles qui ont de la grandeur et de la pureté, — que cette admirable histoire, où un modeste curé de campagne, avec le seul secours de cette religion divine, vient à bout, sans essuyer la moindre chute, d'un amour d'autant plus difficile à dompter, qu'il est lui-même presque divin!

Ce sont de plaisantes gens que messieurs les clercs, de se formaliser, de se prétendre insultés, parce qu'on les déclare susceptibles, je ne dis pas de péché, mais simplement de tentations. Eux qui nous commentent l'Évangile, où l'on voit le Sauveur lui-même se résigner, comme fils de l'Homme, à être tenté par le diable!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cependant le compère Turpin, qui a mis l'anneau magique à son doigt, en recueille les incomparables bénéfices. L'affection et la considération que lui témoignaient depuis si longtemps le roi et le royaume, se sont accrues démesurément. Dans l'Église et dans l'armée, dans l'administration et dans les arts, il ne se fait rien qui n'ait passé par son contrôle; que dis-je? rien qui n'ait été proposé, conseillé par lui. Désormais le véritable arbitre de la paix et de la guerre, c'est lui. Pas d'envieux, pas de frondeurs qui l'entravent. L'opinion publique de tous les étages, de tous les rangs, lui est exclusivement caressante. Son omnipotente faveur auprès du trône est acceptée par tous comme la chose du monde la plus naturelle et la plus nécessaire. — Le roi le garde incessamment à ses côtés. Il ne souffre pas qu'il s'en éloigne d'une seconde. Il le fait coucher dans sa propre chambre, sous sa propre tente. — Charlemagne croit s'expliquer, se justifier à soi-même ce redoublement de goût et de sympathie, par cette réflexion que l'archevêque a été le seul

homme initié au secret de ses amours avec Libania, le seul qui ait bien connu dans tous ses mérites cette femme adorée. A chaque instant du jour, il l'entretient d'elle; la nuit, il le réveille pour l'en entretenir encore.

Sur ces entrefaites, les Gaules ont noué une nouvelle guerre avec la Germanie. Le théâtre des hostilités est le pays des Belges, — contrée que l'avenir doit habituer à servir de théâtre à ce genre de drame. Charlemagne y a posé son camp.

Il est nuit. Les tentes et leurs avenues sont au loin silencieuses. Tout le monde dort, à l'exception des vedettes et des rondes... et aussi de notre ami l'archevêque Turpin. Ce n'est pas pourtant que Charlemagne, — dans le pavillon duquel il a son lit, — fasse le moindre obstacle à son repos, le retienne dans la plus légère causerie. Non, Charlemagne est livré à un sommeil profond. Ce qui empêche Turpin de dormir, ce sont deux pensées rivales qui contreversent dans son esprit, deux puissances contraires qui s'agitent dans son âme et se la disputent. En vain il s'efforce de dominer ce tumulte, de lui imposer silence; en vain il essaie d'ajourner le dénoùment de ce duel moral; en vain il espère obtenir des deux partis une suspension d'armes à défaut d'une cessation entière; en vain il tâche d'assoupir son imagination remuée; en vain il s'exhorte, il s'étudie à sommeiller. L'antagonisme de son cœur ne lui accorde pas de trêve. Il en est sollicité, harcelé à un point qui lui prouve que l'on veut sans désemparer le contraindre à une option définitive.

Il s'échappe fiévreux de sa couche qui le brûle. Il sort de sa tente qui lui pèse; sa poitrine a besoin d'air, tout son corps de mouvement et d'espace.

Il va, il vient, il se promène à grandes enjambées à travers les rues paisibles du camp. Mais là encore il se sent à l'étroit. Le voisinage des hommes le gêne, l'offusque; il lui faut la solitude. Donc, il pousse en avant, il chemine, il marche, il va, jusqu'à ce qu'il soit hors des lignes du campement, jusqu'à ce qu'il les ait laissées bien loin derrière lui.

Il s'arrête au bord d'un petit lac diaphane, encaissé à l'horizon dans un hémicycle de montagnes silvestres. La nuit est belle, une chaude nuit d'août. Les étoiles des cieux sont reproduites admirablement par le miroir de l'onde immobile; — si admirablement que le regard, à force de contempler l'eau et le ciel, pourrait en venir à ne plus savoir qui des deux est le miroir de l'autre.

Ce grand luxe de calme et de sérénité n'a pas d'action sur l'orageux rêveur. Son duel intime continue, non moins acharné.

Mais quel est le sujet ?

Le voici. Voici en substance, en résumé, le langage que, sans repos, depuis le coucher du soleil lui tiennent tour à tour les deux voix des deux pensées ardentes qui se disputent sa volonté. Voici, dans leur plus nette expression, les deux thèmes qu'elles ne cessent de lui développer, de lui paraphraser, épuisant à l'envi leurs ressources oratoires :

— Considère, dit la première voix, — que cela peut s'effectuer sans occasionner à personne le plus mince dommage; que même cela fera la joie et le bien de tous. Le pouvoir séducteur de l'anneau a-t-il des limites? Non. Le roi, dès le premier mot que tu lui en toucheras, te sautera au col, et te concédera d'enthousiasme son abdication en ta faveur, s'excusant de n'avoir pas deviné ton désir, qu'il aurait prévenu. L'unanime adhésion du peuple suivra passionnément celle du roi. — La couronne ira bien à ta tête vénérable. — C'est déjà toi qui gouvernes ; ton influence est tout : il est juste et raisonnable que ce soit toi qui règnes. Il te faut le titre et les insignes du commandement que tu exerces. En te les appropriant, ce n'est pas à une ambition charnelle et répréhensible que tu satisferas ; — ton caractère n'a rien de commun avec ce qui est bas ; — c'est à cette noble et louable ambition que te domine exclusivement de rendre le genre humain meilleur et plus heureux. Tu pourras dès lors travailler d'une façon plus directe et plus immédiate à la mise en œuvre de tes magnanimes idées. Ta science et ta bonté sont supérieures à celles de Charlemagne, dont la vie guerrière a parfois un peu endurci le cœur et obscurci l'intelligence. Tu n'aimes pas la guerre, toi ! Bien loin de l'aimer, tu te laisses aller volontiers à rêver un beau système de paix universelle. Sieds-toi sur le trône, et il ne te sera pas impossible, la main droite armée du sceptre, et la main gauche armée de l'anneau, de réaliser ton rêve, de pratiquer ton système.

La seconde voix répond :

— Méfie toi du père de la fraude, du prince de l'orgueil. C'est lui qui te parle ! C'est lui qui te circonvient ! Il n'est pas vrai que tu aies besoin d'être roi pour exécuter les belles conceptions de ta pensée aimante et bienveillante, puisque

*ton influence est tout*, comme on vient de l'avouer, puisque le roi n'a pas d'autres vouloirs que les tiens ! Tu ne saurais agir plus directement, plus immédiatement selon les vues. — Déposséder Charlemagne n'aurait donc pas d'autre objet que la satisfaction d'une convoitise misérable ; ce serait un vol ignominieux. Loin de toi cette vile fraude ! Loin de toi ce lâche orgueil !

La première voix répond :

— Quand bien même, je consens à le supposer, ton avénement royal ne devrait pas être d'une utilité absolue à l'exécution de tes plans généreux, il ne faudrait pas pour cela songer à y renoncer ; car, d'un autre côté, il est un intérêt d'un ordre plus sublime qui t'est plus cher encore, et que, sans cet avénement, tu ne pourrais jamais servir à faire prospérer autant que tu le souhaites. Comprends donc qu'il te mettra en demeure d'enraciner et de consolider à toujours l'établissement du christianisme, c'est-à-dire que toi, prêtre, une bonne fois sur le trône, tu pourras, tu devras donner une loi qui perpétue aux mains des prêtres l'exercice du souverain pouvoir, qui défende de choisir autre part que chez eux des successeurs au trône. Ainsi, ce ne sera pas pour toi-même que tu régneras ; ce sera pour faire avec toi, — et surtout après toi, — régner le sacerdoce ! — La domination temporelle de l'église est l'indispensable complément de sa domination spirituelle. Il n'y a de vraies lumières que dans l'église, n'est-ce pas ? En dehors de son sein tout n'est que ténèbres. Eh bien ! Le propre de la lumière est de dévorer les ténèbres. La mission de l'ordre ecclésiastique est d'absorber le désordre séculier. — Ensuite, pour opérer le salut des hommes, il est urgent d'unir la contrainte humaine à la persuasion divine. Ne lit-on pas dans le Nouveau Testament : *Compelle intrare* ? ce qui signifie : — « Si vous ne réussissez « pas à persuader les consciences, forcez-les, violentez-les : « Sauvez les âmes malgré elles ! » — Or, l'unique moyen pour les ministres du ciel de pouvoir faire avec fruit cette sainte violence aux âmes terrestres, n'est-il pas de se constituer sans partage les maîtres de la terre ? Saisis-toi donc du sceptre, afin d'amener plus tôt et plus sûrement les destinées de l'église ! Deviens roi — *ad majorem Dei gloriam !*

— Hypocrisie ! infâme hypocrisie ! — dit la seconde voix. — Mensonge et impiété ! Dans son Evangile, le Sauveur déclare formellement que *son royaume n'est pas de ce*

*monde;* et il a soin d'y prescrire avec insistance le respect des droits de César; et, comme rien n'est contradictoire dans ce livre sacré, aucun mot, aucune syllabe, aucun sens vrai n'y autorise les prêtres à dominer temporellement. Ce n'est qu'à l'aide de la plus damnable subtilité qu'on en peut extraire l'apparence d'une si étrange autorisation. Ah! quand on interprète à faux la loi de Dieu, c'est qu'on le veut bien, car tout y est formulé clairement, nettement, avec précision!...

— Non! tout n'y est pas précis! — interrompt la première voix. — Non, tout n'y est pas clair! Autrement, à quoi servirait que tant de savants docteurs soient préposés à son interprétation? — Mais c'est assez, c'est trop délibérer. Il est temps de te résoudre, il est temps de choisir. Allons, débarrasse-toi de ces mouvements indécis, de ce flux et reflux d'hésitations, funestes nuages qui finiraient par diminuer, par éteindre peut-être le flambeau de ta raison et celui de ta volonté. Cesse de réfléchir, commence d'agir. Abîme-toi sans réserve, tout entier, dans les glorieuses fins de ton talisman.

— Oui, dit la seconde voix, — c'est cela: ne délibère plus, détermine-toi. Chasse l'esprit d'examen, *le pour et le contre*, le *sic* et le *non*. Ce sont vapeurs et bouffées de l'enfer qui pourraient bien altérer et même détruire l'acier de ta foi et l'or de ta charité. Applique-toi le sage propos qu'un certain soir tu tenais à Charles touchant les *arts curieux* et le prudent conseil que tu lui donnais relativement à *l'œuf de serpent*.

C'est ainsi qu'entre la tentation d'en bas et l'admonestation d'en haut flotte orageusement notre brave archevêque. Enfin il jette l'ancre... il domine son irrésolution. Il se range à l'avis que les deux voix contraires viennent de lui suggérer d'un commun accord: — il se décide! et il le fait en chrétien fidèle, en prêtre loyal! il arrache de son doigt le dangereux anneau et le lance au loin dans le lac, en murmurant:

— *Vade retro, Satanas!*

La fraîcheur d'une ineffable tranquillité se glisse dans ses veines et le récompense de son pieux sacrifice.

Il se met à contempler doucement le petit lac dont ses tumultueuses préoccupations ne lui avaient pas encore laissé voir la beauté. Il est fier, il est heureux de sentir le calme de son âme à l'unisson du calme infini de cette onde.

Il prend tant de plaisir à cette contemplation, il en jouit si exclusivement qu'il n'entend pas que l'on marche et que l'on s'approche derrière lui. Une main s'appuie sur son épaule avec une pression amicale... Charlemagne est à ses côtés.

Le roi veut parler: — mais le soudain aspect de la magnificence du lac l'éblouit à son tour de manière à lui arrêter la parole sur les lèvres. Il est fasciné. C'est à grand peine, à grand effort qu'enfin il peut faire trêve à l'oppression de son extatique silence, pour s'écrier religieusement:

— Ah! ce lac est divin!...

Là encore, l'inappréciable anneau fait son office.

Cependant l'aube du matin s'élève insensiblement d'entre les découpures fantastiques de la chaîne de montagnes dont le lac est à demi entouré à l'horizon. Des teintes oranges, violettes et roses se produisent, se mêlent et se confondent parmi les capricieux flocons des amples vapeurs qui, aux pieds de cette chaîne, ondulent mollement sur l'eau. De ce mélange vaporeux et lumineux, naissent des apparences et des simulacres dont les lignes incertaines, les courbes vagues et flottantes déçoivent l'imagination de ceux qui regardent. Charlemagne y distingue, ou croit y distinguer une forme de robe aux plis singulièrement imprégnés de grâce et de majesté dans laquelle paraît se mouvoir une sorte de fantôme féminin, presque invisible à force de transparence éthérée.

Il montre cela du doigt à l'archevêque et lui dit d'un accent troublé:

— C'est comme la démarche radieuse de ma Libania, n'est-ce pas?

Auquel dire passionné l'excellent Turpin n'a garde de refuser un signe d'entière confirmation.

En conclusion, ce fut quelque chose de durable et de sérieux que ce soudain engoûment du roi pour les beautés de ce lac. Il finit par contracter l'habitude de se rendre sur ses bords chaque matin régulièrement, d'y stationner la plus grande partie de la journée, et même d'y revenir encore parfois dans la nuit. Il emmenait toujours avec lui son compère l'archevêque; et il demeurait assis de grandes heures, plein d'immobilité, devant cette belle nappe de cristal et d'azur, absorbé dans son vaste amour pour elle.

Si bien que Monseigneur Turpin, venant à reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de le guérir de ce nouvel ensorcellement, lui dit un soir :

— Je partage tellement votre spéciale prédilection envers ce lieu, mon cher sire, que j'oserai vous proposer d'y édifier — non pas trois tentes — mais bien un château solide et complet pour vous, pour le tombeau de notre Libania — et pour moi.

La proposition ne pouvait manquer d'agréer fort à Charlemagne. Le lendemain, dès l'aurore, une colonne de travailleurs jetait sur les rives du lac les fondements du nouveau palais.

Les travaux furent poussés avec ardeur. En moins d'un an, un édifice royal fut construit qui devint la résidence préférée de Charles.

Inévitablement, les seigneurs, curieux de lui plaire, se firent bâtir des maisons à l'entour. De cette agglomération de manoirs résulta bientôt une majestueuse cité qui reçut le nom d'Aix-la-Chapelle.

Ainsi que le palais, la cité fut l'objet de toutes les complaisances de Charles. Elu empereur d'Occident, il y établit le siége de l'empire ; et pour dernière et suprême faveur, il voulut qu'elle renfermât son tombeau.

## ÉPILOGUE

Il est un rêve d'or qui parfois me console
De l'oubli qui t'attend, ô ma fable frivole !
De l'oubli sans réveil où tu seras demain.
— C'est par un soir d'été, sous le beau ciel romain.
J'avise, dans l'Éden d'une villa de marbre,
Une dame et son page assis au pied d'un arbre.
Le page, à la faveur des derniers feux du jour,
Vient de lire à sa fée, à sa dame d'amour
Ce conte où j'ai parlé d'amour et de féerie.
Tous les deux, l'âme émue et la voix attendrie,
De leur assentiment me prodiguent l'honneur.
On a tant d'indulgence aux sphères du bonheur !
Quand ils ont bien fêté, bien béni le poëte,
Une extase les prend, lumineuse et muette,
Dans laquelle l'amante — au doigt du fier amant
Qui triomphe à genoux — passe un anneau charmant.
Puis, entre eux s'interpose une flamme, — un mystère :

Flamme qu'il vaut voiler, mystère qu'il faut taire...
Comme on voile les dieux, comme on tait leurs grandeurs,
Car la muse et le prêtre ont les mêmes pudeurs.
Puis, le nuage tombe, — et le couple se lève.

Respirant des grands bois la balsamique séve,
Ils marchent au hasard par les sentiers ombreux,
A travers le réseau des taillis ténébreux;
Aux bords de l'horizon la lune qui se penche
Les veille et leur sourit comme une Dame-Blanche.
Enlacés l'un à l'autre, ils vont légèrement,
Tels que deux séraphins qui daignant un moment
Fouler notre humble sol, — sentent toujours leurs ailes.
Leurs yeux, à chaque instant, croisent leurs étincelles.
Volontiers — de sa voix d'azur — la Marchesa
Brode un motif de Weber ou de Cimarosa...
La voilà qui se tait, bien heureuse d'entendre
Le page qui lui dit ce sonnet grave et tendre :

Je possède un anneau dont l'or, divin miroir,
Absorbe ma pensée et mon cœur et mon âme.
C'est un beau talisman de sympathique flamme
Que je tiens de l'amour d'une fée à l'œil noir.

Je possède un anneau dont le chaste pouvoir
Rend laide à mes regards toute autre que ma dame,
Et fait qu'elle à son tour, pour moi seul étant femme,
Mes seuls embrassements la peuvent émouvoir.

Je possède un anneau dont la sainte féerie,
De mes songes d'amour et de chevalerie
A su réaliser toût l'idéal orgueil.

Je possède un anneau!... Si l'on vient me le prendre,
Quand je serai couché dans la nuit du cercueil,
Je ressusciterai pour me le faire rendre!!

PATRIE, *mars-avril 1842.*

L'*Épilogue* a été publié au feuilleton de *la Patrie*, avec le roman. En la réimprimant à part, peu de temps après, Philothée O'Neddy a fait précéder son *Histoire d'un anneau enchanté* d'une préface en vers, qui se trouve à la page 212 du recueil de ses POÉSIES POSTHUMES. (In-8, Charpentier; 1877.)

---

# LE LAZARE DE L'AMOUR

CONTE

---

## I. — Espoir et Désespoir.

Il y avait à Paris, en 18.., une belle dame très-mariée, qui s'appelait la marquise d'Oppède, et un ardent jeune homme fort célibataire qui se nommait le chevalier de Saint-Contest.

Peut-être, à ce début quasi fringant, soupçonnez-vous de persiflage et de galante rouerie la forme et le fond de cette histoire. Détrompez-vous. De la galanterie! c'est tout le contraire. Franchement, c'est presque de la bergerie. Vous abordez les aventures d'une passion vraie. Il n'est point ici question d'un aimable et passager caprice à fleur d'âme; il s'agit d'un amour sérieux, durable et profond. — Eh bien, alors, me direz-vous peut-être, pourquoi un chevalier? Pourquoi une marquise? Pourquoi le dix-neuvième siècle? Pourquoi un temps et des gens qui ont avec les Amadis et l'âge d'Astrée une incompatibilité d'humeur manifeste? — Mais non; vous ne me ferez pas cette objection. Vous avez assez de lecture et d'expérience pour savoir comme moi que, au dix-neuvième siècle, même dans notre monde positif et incrédule, même parmi nos aristocrates de naissance, de pouvoir, d'argent, d'industrie et de pensée, même parmi ceux d'entre eux qui se sont le plus gorgés des fruits sensuels et intellectuels de la civilisation, — il existe, — et en nombre, — des êtres capables et coupables d'aimer primitivement. Oui, il y a encore de la tendre naïveté, il y a encore de la bergerie sous notre ciel! et il y en a jusque dans le cœur des gens que nous nommons chevaliers et marquises. Je parle tant de ceux et de celles qui sont marquises et chevaliers par droit d'excellence purement et simplement, que de celles et

de ceux qui le sont à la fois par droit d'excellence et par droit d'origine; et il est bien reconnu que souvent les moqueurs et les moqueuses de profession qui brillent le plus sur la scène de la société parisienne ne sont pas en réalité les moins romanesques et les moins sensibles. Ce vers de Victor Hugo :

C'est l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure,

est d'une application plus générale qu'on ne le supposerait de prime abord.

Si je commence d'un air cavalier et d'un ton railleur une histoire que cependant j'annonce devoir être, quant au fond, et même aussi quant à la forme, véritablement sérieuse, naïve et idéale, — et s'il arrive encore le long de mon récit de prendre parfois ce même air et ce même ton, — croyez-le, ce n'est point tout à fait par lubie et par boutade ; c'est à dessein, et avec une lucide préméditation. — Je suis du tempérament de ces jaloux et prudents châtelains du moyen âge, qui, toutes les fois que leurs chastes filles et leurs nobles femmes sortaient du manoir pour se mettre en voyage, pour s'aventurer par des chemins et des bois quotidiennement infestés de routiers pillards et immondes, ne manquaient pas de mêler à l'escorte de vassaux et de serviteurs armés ayant fonction d'encadrer les timides litières et les blanches haquenées de ces chères colombes et de leurs discrètes caméristes, — un certain nombre de farouches soudards à l'œil de faucon, au teint de bronze, précisément choisis et recrutés dans les bandes des routiers susdits, — et par cela seuls défenseurs d'autant plus sûrs, protecteurs d'autant plus efficaces, — en premier lieu, parce qu'ils étaient familiers avec les façons d'agir de ceux qu'ils devaient réprimer, — et en second lieu, parce que ces derniers, les connaissant pour d'anciens frères et amis, momentanément chargés d'une mission honnête, y apportaient de la bonne grâce et de la complaisance, et les gênaient beaucoup moins qu'ils n'auraient gêné des sbires et des gardiens de profession, des soldats réguliers naturellement et constamment leurs adversaires et leurs ennemis; — moi, je ne veux laisser ma chère fable intime, ma douce fantaisie d'amour se risquer à travers les scabreux labyrinthes et carrefours de la publicité, où sont embusquées les railleries et les mécréances du siècle et du monde, qu'après avoir adjoint à la phalange de grands et purs



sentiments et d'impressions graves et fermes qui escortent déjà militairement son char de passion mystique et son nuage d'émotions rêveuses, — un rang ou deux d'auxiliaires suburbains pris dans la région des ironies mondaines et des malignités sceptiques. Spéculant comme mes châtelains des anciens jours, je me flatte que ces êtres-là vaudront mieux que leurs camarades les élans de chevalerie pour tenir en respect la race de bandouliers et de détrousseurs dont ils émanent.

O fâcheux démon du préambule! que t'avais-je donc fait? Dans quelles broussailles m'as-tu empêtré? Quelle montée m'as-tu fait gravir? Dégageons-nous et respirons.

Un jour du mois de mai, notre chevalier passa la soirée seul à seul avec notre marquise dans l'hôtel de celle-ci. Quand il la quitta, il avait l'air tout rêveur et plein de mélancolie, et cependant je ne sais quoi d'animé et de lumineux rayonnait à travers cette vapeur et cette ombre. Obéissant à une singulière envie de la locomotion, à un impérieux besoin d'espace, il renvoya devant lui sa voiture et ses gens, et se mit à regagner à pied sa demeure. Il prit le plus long, il arpenta les quais, il fit plusieurs tours dans le jardin du Palais-Royal, et se plut à errer surtout par les boulevards à demi déserts. Tantôt, il allait à grands pas, la tête haute, le maintien fier et souriant, comme un paladin marchant à une conquête magique avec la certitude de sa force et l'ivresse de l'espérance. Tantôt son allure s'alanguissait comme celle d'un homme qui s'interroge, qui s'étudie, et qui semble douter volontiers de soi, ou tout au moins du degré de faveur où il peut être à la cour du roi suprême que le grand Frédéric appelait sa sacrée majesté le Hasard. Par intervalle, il pensait tout haut; quelques atomes de son bouillonnement intérieur débordaient; il murmurait au vent quelque parole expressive; par exemple, dans ses moments d'heureuse animation, il lui arrivait de s'écrier : — Elle m'aimera!... oui!... elle m'aimera!... — Et il disait cela, non pas d'un ton de frivole et vulgaire fatuité, d'insolente présomption, mais d'un accent de naïf et tendre enthousiasme, mais en homme qui puise cette conviction de pouvoir se faire aimer, bien plutôt dans la conscience de la souveraine faculté qu'il a de savoir lui-même profondément aimer, que dans le sentiment vaniteux de ses mérites matériels et personnels, que dans sa fortune, son esprit, ses avantages de cavalier

D'autre part, sous l'influence de ses hésitations, il lui échappait de dire en soupirant : — Son émotion était-elle aussi intime qu'il m'a semblé? Signifiait-elle bien tout ce que j'en ai interprété?... Ah! je n'ai point parlé assez net!... Ah! maudits soient ma crainte et ce misérable goût parisien qui ne m'ont permis que de faire un demi-aveu! — Mais les transports de l'espoir ressaisissaient bientôt le gouvernement de son âme, qu'ils gardaient plus longtemps que les impressions du doute, et qu'ils finirent par conserver d'une manière absolue, sans le moindre partage. Aussi, rentré dans sa demeure, passa-t-il une nuit semée de visions et d'agitations charmantes, une de ces nuits qui, en fait de poétiques merveilles, laissent bien au-dessous d'elles les recueils de vers les plus originaux, les pages de roman les plus étincelantes d'imagination.

Le lendemain, il employa la matinée à continuer tout éveillé les précieux rêves de son beau sommeil, et il se disposa même à les parer de quelques rimes ; car il va sans dire qu'il était un peu poëte. Où est l'amoureux de fabrique éthérée qui ne le soit pas ? Une folie en entraîne une autre : *Abyssus abyssum*... Déjà son crayon avait tracé le début suivant :

Amants orientaux, que vos sélams de fleurs
Me rendent donc jaloux! l'accent de leurs couleurs,
La voix de leurs parfums, que je vous les envie!
Et que je donnerais de mon sang, de ma vie,
Pour savoir aux genoux de l'ange que je sers,
Comme parlent vos fleurs, faire parler mes vers!..

Déjà il avait commencé ainsi, et, se croyant en verve, il allait poursuivre, — lorsqu'il reçut une lettre. — Elle était de la marquise. — Avant d'en avoir achevé la lecture, un déplorable changement s'était opéré dans l'état de son âme. Des hauteurs d'une espérance qui lui avait paru avoisiner le paradis, il se trouvait maintenant précipité dans les profondeurs d'un désespoir qui lui paraissait contigu à l'enfer.

Voici ce que disait cette lettre :

« — Ne nous revoyons plus, mon cher chevalier. Il « faut. Ou du moins ne nous revoyons que quand nous « serons tous deux de la dernière vieillesse. C'est le seul « moyen de vous guérir de la maladie morale dont vous « souffrez et d'empêcher qu'à la fin elle ne devienne conta- « gieuse pour moi. Après notre conversation d'hier, il ne

« n'est plus possible d'ignorer comment et combien vous « êtes malade. Vous ne vous êtes pas, il est vrai, jeté à mes « genoux comme aux anciens jours; vous ne m'avez pas « dit textuellement : — Madame, j'ai cessé de vous aimer « d'amitié pour vous aimer d'amour. Madame, qu'ordonnez-« vous de mon sort? — Mais vous m'avez fait voir et enten-« dre cela d'une façon bien plus passionnée et bien plus dan-« gereuse, en le produisant sous le voile des spéculations « mystiques de votre âme enthousiaste et à travers les trem-« blements d'un noble et touchant respect. Je l'avoue : tant « que vous avez été présent, tant que vous avez parlé, tant « que vous m'avez fait entrevoir en termes si discrets et si « élevés quel bonheur inouï et divin c'est pour deux êtres « qui sentent et pensent d'une manière absolument semblable « et avec le même degré de puissance, de se rencontrer, « puis de se reconnaître, puis enfin d'échanger un éternel « amour, ah! oui, je l'avoue, je me suis vaguement abandon-« née à je ne sais quel charme endormeur qui m'isolait des « réalités accomplies, qui me faisait oublier que la destinée « de mon cœur est déterminée à jamais. Ma raison s'est ré-« veillée à temps, et mon loyal orgueil saura bien aviser à ce « que dorénavant elle ne sommeille plus. — Tâchez de vous « séparer un moment des intérêts de votre passion ; forcez-« vous à voir vrai ; et dites-moi, vous qui ne me le cédez pas « en fierté et en loyauté, dites moi si le comble de l'infamie ne « résulterait point pour celle que vous aimez de vous aimer « à son tour et surtout d'obéir aux fatales exigences de ce « criminel sentiment. Les plus zélés défenseurs de l'indé-« pendance et des droits de la femme, les plus audacieux « critiques du mariage, s'ils prennent à tâche d'excuser, de « justifier même le manque de foi de l'épouse, c'est seule-« ment lorsque l'union a eu lieu contre son gré, ou bien « lorsque l'époux est un bas et lâche tyran, ou lorsqu'il se « déshonore dans sa vie publique, ou lorsqu'il est infidèle « avec de révoltants procédés, ou enfin lorsqu'il y a entre « elle et lui disproportion, désharmonie trop marquée, soit « sous le rapport de l'âge, soit sous le rapport de l'intelli-« gence et de l'éducation. Mais, parmi les raisonneurs que « je cite, nul, à ma connaissance, n'a encore osé admettre « comme possible la justification d'une femme en état d'hos-« tilités ouvertes ou cachées à l'égard d'un mari tolérable, « dans un ménage où il n'existerait aucune des incompati-

« bilités signalées. Or, vous le savez, mon cher Saint-Con-
« test, M. d'Oppède ne se contente pas d'être exempt des
« trop communs défauts qui font les mauvais maris ; il est
« de plus pourvu des rares qualités qui font les bons, si ce
« n'est les excellents. Vous le savez, il est encore assez jeune ;
« je l'ai épousé très-volontiers, quoique sans grande exalta-
« tion ; il est d'aussi bon lieu que vous et moi ; il jouit de
« la plus durable considération personnelle ; il est brave et
« aimable, digne et bienveillant ; ensuite, on le trouve géné-
« ralement assez bien de sa personne. Sans doute il est loin
« de vous valoir quant aux grâces mystérieuses du cœur et
« aux célestes élévations de l'entendement. Sans doute il ne
« ressent pas et n'inspire pas l'enthousiasme ; il ne comprend
« rien à l'idéalité ; il est parfois, tranchons le mot, d'un *terre-*
« *à-terre* vraiment désespérant. Mais, s'il a peu ou point de
« luxe, en revanche il a beaucoup, il a prodigieusement de
« solidité. De ce côté-là, il se relève. Pour ce qui est de la
« grandeur d'âme, de la franchise, de la générosité, de l'é-
« quité, de la bonté parfaite, pour tout cela, chevalier, il
« est votre égal ! Et à ce propos permettez-moi de vous rap-
« peler une de vos assertions favorites, une de celles que
« vous répétez et motivez avec le plus de complaisance : à
« savoir qu'un homme souverainement bon et généreux est
« un trésor cent fois, mille fois plus rare qu'un homme sou-
« verainement intelligent, et qu'il faut l'estimer et l'admirer
« en raison directe de cette rareté excessive. — Combien M.
« d'Oppède les exerce libéralement envers moi ces qualités
« sans prix dant il est si entièrement possesseur ! De quels
« soins délicats il m'entoure ! Quelle respectueuse et religieuse
« part de liberté il m'a faite ! Quelle confiance et quelle croyance
« en moi ! Ah ! il n'y a pas de dévote qui croie plus à son
« Dieu qu'il ne croit à sa femme, lui ! et vous pourriez ne
« pas repousser le dessein, l'espoir... Non, je suis sûre que,
« malgré votre délire, l'idée de me voir trahir un tel homme
« vous fait ainsi que moi palpiter d'horreur ! Vous n'êtes pas
« je le sais, au nombre des admirateurs de l'institution du
« mariage et je crois que vous m'auriez vue, sans me juger
« trop coupable, me soustraire à ses lois, s'il ne se fût agi
« en cela que de braver la société, de forfaire à une institu-
« tion. Mais, en même temps que vous avez une indulgence
« de sophiste pour la trahison qui s'attaque aux institutions,
« vous pensez en sage que l'on doit vigoureusement détester

« la trahison qui immole les personnes. C'est encore là une
« de vos opinions favorites.

« Assurément, je ne vous alléguerai point la franche et
« vive amitié dont M. d'Oppède fait profession pour vous. Je
« conviens qu'elle ne saurait vous engager réellement, puis-
« que, n'ayant rien fait d'abord pour l'exciter, vous avez
« encore essayé de la calmer en lui opposant une froideur et
« une réserve inexpugnables, puisque jamais, — ce qui
« est à la louange de votre cœur, — vous n'avez rêvé au
« coupable profit que vous en pourriez tirer. Toutefois, ne
« serait-il pas bien affreux de préméditer le déshonneur d'un
« homme qui n'a d'autre tort envers vous que celui de vous
« aimer malgré vous, de vous rendre justice, de vous regar-
« der comme un modèle d'honneur et se complaire à le dire
« en tous lieux?

« Ne croyez pas qu'il ne m'en coûte rien d'appliquer ainsi
« la raison aux douleurs de sentiment que vous éprouvez.
« Ne croyez pas que je sois calme, libre et ferme en écrivant
« tout ceci. Oh! que j'en suis loin! Je ne puis, hélas! me
« décider à fuir cette lettre, à la quitter, parce que je vous
« y donne un adieu éternel, parce qu'en la quittant, c'est
« vous que je vais quitter pour toujours. Moi qui longtemps
« avais voulu espérer que notre sage commerce d'amitié ne
« serait jamais menacé d'une exagération dangereuse! Moi
« qui m'étais flatté qu'il nous aurait été possible à tous deux
« de passer notre vie presque ensemble!

« Pourquoi avez-vous dans l'âme des richesses qui font
« que, vous ne sauriez vous contenter des modestes bonheurs
« de la sévère amitié! Ah! c'est de la passion qu'il faut à
« votre âme insatiable! Allez, celle qui pourra vous aimer
« sans crime vous aimera avec passion, je vous le prédis.
« Vous la rencontrerez celle-là, mon ami; vous la trouverez.
« Si parfaite que me suppose votre illusion, persuadez-vous
« bien que je suis pas unique au monde.

« Vous le voyez, l'orgueilleuse ne craint pas de lever à vos
« yeux un coin du voile de son faible cœur. C'est que j'ai
« l'assurance profonde que vous ne chercherez nullement à
« m'en faire repentir; c'est que je suis certaine qu'une sem-
« blable sincérité de ma part ne réveillera pas en vous un
« espoir insensé, indigne, ne vous poussera pas à enfreindre
« le silence et l'absence que je vous impose. Votre stoïcisme
« d'honneur m'en répond.

« Adieu, je me souviendrai de vous jusqu'à mon dernier « jour. Guérissez, c'est mon vœu le plus cher; mais, tout en « guérissant, mon noble ami, ne m'oubliez pas. Hélas! que « j'ai d'ambition relativement à la manière dont je vou- « drais être honorée dans votre mémoire! Ce serait comme « une femme tendre, et pure, possédant parfois assez de sen- « sibilité pour n'avoir point de raideur et de sécheresse dans « la vertu, et assez de vertu pour n'être point victime des « égarements de la sensibilité. — Adieu, adieu.

VANNINA

« P. S. — Pour m'avertir, — ce dont je ne doute point, — « que vous me comprenez, et que vous vous soumettez « aux commandements de notre devoir mutuel, ne m'écrivez « pas à moi directement. Ecrivez à mon mari. Annoncez-lui « que vous allez entreprendre un voyage de plusieurs années. « Excusez-vous, tant bien que mal, de ne pas nous venir « faire vos adieux en personne. Ce grand et long voyage, « faites-le en effet, je vous en prie. Si, à votre retour, votre « guérison se trouvait inébranlablement fondée, peut-être « alors... Non! il vaut mieux ne nous revoir jamais!

« Brûlez ce papier sur-le-champ. »

Un roué seul, après la lecture de cette vertueuse épître, aurait pu avoir la sotte impertinence de soupçonner la véracité complète de ce qu'elle intimait, d'en nier l'irrévocable décision, de conserver encore de l'espérance. Notre chevalier qui, on le sait déjà, était le contraire d'un roué, qui, s'il était susceptible d'illusions, ne l'était pas des illusions du vice, n'eut garde de s'y méprendre, se sentit déchiré d'admiration, et, ainsi que nous l'avons marqué tout d'abord, s'abîma dans un désespoir véritablement dantesque. Outre le tourment moral, il eut, en lisant cette lettre et en la relisant, quelque chose des sensations physiques d'un malheureux qui se noie; il en eut les intolérables étouffements de poitrine et les formidables bourdonnements de cerveau. Les perturbations que la douleur jeta dans son âme furent de celles qui réduisent le corps au dernier terme de l'inaction; il demeura tout le reste de la journée et toute la nuit suivante assis à la même place, immobile, le dos voûté, les mains sur les genoux, le col allongé, le visage livide et morne, l'œil sec et mat, la bouche hébétée de souffrance. Les seuls actes de mouvement qu'il accomplit pendant tout ce long temps furent un geste

et un regard de foudroyante colère, accompagnant une injonction verbale de se retirer, adressée à son valet de chambre qui était venu lui demander ses ordres et qui, dûment terrifié, ne se hasarda plus à reparaître.

Enfin, d'un bond farouche il s'arracha à cette inertie désastreuse, il ressaisit la fatale lettre, la relut encore et la couvrit convulsivement de baisers pleins d'amertume, où le rire et les pleurs se croisaient. Puis, allumant un réchaud de parfums, il la brûla dans une cassolette, et il en recueillit fanatiquement les cendres qu'il serra dans une boîte d'acier. Après quoi il écrivit au marquis d'Oppède un billet rédigé selon les recommandations du *post-scriptum* de la marquise. Cela fait, il tira d'un meuble une magnifique pipe orientale, il la bourra d'un tabac opiacé, et, s'établissant devant une glace pour se faire honte à soi-même de sa mine peu vaillante, il se mit à fumer stoïquement. Il fit plus. Au milieu des flocons de vapeur dont il fut bientôt environné il eut assez de courage et de lucidité pour composer le sonnet suivant :

L'amour, c'est le soleil, — le soleil d'Orient.
— Tantôt, de ses rayons l'aménité sereine
Engendre une oasis, un éden souriant,
Où tout le peuple-fée accourt avec sa reine.

Tantôt sa cruauté de torride sultan
Crée un désert tout fauve, un océan d'arène
Que, de l'affreux simoun, second Léviathan,
Bouleverse à plaisir la rage souveraine.

Oui, voilà bien l'amour ! Le dur, le tendre amour !
Oromaze, Arimane ! Heur, malheur tour à tour !
Calice de poison !... Coupe d'électuaire !...

Qu'il faut d'enthousiasme et de témérité
Pour soulever tes plis, voile du sanctuaire
Où luit fatalement cette dualité !

## II. — Caractères et Portraits.

Le marquis, en montrant le billet de Saint-Contest à sa femme, déplora du meilleur de son cœur qu'un si estimable gentilhomme eût la bizarrerie sauvage d'aller perdre une partie de sa jeunesse hors de France. (Le chevalier annonçait qu'il allait voyager dans toutes les parties du monde connu pendant douze ans.) Il le trouva tout à fait blâmable de

se dispenser de venir prendre congé en personne; et il se plaignit beaucoup de l'insuccès des nombreux efforts qu'il avait faits pour se mettre en rapport d'intimité absolue avec un original obstinément affublé de flegme britannique vers lequel néanmoins l'entraînait toujours, il le confessait, une remarquable sympathie.

Quant à la belle Vannina qui aimait, — quoique vertueuse et orgueilleuse, — elle rendit tout bas de ferventes actions de grâces à la soumission du chevalier. Elle voyait là un tel gage de sécurité pour sa vertu et un si éloquent témoignage de respect et de foi! Naturellement, elle ne pouvait manquer d'en concevoir la plus vive reconnaissance.

Désormais rassurée sur les dangers de leur amour, elle ne se défendit plus contre les secrets entraînements d'imagination et de sensibilité qui y ramenaient sa pensée; elle finit même par s'y livrer, par s'y absorber tout entière. Se croyant certaine de ne plus rencontrer le chevalier dans notre monde impur, elle lui voua au fond de son cœur une sorte de culte platonique et idéal, comme à un type de perfection irréalisables, comme à un sublime héros de roman qu'on ne verra jamais, qui n'existe pas, qu'on a seulement rêvé.

Ainsi d'une part elle ne laissa nulle tiédeur se mêler à l'exercice de ses devoirs d'épouse intègre et dévouée; elle y apporta même plus de conscience et d'ardeur; elle s'étudia à rendre encore plus douces et plus dignes ses relations d'amitié — un peu trop raisonnable — avec son excellent mari; mais, d'autre part, en même temps qu'elle se consacrait tout à lui dans le monde visible et naturel, elle s'adressait non moins exclusivement à la pensée du chevalier dans le monde invisible et imaginaire.

Sa jurisprudence de femme fidèle et vertueuse ne s'embarrassait d'aucun scrupule au sujet de ce *quiétisme* profane. Elle s'appuyait, pour le légitimer, d'un raisonnement, du reste assez plausible, dont se servent en pareil cas nombre de belles dames fières et honnêtes. Elle se disait que, son mari étant dépourvu des facultés de rêverie et de poésie sans lesquelles on ne peut comprendre l'essence ni le besoin de la vie intérieure et spirituelle, elle ne lui devait rigoureusement que sa vie extérieure, sa vie positive. Pourvu donc qu'elle fût toute à lui sur le terrain de la réalité où il valait beaucoup, où il brillait uniquement, elle prétendait redevenir maîtresse de soi, ne plus appartenir qu'à soi dans les

régions de l'idéalité, où il ne pouvait la suivre puisqu'il était à leur endroit frappé d'ignorance et d'impuissance. — Argumentation fort spécieuse, je le répète, mais constituant, selon moi, l'un des graves motifs qui encouragent le plus les célibataires à persévérer dans leur voie d'unité. — (J'ouvre ici une parenthèse pour dire en passant à mesdames les dévotes qu'il leur sied mal d'être si promptes à condamner sur ce point leurs humbles sœurs les mondaines, vu qu'elles-mêmes ne raisonnent pas et n'agissent pas autrement. Fermer à un mari peu dévot l'intime sanctuaire de son âme dans un intérêt d'amour divin, cela revient au même que de le fermer à un mari prosaïque dans un intérêt d'amour humain. C'est toujours lui dérober la meilleure part du bien qu'il avait pensé acquérir intégralement. Qu'importe que cela soit plus honorable d'avoir Dieu pour rival préféré? On n'en est pas moins frustré, dépossédé, volé. Que reste-t-il à un mari dont la femme aime Dieu avec l'exclusive ardeur d'une sainte Thérèse? On ne lui concède guère plus d'attention qu'un couvent de religieuses n'en accorde à son jardinier. Quand un honnête garçon épouse et qu'il y va d'inclination, il veut avoir tout; et, abstraction faite du ridicule point d'honneur marital, il lui répugne autant de partager avec Dieu qu'avec un homme. Il s'estime également lésé dans l'un et dans l'autre cas. A mon sens, il n'a que trop raison.)

Quelle navrante désolation se serait emparée du généreux marquis s'il fût venu à soupçonner cet occulte démembrement de son royaume, cette scission impalpable, ce partage immatériel que certains procureurs généraux qualifient résolûment d'adultère moral, et qui cependant ne causait pas le moindre remords à l'innocente marquise. Quels poisons les vipères de la jalousie auraient insinués dans ses veines, s'il eut eû révélation de cette seconde existence superposée à celle qu'il croyait seule et unique, de cette existence mystérieuse et infinie où il n'était rien et ou un autre était tout!

Il est juste de l'observer pourtant : l'équité relative de Vannina était vigilante à empêcher que le domaine attribué à celui qu'il faut bien, pour être logique, appeler un peu son amant, usurpât rien sur le domaine dévolu à son mari. Elle y réussissait toujours; mais cela exigeait parfois de grands labeurs.

Car, en vérité, l'image, la mémoire du chevalier dominait sa seconde nature avec un étrange absolutisme. La présence

de ce fantôme était là aussi réelle que son invisibilité. Il la suivait, il l'accompagnait partout. La rêveuse Vannina n'éprouvait pas un sentiment, ne subissait pas une impression, ne concevait pas une idée, qu'elle ne l'y trouvât mêlé, associé, confondu.

Par exemple : — assistait-elle aux réunions du monde? elle le sentait s'animer, se monter avec elle aux différents modes de la conversation, sourire de plaisir aux traits fins et aux délicatesses du ressort de l'esprit et du bon goût, honorer d'une attention de penseur les imposantes échappées de vue pratiquées sur les vastes sphères des lettres, de la philosophie et de la chose publique, saluer d'une pieuse admiration tout ce qui avait rapport aux actes et aux principes qui sont la gloire de l'humanité, détester d'une haine vigoureuse tout ce qui se rapportait à ceux qui en sont l'opprobre. — Lisait-elle? il était là, lisant avec elle, et partageant ses méditations ou ses palpitations, selon que le livre était de ceux qui font méditer ou palpiter. — Allait-elle aux champs? il se promenait avec elle, il s'enivrait avec elle des charmes de la création; il lui apparaissait, dans la magnificence des forêts, sous la figure d'un paladin fidèle tout brillant de renommée et d'amour; il contemplait à ses côtés la grandiose et sereine mélancolie des soleils couchants, et, devant ce profond spectacle, son âme avec la sienne s'épuisait en aspirations vers l'immortalité, vers l'avenir des cieux. — Enfin, l'on ne tarirait pas, l'on s'imposerait d'interminables énumérations d'innombrables analyses, si l'on voulait mentionner et détailler chacune des phases de cet hymen éthéré dans chaque région de l'ordre romanesque et intellectuel, surtout dans celle des arts, particulièrement dans la musique!

Une chose du dehors, assez bizarre, ne renforçait pas médiocrement le travail qu'au dedans de son être faisait la passion pour l'enlacer et l'asservir de plus en plus. Par un singulier caprice du hasard, — je n'oserais dire par un dessein arrêté de la providence, — elle se trouvait avoir chez elle presque le portrait du chevalier. Au nombre des tableaux qui décoraient le salon, il y en avait un qui représentait la plus curieuse circonstance de la vie de don Ignacio de Loyola, ce candide fondateur d'une société qui n'a guère péché par excès de candeur. C'était la *veille d'armes* qu'il fit dans une chapelle dédiée à Marie, lorsqu'à moitié fou il se fut proclamé le chevalier de la sainte Vierge, qu'il

eut pris ses couleurs et l'eut choisie pour sa dame de mystique adoration. Or, la figure et l'allure que le peintre avait données au personnage de Loyola rappelaient la personne de Saint-Contest, faiblement peut-être quant à la figure, mais fortement quant à l'allure; car ce qui prédominait dans l'être apparent de Saint-Contest, c'étaient une ampleur et une nerveur qui lui imprimait à la fois l'air militaire et monacal, d'autant mieux qu'il affectionnait, pour le négligé de son habillement, un genre de mode qui tenait un vague milieu entre le style du froc et celui de l'uniforme. — Cette ressemblance, déjà très-saisissable à l'œil des indifférents, était, on le présume bien, devenue parfaite aux yeux de Vannina. Sa préoccupation idéale s'assimilait volontiers le platonique sujet de ce tableau. Si elle n'osait se mettre positivement à la place de la reine des anges, elle mettait délibérément, — et avec justesse d'ailleurs, — Saint-Contest à la place de Loyola, et elle se plaisait à considérer cette scène dévote et chevaleresque comme un symbole merveilleux des ineffables puretés de l'amour qu'elle inspirait et qu'elle ressentait.

On se tromperait en inférant, de ces développements progressifs de sa tendre folie, que le chevalier aurait eu beau jeu à reparaître, qu'il aurait obtenu facilement la défaite d'une âme aux trois quarts domptée par son propre délire. Non, il n'aurait rien obtenu, il n'aurait rien conquis; bien plus, il aurait perdu sans retour ce qu'il tenait déjà; car, affirmons-le, c'était, avant tout, son respect, sa vénération, sa religion pour Vannina qui basait, couronnait et consolidait l'amour qu'elle avait pour lui; c'était cela qui en composait spécialement la clé de voûte; et, si fortes, si prépondérantes que fussent les autres parties de l'édifice, celle-là venant à manquer, tout s'ébranlait, chancelait et s'écroulait.

La raison suprême de cette divine fierté, de ce sentiment exquis de dignité morale, c'est que l'amour de Vannina ne se proposait aucune fin terrestre; c'est que, — bonne spiritualiste, sinon bonne chrétienne, — elle ne plaçait qu'au delà de cette terre, que par delà cette vie, dans l'éternité des élus, le complément, la réalisation de ses rêves de sympathique bonheur avec le chevalier.

Ne riez pas. N'affectez pas une mine incrédule. Je vous dis, moi, que tant de vertu et de pureté au sein de la passion est chose possible; je vous dis que cela se voit. Prenez garde à vous; la mécréance aveugle est une bien pire infir-

mité que l'aveugle créance. Nous avions autrefois les niais de bergerie; nous avons aujourd'hui les niais de rouerie. Ces derniers ne se contentent pas d'être sots et ridicules, ils sont de plus méchants et détestables. Prenez garde d'en être.

Mais, — demandera-t-on, — qu'est-ce que Vannina faisait de son mari dans ses arrangements d'avenir céleste? Ce qu'elle en faisait? Rien du tout. Elle n'y pensait seulement pas. Elle ne le menait pas si loin. Au reste, la plupart des femmes qui espèrent un paradis quelconque — en sont là. Sans se l'avouer à elles-mêmes, la première condition de la félicité qu'elles s'y promettent est de n'y jamais retrouver leurs maris, du moins de n'y plus être leurs compagnes. Elles ne désirent pas précisément pour cela qu'ils soient relégués en enfer; à la rigueur, elles consentent bien à leur admission dans la cité de Dieu, mais elles entendent qu'ils y élisent domicile dans un quartier éloigné du leur.

Tout en s'élevant au-dessus des considérations de la nature humaine, tout en ne cherchant sa conclusion que dans la nature divine, l'amour de Vannina se rattachait cependant un peu à la terre par deux liens fort difficiles à rompre, par deux intérêts très-puissants, par deux sentiments fertiles en troubles. Le premier était la pitié, la noble, la sainte pitié; le second, la jalousie, qui ne saurait jamais être ni sainte, ni noble. Parfois, il lui prenait d'immenses compassions, d'incroyables attendrissements à l'égard de ce que devait souffrir le cœur du chevalier, ce cœur d'élite qui peut-être se mourait de l'aimer, de l'aimer sans espoir. Elle souhaitait alors, — non pas qu'il la désaimât, — mais que le feu qui le rongeait perdît sa cuisante âpreté, mais que sa dure tristesse fût mélangée de douceur, et que, — sans être infidèle, — il se procurât d'efficaces consolations. Parfois, ensuite, elle venait tout-à-coup à trembler qu'il ne se consolât trop : elle se débattait saignante sous la pointe acérée de cette réflexion, que peut-être il recouvrerait, qu'il avait déjà recouvré sa liberté entière, qu'il aimerait, qu'il adorait déjà une autre femme, une femme de grande beauté et de grand esprit, pouvant répondre sans honte et sans entrave à sa passion... Elle avait de mortelles amertumes en pensant qu'elle était peut-être sur le point de recevoir l'annonce de leur mariage. La simple vue, — tant chez autrui que chez elle, — de toute lettre ayant dans son pli l'apparence d'un billet de *faire part*, lui donnait froid.

Après avoir essayé de décrire l'état spirituel de notre belle marquise, il est à propos, ce me semble, de dessiner quelque chose de son être corporel. Faisons-le en quelques traits rapides et généraux : — le principal caractère de son admirable beauté, de sa perfection de forme, était l'alliance, la fusion, à la fois si rare et si harmonieuse, de la sveltesse et de la plénitude, de la ligne droite et de la ligne courbe, reliées, mariées l'une à l'autre par l'adorable ligne serpentine. — Ceci est à remarquer que toute fille d'Ève, pour être parfaitement belle, est dans l'obligation, — si angélique, si colombe qu'elle soit, — de posséder la grâce du serpent. — Sa voix était aussi d'un charme double, d'un beau achevé, complet : richesse et douceur, vibrations de métal et sons de cristal, trempés et fondus ensemble dans la plus onctueuse harmonie. Sa tête s'élevait délicate, fine et fière, sur un col aux flexions de cygne et à la blancheur d'hermine : une tête et un col d'impératrice et de fée. Son charmant visage, quoique ami de la gravité et du calme, était d'une mobilité féconde en séductions : deux expressions toutefois y dominaient d'habitude exclusivement pour le commun des intimes, c'étaient un grand air de réserve bienveillante dans la conversation, et une sorte de sérénité austère et pensive dans le silence. On subissait à la première vue l'ascendant magique de sa grâce innée, où l'aristocratie des anges le disputait à celle des grands de la terre. On restait ébloui de lui voir dans sa carnation autant de blancheur lactée qu'aux filles de l'extrême Nord, et autant de soleil qu'aux filles de l'extrême Midi. — Elle n'était pas seulement belle à charmer un poëte et un artiste, elle l'était encore relativement à la science merveilleuse de la physiognomonie. Un adepte de Lavater lui aurait trouvé un front spiritualiste, ingénieux et plein d'éloquence; des yeux francs et purs, d'une splendeur aussi apte à lancer l'éclair de la colère que le rayon de la bonté; des narines généreuses, faites pour se gonfler de dédain comme pour se dilater d'exaltation; des lèvres loyales et amènes, sans préjudice de la faculté d'être au besoin finement, vaillamment moqueuses; enfin, tous les symptômes, tous les signes révélateurs d'un naturel juste et fort, d'une âme de premier degré. — Au résumé, il était notoire que Dieu, quand il avait pris la peine de la créer, n'avait pas accepté pour son œuvre la collaboration du diable : condescendance qui ne lui est que trop ordinaire, surtout en ma-

tière de femmes ; soit dit sans blasphème et sans impolitesse.

Pour qu'on ne s'ingère point de critiquer son nom de Vannina, de le signaler comme hétéroclite, sous prétexte que les noms rares, précieux et luxueux, principalement ceux qui riment en *a*, et commencent même à n'être plus tolérés chez les petites gens, — je dirai qu'elle descendait collatéralement de l'illustre Vannina d'Ornano, et que, dans sa famille, il avait toujours été d'usage et de grand goût de faire porter aux femmes le nom de cette stoïque et malheureuse épouse de Corse Sampierro.

Plaçons ici, n'est-ce pas, un mot sur le mari. — Il méritait véritablement, sous le rapport des qualités du cœur, l'éloge que Vannina avait fait de lui dans sa longue lettre ; sous celui des avantages physiques, il méritait plus encore. C'était à un degré tout à fait irréprochable qu'il était beau. Chacun de ses membres avait la précision, le modèle et le fini de l'antique. Sa taille, haute et dégagée, n'avait d'embonpoint que juste ce qu'il lui en fallait pour être noble sans rien perdre de sa native élégance. Dans ses manières d'une distinction achevée, et sur sa face d'une correction classique, résidait avec puissance l'éclat de sa forte bonté, de sa mâle franchise et de son superbe honneur. Nous savons qu'il était moins accompli à l'endroit de l'esprit.

Sans doute il en avait ; mais en monnaie courante, mais seulement assez pour être d'une politesse et d'une amabilité convenables, pour savoir son monde. Il aimait grandement la chasse et les chevaux, fort peu les arts, et point du tout les livres. Cette façon d'être s'accommodait on ne peut mieux avec le métier des armes qu'il professait depuis son adolescence. — N'omettons pas de glorifier en lui une chose extraordinairement méritoire de la part d'un homme qui avait été à été bon titre *la fleur des pois* de vingt salons. Il marchait toujours à mille lieues des sentiers ridicules de la vanité et de la fatuité ; et si, quelquefois, malgré lui, ses attractions de cavalier à la mode lui imposaient le rôle d'*homme à bonnes fortunes*, il savait toujours le remplir en le dégageant de tout ce qu'il peut avoir de méprisable et d'odieux.

Probablement taxera-t-on de donnée invraisemblable cette rencontre et cette réunion de trois créatures également bonnes et distinguées dans le cadre usuel de la trinité sociale qui

se compose — d'une femme, — d'un mari — et d'un amoureux plus au moins amant.

En effet, selon le train ordinaire des choses, il y a toujours quelqu'un des trois qui est nul, ou bête, ou laid, ou méchant, et souvent tout cela à la fois. J'en tombe d'accord. Je n'ai rien à dire pour excuser ma combinaison. Que voulez-vous? Je suis de ceux qui aiment et recherchent curieusement le *vrai invraisemblable*, le vrai côtoyant *l'impossible*. Je suis de ceux qui, à une époque où tant de grandes plumes ont parachevé tant de grands romans historiques, tant de grandes histoires romanesques, se croient permis de risquer tout doucement quelques frivoles pages de roman romanesque.

## III. — Un Billet de faire part.

Trois ou quatre mois avaient vu la marquise dans la situation psychologique et *passionnelle* qui vient d'être exposée.

Par une belle après-midi des premiers jours de septembre, à l'un de ses retours de la campagne, elle se tenait, songeuse et paresseuse, à l'abri des stores d'un kiosque-belvédère qui formait le centre d'une terrasse établie tout en haut des bâtiments intermédiaires de son hôtel de la rue de Grenelle-Saint-Germain.

Cette plate-forme, garnie de terre à une grande profondeur, nourrissait une vingtaine de magnifiques orangers, ainsi que plusieurs autres arbres et arbustes méridionaux. Quand c'était l'hiver, on préservait du froid destructeur ce petit jardin à la Sémiramis en le remparant et en le recouvrant d'un immense belvédère, dont les pièces et fragments s'ajustaient et adhéraient avec la sûreté la plus hermétique. Ce bocage aérien devenait alors quelque chose de très-analogue aux serres dispendieuses des palais princiers de la moderne Russie, après avoir eu d'abord tant de similitude avec les jardins suspendus de l'antique Babylone.

La structure du belvédère était légère et agréable, quoique assez historiée. Elle avait de solides colonnettes *Renaissance*, de longues ogives *Moyen âge* et de gracieuses dentelles sarrazines. Elle était, sans que cela fût trop heurté, — pour deux tiers selon l'art catholique, et pour un tiers selon l'art oriental, mélange dont le caractère se reproduisait dans la disposition, dans l'ornementation et dans l'ameublement

de l'intérieur, où l'on pouvait se demander, indécis et charmé, si l'on se trouvait dans un oratoire ou dans un boudoir.

C'était posée avec un mol abandon sur les coussins d'un vaste fauteuil en velours violet que Vannina se livrait aux songes favoris de son tendre cœur. Quelques volumes de ses poëtes ordinaires gisaient fermés à ses côtés. Elle ne s'inquiétait pas de les ouvrir. Son ardente imagination n'avait guère besoin d'eux pour se lancer à tire-d'aile parmi les sites attrayants du doux pays des chimères.

Le marquis entra. Il avait à la main une grande lettre à demi déployée dont la forme révélait un billet de *faire part* de mariage ou de mort.

Malgré soi, elle se sentit pâlir à cet aspect. Toutes ses craintes jalouses se réveillèrent et envenimèrent son sang. Son anxiété fut si violente, ses artères battirent si précipitamment qu'elle fut heureuse d'être assise : elle aurait eu de la peine à se tenir debout. Elle avait beau appeler sa raison à son secours ; sa folle jalousie lui criait plus fort que jamais : — Il est marié ! il est marié !

Le marquis lui tendit la lettre en poussant un soupir qu'elle ne remarqua pas.

Elle la reçut d'un air laborieusement tranquille et la déploya tout à fait, en s'efforçant de ne pas trembler.

Eh bien ! elle avait un demi-pressentiment. C'était en effet du chevalier qu'il s'agissait.

On lisait : « Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de monsieur le chevalier Adrien de Saint-Contest, etc., etc... » Suivait, comme de coutume, la nomenclature du parentage.

Un homme qui tombe de la cime d'une montagne ou du faîte d'un haut monument, pendant le temps qu'il met à tomber, ne peut guère, grâce à l'étourdissant vertige causé par l'excès de la hauteur et de l'étendue, avoir conscience de l'horreur de sa chute. Ce n'est qu'au moment où il en touche le terme, où il se brise contre la terre, contre la pierre, qu'il en perçoit tout l'effroyable supplice. — Ainsi de Vannina. — Elle fut longue à tomber ; et l'étourdissement qui l'enivra, tant que dura sa descente à travers le vide, lui procura les bénéfices d'un calme extérieur auquel n'aurait jamais atteint le plus savant effort de dissimulation.

Il lui fut possible de regarder son mari d'un œil modérément, décemment triste, et de murmurer d'un ton de banale commissération :

— Pauvre jeune homme !

Le marquis semblait très-affecté de cette mort. Il en parla quelques minutes avec beaucoup d'émotion. Puis il quitta sa femme pour se rendre à la cérémonie funèbre.

Bientôt Vannina sentit tout l'horrible coup de sa chute. Le retentissement du choc sillonna son âme et ses nerfs de mille angoisses. Il y eut des cris étouffés, des sanglots affreux. Elle en fut secouée, énervée des pieds à la tête.

Elle pleura le chevalier de toutes les plus saintes larmes de son cœur.

Le remords vint s'abattre sur elle comme un oiseau de proie...

Oui, le remords. Elle se repentit de sa vertu. Elle s'accusa de meurtre. Elle s'écria : — C'est moi qui l'ai tué ! Elle s'adressa véhémentement le singulier reproche d'avoir apporté au soin de son honneur un monstrueux égoïsme et un barbare orgueil. Elle se dit qu'elle n'aurait dû interrompre ses relations avec le malheureux chevalier qu'après s'être bien assurée qu'il pouvait surmonter son désespoir, qu'après l'avoir fait entrer en voie de guérison. Elle affirma que son honneur, à elle, n'aurait encouru aucun dommage dans l'accomplissement de cette œuvre de pitié ; d'ailleurs, elle déclara que, quand bien même il y aurait eu pour lui péril inévitable, mieux valait alors le perdre, cet honneur, que de le conserver en faisant un sacrifice humain sur son autel !

Maintenant une étrange révolution de sentiments s'opérait en elle. Elle finissait d'aimer son mari ; elle arrivait presque à le détester, l'envisageant comme le mauvais génie qui lui avait fait commettre l'assassinat de Saint-Contest. Par conséquent son amour pour le chevalier s'accroissait de moitié, devenait un amour complet : c'est-à-dire que le domaine réel qu'elle ôtait au marquis, elle le donnait tout entier au chevalier qui avait déjà le domaine idéal ; c'est-à-dire que, cessant de dédoubler et de partager sa nature, elle aimait le mort non-seulement avec son âme d'ange, avec son principe éthéré, mais encore avec son principe terrestre, avec son cœur de femme, avec son sang de femme, et que, s'il eût été possible qu'Adrien ressuscitât, elle eût bravé la terre, le

ciel et l'enfer pour s'abandonner à lui. — Démence incompréhensible de la passion! Vivant, elle avait pu lui résister, traiter avec lui de puissance; mort, elle était sa conquête, son esclave; elle le saluait roi, elle le reconnaissait Dieu!

Parmi la foule de ses regrets acérés, l'un de ceux qui avaient l'aiguillon le plus perçant, c'était celui de n'avoir pas eu divination de la maladie du pauvre Adrien, et de n'avoir pu ainsi venir au moins consoler ses derniers moments, recevoir son dernier adieu, le faire sourire de reconnaissance à son dernier soupir. Elle se le représentait sur son lit d'agonie, égaré de douleur suprême et d'amour sinistre, s'attendant à chaque minute à voir apparaître sa bien-aimée, l'appelant tout bas sans relâche, et l'appelant toujours vainement, et mourant enfin dans l'horreur et dans les ténèbres de l'âme, en la maudissant peut-être! Elle se disait que sa présence, venue à temps, aurait fait mieux que de le consoler. Elle pensait que certainement elle aurait été pour lui un médecin d'une martialité triomphante. — Ah! mes baisers l'auraient ranimé! s'écriait-elle. — Elle en était là.

Le bruit du pas militaire de son mari qui revenait et qui foulait la voie dallée de la terrasse l'avertit qu'il fallait se remettre.

Elle le fit brusquement, avec peur et courage tout ensemble, dans un trouble pareil à celui d'une femme qui fait cacher un amant.

Il lui fut d'autant plus facile de se composer une fatigue normale et un maintien naturel et ferme, qu'elle y était spécialement aidée par l'énergie de son parti pris d'hostilité occulte envers son mari.

D'un certain côté, d'ailleurs, elle n'était pas fâchée du retour du marquis. Elle espérait qu'à la maison mortuaire il aurait appris quelques détails sur la fin du chevalier; elle brûlait de les recueillir et de s'en repaître.

Le marquis parut, élégant et simple, noble et beau comme à son ordinaire, plus beau encore en ce moment sous le léger voile de tristesse qui ombrait son heureuse physionomie.

Eh bien! elle le regarda, — et elle le trouva laid.

Elle le compara, lui plein de vie et de santé, lui riche de beauté, à la pâle et froide image du mort que son sens intuitif contemplait, à cette image empreinte de la raideur et de la laideur du trépas, — et ce fut le mort qu'elle trouva beau, ce fut lui qu'elle trouva laid. La force et la santé dont il

rayonnait la révoltèrent comme une insolence, la choquèrent comme une vulgarité.

Ce mort séducteur la fascinait outre mesure, faisait agenouiller son âme en extase, armé qu'il était de ses décevants attributs de martyr. Elle lui prêtait, dans sa libérale et dévote imagination, une sublime tête de Christ expiré.

Oh non ! rien ne répondait cependant au drame turbulent et enflammé qui remplissait de ses transports le théâtre de son âme. Il se jouait rideau baissé, à huis clos, ténébreusement et silencieusement.

Le front penché en arrière, les bras indolents, le regard distrait, elle semblait suivre dans l'espace une rêverie molle et confuse; elle était ainsi revêtue d'une majesté nonchalante et d'une mélancolie pleine de douceur.

— Est-ce que la cérémonie est déjà terminée? demanda-t-elle avec la voix discrètement suave et perlée que M^lle Mars prêtait à la sage et correcte Elmire.

— Pas entièrement, mon amie. Elle n'est terminée qu'à l'église. Le convoi est maintenant en route pour le cimetière. Ma foi, je me suis dispensé de l'y accompagner. J'avais assez du *De profundis*, du *Dies iræ*, des cierges, des tentures funèbres, et de l'aspect de la bière pendant une grande heure. Cette mort de jeune homme m'abat singulièrement. Un garçon si digne, si spirituel, si bien posé pour arriver à tout! Et dire que c'est d'amour qu'il meurt! d'amour malheureux! pour une inhumaine, pour une insensible! ce pauvre enfant!

— En vérité !... Et... sait-on le nom de la dame?

— Deux personnes seulement me paraissent le savoir, qui ne le disent pas. Ce sont MM. d'Orbe et Falmouth, amis intimes du mort, qui l'ont soigné pendant toute sa maladie. Tantôt, comme j'étais assis non loin de ces jeunes gens, dans le salon de Saint-Contest, je les entendis déplorer à l'unisson qu'une misérable folie amoureuse ait entraîné la perte de leur ami. Je leur demandai la permission de les interroger à ce sujet, m'excusant d'avoir saisi involontairement quelque chose de leur conversation. Ils me satisfirent de fort bonne grâce sur plusieurs points; mais ils prétendirent, quand je m'informai du nom de la dame, qu'ils l'ignoraient, que le chevalier le leur avait toujours caché. Je n'en crus rien; car, en m'attestant cela, ils s'entre-regardaient d'une certaine manière qui semblait signifier : — Taisons-nous devant lui,



il la connaît. — Morbleu! je suis encore à concevoir le motif de leur discrétion. Hé, quand je la connaîtrais! qu'y-a-t-il là dedans autre chose que d'infiniment honorable pour cette belle héroïne! Laisser par vertu conjugale mourir d'amour un preux de l'excellence de Saint-Genest! mais voilà une sainte! je suis sûr que son mari...

— Ah! elle est mariée?

— Oui, — fut-il répondu le plus naturellement et le plus innocemment du monde. (Le lecteur est prévenu que M. d'Oppède y va de franc jeu, qu'il ne sait rien, qu'il n'est inquiet de rien, qu'il n'entend malice à rien.)

— Je suis sûr que son mari apprendrait ce bel acte de fidélité avec des transports d'orgueil et de bonheur. N'est-ce pas, chère?

— Sans doute. Et la maladie? qu'était-ce? Une langueur, une consomption?

— Précisément. Cela le prit au milieu des préparatifs du voyage qu'il nous avait annoncé. — A propos, ce voyage, il lui avait été ordonné par sa chaste Diane; et il se disposait à obéir sérieusement, consciencieusement, sans l'arrière-pensée (sa mort le prouve, du reste) d'aviser à rompre son ban! Pardieu, la dame et l'amoureux ne sont guère de leur siècle! Une fâcheuse manie qu'il avait naguère contractée aggrava beaucoup son mal, il s'amusait à fumer immodérément de l'opium, ou toute autre substance semblablement pernicieuse.

On tenta en vain de l'en déshabituer; d'où il arriva que, tantôt il subissait de longues et profondes léthargies, tantôt des névralgies violentes et dévorantes. Il gagna ainsi le sommeil sans réveil. Il paraît qu'il persévéra jusqu'au bout dans les pieuses tendresses de sa passion désintéressée: on dit qu'à sa dernière heure il se ranima pour bénir sa dame et pour sourire à sa pensée.

Vannina, en écoutant ce compte rendu, était loin de sentir s'atténuer la tempête de son désespoir. La considération de ce genre de maladie, et de cette mort qui avait tant de ressemblance avec un suicide, lui rendait encore plus noire la nuit de sa sphère inférieure. Toutefois, une petite lueur étoilait un coin de ce désolant chaos. Le Dieu de son cœur ne l'avait pas maudite! Il lui avait pardonné! il l'avait bénie!

Et toujours sa ferme économie de contenance persistait.

Sa force morale pouvait cela. Que diable en a t-on à pérorer sur la faiblesse d'esprit du sexe féminin? Comme un peu d'observation prouve bien vite qu'il est plaisant de déclarer cet esprit-là incapable des affaires politiques !

Elle fit à son mari une question où l'amère jalousie et la douce pitié parlaient toutes deux ensemble, chacune avec un vœu contraire; l'une, souhaitant que l'on répondît négativement; l'autre, affirmativement. Elle dit à son mari:

— Il y a, je crois, des femmes dans sa famille? Quelqu'une l'a-t-elle assisté ?

— Oui; une bonne vieille tante qui s'est empressée d'accourir du fond de sa province aussitôt la nouvelle de la maladie, qui lui est parvenue assez tard. C'est une bizarre créature, restée fille par excès de dévotion. Aussi, son premier soin a-t-il été d'entourer Saint-Contest des robes noires de l'église. Le neveu, — chose inattendue, — n'a presque point manifesté de répugnance philosophique. Il s'est laissé faire; soit que le dépérissement de ses organes lui ait enlevé la force de résister, soit plutôt que l'abus des ardeurs profanes ait d'avance amolli son cœur de manière à y faciliter l'invasion des ardeurs divines. Au surplus, il est probable que, s'il a tourné ses regards vers Dieu, il ne l'a vu et adoré qu'à travers son idole d'amour. — Je te dirai que j'en veux à la brave tante; non pas pour s'être inquiétée du salut de son neveu, mais pour avoir exigé dans le cérémonial des funérailles une chose ridicule qui a failli en compromettre la solennité. Croirait-on qu'elle a voulu absolument que les tentures de la maison mortuaire et du porche de l'église, — que le corbillard et les draps du cercueil, — que tout l'appareil du deuil enfin, — fût en blanc ! sous le prétexte risible du célibat de son neveu, qui trépasse à plus de vingt ans !.. Quelle mauvaise plaisanterie !.. Morbleu ! moi et bien d'autres, nous n'avons pu nous retenir d'en rire ! Ah ! c'est le pauvre chevalier qui aurait ri, s'il se fût réveillé tout à coup et qu'il eut pu voir ça !.. Assurément, il n'était pas libertin, sa déplorable mort ne le témoigne que trop, hélas ! mais il aimait à entendre et à dire de bons contes, de vives drôleries; il était charmant dans un dîner d'hommes, et il est certain qu'il a dû prendre sa petite part des criminelles joies de ce monde...

Un geste de déplaisir échappé à la marquise arrêta court le marquis dans la verve de son propos... Or, ce qu'elle

éprouvait au fond n'était pas qu'un simple et modéré déplaisir, c'était bien un véritable ressentiment. Oser, devant elle, prétendre qu'il y avait matière à rire dans le deuil touchant de son mort vénéré! Oser coudre une parcelle de ridicule au bord du séraphique manteau de son héros! voilà qui allumait sa colère! voilà qui excitait sa haine! Si elle eût eu sa raison, le gros mauvais goût du commentaire de son mari n'aurait fait que la froisser légèrement et passagèrement; elle aurait vite pardonné cela à un colonel de cavalerie qui avait mené longtemps la vie de garnison; mais, dans le paroxysme de sa farouche douleur, elle fut sans miséricorde. Elle eut, dans son for intérieur, d'énormes soulèvements d'indignation et de dégoût. Elle se figura qu'un bandeau lui tombait des yeux, qu'elle voyait maintenant à nu le vrai naturel du marquis, que cet homme n'était que nullité et infirmité morale! qu'il ne méritait que son mépris!...

Le marquis, à l'instant même où on le jugeait si mal, eut la délicatesse de changer doucement de discours, sans la moindre affectation. Il se mit à entretenir sa femme de travaux d'accroissement relatifs à leurs terres, notamment d'une nouvelle construction que l'on exécutait dans un de leurs châteaux situés aux environs de Paris. Il exprima le dessein d'y aller le soir même, et il dit qu'il y resterait volontiers cinq ou six jours pour donner à l'achèvement de l'ouvrage l'indispensable coup d'œil du maître. Elle s'empressa de le confirmer dans sa résolution: — et ils se quittèrent bons amis, — en pleine réalité d'un côté, en simple apparence de l'autre.

Avouez, messieurs du mariage et de la vertu, que l'attitude de ce couple est bien faite pour épouvanter. Comment! le plus funeste orage gronde ainsi contre le mari dans la tête et dans le cœur de la femme — et il peut se faire que lui, bien qu'il soit près d'elle, bien qu'il ne soit pas déshérité de clairvoyance et de sagacité, — il peut se faire que lui ne s'en doute pas, qu'il ne devine rien, et qu'il demeure là souverainement tranquille et serein, sans être même visité par quelque pressentiment confus, sans même éprouver quelque malaise magnétique! Comment! cette femm est née avec toutes les pures fiertés de l'âme, elle a un grand caractère, elle est un modèle de sincérité et de franchise, — et tout d'un coup la passion l'investit du talent de

cacher ses impressions mieux que le diplomate le plus consommé! — O terreur! — Et à qui, bon Dieu! à quel mari s'adressent la rumeur d'inimitié et les élans de mépris qu'elle assourdit et dérobe si bien? A la perle des maris, au plus aimable des hommes. Et, pour comble d'effrayant mystère, c'est qu'elle n'est pas du tout un monstre, cette femme étrange! c'est qu'il est impossible de lui en vouloir beaucoup! Vous-mêmes, vous tous les premiers, mes chers maîtres, je vous défie d'être bien intrépidement en colère contre elle! je vous défie de ne pas la plaindre un peu, de ne pas être un peu émus de son chagrin féroce et des ravages qu'il fait en elle! je vous défie de ne pas discerner en ceci la part de la misère humaine et la malignité du sort!

Sur l'honneur, le sacrement du mariage n'est pas moins formidable que celui de l'ordination. Un bon mari, dans la position morale de M. d'Oppède, me semble tout aussi gravement malheureux qu'un bon prêtre qui, sans le savoir, est à la veille de devenir incrédule, de sentir son Dieu se retirer de lui.

## IV. — Fièvre.

Dès que le marquis fut parti, Vannina respira avec véhémence, délivrée qu'elle était de la plus insupportable contrainte. Elle pouvait enfin se replonger à loisir au fort de son affliction. De plus elle pouvait satisfaire une âpre envie qui la dévorait depuis quelques moments, l'envie de regarder si, du haut de son belvédère, dans l'une des rues spacieuses qu'il dominait au midi, elle ne verrait point passer le convoi de son Adrien. Elle présumait que le chevalier, ayant au cimetière du Sud une sépulture de famille, devait y être conduit, bien qu'il demeurât à la Chaussée-d'Antin. — Elle voulait s'enivrer à outrance de son malheur.

Penchée avidement au balustre de sa terrasse, elle sillonne de ses regards fougueux la portion de cité qui se déroule à ses pieds. Tout à coup un tressaillement de sombre joie l'agite... Elle est exaucée. — Dans une rue prochaine, le convoi du chevalier passe lentement. — Oh! c'est bien lui. — Voici le corbillard drapé de blanc. — Ce qui d'ailleurs ne permet pas de doute, c'est un nombreux détachement de soldats qui lui fait cortége : honneur concédé au noble défunt

à cause des différents *ordres* dont il était revêtu. — Il résulte, n'est-ce pas, un contraste plein d'émotion et d'originalité de cette pompe mâle et guerrière encadrant cette couleur, cet insigne d'adolescence et de paix ; de ce symbole de force donnant la main à ce symbole de naïveté ?

Elle considère cette décoration blanche avec une satisfaction orgueilleuse et jalouse, fondée sur une hypothèse des plus gratuites. Elle se flatte — le croiriez-vous ? — que peut être ces marques de sagesse claustrale ont été décernées à propos ! Elle se dit : — « Qui sait ? Il m'a peut-être connue « et aimée bien plus tôt que je ne m'en suis aperçue ; peut-être « sa passion s'est-elle emparée de lui dès l'époque où se déclarent les premières fougues de la jeunesse ; et alors... Oui « pourquoi pas ?.. Alors elle l'aura aidé à s'en rendre maître ; « elle aura été pour ses mœurs une sauvegarde ;. il aura, « grâce à elle, dédaigné les plaisirs faciles, les voluptés grossières ; et il sera mort n'ayant jamais étreint que mon fantôme dans ses rêves brûlants ! et il aura mieux aimé mourir, sans avoir jamais apaisé l'embrasement de son sang, « que d'emporter en mourant le dépit honteux de s'être résigné dans sa faiblesse à goûter des délices incomparablement moindres que celles qu'ambitionnaient en vain ses « désirs !... » — Nous sourions, lecteur, nous qui sommes de sang froid ; mais je vous jure que Vannina était d'un sérieux solennel, d'un sérieux qui frisait la conviction. — Se trompait-elle ? — Demandez-le à l'ombre du véridique Saint-Contest.

Un éclatant soleil darde d'aplomb sur la blancheur du deuil. On dirait, à l'y voir ruisseler ainsi, qu'il est joyeux de rencontrer, — au lieu de la sinistre couleur noire qui déroberait et absorberait ses rayons, qui les insulterait de sa nuit victorieuse, — l'attrayante couleur blanche qui envoie au-devant de lui des reflets amis, qui a elle-même des rayons à mêler aux siens, qui l'honore et le fête, qui le renforce de son jour fraternel. Au lieu de lumière contre ténèbres, cela fait lumière sur lumière. Cela enfante un vaste et calme sourire qui semble défier le néant. Cela érige comme un pont de salut sur le gouffre de la mort. Cela parle d'immortalité. — Louange aux nations où le deuil se porte toujours en blanc !

En même temps que ce torrent de soleil, — de compagnie avec lui, — un torrent d'amour, élancé du sein de Vannina, roule et se précipite à larges ondées sur le cercueil. — Quoi !

chevalier, ne sens-tu rien? Quoi? n'as-tu donc nulle perception de cette double flamme qui fond sur toi, inépuisable? Quoi, ce serait vainement que la flamme de la vie, vainement que la flamme du bonheur t'enveloppent ensemble, te sollicitent de concert? N'entends-tu rien, chevalier? N'entends-tu pas, dans ces tourbillons de feux, pleurer et chanter comme un essaim d'esprits les regrets insensés, les supplications, les lamentaions, les soupirs, les promesses, les tendres appels, les appels contre toute raison, contre toute espérance, qui jaillissent sans fin de cette grande âme en peine?...

Ah! réveille-toi, lève-toi, Adrien! regarde, écoute. Cette femme, belle et noble entre les nobles et les belles, dont tu étais si amoureux qu'au seul bruit de sa robe tu palpitais à chanceler, — que tu adorais au point d'envier, comme un sort d'élu, le négatif privilége de jouir de sa vue et de sa parole dans la même mesure que les indifférents admis à sa banale familiarité; cette femme dont l'inexorable vertu t'a brisé le courage à toi jeune homme au cœur si hardi, — cette femme qui t'a tué, — maintenant, Adrien, maintenant cette femme-là t'aime autant que tu l'aimais... Lève-toi, et elle sera à toi de toute pensée et de toute sensation, à toi comme jamais amante n'a été à un amant!.. Et sois tranquille, elle ne souffrira pas que ta félicité se heurte et se morcèle à travers des obstacles, que l'absence y ouvre de sombres interrègnes, que les lois du monde prononcent et exécutent sa déchéance! Elle saura la mettre soudainement en sûreté, quant à l'action des hommes, par une fuite audacieuse avec toi, vers des terres hospitalières où la trace de vos pas sera perdue, effacée! Oui, vois-tu? elle fuira avec toi; elle jettera son gant d'amazone au terrible géant social! Et, en agissant ainsi, elle te rendra doublement fier et heureux, car, en outre de sa libre possession, ce sera te gratifier, n'est-ce pas? d'une confiance absolue, illimitée, universelle, que, dans ton ravissement de voir ta loyauté si bien comprise, tu envisageras comme le plus glorieux joyau du trésor d'amour qu'elle t'aura apporté!.. Dès lors, au sein de la liberté, du loisir et de l'élégance, elle te prouvera combien elle a le génie de la passion. Elle t'étonnera par sa supériorité dans la science de régir, d'épurer, d'éterniser le bonheur.

Tu seras confondu de surprise par sa faculté de divination à l'égard des plus cachés d'entre les rêves de ton passé

d'amant et par sa miraculeuse aptitude à les réaliser. Elle saura occuper à elle seule toutes les diverses et inquiètes sensibilités de ton âme; car, c'est d'un amour et d'une amitié complexes qu'elle t'environnera, d'une affection qui participera à la fois de la tendresse filiale, de l'amour maternel et de l'amitié fraternelle; car elle t'aimera de tous les amours et de toutes les amitiés! Jalouse de s'embellir encore, de grandir encore à tes yeux, elle aura souci de gagner du champ dans les quelques arts où elle a déjà fait des pas si brillants; elle en abordera même de nouveaux, et, tant par des acquisitions nouvelles que par la conservation de ses gloires premières, elle alimentera toujours chez toi le généreux besoin d'admirer ce qu'on aime. De là, en toi, une émulation qu'elle s'inquiétera de féconder; elle travaillera à faire de toi un homme hors de pair; sa puissance d'esprit sera l'alliée vigilante et libérale de la tienne. Elle te décidera à expérimenter par toi même ces aventureuses pérégrinations morales, ces luttes de la pensée dont le spectacle a tant de charmes pour toi. Elle t'y suivra, elle y partagera tes dangers; elle t'y protégera avec l'intrépidité et le dévouement d'un frère d'armes!.. — Allons, Adrien, réveille-toi ! lève-toi !

Silence. A quoi bon ce débordement d'évocations? Taisons-nous tous deux, ô Vannina! voulons-nous donc râiller ce cadavre? L'imperturbabilité de la mort ne se dément pas plus que la patience de Dieu. Hélas! pauvre désolée, si, à ce moment, l'intérieur du cercueil devenait perceptible à ton regard, tu verrais le trépassé, les pieds joints, les bras collés le long du corps, continuer non moins profondément son sommeil. L'amour, ce sentiment suprême qui, dans l'orgueil de sa souveraineté, se vante d'avoir, à l'instar de la foi, le don de déplacer des montagnes, n'a pas même ici le mince pouvoir d'arrêter une seconde la marche de ce corbillard.

Elle paie cher sa curiosité et son courage, la douloureuse amante! Oh! comme elle souffre! Comme ce qu'elle voit la déchire! Et pourtant elle ne se rassasie pas de voir. Elle trouve là je ne sais quelle sauvage ivresse. Et ce qui la fait souffrir le plus, c'est d'être impuissante à retenir encore sous sa vue l'objet qui nourrit sa souffrance, c'est de vouloir en vain retarder l'éloignement du convoi. A chaque pas des chevaux, à chaque tour des roues, elle se sent défaillir, il lui semble qu'on lui arrache une portion de son âme...

Si lentement qu'il aille, ce convoi, il lui paraît rapide, tant il

va d'un mouvement contenu... il roule, il roule... Il s'éloigne, il s'éloigne... Il est tout près de disparaître... il a disparu.

— Ah! vous tous qui savez prier, priez pour elle autant que pour lui!

Quand les cent replis du labyrinthe des rues méridionales lui ont bien complétement dérobé l'aspect du corbillard; quand elle est bien certaine que pas un seul des indéfinissables points noirs qui vacillent à l'horizon lointain ne peut être réputé pour le convoi, — alors la force de projection qui chargeait son regard, n'ayant plus à s'exercer, revient sur elle avec la violence d'une trombe et l'accable. Toute sa fougueuse énergie se défait et s'en va; les ressorts de son être se détendent, se brisent; sa vue se trouble, son cerveau s'emplit de désordre et de confusion; elle n'a presque plus le sentiment de ce qu'elle est, de ce qu'elle voit et de ce qu'elle fait. Dans cette affaissement désorganisateur, elle quitte le balustre de la terrasse, et, ployée sur elle même, elle se traîne d'un pas machinal vers le belvédère; elle y entre épuisée, et elle tombe à demi évanouie sur le moelleux tapis qui recouvre le parquet.

Revenue un peu à soi au bout de quelques instants, elle a encore néanmoins trop de faiblesse physique pour se relever, et trop de faiblesse morale pour se reconnaître. Sa mémoire est dans une phase de ténébreux oubli. Elle se voit et se sent bien toujours souffrante et malheureuse; mais elle ne sait plus au juste pourquoi. Elle a bien vaguement conscience qu'il y a quelque chose, et quelque chose de lamentable; mais elle ne peut plus démêler nettement ce que c'est.

Tandis qu'elle s'efforce de rappeler son souvenir absent, tandis qu'elle cherche à tâtons dans la nuit de son âme, ses doigts, que la fièvre agite, rencontrent sur le tapis où elle est gisante un papier qui crie sous leur pression. Elle l'attire lentement et indolemment sous ses yeux. C'est le fatal *billet de faire part* qui, d'aventure, a roulé par terre. Elle ne le reconnaît pas d'abord; le trouble de sa vue et de son esprit l'en empêchent. Elle discerne seulement que, dans ce papier, il est question de son Adrien. Et elle en éprouve un égarement joyeux; car, il est superflu de le dire, une seule chose a lutté victorieusement dans sa mémoire contre les ténèbres de l'oubli; c'est la notion de son amour pour Adrien et de l'amour d'Adrien pour elle. Elle ne se souvient absolument que de cela. Elle se dit en souriant d'un air vague et

placide, à la manière des tout petits enfants et des bons fous, que c'est bien beau de s'aimer si tendrement, et que lui et elle ils sont bien heureux l'un par l'autre, bien heureux comme les justes du paradis chrétien.

Ce papier qu'elle froisse et qu'elle retourne dans ses mains, c'est, selon son délire, une lettre de son amant chéri; elle en est sûre... Une lettre de lui! Quel gage doux et sacré! Une lettre où sans doute il a mis le meilleur feu de son âme, où elle va savourer une confirmation nouvelle de la durée de leur félicité.

Elle se recueille avant de l'ouvrir, comme on fait avant de goûter à un mets délicieux; car elle promet à son âme et à ses sens une part égale dans la jouissance qu'elle croit lui être échue. Elle l'ouvre enfin... et elle est d'abord toute surprise d'apercevoir des caractères imprimés au lieu de caractères écrits.

Elle ne peut encore les déchiffrer, sa vue continuant d'être nébuleuse... Tout à coup elle se remémore le grand exil auquel sa vertu alarmée a condamné son Adrien. Pensant qu'il y est soumis de fait aussi bien que d'intention, elle se figure, dans sa démence enfantine, qu'en allant par les cours souveraines d'Allemagne il y a rencontré quelque brillant honneur, et qu'il envoie à sa *dame* son nouveau parchemin d'aristocratie comme un hommage de vassal à suzeraine.

Mais bientôt sa vue s'éclaircit tout à fait et elle peut lire. Oh! alors la mémoire lui revient d'un trait, et le sentiment de la cruelle réalité détruit d'un souffle le riant mirage qui charmait l'horreur du noir désert où elle vogue moralement. Tout se retrace, tout se reproduit, tout se représente à son esprit... tout, — la réception de la nouvelle de la mort, — puis, ses angoisses forcenées, puis, la narration de son mari, puis, ses rages d'amour en voyant défiler le convoi...

Cependant l'aberration et la divagation ne la tiennent pas quitte encore. Ce ne sont point là démons à lâcher si vite leur proie. Au bruit vertigineux de leurs ailes de chimères, sa raison se rendort, malgré le tenace retentissement de la secousse qui l'a si rudement réveillée. D'après cette loi d'équilibre surhumain qui veut que la réaction succède invariablement à l'action, la folle espérance profite de l'anarchie qui désole son entendement, pour essayer de réagir contre sa trop raisonnable désespérance, pour enfanter le jeu char-

mant d'un nouveau mirage sur les sables de son affreux désert moral.

Une idée singulière vient donc leurrer son imagination. Elle pense que la mort du chevalier est peut-être une fable, une fiction habilement inventée par son mari, qui aura conçu des soupçons sur l'état de son cœur et qui aura voulu s'assurer de leur degré de vérité en examinant l'effet que l'annonce d'un tel événement produirait sur elle. Cette supposition l'enchante. Elle s'ingénie à se la prouver, à se la rendre visible et palpable. Elle l'embrasse, elle l'étreint comme une ancre de salut.

— Non, non, dit son amour, il n'est pas mort; c'est impossible. Quand on aime ainsi, quand on est aimé ainsi, on ne meurt pas! Du moins on ne meurt qu'après avoir accompli sa mission de bonheur mutuel. Il vit, il vit! Il va venir peut-être! Oh! calme-toi, mon cœur, prends garde d'éclater! prends garde de te rompre!

Mais hélas! l'inexorable raison se réveille encore, et cette fois, c'est pour ne plus se rendormir. Elle parle cette raison, et ce qu'elle dit est sans réplique. — L'âme franche du marquis, dit-elle, est incapable d'être descendue aux misères de la dissimulation et de la feinte. Il a d'ailleurs trop de goût pour avoir pu songer à cet ignoble tour de faire fabriquer de fausses lettres mortuaires. Il n'est pas de nature à tendre des piéges, à prendre des détours, quand même il soupçonnerait; dans un cas semblable, il irait droit au but, il se déclarerait. Mais il est probable qu'il ne soupçonne pas, qu'il ne bouge pas de sa tranquillité, de sa sécurité. On peut avec lui être assuré que la confiance qu'il a sur le visage, il l'a aussi dans le cœur; car il est de ces hommes chez qui l'apparence est toujours d'accord avec la réalité. Le chevalier est bien mort. Encore un peu de temps, et il ne sera plus que cendre et poussière.

Ça, lecteur, je vous examine et vous me paraissez moins sensé que Vannina. Vous vous êtes mis à douter comme elle que mon chevalier soit mort; mais vous n'avez pas comme elle la sagesse finale et conclusive de renoncer à ce doute. Vous y persistez opiniâtrément, sous le prétexte bourgeois que, si Adrien était vraiment défunt, je serais fort embarrassé de mener à terminaison ce petit conte.

Voyons donc si j'aurai l'heur de vous convaincre dans le paragraphe suivant.

## V. — Un Service d'amis.

Cependant, voici la grande porte du cimetière avec sa glaçante devise : *Hodie mihi, cras tibi!* Les voitures et le détachement font halte devers le seuil. Les soldats *portent armes*. Tout le monde descend.

Le silence et le recueillement s'établissent dès lors au milieu de ces hommes qui, à l'exception des deux amis intimes du chevalier, n'ont cessé, pendant le trajet, de converser mondainement, avec insouciance et légèreté, n'ont fait que parler Bourse, Opéra, question d'Orient, gouvernement personnel ou parlementaire ; tous sujets d'entretien et de méditation d'une portée bien autre que ces thèmes usés de religion et de philosophie qu'on nomme Dieu, le destin, le temps, le hasard, le néant, l'éternité, l'immortalité...

On fait une station dans l'une des larges allées qui longent le mur d'enceinte, pour exécuter la première des deux salves de mousqueterie qui sont dues aux titres et qualités du défunt.

Un beau feu de peloton éclate avec une électrisante précision.

Ceux des assistants qui ont le tempérament belliqueux, en frémissent d'un plaisir involontaire, et la narine tendue à l'odeur de la poudre, l'œil enivré, regardant sympathiquement le corbillard, semblent se dire à eux-mêmes : — Ah! il dort bien, puisque ce bruit généreux ne le réveille pas!

La bière est retirée du carrosse des morts, et, sur quatre bras robustes, elle se dirige vers le lieu de la sépulture des Saint-Contest. L'assistance la suit à pas inégaux par des sentiers inégalement tracés, à travers le pêle-mêle des tombes, des arbres et des arbustes.

On est arrivé. — On se groupe autour de la fosse béante. La bière y plonge. Elle en atteint le fond. Les cordes, sur lesquelles elle a glissé, remontent, et, en remontant, forment un espèce de sifflement et de râle qui a prise même sur les entrailles des plus sots et des plus matériels d'entre les spectateurs.

Un prêtre s'avance pour murmurer de saints versets et pour jeter un peu de terre bénite. — Si trop souvent le prêtre se manifeste sans grandeur et sans noblesse dans l'alcôve

d'un moribond, en revanche, il figure toujours d'une façon très-imposante sur le bord d'un sépulcre ouvert, quelles que soient d'ailleurs comme homme son insignifiance et sa nullité. Au prêtre succèdent les soldats pour la seconde salve. Cette fois, c'est un feu de file qu'ils exécutent. Ils passent un à un devant la fosse, lentement, et ils tirent l'arme basse. Cette manière de multiplier les adieux, de les prolonger, est solennelle et touchante.

Pendant ces décharges, dans l'intervalle de deux coups de fusil, M. d'Orbe, l'un des intimes confidents du chevalier, se penche à l'oreille de M. Falmouth, qui est l'autre, et lui dit d'un ton effaré :

— N'entendez-vous rien ?

Et de l'index il lui montre la fosse.

Falmouth hoche la tête, et avec un triste sourire :

— Absolument rien, dit-il. Laissez donc là, mon cher ami vos doutes et vos craintes. Allez, tout est bien fini.

Or, il faut savoir que d'Orbe, après qu'à sa grande surprise il eut vu le malade expirer, s'était ressouvenu avec un juste effroi de certaines histoires d'inhumations erronées, et qu'il n'avait pu se débarrasser encore de toute vision analogue, bien qu'à sa prière on eût ajouté à la constatation officielle du décès un examen officieux qui l'avait corroborée. Ce qu'il venait d'entendre, ou de croire entendre, le terrifiait secrètement ; et l'assurance négative de Falmouth ne le décidait pas à rejeter cela sur le compte des illusions de son idée fixe.

On ferme le caveau sépulcral d'un couvercle de pierre que l'on n'ajuste pas, que l'on ne scelle pas, parce que des travaux de maçonnerie et de sculpture restent encore à terminer au monument.

L'assemblée se disperse et prend le large, non sans quelque hâte. Il est évident qu'il tarde à chacun de se retrouver dans le cercle bruyant et animé des choses de la vie, pour s'y délivrer d'images et de réflexions importunes.

D'Orbe ne bouge pas.

— Venez-vous ? dit Falmouth, en lui saisissant la main.

— Non ; je reste.

Cette réponse est faite d'un accent et d'un visage qui dénotent la plus cruelle appréhension. Falmouth en est ému, ébranlé. Il hésite, il rêve, il s'interroge.

Enfin, il subit la contagion de l'idée fixe de son ami.

— Eh! bien, dit-il, moi aussi, je reste.

Dans une immobilité pleine d'impatience, ils attendent que tout soit redevenu parfaitement solitaire et silencieux à l'entour. Puis, d'un accord tacite, ils se mettent simultanément à genoux de chaque côté du caveau. Ils appliquent leur oreille à ce que présente d'interstices la pierre tumulaire provisoirement posée, et ils écoutent, retenant leur haleine.

Soudain, ils se relèvent, d'un seul et même élan. Un indicible mélange d'épouvante et de joie les bouleverse tout entiers. L'émotion leur serre la gorge au point de leur ôter la faculté de parler...

Ils viennent de distinguer, d'ouïr à ne pas s'y méprendre des cris gutturaux que la triple compression du suaire, du cercueil et du caveau a pu seule empêcher de frapper les airs et de retentir au loin avec force et puissance.

Falmouth, éperdu, ne sait comment discipliner ses transports. Il voudrait courir chercher des secours, et il ne voudrait pas cependant s'écarter du lieu. Mais d'Orbe, qui doit à sa priorité de soupçons l'avantage de s'être mieux préparé au caractère de l'événement, conserve plus de présence d'esprit plus de liberté de voir et de faire. Il a d'avance remarqué dans l'herbe sous un arbre voisin, un amas d'outils de maçons et de fossoyeurs, des cordes, et un vieux manteau de laine grossière. D'un geste significatif, il indique ces objets à son compagnon. Tous deux volent s'en emparer, font en même temps provision d'adresse et de sang-froid, et revolent au monument.

La dalle tumulaire est bientôt enlevée. — D'Orbe descend pour passer les cordes dans les solides anneaux du cercueil de chêne. Il remonte, — et les deux amis rassemblant leur vigueur de vingt-cinq ans, réussissent promptement à effectuer l'ascension du lourd cercueil.

Avec non moins de célérité, ils l'ouvrent. — Sous les plis du suaire qui l'enveloppe, le ressuscité remue comme un serpent. — On coupe, on défait le linge. — la victime peut enfin respirer. Une expression d'allégresse inouïe apparaît sur son visage. Aux bouffées d'air vivifiant et pur qui l'inondent, sa poitrine se dilate délicieusement. L'air et le soleil redoublent tellement la résurrection de ce nouveau Lazare que tout d'un coup il se dresse debout entre les bras émus de ses libérateurs.

Ceux-ci lui font endosser un de leurs habits, l'assoient

sur la mousse, et achèvent de le vêtir hygiéniquement en lui entourant les jambes des pans du grossier manteau de manœuvre dont on a vu la trouvaille.

Falmouth part comme un trait pour aller déclarer l'aventure au bureau des gardiens, pour en ramener un supplément de secours et pour réclamer l'intervention immédiate d'un médecin.

Quant à d'Orbe, pendant que son compagnon choisit ainsi le rôle positif de sœur Marthe, il s'acquitte, lui, du rôle tout aussi nécessaire, mais plus saintement affectueux de sœur Marie. Il s'assied sur l'herbe tout près du chevalier: il le soutient d'un bras circonspect, et tâche de puiser dans sa sollicitude quelques inspirations d'éloquence salutaire et consolatrice. Il s'efforce d'arracher Saint-Constest, qui a repris toute sa conaissance, à l'appréciation si dangereuse de l'épouvantable malheur auquel on vient de le soustraire. Il lui répète, il lui assure mille fois, de mille manières, qu'il est sauvé, entièrement, irrévocablement sauvé; que cette crise emporte à jamais sa maladie; qu'elle relève en lui d'admirables ressources de vitalité; qu'elle l'investit d'une santé désormais à toute épreuve. Il l'exhorte à s'enivrer de la nature si belle et si riche autour d'eux, à goûter les splendeurs du ciel et du soleil qui semblent participer au triomphe de sa résurrection. Il fait mieux encore pour le préserver de tout funèbre retour: il a recours à un charme irrésistible... Il prononce le nom de Vannina...

A ce nom, l'amoureux Adrien se transfigure... Un souffle de régénération a dissipé ce qui pouvait lui rester des empreintes et des vestiges du tombeau. L'horizon du trépas s'est fait lointain derrière lui. Il est relancé au plein milieu de la flamboyante carrière de la jeunesse et de la vie. Il s'exalte et il s'écrie:

— Ha! j'irai la revoir! je l'oserai! j'ai le droit de la revoir n'est-ce pas? ce ne sera point lui désobéir, ni me parjurer. Son ordre et ma promesse ne me liaient rigoureusement que jusqu'à la mort; mais, au delà, n'est-ce pas j'en suis libéré!

— Oui, certes, mon brave ami, répond d'Orbe, qui rit joyeusement de cette innocente escobarderie. Sans nul doute cela n'a rien de contraire à la plus stricte loyauté. Les serments faits dans votre première existence ne sauraient vous enchaîner dans la seconde. Rien n'est plus logique. — Et d'ailleurs, voyons; en supposant qu'il y ait là une légère

capitulation de conscience, est-ce que le succès qui vous attend ne saura vous absoudre avec éclat? Eh! morbleu, mon bon ami, soyez donc un peu de votre époque! croyez au droit d'absolution du succès! — Vous espérez donc? dit Saint-Contest, dans un radieux entraînement qui prouve combien il espère lui-même, et combien il est enchanté que l'on flatte son espérance.

— Si j'ai de l'espoir! Mais j'ai bien plus encore, j'ai de la certitude! Votre Vannina, sous l'airain de sa cuirasse de vertu, ne loge-t-elle pas, de votre aveu, un cœur pétri de sensibilité?

— Oh! mon cher d'Orbe! Elle est aussi angéliquement bonne, qu'elle est belle et spirituelle.

— Eh bien! à l'heure qu'il est, n'en doutez pas, vos affaires sont très-avancées. Votre mort chevaleresque aura rallié toutes les commisérations de son bon cœur, et les aura insurgées contre sa formidable vertu, cette Némésis d'où vient tout le mal. Je vous le dis, je vous le dis, à votre première apparition, elle vous livrera elle-même pieds et poings liés le spectre homicide de cette criminelle vertu. Allez, allez, votre mort l'a séduite. Grâce à la perfection de sa bonté, elle vous aime à présent; elle se rendra, elle est déjà rendue. Elle est de celles qui sont destinées à confirmer la vérité de ce galant axiome: — que volontiers le diable tente et fait succomber les femmes par leurs meilleures qualités.

— Ah! d'Orbe! ah! mon ami! que la vie est belle! Quel bonheur d'être jeune et d'aimer!... Vrai Dieu, j'irai demain!...

— Demain!... Doucement, s'il vous plaît! Puisque la vie vous semble si belle, commencez d'abord par vous en assurer la possession d'une manière durable. — Demain!... Quel volcan!...

Le dialogue est interrompu par Falmouth qui revient avec des aides et des moyens de transport. Le chevalier est conduit mollement et rapidement à une voiture qui l'attend au seuil de la funeste villa. Il y trouve un docteur muni de cordiaux et d'élixirs: lequel docteur, on s'en doute bien, n'est pas un de ceux dont l'incomparable génie a si habilement soigné la maladie et si judicieusement certifié la mort. Peut-être ce nouveau médecin, à la place de ses infortunés confrères, n'aurait-il ni mieux vu, ni mieux jugé: quoiqu'il en soit, il s'épuise en indignation et en sarcasme à l'adresse de

leur ânerie ; il se frotte les mains avec une jovialité sournoise; et l'on pressent qu'il se promet tout bas de se bâtir une honnête réputation sur les ruines de la leur.

Les chevaux, bien qu'étant de rencontre, sont agiles et vigoureux. On roule, on court d'un train véloce, comme il sied à des gens qui ont grand souci de pratiquer le mouvement et l'action, de regagner les ruches de la vie. Jamais l'aspect, jamais les bruits de la cité, de cette cité qui est si ardente à vivre et semble si savante à bien vivre, n'ont su charmer autant nos trois amis, n'ont exercé sur leur âme autant d'heureuse influence. Toutefois, d'Orbe et Falmouth ne peuvent se défendre par moment de fébriles réminiscences d'effroi. Ils revoient, malgré eux, quelque chose de l'horreur du destin auquel a échappé Saint-Contest; de cette chance monstrueuse d'être enterré vivant, que l'on souhaiterait à peine à son plus mortel ennemi, fût-il le dernier des méchants et des traîtres!

## VI. — Transition.

Quoique l'incident fût du genre miraculeux et d'une rareté heureusement inouïe, la nouvelle ne s'en propagea ni avec promptitude ni avec exactitude. Il y eut bien quelques journaux qui en parlèrent dès le lendemain ; mais leur version fut tellement fautive quant aux détails qu'elle réussit plutôt à prêter au fait un air de fable qu'à établir son authenticité. On y disait d'abord que la personne, faussement crue morte, s'étant réveillée avec de grands cris au bruit de la fusillade, avait été délivrée en présence de tout le monde venu à l'enterrement. Ensuite, on y dénaturait le titre et le nom de Saint-Contest ; on l'y appelait le *senor Montès, grand d'Espagne.* MM. d'Orbe et Falmouth auraient pu facilement rectifier ce récit ; mais ils se gardèrent d'en rien faire. Bien plus, ils obtinrent des autorités près desquelles ils durent se mettre en règle, relativement à l'illégalité de l'exhumation, et provoquer l'annulation de l'acte de décès, que l'initiative du soin de publier l'événement dans toute sa vérité serait réservée comme récompense au nouveau docteur, et ils convinrent avec ce digne personnage qu'il attendrait pour rompre le silence que le chevalier fût en état de sortir. Ils avaient leurs raisons. Ils voulaient que M^me^ d'Oppède n'apprît la résurrec-

tion de Saint-Contest qu'en le voyant surgir lui-même à l'improviste dans sa demeure. Ils basaient particulièrement sur ce coup de théâtre l'espoir du succès de leur ami. — C'était peu moral, direz-vous. — Hélas! tel est le siècle : tel il est dans sa nature plus encore que dans sa littérature.

Le matin du troisième jour, Saint-Contest, en se levant, vibra d'allégresse ; car il s'aperçut que sa validité était enfin revenue, qu'il ne chancelait plus sur ses jambes, qu'un sang vigoureux circulait dans ses veines, qu'en un mot, populairement parlant, il avait bon pied, bon œil.

Il trembla un instant que la marquise fût à la campagne. Mais les informations qu'il se hâta de faire prendre lui restituèrent sa joie au centuple en l'assurant du contraire et en lui apprenant de plus l'absence du marquis.

Vers le soir, il prit un bain vivifiant et balsamique et se fit habiller. On pense bien qu'il ne commit pas la sottise de se parer, de mettre un habit de gala, de se diamanter, de s'adoniser. Il revêtit un simple habillement bleu et noir, d'une sévère tournure, et imperceptiblement passementé de soie. Il fut tout aussi modéré à l'égard des parfums qu'il aimait beaucoup; il n'imprégna son linge que de quelques gouttes d'eau de verveine.

Il partit, — ne s'intimidant guère du peu de fascination de sa mine et de son costume, parce qu'il sentait d'une manière indéfinie, instinctive, sans avoir la fatuité de se le dire clairement à soi-même, que les magnificences de la passion résidaient en lui et le douaient du seul prestige véritablement efficace sur une femme de la trempe de Vannina.

D'Orbe et Falmouth, qui le virent, sans être vus, traverser le boulevard où ils étaient en train de se promener, ne jugèrent pas à propos d'aller à lui, de peur de troubler les saintes et ferventes rêveries d'un pèlerinage dont ils devinaient joyeusement le but. Ils se contentèrent de faire entre eux des vœux sincères pour la bienvenue du pèlerin auprès de sa Notre-Dame. Et comme il faut toujours, quand on est parisien, assaisonner d'un grain de moquerie les choses de sentiment, d'Orbe dit à Falmouth, en lui faisant remarquer l'habit de Saint-Contest :

— Voyez-vous? bleu et noir! couleur d'oiseau de proie! Oh ! il n'y a pas mis d'intention, le grave enfant! Mais n'importe, c'est de bon augure... La victoire est à nous.

A mesure que le chevalier avançait dans sa route, sa séré-

nité passionnée tendait à s'amoindrir. La volonté ferme et le loyal orgueil de Vannina lui revenaient en mémoire; et il soupirait, et il secouait la tête, et des ferments de vague inquiétude s'insinuaient en lui. Il comparait la force de son amour à la force du caractère de la marquise, et précisément, parce qu'il reconnaissait l'une et l'autre d'égale taille, il était réduit à l'impossibilité de prévoir comment se terminerait leur antagonisme. De là des frémissements de craintive et de souffrante adoration qui abondaient dans le sens exalté de ces trois beaux hémistiches d'André le martyr :

..... Elle est fière, inflexible !
Comme les immortels, elle est belle et terrible.

Lesquels vers il était d'ailleurs bien capable de se remémorer textuellement et de s'appliquer lui-même. Nous avons vu qu'il se piquait de poésie.

Mais, dès qu'il eut fait un pas dans la rue où était le temple, mais sitôt qu'il eut découvert le temple où était l'idole, de bouillantes vapeurs d'enthousiasme l'assaillirent et ses intermittences de crainte disparurent. Non pas que sa fantaisie fût illuminée tout à coup par de somptueuses révélations de victoire. Sa joie s'enfermait dans un cercle plus modeste. — Il cessait un moment de se préoccuper de la chance douteuse réservée à l'audace de son retour, pour ne songer qu'au bonheur pur de revoir sa dame chérie, après son cruel bannissement et son étrange voyage d'outre-tombe. Il n'avait plus que cette naïve pensée : — il allait la revoir! il allait se retrouver dans l'air de sa beauté, frémir aux sons pénétrants de sa voix, étudier rêveusement les harmonies de sa grâce aérienne et royale! Le souvenir des mots du passé — du passé d'hier, — la spéculation des mots de l'avenir, — d'un avenir si proche, — tout cela s'effaçait devant ce qu'allait lui octroyer de bon l'heure présente, devant cet unique bien : — La revoir! — Il estimait qu'il y avait là de quoi le consoler de tout, de quoi lui tout payer d'avance. — La revoir! — Tout éclat d'ici-bas et de là-haut disparaissait pour lui devant l'éclat d'un pareille félicité. Il en avait le corps et l'âme tout allègres et dansants. Des larmes d'extase lui en montaient du cœur aux yeux. Il marchait électrisé aux accords d'une fanfare éclatante, qui glorifie les nerfs et divinise le cœur!

En posant le pied sur le seuil de l'hôtel d'Oppède, il eut

encore un retour de réflexion. Il se demanda, — et pardieu, il était temps de se le demander, — si ce n'était pas risquer un coup fatal, un coup de nature à mettre en péril la santé, la raison, et même la vie d'une femme délicatement organisée, que de lui montrer vivant, — sans avertissement préalable, — un homme tenu pour mort. Il trancha bien vite la question en se disant qu'une semblable crainte ne serait plausible que dans deux conditions extrêmes : dans le cas où la femme, à force d'indifférence, ne penserait plus du tout à l'homme ; et dans celui où, à force d'amour, elle y penserait trop : alternative qui entraînerait — d'une part les accès d'une frayeur monstrueuse et dangereuse, — et d'autre part un délire de joie également au-dessus de l'être humain, également fait pour en bouleverser l'économie. Or, il présumait que la marquise ne pensait à lui ni trop ni trop peu ; — et cela tranquillisait sa sensibilité tout en alarmant son espérance.

Il concéda néanmoins une sorte de tribut à sa velléité de circonspection : car, à son entrée, ayant observé que ceux des gens de l'hôtel qui s'enquéraient de son nom, afin d'annoncer sa visite, étaient nouveaux parmi les serviteurs de monsieur et madame d'Oppède, et ne devaient pas le connaître, il en profita pour leur répondre : — Mon nom? Madame la marquise pourrait ignorer mon nom. Annoncez tout simplement un gentilhomme très-proche parent du chevalier de Saint-Contest.

## VII. — La Chute d'un ange.

Cependant Vannina, comme une châtelaine au fond de sa tour, était retirée dans son belvédère, sur sa terrasse aux orangers ; — asile interdit aux profanes, qu'elle n'avait presque point quitté depuis le jour que la nouvelle de la mort de son preux était venu l'y surprendre, et que, de là, ses yeux et son âme en détresse avaient salué si lamentablement le convoi. Ce lieu, qu'auparavant elle avait toujours préféré, lui était devenu plus cher que jamais; il lui semblait avoir acquis — à être le témoin de sa douleur — comme une mystérieuse consécration. Elle n'était bien que là pour aimer, souffrir, gémir et rêver.

De paroxysme en paroxysme excédée, accablée, brisée, elle

était parvenue à cet état de mélancolie somnolente et crépusculaire qui est aux ombres du désespoir ce que la clarté de la lune est à l'obscurité de la nuit. Quelque chose lui rendait bien chers les fréquents demi-sommeils que sa prostration nerveuse engendrait : c'était une vision à la fois consolante et décevante qui, sous leur empire, avait coutume de se former à ses côtés. Dans une confuse et bleuâtre nuée s'élevait et flottait l'image amoureuse d'Adrien... Elle le voyait... C'était lui... Il se penchait sur elle; il lui parlait d'une voix douce et chaude comme un souffle d'été; il lui contait sa peine charmante; il la priait d'amour... Et insensiblement, un magnétisme de feu la gagnait; et elle languissait; et, prête à mourir, elle murmurait : — Je suis à toi...

Ce soir-là, à l'heure même où le chevalier se présentait dans sa maison, elle se trouvait sous le joug de l'une de ces hallucinations séductrices. Mais, bien que d'habitude leur influence lui ôtât la faculté de percevoir promptement les choses extérieures, et la privât pour ainsi dire de ses sens matériels, — elle ne laissa pas néanmoins de recouvrer tout de suite le sens de l'ouïe dans sa plénitude, lorqu'un de ses gens, soulevant la portière de son boudoir, la prévint de l'arrivée d'un visiteur se disant proche parent de monsieur de Saint-Genest.

— Madame la marquise veut-elle recevoir ce monsieur?

— Oui. Qu'il monte.

— Est-ce que c'est ici qu'elle veut le recevoir?

— Oui, oui. Introduisez-le ici.

Les quelques minutes nécessaires au visiteur pour franchir les escaliers, longer les galeries et arpenter la terrasse, pesèrent à Vannina comme de longues heures. La fièvre de l'attente agita jusqu'au dernier atome de son être. Mon Dieu! mon Dieu! quelle impatience! Comme les flèches de son regard s'enfonçaient dans la porte! Comme il lui tardait d'aviser, d'explorer les traits de cet homme qui était du même sang qu'Adrien! Comme elle souhaitait d'y retrouver quelques-uns des traits ardents de celui-ci! Combien surtout elle aspirait à voir, à toucher, à saisir, à posséder le message, le gage dont elle supposait qu'on allait lui faire la remise de la part du mort! Que de piété son amour apprêtait pour vénérer cette relique!

Le chevalier parut...

Il s'appuya de la main contre une colonnette à une cou-

dée en deçà de la porte. Il chancelait; il était bien pâle... La blanche Vannina, vêtue d'une robe noire qui rehaussait encore la splendeur lactée de son col et de ses bras demi-nus, était assise au milieu d'une pénombre transparente, dans son haut et large fauteuil gothique en velours violet, qui l'exhaussait comme un autel et l'encadrait comme une châsse.

En elle régnait et charmait, dans un radieux hyménée, la grâce superbe des déesses du paganisme et la grâce souffrante des saintes du christianisme.

Au premier regard, elle se lève. Au second, elle reste immobile et pénétrée. On la prendrait pour la statue de l'étonnement.

Elle ne peut croire à une telle ressemblance...

— Hélas! ne me pardonnez-vous pas? balbutia le chevalier d'une voix éteinte.

A cet accent, elle reconnaît que c'est mieux qu'une ressemblance...

Dans le vertige que lui cause cette transition si peu ménagée des ténèbres à la lumière, dans la joie qui l'envahit, elle ne s'arrête pas à réfléchir sur le miracle; elle ne s'inquiète pas de savoir si elle est en présence d'un être qui revient de chez les morts ou d'un homme qui jamais n'y est allé. Elle n'a qu'une idée, elle ne voit qu'une chose : — Il est là... c'est lui ! — Elle ne songe pas à pénétrer comment cela est; il lui suffit que cela soit. Elle aime, elle est aimée, elle est heureuse; voilà tout. Si bien qu'entraînée par la frénésie de ses sensations jusqu'à oublier le monde, la société, ses liens, ses devoirs, son orgueil, jusqu'à ne recevoir plus d'impulsions que de la naïve et primitive nature, — elle fait deux pas avec le mouvement non équivoque de s'élancer dans les bras d'Adrien.

Mais le sentiment de sa dignité de femme civilisée se jette à la traverse — et la repousse. Elle recule effrayée de soi-même, et elle retombe honteuse sur les coussins de son fauteuil. La pourpre de ses joues et de son front le dispute à celle du soleil couchant dont un riche reflet drape un des panneaux de la chambre. Elle baisse sa tête dans son sein et clôt ses yeux à moitié. Elle voudrait se cacher.

Le chevalier s'est précipité à ses genoux. Il ne respire plus, tant le bonheur l'oppresse.

Il lui prend, — timidement encore, — ses belles mains

brûlantes qu'il serre, qu'il baise, qu'il admire et qu'on n'a ni la volonté ni la force de retirer.

Les teintes foncées du soir s'emparent insensiblement du kiosque. La journée a été africaine : aussi l'air, sans être positivement orageux, est-il chargé d'électricité. Toutefois par intervalle une brise molle et lente, se glissant à travers les stores, après s'être imbue du parfum des orangers, embaume et rafraîchit l'atmosphère de nos amants.

Cependant Vannina s'acclimate peu à peu aux philtres aériens qui la circonviennent, et qui sont produits et entretenus tant par l'exubérance de ses propres émotions que par la ferveur de celles d'Adrien et par les délices irritants de la soirée. Son embarras s'est presque évanoui; elle n'évite plus les yeux du chevalier; bientôt même elle leur livre les siens. Son front s'éclaircit d'un enivrement candide; ses traits nagent dans un sourire céleste.

Longtemps l'un et l'autre se contemplent et s'éblouissent dans un silence religieux; un courant d'émanations magnétiques va incessamment de lui à elle. L'échange est égal entre eux; elle domine et elle est dominée; il subjugue et il est subjugué. Chacun de son côté s'étonne et s'applaudit de l'immense amour qu'on lui découvre, et n'a pas peur un seul instant d'en être indigne.

Adrien exprime enfin par des paroles ce qui brûle en lui; autant du moins que peut le lui permettre une suite non interrompue d'oppressions et de dilatations. Ses phrases troublées, flottantes, entrecoupées, inachevées, mais pleines de spontanéité, mais saisissantes de passion, mais dites sur un mode voilé, fébrile et mystérieux, empruntent leur plus grand charme à la vérité de leur désordre, au naturel de leur exagération, et réussissent bien plus triomphalement que si la logique et le bon sens les réglementaient.

Vannina les écoute en extase. Elle les reconnaît toutes. Ce sont les mêmes qu'elle a entendues idéalement dans ses visions périodiques. Elle en est fascinée dans la réalité comme elle l'a été dans le rêve; et, de même qu'alors, elle finit par y répondre avec élan, par jeter à son tour un ardent aveu.

A peine en a-t-elle proféré les termes sacrés, elle faiblit. Son âme semble se fondre et s'anéantir. Elle laisse tomber sa tête langoureuse sur l'épaule d'Adrien.

L'avénement de la nuit s'est complété. Le ciel est jonché d'étoiles riantes, mais impuissantes à le rendre moins sombre.

La lune n'est pas levée encore. L'ombre enveloppe et emplit le belvédère. Rien ne rayonne plus dans la chambre, — si ce n'est la séraphique blancheur de Vannina et le regard enflammé des amants.

O nuit, je n'ai pas assez de l'épaisseur de tes voiles pour les dérober! O solitude, je n'ai pas assez de ton parfait recueillement pour les honorer! Je voudrais pouvoir les rendre encore plus invisibles! Je voudrais leur créer un sanctuaire encore plus merveilleux! Que n'ai-je à leur mettre au doigt l'anneau de Gygès! Que ne puis-je condenser autour d'eux la nuée d'Homère!

Grands poëtes du genre sacré, chefs illustres de nos bardes chrétiens, de nos chantres orthodoxes — lorsque, dans vos fables épiques, l'enchaînement des choses contraint votre muse austère de peindre un délire d'amour pareil à celui-ci, — vous frémissez de détresse et de honte; vous vous couvrez la tête de cendres, vous parlez de damnation, vous lancez l'anathème, vous nous représentez les deux anges gardiens des deux coupables se reculant d'auprès de leur âme déployant sombrement leurs ailes, et remontant désolés vers les cieux. Moi qui vous admire plus que personne, je ne saurais vous imiter en cela. D'abord, moi, je ne suis pas *sans péché*. Ensuite, je ne pourrai jamais me décider à croire qu'il n'y ait pas là-haut d'intarissables sources de miséricorde pour les faiblesses et les folies du cœur, même pour les moins légitimes. Non, si le ciel s'occupe de nous, veille sur nous, ce n'est pas pour nous condamner sans pitié quand nous sommes heureux par l'amour exagéré du prochain, quand notre faute, notre chute a son principe dans le plus entier dévouement. Non, si des génies, de bons génies sont préposés à la garde des âmes humaines, ce n'est pas pour les abandonner méchamment, lorsque, comme Prométhée, s'enivrant d'un feu illicite, hélas! autant que céleste elles sont plus heureuses du bonheur qu'elles donnent que de celui qu'elles reçoivent. — Lecteur, bien que vous n'aimiez pas les vers, je souhaiterais que la muse vînt à moi en ce moment; je chanterais, j'essaierais d'envoyer des strophes vivantes et nombreuses vers les chœurs des esprits e des étoiles; je les appellerais, je les inviterais à descendre, à s'incliner sur mon couple amoureux, à fraterniser avec lui, et à lui montrer d'avance la place qui l'attend parmi les trônes, les ardeurs et les dominations!

### VIII. — Au clair de la lune.

Une heure s'est écoulée. La lune se lève. Elle voit nos amants sortir à pas lents du kiosque en se tenant par la main. Ils vont s'asseoir sur un banc de la terrasse, à l'abri du plus touffu des orangers.

Là, reprenant quelques accoutumances du monde que d'ordinaire ils habitent, sans toutefois rien quitter de l'exaltation qui les a ravis à des régions plus élevées, ils se servent, pour penser et pour parler, de la parole et de la pensée humaine. Vannina se fait longuement raconter la *passion divine* du seigneur de son cœur, et les phases de sa résurrection d'entre les morts. A chaque détail elle se récrie, tantôt de frayeur tantôt de bonheur. Elle se croit obligée de reconnaître, dans ce prodigieux événement qui les réunit, les lie tous deux pour toujours lorsqu'ils semblaient séparés à jamais, un caractère décidé de prédestination évangélique, une empreinte immédiate du souffle de Dieu. Elle serait tentée de proférer le populaire axiome du fatalisme oriental : — C'était écrit !

Puis, à son tour, elle dit la légende de ses douleurs à elle, de son désespoir étrange et audacieux. Elle retrace les bouleversements de son âme et de sa raison ; les orages de son repentir, l'enfer de ses regrets. Elle se montre surtout planant comme une insensée au-dessus du convoi funèbre, et s'arrachant le cœur pour le jeter tout palpitant sur la bière. Elle peint le chaos des incantations fanatiques dont sa démence a poursuivi le mort...

A ce tableau, à cette confession, Adrien, dans sa joie progressive, est comme frappé d'un trait de lumière... Renchérissant sur l'élan superstitieux de sa fataliste bien-aimée, il prétend qu'il était bien mort, que ce n'était nullement une léthargie temporaire, et que c'est Vannina elle seule, Vannina avec sa magie d'amour, Vannina épanchant sur la bière l'immense flot de ses regrets et de ses désirs, qui a restitué la chaleur vitale à ses veines glacées, qui a ramené son âme enfuie, qui en un mot l'a ressuscité. Il dit qu'il a dans sa seconde existence plus de force et de feu que dans les meilleurs temps de la première. Il proclame que jamais le sein d'un homme n'a été inondé d'une vie plus intense et plus durable.

Vannina veut bien partager cette illusion quant au genre de puissance qui l'a tiré du tombeau; elle veut bien se laisser aller à croire qu'elle a joué envers lui le rôle du Christ envers Lazare; mais elle ne s'illusionne pas de même, quant à la question de santé et de longévité, quant à la continuation de l'influence du miracle. Elle considère avec une certaine inquiétude les émotions dévorantes par lesquelles son ami vient de passer ; celles non moins fortes où il se trouve encore; et elle tremble et elle se prend à concevoir les plus vives alarmes sur l'avenir de sa santé à ce sujet; elle se met à le questionner sans fin, à le chapitrer, à le gourmander avec une persécution charmante. Elle couve d'une sollicitude de mère l'intérêt de cette chère santé. Adrien recueille avidement ces profusions de tendresse; il en savoure la flamme à longs traits, et il promet, il jure d'obéir aussi longtemps que l'amour de son ange devra régner.

— J'espère bien, dit Vannina, que vous ne le jugez pas accessible à la tentation d'abdiquer.

Tenez, mon ami, continue-t-elle en se faisant plus sérieuse et d'un accent profond : que je vous révèle donc ce que c'est que mon amour, combien il a d'étendue, combien il absorbe tout en moi, combien il a de quoi satisfaire à l'adorable exigence du vôtre! Vous savez si j'étais attachée aux lois du devoir et aux rigidités de la vertu, si je plaçais là mon orgueil et ma gloire, si la seule pensée de trahir un homme comme M. d'Oppède me révoltait et m'épouvantait... Eh bien! voilà que je vous aime, et que je vous aime assez pour faire tout cela sans remords, sans repentir, sans avoir horreur de moi, sans me trouver malheureuse... mieux encore! en m'estimant très-heureuse de réaliser ainsi vos rêves de bonheur, en me sentant orgueilleuse et glorieuse d'être adorée de vous, d'être tout pour vous! Oui, je vous aime tant que le remords n'ose pas m'approcher! Vous remplissez tellement mon cœur qu'il n'y a plus en lui de place pour une autre puissance!... Me repentir de vous aimer! Ah! je ne le pourrais que si jamais l'idée d'une autre femme... Allons, mon ami, ne vous récriez pas; pardonnez-moi. Hélas! ce ce n'est pas de ce soir que je suis jalouse de vous!

— Jalouse? Eh! quoi, vous l'étiez même avant...

— Oui, mon Adrien, oui, même avant qu'il me fût tout à fait permis de l'être. Vous jugez bien que maintenant cela est monté au comble. Oh! maintenant, voyez-vous, il me

semble que vous êtes ma propriété inviolable ; il me semble que je devrais avoir droit de vie et de mort sur quiconque aurait la moindre prétention sur vous !

— Chère Vannina, que vous me ravissez ! Quel ange êtes-vous donc pour m'ouvrir ainsi à chaque instant un ciel nouveau !

— Que dites-vous, mon ami ? Comment ! vous voilà tout joyeux d'apprendre que j'ai la douloureuse faiblesse d'être jalouse ? Vous vous réjouissez d'un mal qui peut entraîner pour moi les plus affreux tourments !

— Mais moi, je suis sûr de ne jamais vous causer le plus mince tourment de ce genre. Et puis, moi aussi, je suis né jaloux, violemment jaloux. Or, je n'ai plus peur que vous hésitiez à me pardonner cette infirmité fâcheuse, puisque j'apprends que vous la partagez. Donc, vous le comprenez, j'ai doublement raison d'être joyeux.

— Vous aussi, vous êtes né jaloux? — Tant mieux ! — Et le seriez-vous bien fort? — Jusqu'à quel point? Voyons. Dites.

— Je le serais au point de souffrir mort et passion si vous aviez avec un autre homme que moi, je ne dis pas une coupable liaison d'amour infidèle, mais seulement un vertueux commerce de calme et pure amitié. Et vous, est-ce que vous pourriez me voir sans ombrage m'engager dans des conditions de simple amitié avec avec une autre femme?

— Non, non ! Car c'est d'abord. car c'est avant tout de l'âme de ce qu'on aime, de son âme immortelle, qu'il est légitime et raisonnable de se sentir, de se montrer exclusivement jaloux. Félicitons-nous, mon ami : vous et moi nous pensons bien. — Mais revenons. — Vous avez prétendu que je vous pardonnerais, sans me faire prier, votre jalousie. C'est une question. Ne dois-je pas m'en offenser un peu? Ma dignité...

— Vous ne le devez pas. Il y a deux espèces de jalousie : il y a celle des méchants, il y a celle des bons. La mienne est, sans vanité, je crois, de la seconde espèce. Elle n'a rien d'injurieux pour vous. Elle est de la meilleure intelligence avec ma foi en vous, avec mon saint respect envers vous. Elle n'a sa source que dans le sentiment de mon infériorité.

— Votre infériorité ! Est-ce qu'à votre compte je suis malhabile à démêler si une âme est supérieure? Aurais-je pu, avec l'orgueil et la pureté que vous me savez, prendre de l'amour pour vous, si d'avance je n'avais deviné que vous êtes une âme d'élite? Noble esprit, cœur loyal, grand carac-

tère, ah! selon ma pensée, vous ne serez jamais au-dessous de votre destinée, si haute qu'elle puisse devenir!

— Comme vous me couronnez, mon Dieu! Au reste, je l'avouerai : je puis, en effet, valoir beaucoup; mais c'est uniquement par le zèle et la constance de mon amour. — A mon tour, maintenant, de me demander si je vous pardonnerai facilement votre jalousie. Je l'accuse de naître d'un manque de confiance en moi. Certainement, elle ne peut provenir d'une défiance de vous-même.

— Hélas! pourquoi non?

— Vous? vous défier de vous-même? De la sûreté de votre empire? Allons, c'est impossible; avec votre pénétration d'ange, vous ne pouvez vous empêcher de vous bien connaître. Vous qui parliez de grandeurs morales, nommez donc celles que vous n'avez pas!

—Mon ami, est-ce que c'est assez qu'une femme soit grande moralement pour ne jamais perdre sa loyauté d'amour?

— Mais votre beauté, juste ciel!

— Ma beauté! elle est si extraordinaire? Et puis, d'ailleurs, quoi de si fragile?

— Mais il y a même dans votre beauté visible quelque chose qui tient du principe immatériel, et qui est, par conséquent, impérissable! Il y a un charme, une magie, qui est comme le reflet, comme l'écho des harmonies et des rayons de votre âme, et que vous conserverez toujours, dussiez-vous vivre mille ans! Non, vous ne connaissez pas tout ce que vous possédez de merveille et d'éclat! Je ne le connais pas encore moi-même; et je crains bien de n'en savoir jamais le dernier mot. Chaque fois que votre vue m'a été accordée, ça été toujours pour mon amour un étonnement profond de découvrir en vous de nouvelles grâces, des attractions imprévues. Votre personne, sans jamais s'écarter du plus vrai naturel, a le don de s'enrichir toujours d'un attrait nouveau. Plusieurs fois, en vous quittant, j'ai cru vous bien connaître, j'ai cru savoir au complet le poëme de vos perfections, de votre chère beauté; eh bien, non! en vous revoyant, j'ai toujours découvert des mouvements, des gestes, des regards, des accents, des aspects, des flexions, des poses, que je ne vous connaissais pas, que, sans doute, vous n'aviez pas eus jusqu'alors. A l'enchantement inouï de rester pour moi la même, vous joignez le prestige de vous renouveler incessamment, comme une fée qui réunit en soi les séductions de toutes

les fées séduisantes. Votre beauté est l'égale du génie : elle a, comme lui, la variété infinie dans l'unité absolue! Ce qui fait, ma tendre reine, que l'adoration où je suis à cette heure ne m'est pas seulement inspirée par le présent; ce qui fait que je vous adore, en outre, de souvenir et d'avenir!

Poursuivez, mon Adrien : courage! avec tant d'éloquence, vous ne pouvez manquer de me guérir du penchant que j'ai à me défier de moi.

Vous raillez, mauvais! Mais vous comptez en vain me donner le change. Si vous êtes jaloux, c'est bien moins parce que vous vous défiez de vous que parce que vous n'avez pas assez de confiance en moi.

— J'ai toute confiance en vous : gardez-vous d'en douter.

— Cependant j'ai peur. — Vous êtes un homme, vous êtes d'un sexe égoïste et grossier, qui a la conscience étonnamment large à l'égard de ses méfaits en amour, aussi large qu'il l'a étroite à l'égard des nôtres. Les hommes, tout en commettant des infidélités qui, pour être passagères et uniquement sensuelles, n'en sont pas moins réelles, ont la prétention de n'être pas coupables envers nous. Ils disent que ce qui doit seul nous importer, c'est que leur cœur ne cesse pas d'être à nous. Ils déclarent que nous devons fermer les yeux sur le reste.

— Quoi! Vannina, vous qui me grandissiez tout à l'heure au delà des proportions humaines, vous vous plaisez maintenant à me rabaisser au niveau des âmes communes? Souvenez-vous donc que, maintes fois, dans nos premières causeries intimes, je vous ai exprimé, autant que je pouvais le faire dans ce temps-là, une grande pitié et un grand mépris pour les insensés et les faibles qui font deux parts de leur amour, qui, au lieu d'ennoblir les sens en les rendant les ministres et les interprètes du cœur, les dégradent en les séparant de lui, les souillent en ne leur laissant d'autre sujet qu'eux-mêmes. Vous paraissiez alors me complimenter tout bas de ce mépris, de cette pitié, et me croire incapable d'imiter la foule infirme que je flétrissais. Et c'est ce jourd'hui, ce soir, ce moment que vous attendiez pour ne plus avoir de moi cette noble et juste opinion? Vous l'abjurez? vous ne l'avez plus?

— Oh! si, si! je l'ai toujours! mais j'ai besoin de m'y asseoir, de m'y affermir. Parlez, parlez; prêchez-moi, quitte à ne plus prêcher qu'une convertie.

— Eh bien, que je vous le redise d'une manière plus explicite que par le passé : je suis ainsi fait qu'il m'est littérale ment impossible de séparer les sens du cœur. Dans les adorations de mes yeux, il y a la flamme de mon cœur ; dans les dilections de ma pensée, il y a le feu de mes sens. — Je n'ai aucun mérite à cela, aucun mérite chevaleresque ; je suis ainsi fait, c'est ma nature. — Vous êtes la seule ; vous avez été, vous serez la seule. — L'idée d'un simple et furtif serrement de main avec vous fera toujours pâlir celle des plus entières et des plus longues voluptés en dehors de notre passion. Il n'y a que votre présence réelle ou idéale, que votre souvenir, que votre image, qui me puisse émouvoir, qui puisse me faire éprouver, non-seulement le plus grand embrâsement, mais même la plus vague rêverie. Je frissonne de dégoût rien qu'à songer au mal-être moral, aux remords qui me saisiraient, si j'étais capable de chercher une seule fois un apaisement infidèle pour mes folles effervescences de jeune homme ! Ah ! j'enterrerais là mon bonheur plus encore que le vôtre !

— Adrien, Adrien ! Désormais, j'aurai en vous une foi aveugle. Désormais, je croirai à vous comme à Dieu. — Oh ! que j'aurai toujours besoin de vous voir là, tout contre moi, de vous entendre, à voix vibrante et voilée, m'expliquer ainsi votre passion ! Oh ! vous sentir ainsi appuyé sur moi avec béatitude, et oublier la terre ensemble !... Comme j'adore votre regard trempé d'amour et si pénétrant ! Comme j'aime le fluide électrique qui s'échappe de vos cheveux, quand ma main y plonge ainsi. — Puissances du ciel ! C'est vous seules qui savez combien je l'idolâtre ! combien je le déifie ! comme tout mon être idéal se prosterne devant le sien ! et combien pour lui mon cœur ose se dérober de feu céleste !

Des demi-silences dont je ne saurais traduire la poésie entrecoupaient ces jeunes, ces fougueux, ces égarants discours. La lumière de la lune, qui ressemble tant à la lumière que l'on voit dans les rêves propices, redoublait de sérénité vaporeuse et fantastique. Les orangers continuaient de prodiguer leurs parfums. — La bonne et douce chose de délirer d'amour dans les parfums d'orangers !

— Vienne maintenant le malheur ! dit le chevalier, le front haut, d'un ton à la fois mélancolique et vaillant ; il ne me saisira plus désarmé. Je suis fort, j'ai de quoi lui résister. S'il me renverse encore, du moins il ne me tuera

plus. J'ai des talismans réparateurs qui m'aideront à me relever et à reprendre des forces contre lui... j'ai à moi tout l'amour, toute la confiance, toute la volonté de Vannina! Qu'il vienne s'attaquer à ma fortune d'amant; qu'il me contraigne à traverser les plus longs, les plus arides déserts de l'absence... Ah! sans doute, je saignerai, je pleurerai, j'endurerai mille tortures! Mais il ne me réduira pas! Mais, à défaut d'être invulnérable e serai invincible! Mais je le brave, parce que, s'il a toujours le pouvoir de me faire horriblement souffrir, il ne peut plus cependant m'infliger la souffrance qui m'a déjà écrasé, la seule qui m'écraserait encore : celle de n'être pas aimé de vous! Je le brave, je le défie, parce que je suis sûr à présent de ne pas mourir sans avoir été aimé de vous... Que la destinée s'acharne donc après mon avenir, qu'elle soit avare envers lui d'heures fortunées qu'elle le dépouille de toutes celles auxquelles nous avons droit... Mais qu'elle le sache : elle est à jamais impuissante à me frustrer du bonheur de cette soirée; elle ne pourra pas faire que cette soirée n'ait pas été; que, durant son cours, je n'aie pas été surhumainement heureux! Non, ce bien, on ne me l'ôtera pas!

— Ami chéri, ayez bon espoir, dit Vannina. Assurément, le malheur nous guette. Ah! il doit nous destiner de funestes atteintes. Mais nous les détournerons; nous ferons en sorte qu'elles soient sans portée. — Je vous prouverai que mon amour n'est pas plus étranger à l'action qu'à la contemplation. Dès demain, j'abandonnerai cette maison pour la vôtre, et tous deux nous nous hâterons de quitter Paris et la France. Notre cœur dira, avec un poëte que vous goûtez:

Que m'importent la France et son faste inutile!
Ma patrie est aux lieux où j'aimerai tranquille.

Je n'hésiterai pas une seconde à risquer l'éclat de cette démarche hardie et criminelle. La passion a ses devoirs comme la froide vertu. Je vous aime: donc, je dois être à vous; donc, je dois me conduire entièrement selon mes vœux. Je ne serais excusable de ne pas fuir que si une mission de mère me le défendait; que si un obstacle matériel me barrait invinciblement le chemin. — Hélas! qu'il est heureux que je n'aie point d'enfant! et qu'il est à propos que vous et moi soyons si loin de la pauvreté!

— Rester dorénavant sous le toit de M. d'Oppède serait

indigne de moi, de vous et de lui. Ce serait nous trahir tous les trois. C'est bien assez de ne trahir que lui! Mon Dieu, mon Dieu! une trahison de moi à lui? Qui l'aurait prévu? Je veux au moins tâcher de ne pas le trahir trop bassement. C'est un homme franc et ouvert; il mérite qu'on lui fasse une guerre ouverte et franche. Mais ai-je le droit de lui déclarer la guerre? Est-ce qu'il y aura là de la franchise? Non, il n'y aura là que de l'audace. Il me méprisera, et il fera bien. Pourquoi, pourquoi n'ai-je pas affaire à un fourbe et à un indigne? Alors, je n'userais que de représailles! alors j'aurais l'intime satisfaction de n'être point traître!

— Ma chère Vannina, je vous en conjure, taisez-vous! ne dites pas des choses qui tendraient à vous déprécier. Notre union plus que toute autre a sa pureté et sa grandeur, qu'il faut éviter de profaner.

— Mon Dieu! ami, pardonnez-moi; et surtout veuillez ne vous méprendre en rien sur le sens de mes paroles. Ce que j'éprouve, ce que j'exprime, ce n'est pas du remords, ce n'est pas de la repentance: je vous le dis, je vous aime trop pour en avoir. C'est simplement de la tristesse, une tristesse un peu sombre; c'est un noble regret que vous ne blâmerez pas, j'ose le croire. Ah! laïssez-le-moi répéter: Pourquoi monsieur d'Oppède est-il le meilleur des hommes? Pourquoi n'est-il pas né lâche et méchant?

— C'est moi, ma grande amie, qui dois prier que l'on me pardonne. C'est moi qui vous ai provoquée à l'amertume et aux pensées noires. Qu'avais-je besoin de susciter l'idée du malheur, juste au moment où vous étiez si heureuse de mon bonheur! J'ai eu tort, j'ai eu tort.

Comment de mauvais présages ont-ils bien pu venir rôder autour des gloires d'une telle soirée?... Puisque vous m'aimez, tout doit nous réussir. Puisque je tiens enfin ma pierre philosophale, mon grand œuvre, tout nous obéira, tout se pliera à l'impulsion de nos souhaits. Ce vaste et divin sourire du firmament et des étoiles sur nos têtes, ne vous semble-t-il pas plus spécialement pour nous que pour les autres créatures? Ne vous dit-il pas que nous sommes des êtres privilégiés? Mon ange, mon ange, nous dominons notre destinée. Nous sommes providentiellement, fatalement heureux!.

Ici Vannina, retirant avec précipitation ses mains d'entre celles du chevalier, se recule en sursaut d'auprès de lui. Un râle sourd frémit dans sa gorge. Elle tremble de peur...

## IX. — La Chute d'un homme.

— Qu'avez-vous donc, chère amie?

— J'ai, — répond-elle d'une voix strangulée, — j'ai que M. le marquis d'Oppède va nous apparaître dans une minute. Une voiture vient d'entrer dans la cour. Entendez-vous piaffer les chevaux? — On monte les escaliers. — C'est son pas. — Et cependant il m'avait fait prévenir qu'il ne reviendrait que demain soir. — Oh! vous avez raison: il y a de la fatalité dans notre amour; mais de la fatalité atroce et railleuse. Que va-t-il penser? Que va-t-il dire et faire? Comment oserai-je soutenir ses regards? Il me semble déjà qu'il sait tout, qu'il a tout deviné. Dieu! j'ai honte. — Et pourtant quelle femme à ma place n'aurait pas succombé! —Mon ami, oh! comme j'ai peur! Je vous en supplie, cachez-vous.

— Me cacher? mais ce serait le comble de la démence. Revenez à vous, au nom du ciel. Qu'y a-t-il d'étrange à ce que je sois chez vous? Le marquis n'a jamais été ombragé de m'y voir. Allons, bon ange, prenez une contenance calme, un air tranquille .. Il ne soupçonne et ne souçonnera rien, croyez-m'en.

— Mais, moi! de la dissimulation!

— Pour ce soir seulement, mon amie, puisque nous partons demain.— Vous remettez-vous un peu?

—Non: je frissonne toujours. Cher Adrien, tenez, c'est vous qui l'aborderez, qui lui parlerez. Moi, je ne pourrais pas, j'ai trop de honte. Je suis trop égarée. — Surtout mon Adrien, soyez prudent. Ne l'irritez pas, ne vous exposez pas.

— Mon amie, votre trouble seul est à craindre; si vous vous calmez, tout ira bien.

En effet le marquis monte...

Et, s'il est loin d'être agité par des soupçons positifs, comme le redoute Vannina, il n'est pas non plus dans la complète sécurité d'esprit que lui suppose Adrien. Ses gens viennent de lui dire, quand il a demandé la marquise, qu'elle était à son belvédère en compagnie d'un inconnu, et il a remarqué, en levant les yeux vers l'endroit désigné, qu'aucune lumière n'y brillait, malgré la nuit close. Cette singularité l'offusque et l'intrigue fâcheusement: d'autant plus que c'est la pre-

mière fois que sa quiétude maritale s'imagine avoir sujet de s'altérer. Néanmoins, il combat de tout son pouvoir les vagues inductions de sa subite méfiance. Il les accuse de sotte calomnie. Il se flatte qu'au lieu de trouver scandaleusement blottis dans le kiosque sombre sa femme et le quidam suspect, il va les voir se promenant tous deux à découvert sur la terrasse.

Cependant le chevalier, qui a si bien recommandé à la marquise d'être calme, ne l'est pas lui-même aussi intégralement qu'il le voudrait. Il est bien vrai qu'il n'entrevoit en réalité aucun sujet d'alarme sérieuse, mais il éprouve quelque chose de semblable à ce malaise instinctif, indéfini, qui, aux approches d'un danger encore inconnu, avertit toujours les gens de complexion fine de se tenir sur leurs gardes. Et cela se comprend : si brave de cœur et de sang que l'on soit, — lorsqu'on est quasi surpris dans un entretien antimarital par la survenue à peu près inopinée du mari, — quand même on serait persuadé que le fâcheux survient innocemment, sans préméditation, sans songer à mal, — il est difficile de ne pas séntir naître en soi une attention inquiète, une soucieuse vigilance, parfois même un léger frisson.

Il est bien entendu que ce n'est pas *l'homme*, que ce n'est pas la *personne* qui impose ainsi, mais l'ordre moral dont tout mari est le représentant, mais la société vengeresse qui se tient derrière lui, invisible et menaçante. Un mari vulgaire et ridicule produit cet effet tout autant qu'un mari respectable et redoutable. — Il en est de même lorsque l'on conspire : si, en cheminant avec un complice, on se trouve tout à coup nez à nez avec un honnête gendarme, lequel ne pense pas à vous, on ne soutient guère, sans pâlir, l'aspect inattendu de ce représentant du gouvernement établi, du pouvoir exécutif, si incongru qu'il soit dans sa personne, si habitué qu'on soit à se gausser des bons gendarmes.

Le marquis met le pied sur la terrasse, et son généreux cœur se soulage, en y voyant à découvert sa femme et l'inconnu dans une attitude normale.

Le chevalier marche au-devant de lui, et, du ton le plus aisé du monde, lui souhaite le bonsoir et s'informe de sa santé.

Vannina ne cesse pas de trembler. Dans sa frayeur, elle se figure qu'Adrien perd la raison d'aller ainsi, faible et malade encore, affronter un homme qui regorge de vigueur. Elle se

représente son amant attaqué, meurtri, mis en lambeaux, et précipité du haut de la terrasse par son mari...

A la voix du chevalier, le marquis s'est arrêté, investi de stupéfaction. — Entendre et reconnaître la voix de celui dont il a vu trois jours auparavant le service mortuaire! Récusant le témoignage de ses oreilles, il tire brusquement Saint-Contest par le bras et l'entraine à une place où le feuillage des orangers n'intercepte rien des splendides rayons de la pleine lune. Là, front contre front, souffle contre souffle, il le dévisage...

Il pâlit affreusement. Il lâche d'une main flasque et glacée le bras de Saint-Contest. Ses dents claquent. Il essaye de crier ; mais ses cris, à peine formés, avortent dans sa poitrine. Ses jarrets fléchissent. Assailli, environné, abîmé d'épouvantements, il fuit à reculons,— mais avec une lourde lenteur, — mais les jambes plombées, paralysées, — comme dans un songe morbide. Il va ainsi en arrière jusqu'à l'ouverture de l'escalier. Alors, le sol lui manquant, il trébuche et tombe à la renverse de tout son poids. Sa tête bondit sur les marches et se fend à leurs angles aigus.

Adrien et Vannina, que leur trop grande occupation d'eux-mêmes n'avait pas laissés en état de prévoir la catastrophe, sortent enfin de la profonde stupeur qu'elle leur a causée, et s'élancent vers le marquis en appelant du secours.

On se hâte... on relève, on emporte, on étend sur son lit M. le marquis d'Oppède, qui ne donne aucun signe de vie.

Une heure après, il n'avait pas encore repris connaissance... Et un médecin, debout à son chevet, ne paraissait point admettre la possibilité d'une guérison.

## X. — Dénoûment très-moral.

Le pauvre marquis mourut au bout de huit jours. L'action simultanée de son épouvante et de ses meurtrissures avait déterminé d'inapaisables perturbations dans ses organes cérébraux.

Durant toute sa maladie, la marquise le soigna elle-même avec un zèle expiatoire, avec un empressement, un dévouement stimulés par les alarmes de sa conscience qui lui criait de ne pas se faire la complice, — au moins dans ses actes, — du criminel espoir dont elle était l'esclave dans sa pensée, et dont

elle ne pouvait s'empêcher d'ouïr la voix charmeresse malgré tous les efforts qu'elle faisait pour ne les point écouter.

M. d'Oppède, au milieu de ses souffrances et de ses démences, eut des intervalles de lucidité, pendant lesquels il put distinguer les soins touchants que lui prodiguait sa femme, et y répondait par des regards d'affectueuse admiration, par des signes, et quelquefois même des mots de bonté reconnaissante.

Dans un de ces moments-là, il lui dit :

— Ne te désole pas tant, ma pauvre enfant. Il est peut-être convenable que je meure. Si je vivais, tu aurais peut-être un mari fou. Ce n'est pas uniquement ma chute qui en serait la cause; car, elle-même n'a été que le résultat de deux accès de folie. Croirais-tu qu'en montant les escaliers, je ressentais un déplaisir absurde et injurieux d'avoir vu le kiosque sans lumière, et qu'en arrivant sur la terrasse, ma raison se dérangea au point que je m'imaginai voir debout devant moi, parlant et agissant, le chevalier de Saint-Contest, mort et enterré...

Dans un autre de ces mêmes instants, il lui dit encore :

— Hélas! ma chère enfant, il me vient une idée qui me fait déplorer plus que jamais la perte de l'excellent chevalier. Tu es encore bien jeune et bien belle; tu as longtemps à l'être; il est donc présumable... Oh! je te jure que je dis cela sans amertume et sans nul dépit vaniteux!... Il est très-présumable qu'après avoir consacré des semaines, des mois (des années, si tu veux), à me pleurer, tu ne seras pas éloignée de prendre un second mari. Ah! quel dommage que le digne chevalier ne soit plus de ce monde! Tu auras de la peine à me donner un successeur qui vaille ce garçon-là. Il t'aurait rendue incessamment heureuse, j'en ai l'intime persuasion. Nuls ne sont susceptibles de faire de bons maris comme ces fous chevaleresques et tendres, capables de mourir d'amour. — Ne me dis pas que sa passion pour sa cruelle inconnue l'aurait empêché de s'occuper de toi, de se ranger parmi les prétendants à ta main. Non, non, te sachant libre, il t'aurait vue sous un nouveau jour, avec d'autres yeux, et ton image aurait aisément détrôné dans son cœur celle de sa superbe Diane.

Pleine de trouble à ces paroles, Vannina eut à peine la force de lui rappeler que le médecin lui avait expressément recommandé le silence. Elle se hâta d'écarter la

lampe nocturne, afin qu'il ne s'aperçût pas de sa brûlante rougeur.

Ainsi, M. d'Oppède emporta au tombeau l'intégrité de sa sereine croyance à son bonheur d'époux. Il expira sans que le plus léger doute empoisonnât sa fin. Ce qui ne fut pas un médiocre motif de consolation pour Vannina.

Le chevalier, — cela n'étonnera personne, — s'exempta d'assister aux funérailles du marquis. Il n'aurait pas été assez certain de contenir dans une décente neutralité les secrets mouvements de son âme, et de ne point surprendre en soi quelque étincelle de joie impie. Il était trop religieux de la tombe pour se résoudre facilement à se mêler à des obsèques, lorsqu'il avait au cœur l'appréhension de pouvoir y être une seule minute sans honorer le mort.

Le soir du jour de l'enterrement, il alla visiter son ami d'Orbe, qui en l'apercevant, lui dit à brûle-pourpoint :

— Ha! ha! vous venez me demander des nouvelles du convoi. Vous voulez savoir à quoi vous en tenir sur l'accomplissement de toutes les formalités de la cérémonie. Vous êtes un peu inquiet, n'est-ce pas? Rassurez-vous. Votre aventure ne s'est nullement reproduite. M. d'Oppède ne s'est point réveillé et ne se réveillera point.

Justement confus, car son ami avait poussé droit à une idée qu'il essayait de se cacher à lui-même, Saint-Contest rougit beaucoup.

— Brisons là, fit-il. Je ne suis pas homme à me réjouir de la mort d'un autre; surtout quand cet autre laisse une mémoire noble et pure. Je regrette M. d'Oppède.

D'Orbe sourit, et déclama, avec une ironie bienveillante, ces deux vers de Corneille que tout le monde cite volontiers, même les gens qui n'ont jamais lu Corneille :

> O soupirs ! O respect ! Oh ! qu'il est doux de plaindre
> Le sort d'un ennemi, quand il n'est plus à craindre !

Adrien et Vannina n'osèrent se revoir qu'un mois après. ais ils s'écrivirent dès les premiers jours, et d'un style qui les aida à patienter. Quel fut le contentement de Vannina, lorsque Adrien, dans la plus longue de ses lettres, lui parla mariage, et le fit ardemment, naïvement, comme un candide jouvenceau! Quel triomphe! Ainsi, elle n'avait rien perdu de son auréole de dignité aux yeux d'un amant aimé sans mesure. Elle était toujours sa sainte. Il ne demandait pas

conseil aux lâches opinions du monde pour savoir s'il devait persévérer dans sa vénération et dans sa foi! Ainsi, elle était adorée au point de pouvoir amener, par la seule force de la passion, un adversaire déclaré du mariage à envisager désormais comme le comble du bonheur une chaîne conjugale avec elle!

Quand ils se revirent, Adrien réitéra ses instances. Elle les accueillit avec une joyeuse effusion; mais elle ajourna le sacrement à l'issue de son deuil qu'elle annonça vouloir faire complet. Elle en donna une raison à laquelle souscrivit le chevalier, quoiqu'en soupirant : elle dit que, ne pouvant accorder aux mânes du marquis un deuil intérieur proportionné à ses mérites, c'était bien le moins qu'elle observât rigoureusement les conditions du deuil extérieur.

Ce délai écoulé, — une belle soirée de septembre vit madame la marquise d'Oppède et M. le chevalier de Saint-Contest recevoir la bénédiction nuptiale dans la chapelle gothique du vieux château de Saint-Contest.

Patrie, 31 *janvier-7 mars* 1843.

---

# CRITIQUE THÉATRALE

## FEUILLETONS DE LA *PATRIE*

JANVIER-MARS 1843)

### I

**Odéon.** — Anniversaire de la naissance de Molière. — Première représentation de *Molière à Chambord*, comédie en quatre actes, en vers, par M. Auguste Desportes.

(18 janvier 1813).

Si, aujourd'hui, on faisait aux gens d'entendement cette originale question : — N'aimeriez-vous pas mieux avoir été Molière que Lous XIV ? — Tous, sans doute, n'y répondraient pas affirmativement ; mais nul d'entre eux ne s'en scandaliserait, nul peut-être ne s'en étonnerait. Bien qu'on nous accuse tous les jours de perdre le sens moral, et de n'avoir des yeux et de l'âme que pour le luxe et les jouissances matérielles, il faut cependant reconnaître une chose, c'est qu'en général, tout positifs que nous semblons être, nous aimons et nous respectons beaucoup plus la gloire que la puissance ; contrairement à nos vertueux pères qui, malgré leur belle réputation de moralité et de sentimentalité, croyaient, eux, infiniment plus à la puissance qu'à la gloire.

Que l'on soit pour l'affirmative ou pour la négative relativement à la question que nous venons de signaler, on sera du moins d'accord à l'unanimité sur un fait éloquent : on conviendra que, plus le temps a marché, plus la renommée du grand poëte-comédien s'est affermie et plus celle du

grand roi a penché vers la décadence. On ne s'est jamais avisé de contester Molière. On a souvent et passionnément contesté Louis XIV. Tout le monde avoue que le premier est grand par lui seul, par son seul génie. Nombre d'honnêtes gens prétendent que la grandeur du second est toute d'emprunt, toute de reflet, que chez lui grandeur et splendeur sont dues entièrement à son cadre radieux d'hommes illustres en tous genres : comme le prestige de certains portraits n'est dû qu'à la valeur éclatante des diamants qui les entourent.

Ces velléités de réflexions graves nous sont fort naturellement suggérées par le souvenir de la soirée que nous avons passée avant-hier à l'Odéon. Une représentation en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Molière a toujours par elle-même un charme touchant et solennel, indépendamment du mérite des acteurs et des impressions du public. Disons promptement qu'avant-hier, au second Théâtre-Français, public et acteurs ont joué et senti du meilleur de leur talent et de leur âme.

L'Odéon, pour fêter Molière, ne s'est point contenté de faire pour le mieux, c'est-à-dire de représenter deux des ouvrages du grand comique ; il a voulu de plus donner une pièce nouvelle en son honneur. C'était hasardeux ; mais l'absolution du succès a passé par là. *Molière à Chambord* a complétement réussi.

Ce n'est pas par les ressources et les qualités scéniques, par les combinaisons et les jeux de théâtre que se recommande l'œuvre de M. Auguste Desportes. Sous ce point de vue, elle est à peu près nulle. Comme l'on dit aujourd'hui, *ce n'est pas une pièce*. Cela est vrai ; mais en revanche c'est un très-beau et très-remarquable poëme dramatique. Ce qui manque à cette comédie en intérêt de fable, de situation et d'incidents, elle le récupère en intérêt de sentiments, d'émotions et d'idées. C'est bien quelque chose.

La cour est à Chambord. Molière, avec sa troupe, l'y a suivie nécessairement pour contribuer à ses plaisirs. Mais le grand roi est dans une phase de dédain et d'ennui. Il est resté froid aux dernières représentations des comédiens. Il a peu goûté la primeur du *Bourgeois Gentilhomme*. C'est bien là l'égoïste blasé dont Madame de Maintenon dira un jour avec tant de désespoir : — Ah ! cet homme n'est pas amusable !

Les seigneurs, singes pleins de zèle, se sont hâtés de

modeler leur attitude sur celle du maître, d'autant plus volontiers qu'ils ont à satisfaire la haine que nourrissent en eux les constantes et vaillantes satires du poëte à l'endroit de leurs vices effrontés et de leurs orgueilleux ridicules. — Molière souffre horriblement de ces déceptions. — Son ami Chapelle et la bonne Laforêt, par leur humeur gaie, bienveillante et philosophique, essayent en vain de le consoler et de lui relever le cœur. Il a encore bien d'autres sujets de souffrance.

C'est d'abord une sombre méfiance de soi-même, quelque doute amer sur l'infaillibilité de son génie, puis d'ardentes indignations, de généreuses révoltes contres les préjugés qui le mettent au banc de la société, lui si loyal, si bon, si ami du bien et du beau; puis, enfin, puis surtout, son douloureux et incurable amour pour sa femme Armande, cette infernale coquette, des trahisons de laquelle les mépris de la postérité le vengent désormais exemplairement. Un attrait réel caractérise les confidences qu'il fait à Chapelle; il y met tout son cœur et tout son esprit; il s'y montre parfois avec des allures de libre penseur, comme on est en droit de l'attendre d'un dissiple de Gassendi. On vient lui annoncer que le roi, qui le négligeait, se reprend d'attention pour lui et veut revoir son *Bourgeois gentilhomme*. Ce rayon de faveur le ranime. Son ancienne activité reparaît un moment. — Nous le voyons avec son Armande. Il a les plus raisonnables sujets de jalousie, mais il ne tient pas contre les cajoleries de l'enchanteresse; il se laisse leurrer et apaiser comme les pauvres maris qu'il a tant de fois bafoués sur la scène. De même que dans l'*Impromptu de Versailles*, il fait répéter sa troupe; et de petits marquis sont là, tournant, virant, se pavanant, ricanant. L'un d'eux qui est spécialement du genre précieux et raffiné, suffoque de colère de s'être vu nicher tout vif dans ses comédies.

Un autre, le marquis de Soyecourt, se déclare, au contraire, tout charmé en apprenant que le chasseur des *Fâcheux* a été copié sur lui-même; il trouve cela énormément honorable et glorieux. Il y a là une tirade pleine de verve et d'éclat sur les merveilles de la vénerie. — Molière est de nouveau en proie à ses soupçons jaloux. Lauzun, le brillant Lauzun, le Lauzun de la *grande Mademoiselle*, serre de près sa femme. Le malheureux mari charge son jeune élève Baron d'épier la coquette et le galant. Il apprend que des douceurs

ont été écoutées avec émotion, et qu'un rendez-vous est supposable. — Armande cependant a un retour de vertu et de tendresse conjugale. Seule avec Lauzun, elle résiste à ses ardents propos.

On entend survenir Molière... Elle supplie le beau seigneur de se cacher. Il n'y consent qu'après avoir arraché d'elle une manière d'aveu. Molière n'a rien vu; mais il devine à peu près tout. Il éclate en reproches. Il déplore sa vieillesse prématurée, il rappelle les désillusions amoureuses que François Ier, devenu vieux, a éprouvées, lui aussi, dans ce même château de Chambord. Il veut faire lire à sa femme deux vers que ce roi, qui se piquait de poésie, a gravés, dans un de ses moments d'amertume à l'égard du sexe féminin, sur une vitre d'un appartement qui est proche; ce sont les deux vers si populaires:

Souvent femme varie;
Bien fol est qui s'y fie.

Mais la porte vers laquelle il s'avance est justement celle du cabinet où se tient caché Lauzun. Tandis qu'Armande tâche de l'en éloigner, un domestique du comte arrive, et trahit la présence de son maître. Il y a ici des entrées et des sorties que l'on ne comprend guère. — Vient ensuite une entrevue de *Mademoiselle* avec son Lauzun. Elle lui exprime une tendresse qu'il feint de partager, et elle sort tout heureuse.

Demeuré seul, il se raille d'elle dans un monologue fort explicite. Molière, qui l'a entendu, paraît. Il flétrit énergiquement sa criminelle conduite envers les femmes en général et sa lâche hypocrisie envers la princesse en particulier. Il l'accable de vertueux outrages. Lauzun sourit de pitié, en disant qu'il ne peut songer à se mesurer avec lui *qui n'est pas noble*. Molière lui apprend, d'un ton d'écrasant triomphe, qu'il a dans les mains des lettres où sont les preuves flagrantes de sa liaison avec Mademoiselle, et qu'ainsi il pourrait bien aisément le punir de ses tentatives de séduction à l'égard d'Armande, en le perdant sans retour auprès du roi.

Mais il répugne à son grand cœur de se venger d'une aussi basse façon. Il déchire les scabreux papiers, et, du haut de son âme loyale, il dit au courtisan: — Suis-je noble? — Le comte, ému de regrets, lui tend la main. Le poëte ne l'accepte pas. — *Non*, dit-il, *non, vous et moi, ce serait déroger !*

Enfin, nous assistons au fameux déjeuner royal où l'histoire affirme que Molière s'est assis. Le roi, en lui concédant cet honneur, lui dit qu'il prétend l'indemniser des odieux dédains auxquels il est journellement en butte de la part des étourneaux de cour. Louis fait entrer tous les seigneurs qui voyant Molière assis à la table du monarque, se font à l'envi les échos des louanges que Sa Majesté lui donne. La pièce finit par un beau morceau oratoire dans lequel le poëte fait justice des infâmes calomnies dont il a souffert, se glorifiant hautement d'avoir dans *Tartufe* arboré le drapeau de la liberté de conscience et des droits de la pensée, d'avoir signalé tout un monde moral nouveau, puis s'abandonne au pressentiment de sa mort prochaine et prophétise l'immortalité de son nom.

Pourquoi donc a-t-on toujours la manie de faire grand bruit de la protection accordée par Louis XIV à Molière? Ça été plutôt une protection de caprice et de boutade, que de sentiment de conscience et jugement! Car, à l'heure où elle aurait dû apparaître dans toute sa force et son autorité, elle a fait honteusement défaut. Quand Molière est mort, *le rival du soleil* n'a pas eu le courage et la dignité de protéger ses funérailles. Il a laissé la superstition et le fanatisme ameuter la populace, et la pousser féroce et sacrilège contre l'humble cercueil du pauvre comédien. Il est vrai que le grand roi a été plus tard cruellement puni de cette lâcheté, que le sort lui a infligé la peine du talion. Lui aussi, il a eu ses funérailles insultées. La même populace hideuse poursuivit d'injures et de pierres le char qui emportait son corps à Saint-Denis. Le châtiment ne s'est pas arrêté là. Le viol qui en 93, s'est rué sur les tombes royales, a dévasté et souillé plus particulièrement la sienne. Il est tout simple qu'une plèbe forcenée à qui on permet d'outrager la majesté du génie finisse par se faire un jeu de léser, d'anéantir la majesté du trône.

Notre essai d'analyse l'a fait voir; la pièce est totalement dépourvue de nouveauté, de mouvement, d'invention dramatique. Ce n'est guère qu'une galerie de portraits groupés autour de la grande figure de Molière. Mais toute cette pauvreté, nous l'avons dit, est compensée par de grandes richesses d'éloquence et de passion, par la présence continuelle du fameux *vis comica* des classiques. Tout cela est revêtu d'un style qui n'est pas sans puissance; tout cela est

habillé de vers artistement faits, qui ne sont précisément d'aucune école, mais qui ont les qualités diverses des deux écoles rivales, de vers qui parfois semblent presque à leur place dans la bouche de Molière. La pièce n'a pas langui un seul instant.

Certes, il est beau à M. Auguste Desportes d'avoir attaché constamment pendant quatre actes, avec une telle absence de moyens scéniques, grâce à la seule force de son talent d'écrivain; mais il n'est pas moins beau au public de s'être laissé intéresser uniquement par de la noble poésie, de la pure littérature. Si les auteurs littéraires sont rares, les publics littéraires le sont peut-être encore plus.

Bouchet a rendu brillamment le personnage de Molière. On souhaiterait sans doute à son jeu plus de profondeur et de nuances; mais il est d'une belle mélancolie, d'une passion vraie et d'une parfaite distinction. Bouchet est un digne et charmant artiste. — Mme Rousset l'a bien secondé. — C'est Maubant qui remplit le rôle de Louis XIV; il y est convenable. — Tous les acteurs ont concouru avec un louable zèle au franc succès de la pièce.

Le spectacle avait commencé par les *Précieuses ridicules*. Il a été terminé par *M. de Pourceaugnac*. Monrose fils est très-amusant dans Mascarille. Il faut mentionner honorablement Dérosselle, Boileau, ainsi que Mlles France et Laurence.

*Pourceaugnac à l'Odéon*, petit intermède de complexion beaucoup trop innocente, à suscité quelques justes sifflets. Mais la solennité de la fête ne s'en est pas trouvée sérieusement compromise.

Toute la *comédie*, comme il est d'usage, s'est montrée dans la cérémonie finale. Le public a vu ces messieurs et ces dames d'un œil très bienveillant. A l'aspect de Bocage et de Mme Dorval, il s'est chaudement ému, et leur a fait un accueil qui a prouvé de reste son équitable et constante admiration pour ces deux talents de premier ordre.

Le Second Théâtre Français, par les travaux de son passé, était vraiment digne de fêter Molière. Espérons qu'il s'en rendra plus digne encore par ceux de son avenir.

## II

**Odéon.** — Rentrée de Mlle Georges. — *Rodogune.* — Première représentation des *Dominos verts*, comédie en un acte, en vers, de M. Napoléon d'Abrantès.

(30 janvier 1843).

Dernièrement, je feuilletais avec un jeune savant de mes amis un livre d'érudition moderne sur les bas-reliefs de la Grèce antique. J'avisai, parmi les planches de la fin, la gravure de l'un de ces bas-reliefs, qui représentait un homme et une femme de taille et de proportions colossales, ayant un visage des plus imposants, et se tenant assis côte à côte, d'une façon singulièrement large et majestueuse. D'autres personnages, hommes et femmes, étaient à quelques pas devant eux, portant des urnes, inclinant le corps, et paraissant les adorer. Ne voyant à ces deux géants aucun attribut spécial de divinité, je demandai s'ils étaient bien véritablement dieux. — Ils le sont en effet, me fut-il répondu; mais ils ne le sont pas de droit d'origine. Ils ne l'ont pas toujours été. Vous ne voyez là que des parvenus. Ils étaient d'abord simples mortels; et, si le destin les a faits dieux après leur mort, ça été pour les récompenser de leur honnête conduite pendant leur vie. C'était une superstition de l'antiquité païenne, que les honnêtes gens par excellence avaient l'avantage de passer dieux dans l'autre monde. Or, la première marque, le premier signe, le premier privilége de l'avènement à la divinité chez les anciens, était l'accroissement, le développement de la forme jusqu'à l'état gigantesque.

En vérité, je n'ai pu m'empêcher de songer à mon bas-relief et à son commentaire, lorsque, l'autre soir, j'ai contemplé Mlle Georges faisant sa rentrée sur la scène de l'Odéon. Je me suis dit, — sans y entendre malice — que, l'amplitude de ses proportions et le grandiose de sa stature lui ayant conféré de son vivant le premier degré de la divinité antique, elle aurait dû respecter toujours en elle ce sacré caractère, et ne jamais dévouer son talent qu'au service et au culte des grandes œuvres de notre passé classique, qui sont parvenues comme elle à une dimension de nature divine, dans l'admiration des hommes, grâce à leur excel-

lence intrinsèque, et aussi un peu à la consécration du temps.

Je ne voudrais pas du tout qu'on se méprît sur la signification de ma remontrance très-humble; je ne voudrais pas qu'on me soupçonnât de méconnaître un seul instant le talent considérable que Mlle Georges a déployé dans ceux de nos meilleurs drames modernes où elle a créé des rôles. Je ne prétends pas non plus nier ce talent, ce succès, que la valeur puissante, les mérites originaux des œuvres théâtrales d'une école, d'une rénovation dont je m'honore d'être, dans mon coin, l'un des zélateurs les plus fervents. Je ne veux que noter une observation faite et refaite partout : c'est que la turbulence et l'impétuosité de mouvement et d'action qui sont dans les mœurs de l'art nouveau, ne sauraient, comme la majesté sculpturale et la passion idéalement correcte et disciplinée qui font l'essence de l'art ancien, s'allier et s'harmoniser avec l'économie de la magnifique prestance, de l'ample noblesse de taille et de poses qui distinguent notre fameuse tragédienne, dont la fière beauté me paraît être, avant tout, selon les errements et dans les conditions de la statuaire.

Peu de rôles étaient aussi bons à choisir pour la rentrée de Mlle Georges que celui de Cléopâtre dans *Rodogune*. Par une fortune toute singulière, ce rôle de vieille tragédie classique, en outre des éléments de son genre, de son ordre, en outre de sa largeur poétique, des développements oratoires, et de sa simplicité d'intervention, contient les principaux éléments de fond, si non de forme, d'un rôle de drame contemporain : il en a tout le caractère sanglant et funèbre, tout l'enivrement de vengeance, toute l'effrayante monstruosité de crimes. Est-ce que Cléopâtre ne vous paraît pas la digne émule de Lucrèce Borgia? de Marie Tudor? de Marguerite de Bourgogne? Si elle disputait avec ces dernières de suprématie de forfaits, je crois qu'elle l'emporterait sur elles. Une mère qui se livre à des attentats homicides sur la personne de ses deux fils, qui fait égorger le premier, et qui tâche d'empoisonner l'autre dans une coupe nuptiale!.. O grand Corneille! que tu as donc bien fait de donner ta pièce du temps de nos pères, et de ne point t'en venir la produire en plein dix-neuvième siècle! Comme nos critiques vertueux auraient jappé à l'immoralité! Comme on t'aurait bravement accusé de vouloir ennoblir et embellir la scélératesse

et les scélérats! Pauvre grand homme, comme on t'aurait lapidé, toi et ton chef-d'œuvre!..

Depuis deux cents ans on a tout dit, on a épuisé les formules de l'éloge en l'honneur du cinquième acte de *Rodogune.* On n'a pas tari sur l'effet victorieux de sa grandeur si pathétique et si terrible, et ce n'est que justice et raison. Mais, selon moi, on a eu en même temps grandement tort de s'obstiner universellement à ne voir dans *Rodogune* que le cinquième acte, à dire que les quatre premiers ne sont que froideur, obscurité, longueur, embarras, ennui. Si le cinquième acte a tant d'effet, c'est que les autres le préparent, c'est qu'il les faut traverser pour y arriver, et ce n'est pas uniquement parce qu'il est de lui même très dominateur, parce qu'il est grand de sa propre nature. Ces actes que l'on a trop dédaignés, ce sont autant de vestibules, d'avenues, de labyrinthes, un peu longs, sans doute, un peu irréguliers, un peu obscurs parfois, mais d'un aspect saisissant, mystérieux et troublant, mais faisant frissonner d'avance, et annonçant bien les splendides horreurs du réceptacle infernal auquel ils aboutissent. Il ne faut pas être ingrat envers ces parties importantes de l'œuvre du maître; si l'on y rencontre de loin à loin des choses abruptes, mal agencées, des rudesses de forme et des imperfections de style, on est largement dédommagé par les solides et inconstestables beautés d'ordre suprême qu'a taillées là de sa forte main le Michel-Ange de la tragédie. Sans parler du sombre et féroce antagonisme des deux femmes, dont l'une demande à ses fils, pour preuve de piété filiale, le meurtre de leur princesse bien aimée, et dont l'autre exige de ses amants, pour témoignage d'amour, la perte de leur mère; sans nous arrêter sur les fatales confidences, sur les profonds et puissants monologues de Cléopâtre et de Rodogune; en n'envisageant que les élégiaques figures des deux princes, combien dans le caractère, dans l'amitié de ces deux frères si unis quoique rivaux, combien il y a de sujets d'être ému et d'admirer! Quelle tristesse amère et fataliste, quelle secrète et indéfinissable révélation de sa noire destinée chez Séleucus! Que de chevalerie chez Antiochus, qui, tout en refusant avec horreur d'accomplir ce que lui demandent respectivement l'une contre l'autre sa mère et sa maitresse, trouve moyen de forcer son cœur à toujours vénérer la première sans cesser d'être pieusement amoureux de la seconde!

Pour ma part, l'appréciation de ces belles choses, me fait mille fois comprendre l'excessive tendresse paternelle que le vieux Corneille avait vouée à sa *Rodogune*, le soin complaisant qu'il a pris de la déclarer au nombre des plus chéries de ses filles intellectuelles.

Cette nouvelle rentrée de Mlle Georges lui a mérité et obtenu l'un de ses plus éclatants triomphes. Nous n'avons besoin que d'un seul mot pour donner une idée du bon aloi de son succès : elle est toujours la même. C'est toujours le prodige d'intelligence et de puissance que vous savez. Les beaux vers semblent toujours plus beaux, rehaussés par la terrible harmonie de sa voix, par la science animée de sa diction. Sa tête royale, son geste olympien, ont des miracles d'expression qu'il faut renoncer à peindre. Allez la voir, allez l'entendre; et vous avouerez que le Second Théâtre est bien heureux de la dérober au premier.

Bouchet, qui jouait Antiochus, a mis remarquablement en relief toutes les qualités chevaleresques, loyales et souffrantes de son rôle. Achille faisait Séleucus. C'est un acteur d'avenir, plein de verve et de feu, muni d'un organe sonore et vibrant; quand il saura mieux gouverner sa fougue et réglementer ses moyens, il sera bien près d'avoir tout à fait du talent. Mme Darras est une Rodogune énergique et distinguée.

Le même soir a eu lieu la première représentation des *Dominos verts*. C'est un joli rien, un tout petit roman d'amour conjugal, sans trop de fadeur, jeté en rimes parfois négligées et faibles, souvent gracieuses. Ce chaste amour est encadré dans l'époque dissolue de la régence; c'est fort piquant. Milon et Mme Payre ont fait assaut de sensibilité et d'élégance.

L'Odéon ne se contente pas de donner fréquemment des pièces nouvelles; il en reprend très-volontiers d'anciennes, tant dans le répertoire du passé que dans celui du présent.

Par exemple, il a monté naguère le *Roi de Cocagne* cette vive bouffonnerie de Legrand; et, dimanche il nous a rendu *Clotilde*, ce fameux drame de Frédéric Soulié, joué par Bocage et Mme Dorval.

Quel laborieux théâtre! quels infatigables artistes! Que d'ensemble, d'accord dans leur zèle, dans leurs efforts, dans leurs travaux! — Vraiment, M. le directeur de l'Odéon doit être bien heureux ou bien content. Comme sa besogne

est simplifiée avec un tel personnel et un tel moral! Il n'a pas la peine de gouverner; il n'a que le plaisir de régner.

Eh bien, cependant, M. le directeur ne paraît ni content, ni heureux. Il n'a rien de cette humeur courtoise et bienveillante qu'inspirent habituellement le vrai bonheur et le pur contentement.

Nous avons su qu'il en a usé, ces jours derniers, d'une façon quelque peu dédaigneuse et pachalesque avec un bon garçon de nos amis, tout nouveau venu dans la critique théâtrale, religieux de l'art, et sachant admirer et louer, à une époque où le sens admiratif se perd d'heure en d'heure.

Nous avons vu à notre ami un étonnement assez amer; nous l'avons entendu nous dire d'un ton chagrin que M. le directeur n'était ni aimable ni poli; qu'il tranchait du Barbaja au petit pied; qu'il était presque aussi inabordable et rébarbatif que le célèbre impresario; qu'il devait pourtant se souvenir qu'un moment a existé dans le dix-neuvième siècle où, lui aussi, il était perdu dans les rangs des plus humbles soldats de la presse.

Nous avons calmé notre ami; nous lui avons fait observer qu'il était peut-être excusable à M. le directeur d'avoir le cœur enflé de la prospérité continue de son théâtre; que, tout en étant merveilleusement servi par l'intelligence et le labeur de ses comédiens, il pouvait bien toutefois revendiquer sa part méritoire d'action personnelle; que, les premiers instants d'enivrement passés, il reviendrait vite aux manières naturelles et cordiales qu'il avait sans doute lors de ses remarquables débuts dans le journalisme littéraire.

Vous, braves artistes du second théâtre, fins cavaliers, belles dames, faites donc un peu auprès de M. le directeur, ce que nous avons fait auprès de notre ami. Prêchez-le doucement, conjurez-le de rester un homme d'esprit; engagez-le à n'avoir plus, à ne plus montrer de superbe indifférence vis-à-vis des nouveaux embarqués dans les comptes rendus dramatiques; car, pour un qui saurait résister à des tentations d'injustes et ignobles représailles, vingt autres deviendraient les ennemis acharnés de votre fortune, Or, si prospère que soit l'Odéon, il a déjà quelque part de puissants et implacables ennemis, et il n'aura jamais trop d'amis pour se garder de leurs mauvais desseins, et pour se maintenir constamment dans les bonnes grâces de ce vieux sultan ombrageux et blasé qu'on nomme *le public*.

**Porte-Saint-Martin. — Première représentation des *Mille et une Nuits*, féerie en quatre actes et onze tableaux, de MM. Cogniard frères.**

Une immense affluence de spectateurs. — Toutes les variétés de la population de la grande ville, toutes celles du genre urbain comme du genre suburbain, ont là des représentants. Une extrême animation règne également parmi ces artistes et ces bourgeois, ces gens de lettres et ces gens du monde, ces prolétaires et ces industriels. Tous sont agîtés d'une curieuse impatience remplie de bonne humeur : tous paraissent avoir la certitude qu'ils vont extraordinaiment s'amuser, et on voit qu'ils brûlent de s'emparer de cet amusement si certain. Ce titre éblouissant — les *Mille et une Nuits*, — ce mot qui résume tout le côté séducteur du monde oriental, a suffi pour surexciter toutes ces imaginations de de nature si diverse, pour réveiller les plus endormis d'entre ces esprits, pour en aiguillonner les plus lents, pour faire prendre l'essor aux plus lourds, pour donner, en un mot, de l'imagination même à ceux d'entre les spectateurs qui n'en ont jamais eu.

La partie la moins bégueule de la chambrée, celle qui siége au parterre et au paradis, pour tromper sa dévorante impatience, pour donner le change à son besoin d'émotions, qui, du reste, n'offre rien d'hostile ni de menaçant, se met à entonner la *Marseillaise*; et vous êtes prévenu que nous l'entonnerons encore dans les entr'actes pour en charmer la longueur. La *Marseillaise* servant d'ouverture et d'intermède aux *Mille et une Nuits !* Concevez-vous quelque chose de plus délicieusement saugrenu? Voilà qui est fantastique! Trouvez-moi beaucoup de constrates de cette force-là!

Au fait, me direz-vous, contez-nous la pièce. A-t-elle répondu à cette attente passionnée? A-t-elle satisfait à l'énorme exigence de toutes ces fantaisies en émoi? — Oui et non. — Non, hélas! quant au poëme, au livret, à la partie très-secondaire. Oui, cent fois oui, quant à la partie principale, essentielle, quant aux tableaux, aux décors, aux costumes, aux changements à vue, aux machines, aux ballets, à la mise en scène, en un mot aux pompes du spectacle.

L'Opéra, avec sa royale subvention, n'arrive pas à faire

mieux que ce théâtre populaire abandonné à ses propres ressources.

Mettons-nons donc à notre aise avec cet honnête livret, si pur de prétention. Ne nous gênons pas plus pour lui qu'il ne s'est gêné pour nous. N'en faisons point l'analyse. Contentons-nous de quelques rapides indications.

Le matin de la mille-et-unième nuit s'est levé. La pauvre Schéerazade est à bout d'inventions et d'histoires. Son esprit et sa mémoire épuisés ne lui fournissent plus rien. Désarmée ainsi du charme suprême qui jusqu'alors a été assez puissant pour assoupir la manie sanguinaire du sultan Schariar, elle cherche vainement des chances de salut dans son dévouement d'épouse et dans son courage de femme vertueuse; elle essaie vainement de dominer son maître et seigneur en osant lui parler le langage de la vérité et de la raison. Schariar tombe dans des accès de rage atroce en s'entendant reprocher les lâches vexations qu'il inflige à son malheureux peuple; sans plus de façon, il fait incontinent couper le cou à sa femme ainsi qu'à la sœur de celle-ci; il fait de plus arracher la langue au grand-vizir. Mais le ciel s'émeut de tant de forfaits. Il intervient sous la forme du génie du Gange qui annonce à Schariar et à son favori qu'en punition des crimes que l'un a commis et que l'autre a laissé commettre, l'un et l'autre vont déchoir de leur puissance, et descendre au niveau des plus misérables mortels.

Ainsi dit, ainsi fait. Nous voyons le maître et le favori se réveiller ensemble au bord de la mer sous des habits et dans la condition de pauvres pêcheurs. A partir de ce moment, se déroule une série d'épreuves, de voyages, d'aventures, d'enchantements, de catastrophes, à travers lesquels le sultan et son compagnon poursuivent, pleins de regret, de repentance et d'amour, les âmes de Schéerazade et de Dinarzade, qui, obéissant aux lois de la métempsychose animent tour à tour des esclaves grecques, des fleurs, des colombes. Nous parcourons ainsi à peu près tout l'Orient. Nous allons au pays des singes, puis en Chine, à Nankin, puis, dans l'île des femmes-fleurs; puis en Perse, à Ispahan. Nous coudoyons beaucoup de sorciers; nous employons beaucoup de talismans, entre autres la tant désirable *lampe merveilleuse*. Il va sans dire qu'à la fin tout s'arrange pour le mieux.

Nous regrettons de n'être ni peintre, ni chorégraphe, pour vous initier aux magnificences des décorations et aux

miracles de la mise en scène. C'est cela qui mériterait d'être analysé scrupuleusement et consciencieusement! Il y a une superbe forêt enchantée qui nous a paru la réalisation parfaite de la forêt du Tasse. Il y a une vue de la ville de Nankin, une course nocturne avec évolutions de lanternes chinoises, un cimetière indien éclairé obliquement par la lune, et un débordement du Gange submergeant ledit cimetière, qui certainement vont de pair avec les plus illusionnantes merveilles du Diorama. Il y a enfin onze tableaux, onze prodiges que l'assemblée entière a salués de longs applaudissements.

Le corps de ballet s'est distingué. Les danses sont variées et pittoresques. On a spécialement remarqué M[lle] Noblet et la famille Laurençon.

Une vogue glorieuse et fructueuse est assurée aux *Mille et une Nuits*... surtout si l'on a le bon esprit d'émonder tout le parasite et l'ennuyeux du dialogue. — Hélas! que n'a-t-on fait de la chose une pantomime! — Nous conseillons aussi à l'administration de s'arranger de manière à ce que désormais le spectacle soit terminé avant deux heures du matin.

MM. Cogniard, qui ont fait leurs preuves et au delà, sont deux hommes de beaucoup d'esprit, — *quoiqu'ils* aient commis un livret aussi indigent, — et *parce qu'ils* ont monté une féerie aussi opulente.

**Vaudeville.** — Première représentation de *l'Extase*, comédie en trois actes, mêlée de chant, par MM. Lockroy et Arnould.

Quand vous irez voir ce drame, redites à part vous, en manière d'oraison mentale, cette divine phrase du grand Shakespeare : — *Horatio*, il y a entre le ciel et la terre, des choses que notre philosophie ne connaît pas! — L'influence mystique de ces paroles vous jettera dans un recueillement idéal et mystérieux, qui ne vous fera que mieux pénétrer le charme singulier de cette pièce.

N'avez-vous pas souhaité mille fois, en lisant les contes d'Hoffmann le fantastique, que le jour arrivât enfin où il fût possible aux auteurs français de faire accepter sur la scène à un public français des inventions analogues aux créations de ce bizarre génie d'outre-Rhin, des figures et des idées placées

comme les siennes sur la ligne limitrophe des deux mondes, ayant à la fois un pied dans le réel et un pied dans l'idéal? Ce jour est venu. Maintenant les conceptions d'Hoffmann, maintenant les pâles jeunes filles si poétiquement souffrantes d'un mal surnaturel et merveilleux; sa jeune fille du *Violon de Crémone;* celle de son *Magnétiseur;* sa jeune baronne du *Majorat*, et tant d'autres, possèdent, grâce à MM. Lockroy et Arnould, une sœur, une charmante sœur sur un théâtre parisien.

Qu'il a fallu de sûreté de goût, d'harmonieuse mesure à nos deux auteurs pour faire admettre une nouveauté, une étrangeté semblable, une donnée franchissant à ce point les bornes du connu, pour la faire admettre non-seulement avec estime et bienveillance, mais avec une faveur voisine de l'enthousiasme! Il y a si peu de gens, parmi notre insouciante et railleuse nation, qui daignent reconnaître l'existence et avouer l'importance du vaste réseau d'indéfinissables mystères qui enveloppe la vie!

Je sais bien que certains *délicats* vont s'écrier: — Mon Dieu! qui nous délivrera de l'exagération! qui nous rendra le naturel!— Hé! messieurs, il n'y a pas qu'une seule manière d'être naturel! Il n'y a pas qu'un naturel! Il en est d'autant de sortes qu'il est de natures différentes. Il y a le naturel simple, il y a le naturel complexe, le naturel de la réalité et celui de l'idéalité. L'exagération même est dans la nature. Le mot *exagérer* ne veut dire étymologiquement autre chose qu'agir en *dehors de l'ordre commun, de la voie ordinaire.* Proscrivez l'exagération du naturel, soit; mais permettez nous le naturel de l'exagération.

Je m'abstiendrai de vous révéler la pièce; j'aurais peur de la gâter, de fausser les intentions des auteurs, en vous présentant ce sujet rare et excentrique dépouillé de sa forme nette, vive et ingénieuse, privé de ses développements à la fois modérés et hardis. Quand vous aurez été au Vaudeville, vous me remercierez de ma discrétion.

Grand succès littéraire, et grand succès d'argent. L'*Extase* a le bonheur d'avoir pour interprètes Ferville, Bardou, Munié, Mmes Doche et Guillemin.



**Gymnase. — Première représentation du *Menuet de la Reine*, comédie-vaudeville en deux actes, de M. Fournier.**

Carlo Vestris, le grand Vestris, Vestris Ier, est affligé de 75 ans et d'une médiocrité fort peu dorée. Mais cela ne l'inquiète guère. Retiré de l'Opéra, et pour cause, il fait le jeune homme, il s'adonise, il va dans le grand monde, il est fat et galantin, il se figure que toutes les femmes raffolent de lui, il soupe en ville, il rentre tard, il compromet sa santé, le tout au grand désespoir de Félicité, son excellente gouvernante. Il a un neveu qui porte son nom, et qui prétend suivre ses traces dans l'art de la danse. Vestris, qui est d'ailleurs un bonhomme d'oncle, s'y oppose de toutes ses forces; il ne peut souffrir l'idée qu'il y ait un autre danseur que lui de son nom, et il a exigé qu'Eugène prît l'état de procureur. Celui-ci a feint d'y consentir, mais il danse sous un pseudonyme au grand théâtre de Bordeaux. Là, il est devenu amoureux d'une danseuse de ses camarades, amoureux au point de la vouloir épouser. Les fiancés viennent à Paris pour obtenir l'assentiment de l'oncle à leur union projetée. Afin d'y parvenir, Eugène cache soigneusement à Vestris la profession de sa future; et quant à lui, il continue à se donner pour un bon petit procureur. Mais sa folle maîtresse, qui a promis de se contraindre et d'avoir la mine d'une jeune pensionnaire bien nicette, ne tient pas sa promesse; sa pétulance l'emporte, elle dit cent folies, traite Vestris de vieux fou, et l'accable de brocards. L'oncle exaspéré chasse nos amants. Par bonheur, le chevalier de Parny et Mlle Contat veillent sur eux.

Nous avons oublié de vous dire que le présomptueux vieillard s'imagine être l'objet d'une tendre préférence de la part de l'impératrice Joséphine. Il en est sûr; il a surpris des regards furtifs de la dernière signification. Sa risible vanité n'a pu s'en taire, et il a glissé cela dans l'oreille du chevalier de Parny.

Un billet mystérieux lui arrive. On l'y invite à suivre les pas d'un envoyé secret qui va venir le chercher et qui se fera reconnaître de lui par ce mot d'ordre : *L'amour est le maître.* Vestris est dans l'enivrement. La nuit vient. L'envoyé annoncé se présente, dit le mot de passe, bande les yeux au danseur, le fait monter en voiture et l'enlève.



C'est chez Mlle Contat, — et non pas à la Malmaison, comme il a l'outrecuidance de le penser, — que le vieux fat est conduit. La vue du chevalier de Parny, officier d'ordonnance de l'impératrice, le confirme dans son erreur. Le chevalier lui dit que Joséphine a la plus violente envie de lui voir danser le célèbre *menuet de la reine,* qu'il a dansé à la cour de Marie-Antoinette. C'est pour cela que Sa Majesté l'a fait venir. Il va danser pour elle seule, tandis qu'elle se tiendra cachée dans l'appartement voisin d'où elle pourra tout voir. On fait revêtir à notre homme le costume d'un de ses anciens rôles, du berger Pâris. On lui amène sa partenaire, une danseuse qu'on lui a dit spécialement honorée de la protection de l'impératrice. Ciel! cette femme, c'est l'impudente fiancée de son neveu. Il voudrait éluder, mais le moyen! Il se résigne, ne pense plus qu'à son amour et s'efforce de rappeler son antique prouesse. La danse finie, on éteint les lumières, et il se trouve dans l'ombre entre Parny, qu'il ne voit pas, et Mlle Contat, qu'il prend pour Joséphine. Il soupire, il roucoule, il est entreprenant; lorsque soudain toutes les portes s'ouvrent, tout s'emplit de clarté, et il se voit au beau milieu d'une réunion mondaine, à la tête de laquelle se tient Mlle Contat.

La malicieuse comédienne lui demande pardon de la mystification, lui dit qu'elle n'avait d'autre but que le noble plaisir de lui voir danser le menuet de la reine et de le réconcilier avec son neveu et sa future nièce. Vestris, un peu désorienté, ne s'oppose plus au mariage. La bonne actrice, pour le consoler, flatte sa manie, et tout bas lui fait accroire qu'en effet Joséphine était cachée près de là, qu'elle a été témoin de sa danse avec admiration, et qu'elle vient de partir mystérieusement pénétrée de reconnaissance : Vestris est content, — et tout le monde aussi, dans la salle comme sur la scène.

Vous direz, — et je dirai avec vous, que l'on aurait pu nous servir quelque chose de plus satisfaisant; sans doute, mais cela est joué par Bouffé; Vestris, c'est Bouffé, et il y a, avec Bouffé, MMes Julienne, Habeneck et Nathalie.

Moi qui n'ai rien d'un Caton, naturellement je ne suis pas pour que l'on détruise Carthage. Ce qui revient à dire que je prie de tout mon cœur *le Dieu des bonnes gens* de réconcilier au plus tôt M. Poirson avec la Société des auteurs dramatiques.

## III

**Palais-Royal. — Les *Égarements d'une Canne et d'un Parapluie*, vaudeville en un acte, de MM. Duvert et Lauzanne.**

(13 février).

Vous soupçonnez tout de suite que le *parapluie* est la propriété d'un mari, et la *canne* celle d'un amant. Vous touchez juste. C'est M. Flammèche, bourgeois de la rue Charlot, qui est doué du parapluie ; et c'est M. Anatole, brillant commis-marchand, amoureux de Mme Flammèche, qui est le maître de la canne. Ce seul fait d'avoir un parapluie vous a déjà presque prévenus en faveur de M. Flammèche; ravisez-vous, M. Flammèche est indigne de posséder un meuble aussi honnête, aussi respectable, — j'allais dire aussi auguste.

M. Flammèche a des goûts et des penchants excentriques, antibourgeois, libertins même. Ainsi, la veille, il a d'abord assisté à une soirée de magnétisme chez M. Ricard; puis, au sortir de là, il est allé au bal du Prado, s'y est accolé d'une grisette plus qu'aimable, a dansé avec elle le demi-cancan, et l'a régalée d'un petit souper clandestin. — Mme Flammèche qui, selon sa coutume, est restée seulette à la maison, comme une pauvre et vertueuse délaissée qu'elle se plaint d'être, a eu cependant tout le long des heures du soir la galante compagnie du tendre M. Anatole ; ce qui ne l'empêche pas de se draper dans sa vertu et dans sa douleur d'Ariane éplorée, à la rentrée beaucoup trop matinale de son mauvais sujet d'époux. — D'où viens-tu ? — De chez mon ami Maillepain, qui n'a pas voulu me laisser en aller plus tôt. — Et ton parapluie, malheureux ! Où est ton parapluie ? tu l'as perdu ! Non, je ne l'ai pas perdu, on me l'a pris. — Aux reproches de sa femme, M. Flammèche répond par des interrogations jalouses sur le compte de M. Anatole. On les élude avec une dignité offensée. — Cependant, Mme Flammèche reçoit une lettre ; elle est de M. Anatole. Le galant lui dénonce tous les récents méfaits de son mari, l'emploi de sa soirée et de sa coupable nuit, la séance magnétique, chez M. Ricard, le bal du Prado, le demi-cancan, l'immoral petit souper. L'épouse outragée va faire un éclat, lorsque tout à

coup elle s'aperçoit que son mari vient de trouver dans un cabinet... quoi?... la canne, la propre canne de M. Anatole, que ce dandy a oubliée céans la veille au soir. Renonçant donc à l'offensive, Mme Flammèche se tient prudemment sur la défensive. Son mari fait à part soi cette réflexion judicieuse: — Si je l'accuse directement, franchement, si je veux lui faire avouer la chose par les moyens ordinaires et naturels, je la connais, elle niera intrépidement, malgré le témoignage irrécusable de cette pièce de conviction. Il faut donc employer les moyens extraordinaires et surnaturels. Elle est nerveuse en diable; magnétisons là. Je sais maintenant comment on magnétise. Dans le somnambulisme que je vais lui imposer, je lui ordonnerai, je la forcerai de tout avouer. — Et voilà que M. Flammèche, — c'est-à-dire Alcide Tousez, — commence à magnétiser sa femme, — c'est-à-dire Mme Leménil.

Alcide Tousez magnétisant, s'armant d'un regard fascinateur, faisant des passes, étalant le fluide! Quelle pièce ne ferait-on pas réussir à l'aide d'une pareille cocasserie! Mme Flammèche qui a vu manœuvrer des somnambules, rit sous cape, et joue leur jeu de manière à duper des magnétiseurs plus expérimentés que M. Flammèche. Celui-ci, quand il la croit bien endormie, entreprend l'interrogatoire. La sournoise somnambule le berne d'abord en paroles, et bientôt en actions. Feignant d'être la proie d'une crise nerveuse, elle court à travers la chambre, saisit dans son coin la canne de M. Anatole... et le malin public a la joie cruelle de voir le mari battu par la femme avec la canne de l'amant.

Mme Flammèche est seule. On frappe. C'est un commissionnaire qui dit à travers la porte qu'il dépose sur le carré, de la part de la petite dame avec laquelle M. Flammèche a passé la nuit dernière, un paquet, un parapluie et une lettre. Nantie de ces trois objets, Mme Flammèche lit la lettre. La grisette écrit à M. Flammèche qu'elle ne pourra, à son grand regret, l'accompagner au bal de la nuit suivante; elle lui envoie le déguisement qu'elle avait loué; elle le charge de le reporter au magasin de costumes et de payer au costumier dix francs qu'elle lui redoit. Mme Flammèche ouvre le paquet et, comme elle attend M. Anatole, avec lequel elle a promis d'aller au bal aussi en secret, elle juge à propos de revêtir le travestissement de la grisette.

De son côté, M. Flammèche, qui compte toujours sur cette dernière pour le Prado, s'est déguisé tout doucement, et,

l'ombre venue, il s'apprête à sortir de chez lui en tapinois, bien masqué et bien enveloppé dans son manteau. Il se heurte à sa femme qui est masquée aussi et déguisée. — Elle le prend pour M. Anatole, et lui la prend pour sa grisette. — Ici, le public se montre fort bon prince. Cette invraisemblance si rebattue, si banale, si usée, ne le choque pas. Pourquoi serions-nous plus méchants que lui? — Les deux époux sont d'abord assez perplexes: l'un a peur de réveiller sa femme qu'il croit vertueusement couchée; l'autre appréhende que son mari ne soit pas encore parti. Mais bientôt l'entrain les gagne; le souffle du carnaval a passé sur eux... Alcide Tousez jette son manteau, et il nous apparaît caparaçonné d'un costume — *ébouriffant* — *mirobolant* — *pyramidal* — *chodnosophe* — choisissez de ces quatre épithètes consacrées ou plutôt non, ne choisissez pas; acceptez les toutes les quatre à la fois. — Donc, nos époux s'enhardissent; et ils préludent aux plaisirs du bal où ils doivent se rendre en se livrant à une certaine danse ci-dessus désignée; ce qui ne scandalise nullement les braves spectateurs du Palais-Royal, gens dont l'humeur n'est jamais entachée de pruderie.

Silence! On frappe en même temps aux deux portes du logis. A travers la première on distingue la voix de la grisette qui apprend à M. Flammèche qu'elle est libre de tout empêchement, qu'elle peut aller maintenant au bal avec lui. A travers la seconde porte, on entend la voix de M. Anatole qui annonce à M^me^ Flammèche qu'il vient aussi la chercher pour aller au bal. — Stupéfaction des deux époux. — Reconnaissance burlesque. — Réconciliation. — Echange spontané de généreux pardons. — Congé intime simultanément à la grisette et au commis. — Départ matrimonial pour le Prado.

Cette charge-vaudeville, qui n'a que deux personnages, et qui est déjà très-divertissante par elle-même, progresse encore en vertu récréative par le jeu d'Alcide Tousez et de M^me^ Leménil. Du moins le bon public en a jugé ainsi. Ces bêtises-là sont rarement mal venues auprès de lui en carnaval.

La *Lisette de Béranger*, scène lyrique, de M. Frédéric Bérat.

Dans l'intérieur d'une chaumière, nous voyons M^lle^ Déjazet en vieille, au milieu d'un groupe attentif et affectueux de

jeunes filles, de jeunes femmes et d'enfants. C'est Lisette au déclin de la vie, Lisette grand-mère peut-être, qui toujours gaie, toujours vive et tendre, le cœur agité des plus riants souvenirs, chante aux siens ses jeunes années, ses années de beauté fraîche et de facile amour, et surtout, surtout la gloire de son charmant ami le grand chansonnier, et, avec sa gloire, ses revers, son courage, ses captivités, sa modestie, son désintéressement, sa simplicité, son bon cœur; elle le chante aux siens, dis-je, de même que, dans ses chansons à lui, une bonne grand'mère chante au village à ses petits-enfants émerveillés et recueillis la personne et l'histoire du grand capitaine, du sublime empereur, de l'homme au *petit chapeau et à la redingote grise*. — Et, voyez-vous, ce mélodieux monologue, dont la musique et les paroles rivalisent ensemble de douceur, de grâce et de sensibilité, cette scène-chanson qui dure à peine dix minutes, contient plus de choses, est plus fertile en émotions que bon nombre de bonnes pièces en un ou plusieurs actes qui durent des heures.

M^lle^ Déjazet, en femme de goût, ne met là qu'une légère pointe de sa célèbre verve égrillarde et garçonnière; mais tout ce quelle a de charmant naturel, de pureté et de netteté d'expression prédomine dans son chant. Elle est à la fois preste et sensible, fringante et touchante. Elle fait à la fois sourire et rêver. Si le grand chansonnier l'avait vue, il se serait écrié : — Dieu ! c'est elle ! Oh ! oui c'est bien là ma Lisette, ma bonne fille ! ma Lisette si folle et si vraie, si imprévoyante et si sensée ! — Ce n'est pas, savez-vous, un mérite ordinaire qui pourrait exprimer, réaliser avec un tel bonheur ce que représente à l'imagination égayée un titre aussi ravissant que celui-ci : *La Lisette de Béranger !*

Qui de nous a jamais été entièrement rebelle au vif attrait de cette Lisette-là, de cette aimable création du simple et fin poëte qui est le bien-aimé de la France populaire ! Nous-mêmes, nous, mes frères, nous les dédaigneux et sombres fils de René, de Werther et de Lara, nous qui faisons moralement les gentilshommes, qui nous efforçons d'aristocratiser l'amour, qui affectons de passer sans nous arrêter devant toutes les Lisettes du monde; eh bien ! nous avons tous ralenti le pas à la rencontre de celle de Béranger; nous lui avons jeté un long regard ému, nous l'avons saluée d'un bon soupir, et nous avons regretté un instant de ne pouvoir échanger nos funestes romans d'orageuse passion contre

quelque gentille idylle d'insouciant et joyeux amour avec elle!

Nous vous dirons, à propos de la jolie petite œuvre de M. F. Bérat, qu'à l'heure présente plus que jamais nous nous sentons fiers et contents, lorsque nous voyons honorer le nom de notre Béranger. A l'heure qu'il est, les ennemis de la liberté de conscience, du droit d'examen et de l'affranchissement des peuples, relèvent la tête, et s'appliquent à nous montrer de nouveau combien ils sont incorrigibles et inapaisables : il est donc raisonnable de nous réjouir quand les sympathies de la foule persévèrent pour un homme qui a rendu de si éminents services à la cause des généreux principes dont nous parlons, qui a tant coopéré à leur plus récent triomphe.

Les adversaires de ces principes auraient mauvaise grâce à contester l'influence très-réelle et très-active de notre poëte national sur l'opinion et le mouvement des masses, à nier sa terrible puissance de Tyrtée, à dire avec dédain qu'un faiseur de chansons n'a jamais et ne saurait jamais avoir une telle importance; si cela était vrai, messieurs, les tirailleurs avancés de votre parti rechercheraient moins l'occasion de l'attaquer, de le déprécier, de l'insulter!

Entre nous, j'ai encore sur le cœur un indigeste lambeau de diatribe à son adresse, que j'ai trouvé, il y a trois ou quatre mois, dans un feuilleton légitimiste qui rendait compte de l'opéra-comique du *Roi d'Yvetot.* Il y avait, en propres termes, dans ce malheureux article, — je vous assure que ma mémoire ne me trahit pas, — il y avait textuellement que « le chansonnier Béranger passerait comme la *Marseillaise*, cette ridicule gueulée patriotique, » etc., etc.— O prophétie suprêmement noble et ingénieuse! comme tu me parais cousine germaine de cette autre, faussement attribuée à Mme de Sévigné, et qui disait : « que Racine passerait comme le café! »

Je me souviens de cette vilaine chose avec une double douleur; car, hélas! c'est le plus digne, le plus consciencieux, le plus distingué, le plus urbain des journaux de la légitimité qui n'a pas craint de s'en rendre coupable; car le feuilleton où je l'ai rencontrée émanait peut-être d'une certaine plume justement renommée pour sa délicatesse et son élégance attiques.

Si le parti du passé aimait et vénérait Châteaubriand autant qu'il se plaît à le dire, il se mettrait un peu plus en

peine de suivre les exemples de justice et de loyauté que lui a donnés constamment ce beau génie. Les dissentiments politiques et religieux qui séparent d'une manière si absolue le poëte philosophe du *Dieu des bonnes gens*, et l'apostolique auteur du *Génie du christianisme*, n'ont pas empêché celui-ci d'être explicitement juste envers celui-là, de reconnaître et de glorifier, avec une probité affectueuse, dans une admirable lettre publiée en 1831, la savante finesse de son énergique talent et l'intègre noblesse de son franc caractère. La postérité, qui s'occupera tant de la personne, des écrits et des actes de Châteaubriand, lui tiendra libéralement compte de cette manifestation équitable et chevaleresque; elle estimera, elle élèvera ce procédé aussi haut que ses plus illustres ouvrages, que ses plus magnanimes témoignages de fidélité envers d'augustes ingrats.

**Variétés. — La *Chasse du Roi,* comédie-vaudeville en un acte, de M. Fontaine.**

Le roi dont il s'agit, c'est encore le sempiternel grand roi, c'est encore Louis XIV; mais c'est Louis XIV adolescent. Il règne déjà, toutefois; on voit à sa manière de dire : Je veux! qu'il a déjà fait, en plein parlement, tout botté et fouet à la main, cette brutale entrée qui, au collége, nous inspirait tant d'admiration. La chasse dont il est question, ce n'est pas la chasse au cerf, ni celle au sanglier, ni celle au loup; c'est la chasse aux femmes, aux filles d'honneur. On nous apprend que le jeune roi — *quærens leo quam devoret* — rôde volontiers de nuit dans la pudique demeure de ces nobles demoiselles. Un beau de la cour (lequel, par parenthèse, est représenté par un acteur bien laid), un chevalier de Marsillac, a fait là-dessus un pamphlet qu'il a bravement et judicieusement intitulé la *Chasse du roi*. Ce chevalier, qui n'a pas le sou, est l'amant plus ou moins ignoble d'une comtesse qui en est à sa cinquième ou sixième jeunesse. De peur que vous n'alliez vous imaginer poétiquement avoir affaire à une idéale beauté de la trempe des adorables héroïnes de M. de Balzac, nous nous empressons de vous dire que ce rôle de comtesse est rempli par la grosse Flore.. Oui, Flore est comtesse, elle a une robe à queue; elle joue de l'éventail; elle prend de grands airs; elle fait la sucrée; elle roucoule de précieux mamours. Vous ne devineriez guère quel est le cher gage, le doux objet que

M^me la comtesse porte littéralement *sur son cœur*; c'est... bon Dieu ! quelle absurde invention !... c'est le manuscrit du pamphlet de son amant. La dame a une toute jeune nièce qui l'offusque tant soit peu ; car elle a pénétré que le perfide Marsillac n'est pas indifférent aux charmes de la petite. Quant à celle-ci, elle n'a cure du chevalier ; elle a donné son cœur à un petit vaurien de page.

Louis XIV, qui chasse dans les environs, se laisse, à dessein, tomber de cheval, et feint d'être blessé pour être conduit dans le château de la comtesse, et pour se rapprocher ainsi discrètement de Louise, la nièce ; car le jeune roi et le page amoureux ne sont qu'une même personne. Sa ruse prospère, si ruse il y a.

Louis vient à savoir que le chevalier de Marsillac est l'auteur du pamphlet dont nous avons parlé, et que le manuscrit dudit pamphlet loge sur *le cœur* de la comtesse. Le roi veut ce manuscrit. Il mande un viel imbécile qu'il appelle son précepteur, et il lui enjoint de faire la cour à la maîtresse du chevalier, afin d'être à même d'appréhender le manuscrit dans l'asile sacré où il repose. Le précepteur recule épouvanté... Mais il essaye en vain de décliner cette formidable mission ; le roi commande : il faut obéir. Le voilà donc en présence de la trop sensible dame, qui est d'autant mieux disposée à prêter l'oreille aux propos d'un nouveau galant qu'elle brûle de se venger des distractions infidèles du volage Marsillac. Le précepteur arrive au comble de l'hébétement, à force de répugance, de perplexité et et d'anxiété. Il ne sait que dire et que faire. Heureusement, son royal élève, qui est caché tout proche, daigne lui servir de souffleur ; il lui dicte une déclaration d'amour ; — le précepteur la répète mot pour mot ; — il lui dit de tomber à genoux ; — le pauvre bonhomme s'agenouille. — Cette scène est fort plaisante. — La volumineuse comtesse est aux anges. Elle fait asseoir l'infortuné précepteur auprès d'elle. Elle se met à l'obséder des plus gênantes provocations. Il est au supplice. Dans le même moment que tous deux sont si énormément ridicules, et qu'ils font ainsi la parodie de l'amour, le jeune Louis et la jeune Louise en jouent le drame harmonieux, dans l'ombre, au fond de la chambre. Le bruit mal dissimulé de leurs baisers dépite et interloque la comtesse qui dit à plusieurs reprises : — *J'ai entendu, mais je n'ai rien reçu.* — Mot un peu léger, un peu risqué, j'en conviens ; mais la

situation est curieuse et amusante; le contraste de ces deux couplets est d'un piquant effet.

Ma foi, tenons-nous-en là.

> Le reste ne vaut pas l'honneur d'être narré.

Le reste est un embrouillement où l'absurde, l'insipide et le fastidieux surabondent. C'est un va-et-vient, un chassé-croisé, des entrées et des sorties, des quiproquos de toute insignifiance : au dénoûment, — si toutefois il y a là quelque chose à dénouer, — la comtesse et le chevalier viennent éternuer au nez du public. Le public prend fort mal cette licence, et il joint, à l'impolitesse de ne pas dire : *Dieu vous bénisse!* la cruauté de siffler à outrance, nonobstant les valeureuses protestations des recommandables agents de l'entreprise des succès dramatiques.

Au baisser de la toile, nous abordâmes M. G...., l'un de nos auteurs dramatiques les plus expérimentés. — C'est bien mauvais, n'est-ce pas, nous dit-il. — Hélas! vous avez raison. Pourtant il y a une fort jolie scène, celle où le disciple imberbe souffle une déclaration d'amour au maître, vieux barbon, et enseigne si gentiment l'art d'aimer qu'il ne sait pas encore à un cuistre qui ne le sait plus, qui peut-être ne l'a jamais su de la vie. — Assurément, dit M. G...., la scène est très-jolie : et la preuve, c'est qu'il y a tout à l'heure vingt-cinq ans elle a obtenu le plus grand succès au Vaudeville, dans *Il n'y a plus d'enfants*, comédie de MM. Dieulafoy et Gersin, les Scribe et les Mélesville d'alors. Le rôle de l'élève était rempli par M^lle^ Rivière, et celui du précepteur par Joly.

— Vous auriez bien pu garder pour vous la confidence de votre M. G...., me diront volontiers les amis de l'auteur de la *Chasse du roi*. Quel mesquin plaisir trouvez-vous à conter à vos lecteurs que la seule bonne chose qui existe dans cette pièce est prélevée sur le bien d'autrui. Si c'était encore sur les biens des vivants! Mais, que diable! ceux qui sont morts sont morts.

A quoi je répondrai probablement : Eh! mon Dieu, vengez-vous : rendez-moi la pareille; dites à votre tour que la seule bonne chose contenue dans le présent feuilleton n'est pas du feuilletoniste; dites que sans le renseignement dû à la terrible mémoire de M. G.... j'aurais été plat, vide et nul d'un bout à l'autre. Dites cela : je ne vous contredirai pas.



Mlle Eugénie Sauvage est un Louis XIV plein d'aisance et de gracieuse majesté.

Le théâtre des Variétés a grandement de quoi se consoler de ce petit échec dans la vogue toujours croissante des *Petits Mystères de Paris*.

## IV

**Odéon. — Reprise de *Lucrèce Borgia*. — Les acteurs.**

Nous vous le déclarerons tout d'abord : nous sommes de ces gens de progrès littéraire, dont le nombre augmente tous les jours, qui regardent comme autant de bienheureuses fortunes pour l'art dramatique, non-seulement toutes premières apparitions au théâtre d'une œuvre de Victor Hugo, mais encore toutes reprises de ses plus anciens drames, de ceux qui ont obtenu le plus de popularité.

C'est donc bien expressément que nous venons complimenter M. le directeur de l'Odéon de la bonne inspiration qu'il a eue de reprendre *Lucrèce Borgia.*

Il ne pouvait le faire plus à propos, dans des circonstances plus favorables. L'attente où l'on est de la trilogie des *Burgraves* préoccupe solennellement les esprits d'élite. Ils recueillent, avec une noble avidité, les bruits de salons, de journaux et de coulisses qui les entretiennent, d'une façon plus ou moins vague, des grandeurs mystérieuses du monument promis. Son dévoilement, son exhibition au grand jour tardent à leur gré. Certes, ils n'ont jamais dû être mieux disposés, mieux enclins à contempler avec admiration et respect les glorieux monuments déjà depuis longtemps édifiés et dévoilés.

Si les plus injustes critiques n'ont pas manqué au drame de *Lucrèce Borgia*, les plus justes éloges ne lui ont pas non plus fait défaut. Les unes sont mortes ou à peu près : ainsi, nous n'avons pas à les combattre ; les autres vivent, et en force ; nous n'avons pas à les alimenter et à les renforcer.

Un mot seulement sur l'effet principal du dernier acte. Nous n'en connaissons aucun qui soit plus horrible et plus beau, qui soit armé d'une terreur plus haute et plus profonde. Nous osons le préférer même à celui du cinquième acte de *Rodogune*. — Ce heurtement grandiose des fêtes de la vie et

des pompes de la mort; ces chants funèbres qui ne s'entendent d'abord que faiblement, lointainement, puis qui s'élèvent, qui montent, qui approchent, qui entrecoupent les chansons éclatantes et voluptueuses des jeunes cavaliers ; ces moines qui débouchent en longues et lentes files dans la salle du festin ; cette chapelle ardente qui s'ouvre sur l'orgie qui la couve béante, et qui dévore les pâles convives; oh! tout cela bouleverse l'âme, altère la pensée, glace les os, donne froid aux cheveux, arrête les pulsations du cœur, comme ferait le déploiement d'une vision biblique et le retentissement des malédictions d'un prophète du vrai Dieu.

L'antiquité païenne s'est extasiée devant le terrible effet que produisait, à la fin d'une tragédie d'Eschyle, le groupe des furies se livrant sur la scène aux ébats les plus infernaux ; la première fois que ce spectacle eut lieu, quelques Athéniennes, dit-on, s'évanouirent, quelques autres avortèrent d'épouvante. Vous avouerez que le trouble moral causé par la majestueuse horreur du dernier acte de *Lucrèce* est d'un ordre supérieur aux perturbations physiques qui ont pu être excitées par la hideur exagérée de ces monstres de la fable; supérieur de toute la supériorité du merveilleux chrétien sur le merveilleux païen.

Quel talent que celui de M^lle^ Georges! comme il domine! comme il règne! Toutes les fois qu'on la voit jouer, on trouve qu'elle n'a jamais si bien joué. Le dernier rôle où on la voit, on l'estime son meilleur rôle. Se montre-t-elle dans les chefs-d'œuvres de nos grands classiques? on dit, émerveillé : — Voilà sa véritable place. C'est l'Olympe qu'il lui faut. Elle est encore plus belle dans la tragédie ancienne que dans le drame moderne. — Revient-elle au drame moderne? oh! alors, on s'écrie, étonné : — Est-ce qu'elle n'est pas plus belle dans le drame que dans la tragédie?

Dans la scène de coquetterie aux pieds du duc Alphonse, elle est d'une finesse et d'une souplesse que l'on ne supposerait pas compatibles avec la puissance et la carrure de sa personne et de son talent. — Au dernier acte, quand elle surgit au seuil de la chapelle ardente, son jeu n'est plus le même qu'autrefois à la Porte Saint-Martin ; elle laissait alors éclater le triomphe de sa vengeance avec explosion; maintenant elle le traduit, elle l'exprime avec concentration. Nous regrettons sa première manière.

Bouchet a trouvé moyen de se distinguer dans Gennaro,

dans un rôle créé par Frédérick-Lemaître. Il a brillé surtout dans la partie élégiaque et sensible.

L. Monrose est un Gubetta effrayant d'ironie et de scélératesse.

Crette a représenté fort convenablement le duc Alphonse.

Comme il suffit d'être belle pour bien rendre le petit rôle de la princesse Négroni, Mlle Volet l'a rendu on ne peu mieux.

Nous adresserons un petit reproche collectif à tous les acteurs ; nous leur dirons qu'ils ont récité beaucoup trop vite; qu'ils n'ont pas phrasé avec assez de soin. La prose de Victor Hugo nous semble avoir droit à un peu plus d'égards. Nous pensons qu'il serait bien de respecter à l'égal du vers cette prose admirable, qui est aussi artistement élaborée que poétiquement inspirée.

— Dites-vous cela pour tous les acteurs sans exception? — Oui, pour tous. — Quoi ! même pour Bouchet et pour Monrose ? — Même pour Monrose et pour Bouchet. — Même pour Mlle Georges ? — Ah ! diable !... — Eh ! bien, franchement, oui ! même un peu pour Mlle Georges.

*Delphine*, comédie en deux actes, en prose, de M. Léon Guillard.

*Delphine* est une comédie qui ne se recommande pas par une grande originalité, mais qui est faite habilement, et qui dénote une estimable dose d'expérience dramatique.

Dervilliers, banquier ou agent de change, fréquentait naguère, je ne sais plus en quelle qualité, le parloir d'un pensionnat de jeunes demoiselles annexé à un couvent.

Il y voyait Delphine et Clémence, deux aimables amies. Curieux de se marier, son cœur penchait vers Clémence. Mais Delphine était riche et Clémence ne l'était pas. Homme positif avant tout, il a fait taire son amour qui parlait assez bas, pour n'écouter que son intérêt qui avait le verbe fort impérieux, et il a épousé Delphine. Celle-ci de son côté, en véritable enfant, ne s'est guère mariée que pour être dame et libre, que pour être délivrée du couvent.

Aussi, un tel ménage n'est-il pas souverainement heureux. Monsieur est froid, blasé, calculateur, égoïste; madame est sensible, neuve, romanesque, dévouée. Quand Dervilliers est obligée d'écrire une lettre aimable et bienveil-

lante, cela lui coûte tellement, il lui répugne tant de sortir de son caractère, qu'il a recours à la rédaction de sa femme. Elle lui compose alors une consciencieuse *minute* qu'il copie servilement, paresseusement.

Une lettre de ce genre, une lettre toute remplie de protestations chaleureuses, de considérables offres de service, a été envoyée à Duplessis, ancien camarade de Dervilliers, établi en province. Le provincial a pris pour argent comptant ces belles démonstrations, et nous le voyons débarquer à l'improviste, avec sa femme, chez son ami de Paris, qui en est tout renversé. Il s'y impatronise naïvement et bruyamment ; il y déploie un sans-façon, un sans-gêne des plus drôlatiques ; il mange le déjeuner préparé pour son cher ami, il se sert de son chapeau, il lui prend ses billets de bal, il l'envoie en sollicitation ministérielle. — Boileau se tire bien de ce rôle divertissant de Duplessis.

Dervilliers finit par se résigner d'assez bonne grâce à ces mesquins ennuis, parce qu'il a reconnu, dans la femme de son hôte incommode, cette Clémence qu'il a aimée avant d'être séparée d'elle par un double mariage. Il se promet de lui faire une cour assidue, et de se dédommager agréablement auprès d'elle des sots embarras que lui cause son mari.

Pendant qu'il se met en devoir de conspirer contre l'honneur marital du naïf provincial, — le juste ciel permet que l'on conspire aussi contre le sien. Une peste de petit cousin, amoureux timide et transi, qui n'ose pas parler, mais qui a le bon sens d'être toujours là, est en adoration perpétuelle devant sa femme.

Dervilliers voit cela et s'en inquiète avec raison. Mais, au lieu d'y remédier sans bruit et sans explications, il a l'insigne maladresse de faire une scène de jalousie à sa femme, et de lui apprendre, à elle qui, grâce à sa simple vertu, l'ignorait à peu près, que son petit cousin Justin Belval se meurt d'amour pour elle. La découverte de cet amour trouble à fond l'âme de Delphine ; elle en est émue, attendrie au dernier point. L'imbécile de mari fait à merveille les affaires du petit jeune homme. Il révèle complaisamment tout ce que celui-ci par excès de timidité n'a pas encore osé dire.

Seule avec le tendre Belval, Delphine, pour échapper à une conversation qui menace d'être périlleuse, se réfugie au piano, et chante. Mais ce qu'elle chante, c'est une perfide romance d'amour, qui est bien loin de raffermir son cœur, et

qui donne un peu d'animation, un peu de courage au petit cousin, assez pour qu'il ose enfin parler, pour qu'il déclare enfin son martyre.

Cependant Dervilliers a écrit un billet passionné à Clémence. Mme Duplessis qui est sage, qui aime son mari, et surtout son amie Delphine, livre le billet à celle-ci. Dervilliers entre ; et, voyant sa femme lire un papier, il est saisi d'un jaloux transport, et il accuse. Clèmence le raille et lit tout haut le billet. Delphine, confondue des indignités qu'elle découvre chez son mari, est effrayée des progrès que cela fait faire dans son cœur au petit Justin qui est si aimant, si digne et si loyal. Elle ranime sa fierté chancelante, et elle bannit auprès d'elle son pauvre cousin. Mais on prévoit du reste que ce ne sera pas un bannissement à perpétuité.

C'est avec satisfaction qu'on a vu Mlle Berthault, qui a tant de succès dans les rôles de soubrettes, aborder un emploi tout opposé, en représentant le personnage de l'ingénue et sensible Delphine. Elle a eu toute la sensibilité et une partie de l'ingénuité qu'il fallait. Elle a en outre chanté à ravir sa romance au second acte. La direction devrait bien nous procurer plus souvent le plaisir d'entendre chanter Mlle Berthault.

**Palais-Royal. — *Rue de la Lune*, vaudeville en un acte, de MM. Varin et Boyer.**

Quelques esprits, amoureux avant tout de l'excentrique et du fantastique, ont pu se figurer, en lisant sur l'affiche ce titre : *Rue de la Lune*, — qu'il était peut-être question de la rue qui mène à la Lune ; que la pièce nouvelle était peut-être un appendice aux fantastiques inventions de Cyrano de Bergerac, ou une arrière petite-fille de *Nicodème dans la Lune*, d'*Arlequin dans la Lune*, etc., etc... Il n'en est rien. Il s'agit tout uniment, tout bonnement de la très-bourgeoise et très-réelle rue de la Lune, sise à Paris, près le boulevard Bonne-Nouvelle, cinquième ou sixième arrondissement. Mais soyez tranquille. Le burlesque n'y perd pas ses droits. On a enté là-dessus, on a mis là dedans plus de folies carnavalesques, plus d'excentricités saugrenues que n'en comporteraient un rêve et un cadre à la mode de l'ébouriffant Cyrano et de sa *burlesque audace*.

Toutefois ce titre : *Rue de la Lune*, ne nous semble pas d'une entière exactitude, d'une corrélation bien parfaite avec l'œuvre. Nous aurions préféré : *Une maison de la rue de la Lune*, vu que la chose n'a pas lieu positivement, littéralement dans la dite rue, mais bien dans une maison, dans l'intérieur d'une maison de la susdite rue.

— Bon Dieu ! quelle niaise et plate chicane ! va-t-on s'exclamer de tous les points de l'univers.

— Grâce ! apprenez qu'en étant si pointilleux, j'ai la meilleure intention du monde : j'ai celle de suivre quelque peu les errements du célèbre précurseur de la critique de feuilletons, de feu le rédacteur en chef de défunte l'*Année littéraire*, de Fréron, puisqu'il faut le nommer, de Martin Fréron, si curieusement réhabilité, il y a dix ans, je crois, par la fantaisie, par l'humeur paradoxale de Jules Janin ; lequel Fréron, ayant à rendre compte dans

Son hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire,

des premières poésies de Nicolas Gilbert, que celui-ci avait publiées sous ce titre, qu'il pensait modeste : *Début poétique*, — déclare tout d'abord qu'un pareil titre lui semble mal énoncé par la raison triomphante *que le début d'un poète peut n'être pas poétique*.

Du reste le grand Fréron, après cette vétillerie un tant soit peu atrabilaire, ne se montre pas méchant comme on aurait pu le présumer ; il dit même le plus grand bien des vers de Gilbert. Moi, j'en viens dire aussi beaucoup de la pièce nouvelle ; d'abord pour continuer d'imiter le vieil ancêtre des feuilletonistes, et encore et surtout parce qu'il faudrait être un mauvais homme, un esprit mal fait, taquin et envieux, pour ne pas dire le plus grand bien possible de l'œuvre divinement exhilarante de MM. Varin et Boyer.

Dans l'un des derniers trimestres de l'année passée, M. Eugène Guinot, ce charmant conteur que vous appréciez tous..., — Pour Dieu, ne vous impatientez pas ; voici que j'arrive à la *Rue de la Lune* ; mais pour y arriver j'ai absolument besoin de marcher un instant dans les bottes de M. Guinot. — Donc, vers la fin de l'an passé, M. Eugène Guinot, dans l'une de ces spirituelles *Revues de Paris* dont il enrichit le feuilleton du *Siècle*, sous le pseudonyme de Pierre Durand, nous racontait l'étrange aventure suivante :

Un mari, qui a son domicile conjugal au boulevard Bonne-Nouvelle, ou Saint-Denis, ou Saint-Martin, y revient de nuit après un long voyage, très-désireux de revoir sa femme, mais il ne sait pas, l'infortuné, que pendant son absence, on a baissé le sol de ces boulevards, et que, par suite, la maison où il a son logement s'est trouvée augmentée d'un étage, c'est-à-dire que la cave est devenue le rez-de-chaussée ; de sorte que notre homme qui, à son départ, demeurait au second, à son retour demeure au troisième.

Dans sa funeste ignorance, il monte et il s'arrête au second. Il sonne, il sonne ; et, au bout d'une longue et anxieuse attente, c'est un homme qui vient lui ouvrir, un homme dans le plus simple appareil.... O honte! ô douleur! sa femme n'est plus vertueuse ; il ne peut du moins croire autre chose. Il invective le monsieur qui le laisse faire d'abord, tant il est ébahi, mais qui, le voyant, le sentant passer des paroles aux voies de fait, riposte avec vigueur, avec fureur, en robuste jeune homme qu'il est. Au bruit énorme qui résulte de la rixe, les voisins s'éveillent et sortent en émoi, en désordre de leurs gîtes ; parmi eux, à l'étage supérieur, apparaît la femme du malencontreux mari, toujours fidèle, toujours sage. Tout s'explique, tout se calme, mais seulement après que le pauvre homme a eu le temps d'être superlativement rossé par le vigoureux locataire du second. N'importe : comme il n'est que battu, il est deux fois content.

C'est avec cela que MM. Varin et Boyer ont fait leur pièce. Quand je dis — *avec cela* — entendons nous : je veux simplement dire — *en partant de cela.* — Je suis à mille lieues de prétendre que M. Eugène Guinot soit en droit de faire aux auteurs de la *Rue de la Lune* un procès du genre de celui que M. Frédéric Soulié va intenter aux auteurs de *Mademoiselle Delafaille* et à la *Gazette des Tribunaux*. Je me plais à le reconnaître : en profitant pour leur vaudeville de l'ingénieuse anecdote de M. Guinot, MM. Boyer et Varin sont restés eux-mêmes, ont été neufs et originaux : de même que Shakespeare est resté lui-même, n'a pas cessé d'être original et neuf, d'être créateur, en profitant pour sa tragédie de *Roméo et Juliette*, du conte italien de Luigi da Porta ; pour son *Macbeth* et son *Hamlet* d'une légende écossaise et d'une chronique danoise de je ne sais plus qui. Ne supposez pas que je me moque, gardez-vous de m'apostropher d'une cer-

taine rime en gueux. Non je ne me moque point. Si ma parole est ambiguë et fantasque, je vous assure que ma pensée est très-franche et très-sérieuse.

Nous avons bien cru, il est vrai, entendre murmurer derrière nous, en flânant dans les couloirs, le nom de *Renaudin de Caen*.... Mais bah ! nous nous sommes bouché les oreilles, et nous ne nous en souvenons plus.

Donc, nos auteurs, avec la donnée première qui n'est pas d'eux, me paraissent avoir fait une chose bien à eux. Ils ne font pas revenir le mari nuitamment ; ce qui eut nécessité, je crois, des incidents d'une nature trop hasardée. même pour le théâtre du Palais-Royal ; ils le font revenir de jour, au grand jour. Mais, si cela était plus convenable et plus praticable relativement au décorum et aux bonnes mœurs, d'une autre part, cela entraînait de véritables difficultés d'exécution scénique: il devenait prodigieusement difficile de faire durer le quiproquo, de le prolonger assez pour remplir tout un acte, sans le rendre fatigant et impatientant. Eh bien ! ces deux messieurs se sont tirés de là avec un bonheur inouï. Leur œuvre est d'une complication pleine d'habileté, d'aisance et de nouveauté. C'est parfaitement vif, alerte et amusant. Je voudrais bien pouvoir vous analyser ce qu'ils ont fait, aussi heureusement qu'ils l'ont fait ; mais je ne m'en sens pas capable. C'est pourquoi je me contenterai de vous exprimer toute la bonne opinion que j'en ai.

Le dialogue est brillanté des sornettes les plus miraculeuses, des calembours, des rébus, des quolibets, des coq-à-l'âne les plus flamboyants. Je vous en citerais volontiers quelques-uns ; mais, tout bien considéré, je n'en ferai rien. Les ôter de leur place, ce serait leur faire tort ; ils y perdraient beaucoup ; car leur mérite suprême est d'être admirablement placés, soit dit à la très-grande louange de MM. Varin et Boyer. Hommes de goût et d'intention littéraire, ils se sont remémoré, même en créant leur folie carnavalesque, les doctes conseils du législateur de feu notre Parnasse, qui

D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Il y a eu succès éclatant, succès de fou rire ; les réclames — véridiques cette fois. — vous l'ont déjà appris. Cela est si bien joué ! Ravel et Sainville sont d'un comique si franc, si achevé, dans les personnages de Chaudoreille et de Chevil-

17.

lard ! Tout le monde est forcé de rire, même les gens les plus moroses, les plus songe-creux ; nous vous le disons par expérience personnelle; car nous avons la prétention de n'être pas facile à dérider ; — et ma foi, c'est probablement à un reste de la jovialité contagieuse qui nous avait gagné, que nous devons de vous avoir parlé de la *Rue de la Lune* d'une manière si lunatique.

P. S. Nous nous y prenons bien tard pour causer avec vous des *Deux Anes*, vaudeville en un acte de MM. Mélesville et Carmouche, joué il y a près de quinze jours. Bornons-nous donc à en enregistrer la réussite, Vous avez lu dans tous les journaux que c'est une imitation d'un conte de La Fontaine. Vous y avec lu en outre que, pour bien goûter la pièce, il faut connaître le conte, et qu'ainsi les spectateurs sont plus à même de s'y récréer que les spectatrices qui n'ont jamais dû ouvrir le recueil des contes de Lafontaine. Nous croyons, nous, que la plupart des spectatrices du Palais-Royal, l'ont un peu entr'ouvert; certes, nous ne songeons nullement à leur en faire un crime.

Mlle Déjazet joue là dedans un gentil rôle de rapin ; c'est en dire assez.

**Variétés. — L'*Enlèvement de Déjanire*, vaudeville en un acte, de MM. Marc Michel et Morin.**

Le défaut d'espace ne nous a pas permis, l'autre fois, de vous rendre compte de l'*Enlèvement de Déjanire*. Nous tenons à réparer cette omission autant que possible ; si ce n'est pour vous, au moins pour nous ; car, bien qu'à cette heure il ne puisse rien nous rester à vous apprendre sur cette pièce, il nous siérait trop mal de la passer lestement sous silence.

L'enlèvement de Déjanire ! Sur la foi de cette étrange appellation, nous avons cru un instant que c'était quelque chose d'analogue aux amusantes charges mythologiques dont s'illustre parfois la troisième page du *Charivari*. Nous avons cru qu'on voulait nous donner en nature ce que cette page nous donne en peinture. Toutefois, nous étions extrêmement curieux de voir comment l'on s'y était pris pour faire du bouffon et du grotesque avec la robe du Centaure et la mort d'Hercule.

Vous savez que ce n'est pas cela du tout; vous savez que le titre seul procède de l'antiquité; que pour le sujet il est, — comme disent les marchands de contre-marques lorsqu'ils veulent faire du style, — palpitant d'actualité.

Je renonce donc au plaisir de vour narrer les aventures de miss Déjanire, ou plutôt miss Levassor, Anglaise un peu bien mûre, qui s'est laissé enlever par un galant cavalier moins blasé que lord Byron sur le compte des *pâles et froides beautés du Nord.* Je me tais, puisque vous connaissez mieux que moi les tribulations nocturnes de l'héroïne dans certaine auberge, ses exigences pudibondes à l'égard de son amant, ses épouvantements à l'encontre de l'honnête M. Mulot, qui n'a rien de commun avec son homonyme, le Moïse du puits de Grenelle.

Convenez que Lepeintre jeune est irrésistible en caleçon, en camisole et en bonnet de coton. Des méchants ont bien osé dire qu'il est devenu moins drôle depuis qu'il est entré aux Variétés. C'est faux! Il est toujours tout aussi drôle ; et il ne pourra jamais être qu'énormément drôle.

Lepeintre jeune et Levassor sont deux excellents acteurs. M. Nestor Roqueplan est un excellent directeur, et le théâtre des Variétés un excellent théâtre, qui est devenu le rendez-vous de prédilection du public jeune, élégant et joyeux.

## V

**Répertoire du Théâtre-Français.** — *Un vers dramatique.*
(27 février).

A l'une des dernières représentations de M^lle^ Rachel, après la tragédie, un grand poëte et un ex-grand ministre s'abordèrent au foyer du Théâtre-Français, non loin du buste de Jean Racine. Je ne vous nommerai ni mon grand poëte, ni mon ex-grand ministre ; soit que j'aie mal retenu leurs noms, soit plutôt que des motifs considérables m'ordonnent de vous les taire. On causa d'abord naturellement de l'incontestable talent de la jeune tragédienne ; puis, par une conséquence non moins naturelle, on s'entretint de la sublimité des ouvrages dont elle est l'interprète.

Le grand poëte en parla, comme du reste il en parle toujours, avec ce respect simple, calme et fier, cette sympathie grave et fraternelle que le génie a pour le génie, la royauté

pour la royauté ; le grand ministre, lui, exprima son admiration, que dis-je ? son adoration, en déclamant avec verbosité, avec emphase, avec bruit, d'un air matamore et pédant, travers qui ne lui est que trop familier. S'établissant dans une pose théâtrale et professorale devant le buste de Racine, il se livra, du cœur le plus dégagé, à ses déblatérations favorites contre les lettres modernes, à ses lamentations habituelles sur la décadence déjà consommée de la véritable langue française, de la langue du grand siècle, de la langue du grand Racine, ce type absolu de goût, de pureté, de clarté, d'harmonie, ce dieu de la correction.

Dans un moment où il sentit le besoin de reprendre haleine, notre poëte, sans bouger de son calme puissant, prit la parole pour lui faire discrètement observer que cette belle langue qui peut-être n'avait pas encore tout à fait disparu d'entre les langues vivantes, ne devait pas être appelée exclusivement *la langue de Racine*, n'était pas due qu'à lui seul ; et il rappela à son interlocuteur l'existence de Corneille, de Pascal, de Bossuet, de Molière, etc. L'ancien ministre répondit que toute sa vénération était acquise à ces grands hommes, qu'il savait parfaitement combien ils avaient coopéré à la formation, au perfectionnement du langage modèle ; mais il ajouta que leur coopération lui semblait inférieure à celle de Racine, que c'était à peu près seulement sous le rapport de l'éclat, de la richesse et de la force qu'ils avaient perfectionné notre langue, tandis que Racine l'avait particulièrement dotée des mérites qui lui ont valu le premier rang parmi les idiomes de l'Europe, à savoir, de l'excellence du goût, de la clarté, de la pureté, de la correction. Notre racinien exalté qualifia une seconde fois Racine de dieu de la correction. Le poëte, après s'être renfermé quelque temps dans un silence passif que l'orateur put prendre pour un silence d'adhésion, se mit à dire avec un air et un accent de déférence parfaite :

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander votre avis, sur un certain vers au sujet duquel on me demandait hier le mien. Je vous avouerai que je n'ai point osé me prononcer. Voici ce vers :

Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.

— Oh ! l'horrible jargon ! s'écria l'autre ; quel est l'iroquois, le visigoth, le vandale qui a commis ça ?

— Ainsi, vous trouvez ce vers mauvais?

— Mauvais! mais c'est détestable, qu'il faut dire: détestable! exécrable! abominable!

— Vous trouvez cela incorrect, n'est-ce pas?

— Oh! mille fois. C'est l'idéal de l'incorrection. *Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire.* Quoi de plus antigrammatical que cet *et!* Il faudrait dire absolument, pour parler français : *Moins vous l'aimez et plus vous devez tâcher de lui complaire.* Car *plus tâchez* constitue une élision impossible, qui ne serait pas même tolérable dans le style marotique. Mais dites-moi donc quel est le welche qui a fait cela? C'est, je le parie, quelque rimeur chevelu de la livrée de M. Victor Hugo.

— Non : c'est un auteur mort, un auteur ancien.

— Alors, c'est Dubartas, ou Chapelain, ou Baïf, ou plutôt Ronsard: oui, n'est-ce pas, c'est Ronsard que vous avez la faiblesse d'aimer : voilà sans doute pourquoi vous hésitiez à vous prononcer. Si ce vers était d'un brave classique, vous n'auriez pas balancé; vous auriez bien vite exprimé tout haut le mal que vous en pensiez tout bas.

— Vous vous trompez, monsieur : si j'ai refusé d'exprimer hautement mon opinion, c'est parce que ce vers-là est justement d'un classique, d'un illustre classique, de celui que vous regardez comme le plus grand de tous; ce vers, monsieur, est de Jean Racine.

— Fi donc! quelle affreuse plaisanterie! cela n'est pas, monsieur.

— Je vous répète et je vous affirme très-sérieusement, monsieur, que ce vers est de Racine.

— Hé! non, il n'est pas de lui. La chose est impossible. Et s'il vous plaît, dans lequel des ouvrages de Racine, prétendez-vous avoir trouvé ce vers?

— Ce vers, monsieur, c'est dans *Mithridate.*

— Il n'est pas dans *Mithridate*, j'en suis sûr. Je sais mon Racine par cœur, voyez-vous.

— Voulez-vous me suivre à la bibliothèque du théâtre?

— Sur-le-champ, monsieur.

Quelques secondes après, le grand poëte ouvrait un volume de Racine, et montrait à l'incrédule ex-ministre le malheureux vers dans *Mithridate*, IV[e] acte, scène II[e].

Bon lecteur, vous vous figurez peut-être que notre racinien se tint pour battu et qu'il se retira vivement l'oreille basse?

Point du tout. Il demeura bravement. Il prit le volume,

et, arrêtant son regard sur le vers fatal, il tomba dans une profonde méditation. Quand il eut bien médité, il releva la tête, et d'une voix sonore, avec une pompeuse lenteur, il articula, il scanda le vers, en s'accompagnant d'un beau geste cadencé. Il l'avait articulé, qu'il semblait l'écouter encore.

— Mais, vraiment, ce vers n'est pas trop mal, fit-il avec un grand air de philosophique impartialité.

Une seconde fois, il médita. Une seconde fois il déclama le vers.

— Décidément, ce vers est admirable ! s'écria t-il avec une étrange explosion d'enthousiasme.

Sur ce, il toisa le poëte, il s'en alla d'une allure de conquérant. Le poëte en rit beaucoup ! il en rit encore.

P. S. L'histoire que je viens de vous conter, et que certainement vous ne connaissez pas, m'en rappelle une autre du même genre, que vous connaissez probablement.

Vous la conterai-je? Oui, car elle est si bonne que vous ne pouvez manquer d'y prendre encore plaisir.

C'était à l'Académie en séance privée. — Or, vous saurez qu'à l'Académie on professe pour Racine le fétichisme le plus incroyable. Racine, pour vous et pour moi, est tout bonnement un grand poëte, un grand homme de génie ; pour les académiciens, c'est *le bon Dieu.* Niez devant eux, si vous voulez, la divinité de Jésus-Christ; quelques-uns fronceront un peu le sourcil, voilà tout ; mais ne vous avisez pas de nier celle de Racine ! on pourrait bien ne pas vous laisser sortir vivant.

C'était, disais-je, à l'Académie. On travaillait au Dictionnaire. On joignait comme il est d'usage, à l'appui de chaque définition, des exemples tirés de nos meilleurs auteurs classiques. Un membre proposa pour exemple, je ne sais plus à l'occasion de quel mot, les vers suivants de Racine; c'est Phèdre qui parle à Thésée :

Épargnez votre sang : j'ose vous en prier.
Sauvez-moi la douleur de l'entendre crier.
Ne me préparez pas la douleur éternelle
De l'avoir vu répandre à la main paternelle.

— Messieurs, dit M. Victor Hugo avec une bonhomie terrible, l'Académie sait que je ne demande qu'à m'éclairer. Veuillez donc me permettre une très-humble interrogation.

L'Académie pense-t-elle que, dans ces vers, la répétition du mot douleur fasse beauté?

Chœur d'anciennistes, de puristes et d'orthodoxes : — Comment, monsieur Hugo, si cela fait beauté! mais sans doute! mais certainement! votre question est scandaleuse! vous avez failli blasphémer! Dieux immortels, si cela fait beauté! Mais, vous ne comprenez donc pas? Vous n'entendez donc pas? *La douleur, la douleur éternelle!* comme c'est poétiquement gradué! quelle heureuse progression! quel savant crescendo! ah! c'est sublime!... Quoi! monsieur Hugo, vous ne sentez pas cela, vous, un poëte!

M. Victor Hugo. — Non, messieurs, je le confesse en toute humilité; mais, avant de m'accabler, daignez souffrir que je hasarde une seconde observation. *Sauvez-moi la douleur* vous paraît-il d'un français bien irréprochable? Est-ce que vous n'aimeriez pas mieux, grammaticalement parlant, *sauvez-moi de la douleur?* Il me semble, et j'ai pour moi l'autorité de tout le dix-septième siècle, — que l'on dit : *sauver quelqu'un d'un péril*, et non pas sauver un péril à quelqu'un.

Le même chœur, avec des rugissements. — Horreur! impiété! abomination! il se démasque, le traître! ô sacrilége! accuser Racine de ne pas parler français! assurément, cet homme est un monstre ou un fou! Il mérite le bagne ou Charenton! Prenez garde, monsieur Hugo, prenez garde!

M. Victor Hugo, plus *impavide* que l'homme d'Horace : — Messieurs, calmez-vous et laissez-moi m'expliquer. Si je blâme le *sauvez-moi la douleur*, ce n'est pas parce qu'il est dans Racine, c'est, au contraire, parce qu'il n'y est pas. Racine, messieurs, j'en suis certain, n'a pas pu faire, n'a pas fait cette faute.

Le chœur, avec une impétueuse ironie. — Il faut le confondre! il faut foudroyer le Titan! un Racine! qu'on apporte un Racine!

Et, tout soudain, un Racine est apporté.

Le chœur s'en saisit, comme un seul homme, et court au passage contesté...

A sa vue, il change de ton et de visage; il pâlit, il balbutie; et c'est d'une voix éteinte qu'il lit la version, la leçon suivante :

> *Respectez* votre sang : j'ose vous en prier.
> Sauvez-moi *de l'horreur* de l'entendre crier.
> Ne me préparez pas la douleur éternelle
> De l'avoir *fait* répandre à la main paternelle.

**Théâtre des Variétés. — Les *Deux Hommes noirs*, vaudeville en deux tableaux, par MM. Gustave Vaez et Duvernay.**

Canclos, père de famille, vieillard très-peu respectable, très-paresseux et très-ivrogne, tient un café-restaurant à Pantin. Un sien cousin, nommé aussi Canclos, jeune homme également peu recommandable, également paresseux et ivrogne, et de plus joueur et libertin, fréquente en vainqueur le billard dudit café. Mais les affaires du vieux et du jeune Canclos vont fort mal.

— Bonjour cousin, dit le vieux; je viens vous demander un service d'ami.

— Salut, cousin, dit le jeune; je viens de mon côté me jeter dans vos bras pour que vous me tiriez de peine.

— Prêtez-moi vingt-six francs, dit le vieux.

— Mille diables! moi qui venais vous en emprunter trois cents! dit le jeune.

— Alors, je suis flambé, mon petit. Il y a prise de corps contre moi.

— J'en suis là aussi, mon vieux. Hein! ces gueux d'huissiers!

Sur l'entrefaite, se présente un homme noir. Le jeune Canclos, qui a flairé un huissier, s'est esquivé prestement. L'homme noir accoste le vieux Canclos, qui se voit par avance écroué à Clichy.

— Voulez-vous me suivre? dit l'homme noir.

— Où ça? en prison? dit naïvement le vieux.

— Non : dans un des plus beaux hôtels de Paris, où vous jouirez d'un luxe de prince, d'une table somptueuse, d'une cave excellente, d'un nombreux domestique; où vous aurez écurie et remise bien meublées.

— Et où je serai libre?

— Parfaitement libre. Vous pourrez à votre gré donner des fêtes chez vous, aller en calèche par toute la ville, vous montrer à l'Opéra. Acceptez-vous?

— Tiens, si j'accepte!... un peu. Et qu'est-ce que l'on attendra de moi pour tout ça?

— Rien que de facile et d'honnête; soyez tranquille. Mais vous saurez cela plus tard. C'est un mystère pour le moment, n'y songez pas, laissez-vous faire.

— Je me laisserai faire. Quand partons-nous?

— Dans un instant. Je sors et je reviens avec la voiture qui doit vous emmener. Préparez vos bagages.

Canclos, tout joyeux, s'en va boire une multitude de petits verres pour charmer le quart d'heure d'attente.

Un second homme noir arrive. Il est reçu par la fille du vieux Canclos, une gaillarde passablement délurée.

Il lui chante exactement la même antienne que le premier homme noir a psalmodiée à son père. Que le père et la fille le suivent à Paris, et ils auront un luxueux hôtel; le père, d'excellents vins, d'excellents mets; la fille, des parures, des bijoux, etc., etc. La jeune personne, on le pense bien, est folle de contentement.

Elle appelle à grands cris son cher père. Celui-ci reparaît à demi ivre. Tous deux parlent à la fois pour se faire la confidence du bonheur qui leur tombe des nues.

— Mon père, nous allons à Paris où nous nagerons dans l'or...

— Nous allons à Paris, ma fille; et nous y vivrons comme des monarques...

— Mais vous savez donc...

— Je sais tout. Et toi aussi?

— Et moi aussi, voilà monsieur qui vous emmène.

— Ah! c'est monsieur? dit Canclos, qui voit pour la première fois le second homme noir. — Tiens, c'est étonnant, il m'avait d'abord paru plus maigre. Ah! bah! ce sont les petits verres qui me grossissent les objets. Partons, ma fille, partons, mon brave monsieur: vous avez l'air d'un croque-mort; mais, c'est égal; ça ne vous empêche pas d'être excessivement aimable.

Et les voilà partis.

Cependant le premier homme noir s'en revient. Il cherche, il réclame son Canclos; il le veut, il l'exige. Sa consternation est grande, quand il apprend qu'on le lui a escamoté. Tout à coup il renaît à l'espérance; il avise un jeune drôle que l'on appelle du nom de Canclos; il court à lui.

— Vous vous nommez Canclos; C-a-n-Can, c-l-os-clos?

— Oui. Anastase Canclos. Après? vous venez pour m'arrêter? pour me conduire à Clichy?

— Non, mon ami, non pas! juste ciel! c'est à la fortune que je vais vous conduire! c'est au plaisir! c'est au bonheur!

Bref, le premier homme noir fait au jeune Canclos une proposition toute semblable qu'il a faite au vieux.

Anastase l'accueille avec d'autant plus de ravissement et de confiance qu'il s'imagine être enlevé par l'agent de quelque princesse russe, tombée secrètement amoureuse de lui. Donc, il s'élance à la fortune, grâce à son nom qui joue un peu en ceci le rôle de *Sésame, ouvre-toi!* des contes arabes.

Vous voulez la clé de ce mystère. La voici. Un troisième Canclos est mort en Amérique sans héritiers directs. La succession est d'un million. Les deux hommes noirs, les deux huissiers ont eu vent de cela. Vite, ils ont fureté partout pour dénicher toute créature humaine ayant nom Canclos. Ils ont, comme vous l'avez vu, mis la main sur les deux cousins. Ceux-ci, en reconnaissance du bien-être où les hommes noirs se sont hâtés de les placer et des grosses sommes qu'ils leur ont avancées, qu'ils leur avancent tous les jours, les ont naturellement acceptés et reconnus pour les régulateurs suprêmes de leurs affaires, leur ont à cet effet concédé toutes les autorisations, tous les pouvoirs du monde pour toucher leur brillant héritage. Nos huissiers comptent bien tailler en pleine étoffe dans l'opulente succession et s'indemniser copieusement de leurs splendides avances.

Mais, ô destinée! ô vicissitude! La succession est d'un million, c'est vrai, d'un million réel; mais elle a, comme toute succession, un actif et un passif. Or, son passif est de 999,999 fr. 99, tout autant; par conséquent, son actif n'est que de 1 centime! Par bonheur pour lui, le vieux Canclos découvre cela avant les huissiers. Il ne perd pas son temps, et en homme aussi peu scrupuleux que les deux hommes noirs, il leur soutire encore à l'un et à l'autre une nouvelle somme assez ronde.

Cependant les huissiers reçoivent, chacun de son côté, une lettre du ministère de la marine, en réponse à une demande qu'ils y ont adressée pour obtenir des renseignements plus complets sur l'état de la succession. Cette réponse leur étale aux yeux toute l'affreuse vérité. Quand ils sont un peu remis de l'étourdissement causé par une telle chute, une même idée leur vient à l'un et à l'autre : — Mon confrère ne sait rien, tâchons de lui céder l'affaire!

Tout consolés, tout ranimés par cette honnête inspiration, ils marchent délibérément l'un vers l'autre, l'œil aimable, la bouche souriante :

— Mon cher confrère, je viens vous offrir un charmant cadeau.

— Ma foi, mon très-cher, vous me prévenez, je venais à vous avec une intention toute semblable à votre égard.

— Quelle édifiante sympathie! Voyons votre cadeau.

— Voyons le vôtre.

Et ils énoncent l'objet de leur offre respective...

Ébahissement et désappointement mutuels. Ils reculent, ils s'entre-regardent d'une certaine manière, ils ont compris.

— Vous voulez me céder l'affaire, parce que vous savez qu'elle est détestable.

— Vous le savez aussi, vous, puisque vous me la proposez.

— Maître fripon!

— Maître macaire!

Mais ils se réconcilient, car ils n'ignorent pas que:

Corsaires contre corsaires
Ne font jamais leurs affaires.

Au demeurant, les deux Canclos tirent assez avantageusement leur épingle du jeu, surtout le vieux qui, en outre de leurs aubaines communes, a su, finalement, se ménager une dot pour sa fille.

Nous ne vous avons pas parlé de deux rôles accessoires, d'un clerc d'huissier qui est le prétendu de la fille du vieux Canclos, et d'une vieille folle, femme de l'un des hommes noirs, qui est amoureuse à la fois du clerc d'huissier et d'Anastase Canclos.

Bien que ces deux rôles fassent beaucoup rire le parterre, principalement celui de la vieille folle jouée par l'immense Flore, nous vous dirons franchement que nous ne les aimons pas; le premier nous semble oiseux, le second nous semble trop ignoble et trop stupide; puis, tous deux gênent l'action, entravent le développement de la donnée générale, qui est d'un comique heureux, et qui, selon nous, aurait mérité d'être mise en œuvre avec plus de soin et d'art.

L'un des auteurs étant M. Gustave Vaez, qui, sur la scène de l'Odéon, a obtenu de si beaux et de si légitimes succès, conjointement avec M. Alphonse Royer, on était en droit d'espérer quelque chose de mieux.

Quoi qu'il en soit, la pièce a réussi.

## VI

**Odéon. — Le *Capitaine Paroles*, étude shakespearienne en un acte, en vers, par M. Léon Marcel.**

**(6 mars).**

Une forêt quelconque, avec un petit groupe de tentes sous ses feuillages. — La magie du nom de Shakespeare nous fait trouver à ce décor un air particulier de poésie héroïque et de roman chevaleresque. — L. Monrose, enveloppé d'un grand manteau noir, vient saluer le public, et lui réciter, pour le mettre en belle humeur, un petit prologue si vif, si net et si congru, si spirituel, qu'il remplit de primesaut son objet. — « La pièce que nous allons vous jouer n'est pas une pièce, dit ce prologue; ce n'est rien qu'une libre boutade, une légère curiosité d'artiste, une simple fantaisie de poëte; n'attendez ni action, ni événement, ni péripétie, ni dénoûment; ce n'est rien, — et en même temps c'est beaucoup; car, ce n'est pas moins qu'un précieux rameau détaché des divines ramures de la forêt shakespearienne. Heureux si nous ne l'avons pas effeuillé ni fané! »

Le prologue dit vrai. Peu ou point d'action. Le fond le plus léger. Une apparence, une ombre de sujet. En deux mots, il ne s'agit que d'un faux brave démasqué. Par conséquent, il n'y a guère que deux scènes : l'une pour l'étalage de la superbe crânerie du matamore; l'autre, pour la mise en lumière de son ignominieuse poltronnerie.

Quant à la forme, elle n'est nullement à l'état d'ombre et d'apparence. Elle existe, elle est réelle, elle a un contour très-ferme et très-arrêté. Le vers est bien trempé, bien assoupli ; il se meut avec une vigueur facile et délicate; il a de la couleur et de la non commune. — C'est là, en somme, quelque chose de très-agréable, fait avec aisance et conscience, d'un entrain communicatif et d'une littérature vraiment littéraire.

Le rôle de Phénice va bien à M^lle^ Berthault. Phénice est une héroïne moitié amazone et moitié bergère. En véritable fille d'Ève, elle est d'abord complétement dupe des vanteries et des fanfaronnades du capitaine Paroles; et, se prenant pour lui d'une admiration naïve et d'un amour glorieux, elle

méconnaît dédaigneusement la tendresse et les soins de Roger, chevalier de la plus entière bravoure, qui est aussi modeste que brave, aussi timide auprès des belles que vaillant en face de l'ennemi. Mais, lorsque le masque du forfante lui a été arraché, lorsqu'elle voit à nu sa lâcheté, elle l'accable de ris moqueurs, découvre ce que vaut Roger et répare son injustice envers lui.

Le capitaine Paroles est un faquin doublement amusant sous les traits de Monrose. — Il est casqué et cuirassé de la façon la plus guerroyante et la plus inouïe. Il porte un fer aussi liant, aussi long que les épées dites *miséricordes*, une lame à couper en deux des géants, à dépecer des montagnes, une seconde édition de la Durandal de Roland. — Monrose fait saillir avec une verve égale les deux effets contrastants de ce rôle: le caractère d'emprunt et le tempérament véritable; il passe avec une grande aisance des allures foudroyantes d'un Achille et d'un dieu Mars aux postures foudroyées d'un Thersite et d'un Léporello.

Nous dirons, pour les gens *délicats* qui font profession de ne pas aimer le comique anglais, que le personnage de Paroles nous semble presque y échapper; il faudrait plutôt chercher son type dans la comédie méridionale; il serait plutôt de l'innombrable famille des capitans burlesques dont les drames espagnols et italiens ont fait une si furieuse consommation. Il ne ressemble à Falstaff que sous le rapport de la couardise et de la hâblerie; du reste, il est loin d'être aussi pendable; il n'est ni glouton, ni ivrogne, ni voleur; il n'est souillé d'aucune des turpitudes qui font de l'autre un horrible chenapan... Si fait pourtant, il est traître..., mais du moins il ne l'est pas de propos délibéré, de sang-froid; c'est la peur seule, une débilitante peur de lièvre, qui le force à proférer quelque mots de trahison.

Vous retrouverez le cachet méridional empreint sur les silhouettes qui vivent et se meuvent à l'entour de la figure du capitaine. — Phénice, cette jeune première cambrée, d'humeur moqueuse et vaillante, procède des Clorindes et des Marphises, et non pas des filles timorées de la prude Albion. — Caduco, père de Phénice, a toute l'encolure d'un Géronte et d'un Cassandre du Sud. — Roger, l'amoureux de la belle, est un chevalier qui a tout l'air d'avoir fait de fréquents séjours parmi les bergers du Lignon.

Ceux qui s'étonneraient de rencontrer ces empreintes mé-

ridionales dans Skakespeare, ne connaîtraient guère cet universel génie du Nord. Rien ne limite sa puissance d'assimilation et d'amplexion. Skakespeare absorbe tout; il contient tout. Il est comme la nature. Tout est dans Shakespeare.

Bien qu'il soit parlé du tambour et des boulets de canon dans notre intermède, il y circule cependant, grâce à la fantaisie des costumes et du lieu de la scène, grâce au romanesque des profils de Phénice, de Caduco et de Roger, je ne sais quelle vague senteur de bergerie et de chevalerie errante. C'est, pour une chose bouffonne, un assaisonnement tout à fait rare, original et princier.

Quand on a demandé l'*auteur*, Monrose est venu livrer aux bravos du public le nom de M. Léon Marcel. Or, nous savons, et tout le monde sait avec nous, que c'est là un pseudonyme derrière lequel se cachent les noms déjà très-littéraires des deux jeunes auteurs de *Falstaff*. Pourquoi ce voile? Est-ce par un scrupule de modestie ou par un secret dédain de l'exiguïté de l'œuvre? Ni l'un ni l'autre ne nous sembleraient bien raisonnables.

Le grand tableau de Shakespeare, d'après lequel nos jeunes auteurs ont gravé leur vive et agréable *eau-forte*, est celui qui s'appelle : *Tout est bien qui finit bien*. Déjà, de notre temps, on en a traité le sujet principal dans une pièce en trois actes, intitulée : *Gillette de Narbonne*, qui, sur l'ex-théâtre des Nouveautés, a joui d'une vogue considérable.

**Gymnase. — *Bertrand l'Horloger*, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Jules de Prémaray.**

Il est démontré, pour nous, que M. Poirson est allé trouver naguère M. Jules de Prémaray, et qu'ils ont eu la conversation suivante :

— Mon cher monsieur, a dit M. Poirson, je vous en prie, bâclez-nous donc vite une pièce pour Bouffé!

— Comment, monsieur, que je vous bâcle! mais il me semble...

— Il vous semble, n'est-ce pas, que vous êtes né pour bien faire et non pour bâcler. Je suis entièrement de votre avis. Je sais combien vous avez de sens et d'esprit. Je sais que vous êtes capable d'achever une chose, et de la parachever. Mais ce n'est pas de votre esprit plein de ressources que j'ai

besoin maintenant. C'est de votre complaisance. Faites-nous en deux temps une pièce telle quelle... que dis-je? une pièce nulle, insignifiante, absurde; tâchez qu'elle soit bien mauvaise, très-mauvaise, elle n'en sera que meilleure. Qu'il y ait seulement une sorte de rôle à l'usage de Bouffé, et cela suffira, et tout sera dit; et encore, s'il vous plaît, ayez bien soin que ce rôle ne brille aucunement par lui-même; mettez-le scrupuleusement à l'unisson des autres parties de l'ouvrage...

— Monsieur, je ne vous comprends pas!

— Je vais me faire comprendre. On affirme de toutes parts que je suis un téméraire, un insensé de persévérer dans ma lutte contre la société des auteurs dramatiques; on prétend que j'ai mauvaise grâce à faire le paladin, à vouloir tenir seul contre toute une armée : on prédit que je finirai inévitablement par avoir le dessous, qu'il me faudra bientôt rendre les armes ou périr. Je veux faire taire ces sottes clameurs; et je compte y réussir en faisant jouer à Bouffé un rôle absurde dans une pièce absurde.

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Bouffé jouera si bien, si merveilleusement, que, malgré l'absurdité de la pièce et de son rôle, il obtiendra, j'obtiendrai, nous obtiendrons un retentissant, un magnifique succès. Tout le monde alors sera forcé de convenir que le Gymnase, pour demeurer stable et prospère, n'a besoin absolument que du jeu de Bouffé; qu'avec Bouffé tout seul, il peut, sans péricliter le moindrement, se passer de bons auteurs et de bonnes pièces; et qu'enfin, je ne suis ni un téméraire, ni un insensé de ne pas vouloir pactiser avec ce que j'appelle la *coalition*. Voyons, mon cher monsieur de Prémaray, vous nous ferez quelque chose de mauvais, n'est-ce pas?

— Mon cher monsieur Poirson, vous êtes pressant; mais je ne vois rien là qui me doive séduire. J'ai peine à me résoudre.

— Oh! cette besogne vous sera difficile, je le conçois. Laisser de côté tout votre esprit! ne pas en user du tout! travailler à la diable! voilà qui va étrangement vous coûter. Mais, morbleu, vous prendrez une autre fois *votre revanche*, comme on dit; je ne demanderai pas mieux que de vous en fournir l'occasion, comptez-y. Allons, c'est établi; vous m'aiderez à confondre les coalisés. Vous nous cuisinerez une toute petite chose, n'est-ce pas?

— Je le voudrais; mais, en vérité, c'est m'exposer horriblement, et le public.....

— Eh! mon cher monsieur, le public ne se doutera de rien; grâce à Bouffé, il ne fera pas attention à la pièce, et nous triompherons. Ah! comme vous vous faites prier pour faire un mauvais ouvrage! On voit, du reste, que vous n'avez pas encore l'honneur d'être de la sublime Société des auteurs dramatiques. — Eh bien! sommes-nous d'accord?

— Mon Dieu! laissez-moi le temps de réfléchir...

— Vous reculez? Alors vous voulez donc me suggérer l'envie de me réconcilier avec la susdite Société! Hein?

— Non pas, non pas! vous aurez votre pièce, monsieur Poirson.

— Mais... telle que je la désire?

— Telle que vous l'exigez, bourreau!

Oui, selon nous, MM. Poirson et Jules de Prémaray ont dû converser ainsi.

Voilà comment j'explique l'enfantement et la venue au jour de *Bertrand l'horloger*.

Mais il faut un peu vous dire ce que c'est que cet horloger. Nous tâcherons d'être bref, et pour cause.

Bouffé, là dedans, s'appelle d'abord le père Job, et ensuite reprend son vrai nom, qui est Bertrand. — Quand il s'appelle le père Job, il habite chez de pauvres villageois, et il est en proie à une singulière monomanie. Toutes les montres, toutes les pendules, tous les cartels qu'il rencontre, il les détériore, il les détraque, sous prétexte de les réparer et de les régler. Il a un refrain bizarre et fatal, qu'il se chante à lui-même, et qui dit : — « Je ne veux pas qu'il soit jamais sept heures, car *elle* doit venir à sept heures : or, si *elle* venait, si je la voyais, je ne pourrais m'empêcher de la maudire, et, *malédiction, c'est malheur!* La maudire! non, non! Pour que je ne la maudisse pas, il faut donc qu'elle ne vienne pas; et, pour qu'elle ne vienne pas, il faut qu'il ne soit jamais sept heures. »

Et c'est pour cela, c'est pour que sept heures n'arrivent jamais, que le père Job s'évertue à déranger les ressorts de tous les cadrans du logis et du voisinage. Il se figure, dans sa folie, que de cette manière il parvient à escamoter chaque jour la septième heure.

Un gros cartel de la maison a échappé jusqu'alors à la malfaisance de ses doigts, parce que, placé très-haut, près du plafond, il se trouve hors de sa portée; et l'on se flatte

que le père Job le perdra de vue, ne songera pas à lui. On se trompe. Voilà l'enragé bonhomme qui, à l'aide d'une échelle ou d'un escabeau, se hisse jusqu'à l'infortuné cartel, et lui fait subir le sort qu'il a juré d'infliger à toute œuvre d'horlogerie marquant les heures.

A peine a-t-il accompli ce nouvel acte de mutilation, qu'une jeune fille qui rentre céans, se met à dire : Il est sept heures. — Sept heures, s'écrie le fou avec épouvante et colère ; elle va venir.... je ne veux pas qu'elle vienne! je ne veux pas la voir!... Et il se précipite sur la porte comme un forcené, et il la verrouille avec frénésie. Tout à coup, en se retournant, son regard s'arrête sur le cadran qu'il vient de mutiler... A l'instant il se calme, il rit et il dit à la jeune paysanne : — Tu m'as fait peur, Georgette! Mais à quoi rêvais-tu! Sept heures! Tu es folle. Vois donc, il n'est encore que midi. Vraiment, tu m'as fait peur!

Haussez les épaules tant qu'il vous plaira ; répétez à votre aise que ce n'est pas fort, que c'est beaucoup trop innocent : je le veux bien ; mais il n'en est pas moins vrai que Bouffé trouve moyen d'être admirable et de faire frémir avec ces choses-là.

Bertrand, riche horloger (nous avons déjà dit que tel est le véritable nom du bonhomme), Bertrand, riche horloger retiré des affaires, chérissait sa fille avec idolâtrie. Un certain comte italien la vit, l'aima, s'en fit aimer, et l'enleva. Le jeune comte lui avait promis de l'épouser solennellement, et voulait tenir sa promesse ; mais il avait une mère pleine de préjugés, qui refusa durement de consentir à cette union. Il fut impossible de la fléchir. De son côté, M. Bertrand, outré de désespoir et de courroux, jura qu'il ne reverrait jamais sa fille et qu'il ne lui pardonnerait jamais. (O invention! ô originalité!) Ce courroux, ce désespoir fermentèrent en lui au point de lui ôter une bonne partie de sa raison. Ce fut alors qu'il prit le nom de Job, qu'il abandonna son château (il avait un château, l'infortuné!) et qu'il vint se réfugier dans une chaumière, parmi de vertueux paysans.

Cependant le comte et la jeune fille ont fait une fugue en Italie, où ils se sont, je crois, mariés secrètement. Bientôt après, le jeune mari, quoiqu'il fût avec sa femme de la meilleure intelligence, l'a quittée sans l'en prévenir, et est parti pour la France. Il s'est rendu auprès du père Job sous le nom plébéien de Gervais, s'est donné à lui pour un homme

abreuvé d'afflictions, a gagné de cette manière son amitié, et s'est établi sous le même toit. Mais il a continué à laisser sa femme sans avertissements et sans nouvelles. Pourquoi ce départ clandestin? et pourquoi ce silence cruel avec une femme qu'il aime et dont il est aimé? Ah! pourquoi? Je ne l'ai pas deviné.

Le fait est que cette jeune femme s'en alarme sérieusement et justement, et que, l'âme émue d'une vague jalousie, elle se met à son tour en route pour la France. Mais, chose inexplicable! elle voyage à pied, toute seule, déguisée en homme. Pourtant son mari a dû lui laisser quelque argent, car il en a, puisque, chez le père Job, nous lui voyons extraire de l'or de ses poches. Pourquoi ne voyage-t-elle pas en chaise de poste, ou tout au moins dans le coupé de quelque honnête diligence? Cela eût été plus naturel, plus humain, plus confortable que de cheminer pédestrement, comme un pauvre petit Savoyard qui demande aux passants des petits sous. Pourquoi? pourquoi? — Hé! mon Dieu! assez. Si nous nous mettions à lâcher la meute des *pourquoi*, nous n'en finirions pas, nous ferions trop longue chasse.

Nous avions promis d'être bref, et nous n'avons guère, n'est-ce pas, la mine de nous en souvenir. Il ne serait pourtant pas mal, en nous interdisant les *pourquoi*, de songer aussi à nous sevrer un peu des *comment*.

La providence du dramaturge a conduit la jeune femme tout droit à la demeure de Job. Passons sur les émotions qu'elle éprouve en retrouvant son père, qui ne la reconnaît pas sous ses habits de garçon.

Elle retrouve aussi son braque de mari et se concerte avec lui, et avec d'autres personnages non mentionnés dans ce compte rendu, pour aviser aux moyens de rendre la raison à son cher père et d'en obtenir un solennel pardon.

Le vieillard est ramené dans son château. Il s'aperçoit bientôt du changement de lieu et n'en est pas d'abord très-satisfait. — « A un malheureux père comme moi, dit-il, il faut une cabane et non un château; du pain noir et non du pain blanc; l'humble nom de Job et non celui de Bertrand. »

Pardieu, nous admettons très-bien qu'une cabane soit inférieure à un palais, que du pain noir le soit à du pain blanc; mais, ma foi, nous n'admettons pas du tout que le nom de Job soit plus humble que le nom de Bertrand. Bertrand et Job, Job et Bertrand nous semblent de même niveau, de

même acabit plébéien. A nos yeux, ces deux noms sont tout aussi vierges l'un que l'autre de vernis aristocratique.

Le vieillard, tout en jurant toujours qu'il ne veut plus revoir sa fille, est charmé, attendri par un portrait d'elle qu'il a retrouvé. Il essaye de se remémorer un vieil air qu'elle lui chantait volontiers. Sa fille, toujours habillée en homme, le lui joue et le lui chante sur la harpe. Elle fait si bien, qu'elle l'arrache au soin qui le tourmente de détraquer la pendule de l'appartement, dont l'aiguille va bientôt marquer sept heures. Enfin, vêtue en mariée, et voilée, elle vient tomber aux genoux de son père, qui la prend pour la jeune paysanne Georgette, et qui la bénit sous ce nom. — Vous saurez, par parenthèse, que Bouffé est au premier rang parmi *les gaillards qui bénissent bien.*

Soudain sept heures sonnent... Une violente agitation s'empare de Bertrand. Sa fille s'écrie :

— Mon père ! et elle lève son voile. Une révolution salutaire a lieu dans les organes du père Job. Il reconnaît son enfant. Bouffé alors pousse un cri d'entrailles qui est sublime, qui vous empoigne surhumainement le cœur. La raison revient donc subite au père Job, à qui le jeune comte exhibe une lettre de la marquise sa mère, par laquelle cette noble dame donne son consentement au mariage.

Quand Bouffé est venu nommer l'auteur, trois salves d'applaudissements ont éclaté : Bouffé a prodigieusement réussi.

Nous présumons qu'en entendant ces expressions de bravos, M. Jules de Prémaray s'est senti pénétré d'une riante surprise, et qu'il s'est dit :

— Quoi ! pas un sifflet ! pas un ! Quoi ! il y a triomphe ! Quel magicien que ce Bouffé ! Mais, en honneur, cet homme a le don des miracles.

## VII

**Théâtre-Français.** — Les *Burgraves*, trilogie, par M. Victor Hugo.

(13 mars.)

Pendant six cents années, depuis le dixième siècle jusqu'au seizième, le Rhin, sur toute la longueur de ses rives, du lac de Constance aux sept montagnes, vit régner dans des châteaux-forteresses nichés au haut de tous les rochers basalti-

ques dont son large cours est bordé, une race particulière de seigneurs étranges, de chevaliers sauvages, de gentilshommes farouches. On les appelait Burgraves, c'est-à-dire comtes des châteaux.

Ce n'étaient ni des princes ecclésiastiques, ni des princes féodaux, ni des moines militaires, mais ils avaient quelque affinité avec ces trois états à la fois; ils se rattachaient au premier par l'autorité morale qu'ils exerçaient sur leur famille et leurs soldats, par la vénération religieuse et le respect superstitieux qu'ils leur inspiraient; au second, par la manière tyrannique dont ils gouvernaient et pressuraient leurs vasselages; au troisième, par leur esprit de caste, par la fraternité qui les unissait, par la solidarité qu'ils avaient établie entre eux.

Leur force corporelle avait la résistance de leurs basaltes et de leurs chênes séculaires; ils jouissaient parfois d'une longévité patriarcale et biblique.

Ils commencèrent par être des héros, des miracles de chevalerie, de magnanimité; puis, insensiblement, ils dégénérèrent et finirent par n'être plus que d'infâmes brigands, pleins de méchanceté toujours, de lâcheté quelquefois. La phase morale dans laquelle ils demeurèrent le plus longtemps, fut, on le présume bien, l'état intermédiaire de l'héroïsme pur et du brigandage absolu.

Durant cette ère d'orageuse transition, ils vécurent dans un enivrement continu de puissance, d'audace, d'indépendance et d'orgueil.

Ils déployaient un luxe de satrapes; ils avaient des festins monstrueux comme ceux du paradis des Scandinaves, et ils se faisaient servir à genoux par leurs officiers comme l'empereur. Leur pouvoir ne s'étendait guère au delà du pays que dominaient les burgs; mais, dans ce rayon, ils étaient maîtres absolus; ils levaient des contributions sur les troupes de riches marchands: ils achetaient des esclaves, ils en faisaient, ils entravaient la navigation du Rhin en tendant des chaînes d'une rive à l'autre. Quand ils étaient mécontents de quelque ville voisine, ils lui envoyaient fièrement une remontrance et un défi, et quelquefois, pour la châtier, disaient-ils, ils faisaient une incursion armée dans l'un de ses faubourgs.

Ils osaient bien plus, les téméraires! ils refusaient d'obéir aux décrets de la diète. Ils ne voulaient reconnaître ni le

sceptre temporel du saint-empire, ni le sceptre spirituel du saint-siége. Ils bravaient les armées de Barberousse, et ils riaient des excommunications d'Adrien, et cela, tout en ayant la foi chrétienne, tout en étant sûrs d'être damnés. Oui, nouveaux Titans, ils osaient lutter contre le pape et l'empereur, ces deux moitiés de Dieu. Ces deux Jupiters du moyen-âge, cette dualité funeste qui se composait plus souvent de deux Arimanes que d'un Oromaze et d'un Arimane. Par le successeur de Charlemagne ils étaient souvent vaincus, mais non détruits; par le successeur de Saint-Pierre, ils étaient souvent foudroyés, mais ils restaient debout, ils vivaient foudroyés!

Ce fut seulement lorsqu'ils eurent pénétré bien avant dans le brigandage, lorsqu'ils en eurent descendu la dernière pente, lorsque d'aigles ils furent tous devenus corbeaux, de lions chats-tigres, de bandits courageux voleurs peureux, ce fut seulement alors que l'on en put venir à bout, que l'on put enfin les détruire; leur destruction fût accomplie par un célèbre capitaine des armées de l'empereur Maximilien 1er, aïeul de Charles-Quint; on démantela, on rasa le dernier burg.

C'est aux souvenirs éclatants que nous a laissés la lecture de l'admirable livre intitulé *le Rhin*, que nous sommes redevables de la plupart de ces détails historiques.

Voilà dans quelle nature, dans quel monde, dans quelle sphère de l'histoire, Victor Hugo est allé chercher la scène le cadre, les couleurs, les figures, les mœurs, les passions, les actions de sa trilogie; voilà où il a puisé les éléments de son œuvre nouvelle, une œuvre grande et belle entre les plus belles et les plus grandes; voilà d'où il a tiré les matériaux qui lui ont servi à construire son nouveau monument, un monument qui nous semble situé sur les plus hauts lieux de la poésie, et avoir pour assises, d'un côté, le sommet shakspearien, de l'autre la cime homérique.

Certes, pour produire une telle chose, pour ressusciter ces formidables barons du Rhin, pour réédifier leurs châteaux et leur époque, pour asseoir, pleins de vie à la fois réelle et idéale, ces géans et ces titans sur les flancs de leurs rochers de lave, au milieu des volcans éteints qui émargent leur grand fleuve, il fallait une imagination parente de leur âme; il fallait une muse qui fût elle même de race olympienne et titanique; il fallait la muse de Victor Hugo.

Cette muse, après avoir fait revivre les titans, a pu également évoquer le Jupiter, c'est-à-dire faire apparaître dans toute sa stature l'auguste et sombre empereur Frédéric Barberousse. — Ce grandiose personnage, sans être tout à fait le principal acteur du drame, en est le centre souverain, le moteur suprême. Il plane d'abord en dehors de l'action, penché sur elle comme un fantôme immense, puis, il y descend invisible, il s'y dévoile, il y intervient de sa personne, et c'est lui qui la dénoue solennellement, se révélant bon comme la Providence, fort comme le destin.

Saluons d'un rapide regard les points culminants de son histoire. — Deux concurrents, Suénon et Canut, se disputent la couronne de Danemark ; il se fait leur arbitre, et il décide en faveur de Suénon. — Animé d'une superstition sacrilége, il viole le tombeau de Charlemagne ; il ôte le mort de dessus sa chaise de pierre et d'airain, qu'il lui prend pour en faire son trône impérial, et qu'il considère désormais comme le palladium de sa puissance. — Sacré à Rome par le pape Adrien IV, il ne se prête qu'en se cabrant et en rugissant au cérémonial d'usage qu'il trouve outrageux.—Son pouvoir en Allemagne devient absolu ; il fait condamner le comte Palatin du Rhin, pour des malversations, à porter un juif entre ses bras l'espace d'un mille ; il soumet la Pologne à un tribut ; il confère le titre de roi au duc de Bohême. — Il se brouille avec Adrien IV ; il assiége et prend Milan, il agit en souverain seigneur avec les Génois ; il démantèle Bologne ; il arrive à être en Italie plus maître que ne l'ont jamais été Charlemagne et Othon le Grand. — Il assemble une diète à Vurzbourg contre le pape Alexandre III. Il exige de tous les princes et de tous les évêques le serment de ne point reconnaître cet Alexandre. Il va plus loin ; au mépris de toutes les lois, il fait sacrer par un évêque de Liége un autre pape qui prend le nom de Pascal. Puis, pour donner de la considération à sa créature, et aussi pour apaiser un peu en soi-même le remords qui le tourmente depuis le viol de la tombe carlovingienne, il fait canoniser Charlemagne par son antipape. Il marche sur Rome ; il l'attaque ; il y met le feu, l'église de Saint-Pierre est presque consumée.

Il se fait couronner avec l'impératrice Béatrix de Bourgogne, par le même antipape, dans les ruines fumantes de Saint-Pierre. — Plus tard, ou l'intérêt de sa politique ou la persistance de ses remords l'amène à négocier avec Alexan-

dre III. Il s'abouche avec lui à Venise, à la porte de la basilique de Saint-Marc. Sans manteau, sans couronne, une baguette de bedeau à la main, il conduit respectueusement au chœur le Saint-Père, qui a la tiare sur la tête et la crosse sur l'épaule.

Fanatisé, ainsi que toute l'Allemagne, par les prédications du pape Clément III contre les infidèles, il se croise à l'âge de soixante-huit ans, traverse l'Europe à la tête de plus de cent mille soldats, et va en Palestine combattre Saladin. Ses armes prospèrent; il bat le sultan d'Iconium, il lui prend sa ville. En revenant de cette victoire, sollicité par la fatigue et par l'ardeur du climat, il a l'imprudence de se baigner dans les eaux du Cydnus, comme autrefois Alexandre-le-Grand, et comme lui il y gagne un mal dangereux. Mais, vieillard, il n'en guérit pas comme lui, jeune homme; il en meurt.

Du moins, l'histoire dit qu'il est mort. La légende, elle, prétend le contraire. D'après son récit, Frédéric-Barberousse se serait plongé dans le Cydnus et aurait fini de s'y noyer, pour échapper au fardeau de l'empire qui lui pesait, pour se soustraire aux agitations d'une vie qui l'excédait, pour disparaître du milieu des humains. De là, il aurait été transporté en Allemagne, sous un mont farouche, dans une grotte magique où il se serait mis à dormir d'un sommeil surnaturel, assis devant une table de pierre et revêtu de ses insignes impériaux... ou bien, plus vraisemblablement, il se serait rendu dans quelque pieux ermitage où il aurait fait pénitence jusqu'à sa véritable mort.

La trilogie nous montre Barberousse dans sa double existence historique et légendaire. Seulement, chez elle, la légende a le pas sur l'histoire. L'histoire n'est qu'à l'horizon; la légende est sur le premier plan. Elle y présente successivement ces deux aspects : d'abord le merveilleux, puis le vraisemblable. D'abord, l'empereur-fantôme passe et repasse dans la pompe des récits; puis, l'empereur-ermite ou mendiant surgit et s'interpose, comme un demi-dieu fait homme, dans la grandeur des incidents.

Nous nous dispenserons sagement d'analyser les *Burgraves*. Nous craindrions, tout en produisant une analyse d'une grande exactitude littérale, de ne pouvoir nous garder d'une grande infidélité morale, car, dans cette œuvre comme dans tout chef-d'œuvre, le fond et la forme sont tellement incor-

porés l'un à l'autre, qu'il nous semble impossible de les dédoubler. L'action, dépouillée des développements qui la constituent, qui la justifient, qui la caractérisent, ne serait plus elle-même, prendrait une autre physionomie, deviendrait presque une action différente. Les sommaires et arguments placés en tête des chants de l'Iliade et de l'Odyssée dans quelques éditions de ces poèmes, sont en général d'une remarquable exactitude pour l'énoncé des faits. Mais qui oserait prétendre qu'il suffit de les lire pour connaître la véritable action de l'Odyssée et de l'Iliade?

Nous nous contenterons de vous faire entrevoir les personnages prédominants, de laisser flotter un peu sur ces pages l'ombre de leur stature épique.

Job l'excommunié est le chef du burg où se passe tout le drame. Il a cent ans. Mais sa longévité ignore la caducité. Il est ferme et robuste. Il n'a de la vieillesse que les rides et les cheveux blancs, que ce qui rend austère et majestueux. Il est né sur la fin du temps des Burgraves-héros, de ce beau temps où l'on professait la plus pure chevalerie, où la religion du serment, celle de l'hospitalité étaient pratiquées avec un excès primordial, où l'on était loyal et généreux aussi naturellement que l'on respirait. Il a conservé ces belles traditions; il est rempli de sentiments héroïques, de dignité patriarchale, il est vertueux. Et cependant sa première jeunesse a eu des heures de sang et d'opprobre, s'est souillée en secret d'un forfait effroyable, du crime de Caïn. Mais, depuis, il a constamment purifié son cœur sur le brasier du repentir. Si bien qu'il est délivré de tout mauvais instinct, et que sa bonté et sa vertu en ont acquis plus de force et de profondeur. Job est imposant comme un prophète. Avec son remords au cœur, il est grand comme Prométhée avec son vautour au foie.

Magnus, fils de Job, a environ quatre-vingts ans. Il est né vers l'époque où l'héroïsme des Burgraves a commencé de s'altérer et de tourner au brigandage. Toutefois, il possède une partie des vertus chevaleresques et hospitalières de son père, le vieux Job; mais c'est dans une mesure moins primitive et moins idéale. Au demeurant, c'est encore un noble homme, un vaillant; c'est encore un chevalier que ce bandit. Magnus est royal comme un chêne. Il est grandiose comme un colosse d'airain. Il a des colères et des clameurs de Cyclope.

Hatto, fils de Magnus, homme dans le midi de l'âge, est le type des burgraves dégénérés, ses contemporains, qui forment la génération régnante. Les serments! il les viole avec un froid mépris, sans trouble et sans honte, en ricanant. L'hospitalité, il l'exerce en ordonnant que l'on reçoive à coup de pierre les mendiants qui supplient. Il passe ses jours dans des orgies brutales. Il blasphème les morts en chantant, la coupe à la main. Son brigandage à lui est pur de tout vestige héroïque. Il n'est qu'un vil larron, et sans courage encore! Car, les marchands de Saint-Gall, qu'il veut piller à leur passage, il ne va pas les attaquer lui-même; il y envoie ses gens. Il est traître et insolent comme un nain. Il est lâche et méchant comme un corbeau.

Quant à l'empereur Barberousse, nous ne ferons que le nommer une nouvelle fois, pour lui faire prendre rang dans cette série de portraits. Nous pensons avoir plus haut suffisamment indiqué la prestance et les proportions de cette olympienne figure.

Déclarons, chemin faisant, que les rois, les héros et les dieux d'Homère, les diables et les archanges de Milton, n'ont pas entre eux des discours plus immenses et plus près du sublime que ceux échangés par l'empereur et les deux premiers Burgraves.

Au sein de ce vaste nid d'aigle, de vautours et de milans, vivent et se cachent deux beaux oiseaux d'amour, un noble cygne et une douce colombe, qui s'aiment avec une bien mélodieuse passion. C'est le franc-archer Otbert, c'est la jeune et pâle comtesse Régina. — Roméo et Juliette, Hernani et dona Sol, préparez deux places dans votre ciel! Un frère et une sœur vous sont nés, qui ont toute votre âme, toute votre rêverie dorée.

Autour de ce groupe de géants, de nains et d'amoureux, se promène, rôde et tourne incessamment, comme une louve, Guanhumara, la sorcière, qui est le mauvais génie du Burg. — C'est une sorte d'Euménide, qui pourrait bien être supérieure à celle de l'antiquité. Elle s'entend beaucoup mieux à inspirer l'épouvante. L'Euménide antique est sans doute richement pourvue de la faculté d'épouvanter; mais l'éclat des blancs et lumineux portiques sous lesquelles elle nous apparaît, le riant horizon bleu de la Grèce sur lequel elle se dessine à nos regards, compromettent singulièrement son prestige de terreur, Guanhumara, au contraire, voit le sien

redoubler et se grandir par l'effet des sombres galeries où elle erre, et de l'horizon septentrional qui l'encadre. — Et puis, l'Eumenide antique ne nous cause jamais que de l'horreur et de l'effroi ; tandis que Guanhumara, si elle nous effraie et nous fait horreur, sait en même temps émouvoir notre pitié, nous attendrir sur elle-même ; nous la plaignons, nous lui pardonnons presque ses détestables projets ; car elle n'est arrivée à cet état de furieux délire qu'à force de malheurs et de souffrance ; car le sort lui doit compte d'un passé bien lamentable. Elle intéresse donc beaucoup. Mais l'Euménide antique n'intéresse aucunement. Elle ne souffre pas, en faisant souffrir les autres. C'est sa mission naturelle qu'elle remplit. Elle n'est qu'une force aveugle, comme la tempête. Guanhumara est une âme, une intelligence. — Guanhumara a le double caractère de victime et de bourreau. Elle est terrible comme Médée et touchante comme Niobé.

Tous ces principaux personnages, tous ces grands êtres de large épopée sont engagés dans des combinaisons scéniques de l'ordre le plus élevé, du mouvement le plus original ; — ce qui n'a pas empêché certains esprits bien faits de charbonner avec sagacité et bonne foi le mot *mélodrame* sur le mur de marbre de ce haut monument.

Ce n'est pas uniquement aux grâces de l'amour que l'auteur a demandé de rayonner et de sourire sur l'orageuse et sombre majesté de son œuvre. Il l'a demandé de même au charme de la tendresse paternelle et à celui de l'enfance ; il les a appelés à son aide, et il leur a dû des inspirations enivrantes de pureté, de douceur et de naïve mansuétude, des larmes d'or, des émotions angéliques, auxquelles on ne pourrait rien trouver de comparable, si ce n'est en ouvrant *Notre-Dame de Paris* ou les *Feuilles d'automne*.

L'expression nous manque pour vous révéler quelque chose des splendeurs de la forme, des magnificences de la poésie et du style. On est là en présence d'une ampleur, d'une lumière, d'une force, d'un vol, d'un souffle, qui éblouissent, qui transportent, qui électrisent, qui terrassent. A chaque instant, il vient sur vous des vers brûlants et merveilleux qui vous envahissent, qui vous remplissent, qui vont vous courant de la tête aux pieds comme des flammes. Jamais peut être la pensée, l'imagination, la passion ne se sont formulées plus grandement, n'ont eu à leur usage plus d'éloquence et d'originalité. Si alors, au milieu des ivresses

qu'il subit, l'entendement du critique se recueille et regarde sous cet éclat, sous cette harmonie, sous cette pompe d'images et d'élans oratoires, il y découvre une solidité, une sûreté, une cohésion, une logique de langage, qui prouvent à quel point Victor Hugo a étudié nos grands maîtres du passé, à quel point il s'est assimilé leur vitale et robuste substance, et quel soin, quelle conscience il apporta incessamment à la contexture, à la fermeté, à la correction, à la durée de son style.

En somme, les *Burgraves* sont peut-être ce qu'a fait de plus complet cet homme prodigieux, qui, jeune encore, a déjà fait tant de choses complètes. Il nous semble avoir mis, dans l'enfantement de cette trilogie, la réunion de toutes les forces qu'il a séparément et successivement portées dans la création de ses autres drames, de ses recueils de poésies, de ses romans, de tous ses livres glorieux.

On m'arrête, à ce propos qui sent la terminaison, et l'on me dit :

— Quoi ! vous allez finir sans avoir fait la part du blâme ? Nous donneriez-vous donc le scandale d'un feuilleton où l'éloge occuperait toute la place ! Non pas, monsieur le zélateur, non pas ! Faites votre métier, morbleu ! signalez des défauts dans la pièce ! signalez des défauts chez l'auteur ! Car, sans doute, vous voulez bien nous accorder que l'œuvre et le poëte n'en sont pas exempts ! Les plus fervents admirateurs d'Homère, de Shakespeare, de Dante, de Corneille, de Racine, ont bien trouvé des côtés défectueux à ces grands hommes ! Il n'y a point de soleil qui n'ait ses taches.

A quoi je réponds que le respect (et l'admiration encore) me paraissent les seuls sentiments de mise devant de magnifiques défauts qui ont une ressemblance toute fraternelle avec ceux de Rubens et de Michel-Ange.

Au surplus, je me récuse, me vantant bien fort de ne pas compter Jean Fabricius parmi mes ancêtres.

Le succès s'est manifesté ample, profond et puissant, comme l'œuvre. A peine a-t-on pu distinguer deux ou trois velléités de murmures qui ont essayé de naître dans les quelques endroits où se tenait le petit nombre des universitaires, des politiques et des académiciens présents à la solennité. L'enthousiasme grave et digne de l'immense majorité des spectateurs a paralysé les bonnes intentions de ces messieurs.

Une part des applaudissements s'est adressée au talent con-

sidérable des acteurs. — Ligier, qui remplit le rôle de l'empereur, avait réclamé l'indulgence du public en qualité de malade. On s'est fort peu aperçu de ce que son indisposition ôtait à ses moyens. Beaucoup de comédiens s'estimeraient heureux de pouvoir jouer en parfaite santé comme Ligier l'a fait en maladie. — Guyon est un superbe Magnus ; voilà un vrai géant; voilà un vrai burgrave. *Bien rugi, ô lion !* — Beauvallet réalise à merveille Job l'excommunié, ce vieillard de bronze qui a tant d'entrailles, et qui, sous son calme extérieur, se débat si désespérément dans les serres du remords. Il est admirable de majesté, de vigueur, d'abandon et de sensibilité. — L'âme tendre et dévouée du jeune preux Otbert est très heureusement comprise et révélée par Geffroy. — Mme Denain a du charme, de la grâce et du naturel dans l'harmonieux personnage de Régina.

Les débuts de Mlle Mélingue feront époque dans les fastes dramatiques. Elle est vraiment à la hauteur du rôle formidable qui lui a été confié. Elle joint à l'énergie, à la fougue, à l'emportement d'une pythonisse, l'intelligence, l'art et l'inspiration d'une muse. Son triomphe a été éclatant. Nous la croyons destinée à marcher rapidement dans la carrière des triomphes.

## VIII

**Odéon.** — *Le Succès*, comédie en deux actes, en prose, par M. Harel.

(20 mars).

Depuis environ trente ans, on cite M. Harel comme l'un des hommes les plus spirituels de l'Europe. On a été jusqu'à le comparer au prince de Ligne et à Talleyrand. Jugez par là de l'attente qui a dû s'emparer du monde dramatique, des espérances que l'on a dû y concevoir, quand le bruit s'est répandu que M. Harel faisait des comédies, et que deux pièces de lui allaient être successivement représentées, l'une à l'Odéon, l'autre aux Français!

Savez-vous qu'il est bien beau et bien glorieux, lorsque des amis trop zélés vous ont fait gratuitement à l'avance une réputation considérable, lorsqu'il ont promis de vous monts et merveilles, lorsqu'ils ont presque annoncé votre œuvre inédite comme un chef-d'œuvre, lorsqu'ils ont jeté ainsi le

publie dans une redoutable exigence à votre égard, — savez-vous qu'il est bien beau et bien glorieux de la remplir cette exigence, de les réaliser, ces espérances, et de s'en venir triompher du premier conp ? C'est pourtant ce qui est arrivé l'autre jour à M. Harel.

La comédie du *Succès* est une vraie comédie, une comédie comique. Elle procède d'une bonne école, elle sent l'influence des bons maîtres, si non des grands. C'est du Beaumarchais greffé sur du Picard. M. Harel est né auteur comique. Voilà sa mission. Il est fâcheux pour notre théâtre qu'il ne s'en soit pas avisé plus tôt.

Avec une donnée qui n'est rien par elle même, il a fait un ouvrage étincelant d'animation, où la gaité la plus robuste s'allie au goût le plus littéraire, où les épigrammes, les mots nobles et fiers, les traits fins surabondent, ou, la richesse et la solidité de l'exécution font oublier la légèreté et l'insuffisance de la conception. Il a dessiné, il a mis en mouvement des caractères d'une réalité, d'une expression tellement saisissante que l'on s'aperçoit à peine qu'il n'agissent pas. D'ailleurs, la vivacité du style et du dialogue, où le feu sacré circule, vaut bien une action.

Bouchet, Monrose, Géniès et Saint-Léon interprêtent supérieurement les intentions de l'auteur.

Le succès du *Succès* est du plus fortuné présage pour celui de la seconde comédie de Harel, intitulée les *Petits et les Grands*, laquelle sera jouée dans peu au Théâtre-Français.

*Gaiffer*, **drame en cinq actes, en vers, par M. Ferdinand Dugué.**

J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

C'est pour vous dire que ce soir là, avant le drame nouveau, on nous avait donné le *Misanthrope.*

— Comment ! un spectacle aussi long ? cinq grands actes de comédie ? cinq grands actes de drame ! Est-ce que vous êtes venu au commencement ?

— Mon Dieu oui ! d'abord parce que c'était le *Misanthrope*, et ensuite parce que Bocage, l'ardent, l'intelligent le profond Bocage, remplissait le rôle d'Alceste. Ha ! comme il s'en est tiré habilement ! comme il a été original dans la scène du sonnet, et passionné dans celle du billet !



— Fort bien. Mais le drame nouveau?

— Ah! les beaux vers!

— En effet la pièce est en vers,

— Morbleu, c'est du *Misanthrope* que je vous parle!

— Plait-il?... Quelles allures et quel ton prenez-vous-là! Mon maître, soyez un peu plus révérencieux envers le public. Il vous serait plus malséant qu'à pas un de prétendre lui envoyer au nez la fumée de votre cigare, et de lui broder des lanterneries en guise de compte-rendu. On ne saurait vous permettre de songer à imiter certain feuilletoniste incongru qui, au lieu d'analyser les pièces, s'amuse parfois à narrer à son lecteur ses tribulations de garde nationale, lui parle volontiers des nègres qu'il a eus a son service, et lui transcrit la teneur des certificats de bonne vie et mœurs qu'il leur a délivrés en les mettant à la porte. Ça, tâchez de vous mieux tenir. Hâtez-vous de dire quelque chose du drame nouveau. A-t-il eu du succès?

— Oui, vraiment... un succès énorme... dans le genre de celui de la *Rue de la lune*, un prodigieux succès de fou rire.

— Il est donc bien mauvais?

— Franchement il est bon à mettre au cabinet!

— Alors nous comprenons que vous ayez voulu d'abord éluder. Nous savons à quel point il vous est pénible de siffler et de démolir. Il faut que la conscience et la vérité vous y poussent, vous y contraignent. Nous ferez-vous part de l'histoire de *Gaiffer?*

Grand merci! D'ailleurs, quand je voudrais, je ne le pourrais pas. La chose est un fatras, un fouillis d'incohérences trop difficiles à débrouiller. J'ai vu, j'ai entendu, mais je n'ai rien saisi. J'ai pu seulement supposer que l'action avait lieu aux anciens jours, et qu'il s'agissait des luttes de l'Aquitaine contre les Francs.

— Et les vers? Est-ce qu'ils ne rachètent pas un peu...

— Ils ne rachètent rien du tout; je suis forcé de déclarer

Qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits!

Ces malheureux vers sont du genre de ceux pour lesquels a été inventé l'infernal adjectif *abracadabrant.*

— Comment diable M. le directeur de l'Odéon a-t-il fait pour accueillir favorablement un pareil ouvrage? Comment

n'a-t-il pas du moins ouvert les yeux aux répétitions ? Quelle incroyable optimisme ? il s'est comporté là en vrai Philinte. Pourquoi cette étrange facilité ?

— Je l'ignore; mais je vous dirai que, si l'auteur a trouvé dans M. le directeur un trop complaisant Philinte, il a rencontré dans le public un bien inexorable Alceste.

J'aime mieux ma mie, ô gué !
J'aime mieux ma mie !

**Variétés. — Le *Mariage au Tambour*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. de Villiers.**

Dans les années de la République, lorsqu'on était campé loin des communes, parfois la moralité des chefs, ainsi que la vivacité de l'amour, commandaient de prompts mariages entre les vivandières et les soldats. Forcés qu'on était, puisque l'on ne voulait pas attendre, de se passer des autorités et des cérémonies municipales, on les remplaçait, on y suppléait d'une étrange sorte. Le tambour-major rassemblait tous les tambours du régiment, qui se rangeaient à sa droite et à sa gauche, baguette aux poings, caisse au ventre ; fonctionnant comme maire, il faisait comparaître devant lui les futurs époux ; entre deux roulements, il leur débitait la formule usitée en pareil cas, et une allocution plus ou moins ridicule et vertueuse; après quoi ils étaient, ils s'estimaient mariés. Ces unions, bien entendu, n'étaient que provisoires, et ne devenaient décidément valables qu'en recevant la sanction ultérieure d'un véritable officier civil.

La vivandière et le grenadier, à qui M. de Villiers fait contracter un semblable hymen, ne sont pas vivandière et simple soldat par vocation; c'est la nécessité qui les a fait tels ; c'est pour échapper aux proscriptions, qu'ils se sont résignés, lui marquis, elle vicomtesse, à se cacher ainsi dans une position populaire, et, en s'épousant par l'ordre inattendu de leur colonel, ils ignorent absolument leur patriciat respectif. Encore la révolution ! encore des émigrés ! ont inévitablement murmuré, à la première représentation de cette comédie, les gens blasés et chagrins, les malheureux qui ne sont pas amusables. Nous, qui ne sommes nullement affligés de cette infirmité, nous avons ressenti une impression toute contraire : dès que nous avons vu à quelle époque

la scène se passait, nous avons dit : — Tant mieux ! voilà qui pourra être imprévu et mouvementé. — Nous considérons, nous, comme un inépuisable magasin d'excellents sujets de drames et de romans cette originale époque de notre révolution, qui fut aussi féconde en malheurs privés qu'en malheurs publics, aussi bouleversée, aussi tourmentée dans la sphère domestique que dans la région politique ; temps miraculeux et formidable où l'impossible s'accomplissait tous les jours, et à qui le grand La Rochefoucauld, le La Rochefoucauld des *Maximes*, aurait appliqué avec cent fois plus d'à-propos qu'au temps de la Fronde son mot : — *Tout arrive en France !*

M. de Villiers, sans toucher en rien à ce que cette époque recèle de profond et de terrible, lui a néanmoins emprunté quelque chose de ce qu'elle renferme de saisissant et d'inopiné en fait d'aventures. Indépendamment de la situation principale, de celle qui justifie le titre de la pièce, il lui doit bon nombre d'incidents curieux, de mouvements vifs et intéressants.

Le sujet, qui est au fond sérieux, romanesque et sentimental, contient dans ses développements des traînées de jovialités troupières qui s'allument et pétillent de façon à ne pas laisser l'intérêt languir et s'affadir un seul instant.

Il faut parler un peu des trois ou quatre rôles qui tiennent le haut du pavé.

M<sup>lle</sup> la vicomtesse Louise, en outre de son éducation de jeune fille modeste et sage, a reçu des enseignements tout masculins ; elle a fait ses *exercices*, comme un jeune gentilhomme ; elle est très-forte sur l'équitation, l'escrime et le tir au pistolet. De là lui viennent le courage, l'adresse et l'aplomb dont elle fait preuve lorsque, pour son salut, elle est obligée d'exercer la scabreuse et périlleuse profession de vivandière. Il y a donc chez elle une patricienne de nature et une plébéienne d'emprunt, de nécessité. Un tendre cœur bat sous sa fierté de grande dame et sa bravoure d'amazone. Les contrastes et les nuances de ce rôle sont rendus avec bonheur par le jeu intelligent et souple de M<sup>me</sup> Bressant.

Le marquis d'Argy, plus religieux de sa patrie que de sa noblesse, a mis son blason dans sa poche, s'est affublé du nom roturier de Lambert et s'est fait soldat dans l'armée républicaine pour ne pas être forcé de quitter la France, pensant la mieux servir en se battant contre ses ennemis

qu'en lui faisant la guerre dans les rangs de Condé. — Rôle parallèle à celui de la vicomtesse. Nature de parfait gentilhomme, excellente apparence de troupier fini. — Le beau et brillant Lafont exprime à merveille ce double caractère. Il va du fin marquis au brusque soldat, avec une rare habileté.

Gervaise, véritable vivandière, vivandière de bon aloi, de complexion et de vocation, aime le prétendu grenadier Lambert sans être payée de retour. Gervaise est un type réjouissant de gaieté, d'emportement et de sensibilité soldatesque. C'est la vivandière de Béranger.

Soldats, voilà Catin!

Mlle Boisgontier prodigue à ce rôle tout ce qu'elle a de verve, d'entrain et de véhémence populaires. Hyacinthe, dans *Spartacus*, le tambour-major, et Adrien, dans *Fleur-des-Pois*, l'élève en pharmacie, donnent carrière à leurs facultés extra-bouffonnes, et provoquent des rires incessants.

Voilà un charmant succès pour les Variétés, un succès qui vaut celui des *Petits Mystères de Paris*.

Nous en faisons nos plus sincères compliments à M. le directeur, et à son ami, M. de Villiers.

A propos, l'on dit partout que ce nom, qui s'écrit *de Villiers*, se prononce *Alexandre Dumas*. Ma foi, nous avouerons franchement que nous aimons mieux le prononcer comme il s'écrit. Car nous n'avons que des louanges à donner à l'auteur, s'il s'appelle *de Villiers*, nom de nouveau venu...... tandis que, s'il s'appelait *Alexandre Dumas*.... mais il s'appelle bien *de Villiers*.

**Vaudeville.** — La *Nouvelle Psyché*, pièce en quatre actes, par M. Félicien Mallefille.

Le nom de M. Félicien Mallefille et le titre de sa pièce nous avaient tout d'abord suggéré les préventions les plus favorables, et inspiré les plus riantes espérances. Il n'était pas douteux pour nous que la magique imagination qui avait produit *Glénarvon* et les *Sept Infants de Lara*, eût abrité quelque invention merveilleuse et passionnée sous un titre plein d'or et de lumière qui invitait à se rappeler

L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme.

Psyché! mot divin de la langue d'Homère! poétique légende de la belle Grèce, dont la signification immatérielle prouve que le spiritualisme était moins étranger qu'on ne pense à l'antiquité païenne et qu'il y avait accès non-seulement dans la philosophie et les systèmes des penseurs, mais encore dans la religion et les superstitions du peuple!

Ainsi, nous nous sommes acheminé vers le Vaudeville, bercé des plus doux rêves, flatté des plus brillantes promesses, fasciné d'avance par l'éclat des perspectives idéales que nous comptions voir s'ouvrir devant nous. Encore préoccupé du genre et du succès de *l'Extase*, nous nous étions persuadé que M. Mallefille allait, comme les auteurs de ce drame, nous introduire dans un monde à part, sur les frontières de l'invisible et de l'inconnu, et nous promener dans quelque nouveau jardin de poésie et d'amour, rempli des plus exquises fleurs de l'âme, orné des plus chatoyantes pierreries de la passion, peuplé des plus mélodieux oiseaux du caprice et de la fantaisie. Nous nous attendions — faut-il le dire — à une œuvre éminemment singulière, artistement osée, où le merveilleux antique et le merveilleux moderne, où l'amour d'autrefois et l'amour d'aujourd'hui se seraient joints, auraient adhéré, se seraient mêlés et confondus, comme deux astres, deux mondes qui, partis chacun d'un ciel différent, se rencontreraient et s'uniraient dans l'espace, et se mêleraient et se confondraient l'un dans l'autre de manière à ne plus former qu'un seul monde plus vaste et plus complet. — Nous rêvions enfin quelque chose de semblable à la seconde partie de *Faust*, de Gœthe.

Et cependant, notre illusion enchantée voyait nager, dans le pur éther, la blanche forme de Psyché, cette création, tout ensemble voluptueuse et chaste, qui tient à la fois de la nymphe et de l'ange, et qui divinise en même temps les sens et le cœur. Et tous les hommages que lui ont rendus à l'envi les grands peintres et les grands poëtes, nous revenaient en mémoire. Ses aventures mystiques revivaient dans notre pensée. Nous entendions l'amour, son divin époux, le dieu d'amour, lui dire, dans l'opéra composé par Pierre Corneille en collaboration avec Molière :

Non, vous ne savez pas ce que vous demandez.
Laissez-moi mon secret. Si je me fais connaître,
Je vous perds et vous me perdez.

Puis, nous nous récitions ces vers de Lamartine, où la catastrophe de la fable est si harmonieusement racontée

... Par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main!
Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi;
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte,
Et fuyait indigné vers la céleste voûte!...
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près!

C'est sous l'empire de toutes ces impressions, de toutes ces réminiscences de poésie et d'enthousiasme, que nous sommes entré dans la salle, que nous nous sommes casé dans notre coin, et que nous avons vu se lever la toile...

O désillusion! O désenchantement! O fatal réveil! La main sur la conscience devant Dieu et devant les hommes, nous le proclamons avec douleur, M. Mallefille s'est déplorablement, indiciblement fourvoyé.

La *Nouvelle Psyché* est, de la part de son talent, une aussi grande erreur que *Quinola*, de la part du génie de M. de Balzac.

Toutefois, la pièce n'à éprouvé qu'une demi-chute, grâce au courage, au zèle des acteurs et à la perfection de leur jeu.

Regrettant sincèrement de ne pouvoir admirer le nouvel ouvrage de M. Mallefille, nous nous en tiendrons à un blâme général; nous nous interdirons la critique des détails, désireux pàr là de témoigner à l'auteur notre estime et notre déférence littéraire, jaloux de lui prouver un peu le grand état que nous faisons de son talent.

Nous lui demanderons seulement la permission — pour soulager notre mauvaise humeur de feuilletonniste et pour venger notre espoir déçu, — de clore ce rendu-compte par la triple exclamation qui ouvre le beau drame des *Sept Infants de Lara* :

— Hélas! hélas! hélas!...

## IX

**Palais-Royal. — Les *Hures-Graves*, trifouillis en vers, et contre les Burgraves, en trois parties, par MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville.**

**(27 mars).**

On le sait : toujours il a été de grande mode en France de travestir dans sa première nouveauté toute pièce de théâtre apparue avec une certaine rumeur de gloire et d'envie autour de soi. Etre parodié a toujours été pour un poëte dramatique une sorte d'hommage, et comme la constatation de sa renommée et de sa puissance. La parodie a toujours semblé partie intégrante et obligée du succès de son œuvre, de même qu'à Rome les huées des insulteurs publics faisaient partie du cérémonial des triomphes capitolins. Il est à remarquer que les parodies n'ont jamais plus tiré à conséquence contre la gloire des poëtes que, chez les Romains, les insultes officielles contre les triomphateurs.

Les plus éminents de nos auteurs contemporains, ceux que des critiques atrabilaires ne se lassent pas d'accuser de vanité puérile et ombrageuse, d'amour-propre maladif et mesquin, sont pourtant les premiers à se montrer de bonne humeur, à rire joyeusement lorqu'une parodie amusante et spirituelle accourt et gambade sur les pas triomphants de leurs drames nouveaux.

Nos grands écrivains des deux derniers siècles, que l'on oppose sans relâche et sans miséricorde à ceux de ce temps-ci, non-seulement quant à la supériorité du génie, mais encore quant à celle du caractère, étaient loin de professer une abnégation aussi grande à l'endroit des parodies et de les accepter avec une aussi parfaite bonne grâce.

Si Corneille et Boileau ne s'aimèrent jamais, la cause en fut, dit-on, le travestissement que fit Despréaux de quelques scènes du *Cid* sous le titre de *Chapelain décoiffé*.

La *Véritable Critique de l'Ecole des femmes*, ou la *Critique de la critique*, pièce en un acte, en prose, par Jean Doneau, sieur de Visé, gentilhomme, historiographe du roi, puis, la *Critique de Tartufe*, en un acte, en vers par un anonyme, ne contribuèrent pas peu à aigrir l'âme de Molière, ne lui

fournirent pas les moindres malheurs de sa vie, si inquiète et si diversement tourmentée.

Racine, le sensible, l'irritable Racine, qui mourut de douleur pour avoir déplu à son roi, fut pris d'un amer et violent chagrin, à l'occasion de la *Folle Querelle* ou la *Critique d'Andromaque*, comédie en trois actes, en prose, de Subligny, donnée sous le voile de l'anonyme. Comme dans ce temps-là ce genre de voile n'était pas toujours facile à lever, il ne devina point le véritable auteur de la pièce, il s'imagina qu'elle était de Molière, avec lequel il se brouilla à ce sujet; peut-être ne lui a-t-il jamais bien pardonné.

Mais, en fait d'irritabilité et d'orgueil littéraire aux abois, Voltaire a laissé bien au-dessous de lui ces trois grands hommes.

En 1748, sa tragédie de *Sémiramis* est jouée au château de Fontainebleau, devant toute la cour, avec un merveilleux succès. Mais la joie qu'il en éprouve est bientôt troublée. Il apprend qu'une parodie de la pièce a été reçue par les comédiens français, et qu'ils se proposent de la représenter d'abord à Fontainebleau même, sur le théâtre de la cour, puis à Paris, sur la scène de la Comédie-Italienne. Courroucé, épouvanté, il remue littéralement ciel et terre pour que cette double représentation n'ait pas lieu. Sans désemparer, il écrit à madame de Pompadour, à madame d'Aiguillon, à Maurepas (*Je brûle un cierge à Maurepas*), à madame de Villars, au président Hénault, au duc de Fleury, au duc de Gèvres, à Berrier, lieutenant général de police, et à d'Argental, *son cher ange*. Il fait écrire à la reine Marie Leczinska par le père de cette princesse, par le roi de Pologne Stanislas. Non content de lui faire écrire, il ose lui écrire lui-même. Il lui adresse une ardente supplique dont nous transcrivons ici les principaux passages :

Madame,

« Je me jette aux pieds de Votre Majesté. Vous n'assistez « aux spectacles que par condescendance pour votre illustre « rang, et c'est un sacrifice que votre vertu fait aux bienséances du monde. J'implore cette vertu même, et je la conjure avec la plus vive douleur de ne pas souffrir que ces « spectacles soient déshonorés par une satire odieuse que « l'on veut faire contre moi, sous vos yeux. La tragédie de « *Sémiramis* est fondée d'un bout à l'autre sur la morale la

« plus pure, et par là du moins elle peut s'attendre à votre « protection... Je conjure Votre Majesté, par la bonté et par « la grandeur de son âme, de ne pas me livrer ainsi à mes « ennemis ouverts et cachés, qui, après m'avoir poursuivi « par les calomnies les plus atroces, veulent me perdre par « flétrissure publique, etc...

Grâce à madame de Pompadour, encore plus qu'à la reine, la parodie ne fut pas jouée; mais Voltaire ni ses puissants amis ne purent empêcher qu'on l'imprimât.

Voici la curieuse teneur des différents titres et sous-titres de cette pièce :

*Sémiramis*, tragédie en cinq actes, par Montigny.

PERSONNAGES :

| | |
|---|---|
| L'Exposition. . . . . . . . . . | Le Remords. |
| Le Dénoûment. . . . . . . . . | La Décoration. |
| L'Intérêt. . . . . . . . . . . . | L'Ombre du grand Corneille. |
| La Terreur. . . . . . . . . . . | Plusieurs Beautés. |
| La Pitié. . . . . . . . . . . . | Troupe de Défauts. |
| La Cabale. . . . . . . . . . . | |

Telle était la fièvre de personnalité folle et d'insigne pusillanimité qui s'emparait de Voltaire, toutes les fois que le plus léger nuage lui semblait prêt à passer dans sa gloire. Ainsi tremblait et s'exaspérait ce grand homme, d'ailleurs si fort, qui savait déployer un si beau courage moral quand il s'agissait de seconder ses amis, de protéger les faibles, de défendre les opprimés, de braver les oppresseurs. Ainsi frémissait de fureur égoïste cette grande âme pourtant si dévouée, dont le passage sur la terre fut marqué par nombre d'actions magnanimes, d'élans généreux, de traits bienfaisants.

Au surplus, l'on trouve que sa faiblesse et sa susceptibilité d'amour-propre sont très-concevables; on les excuse bien vite dès que l'on se met à envisager combien il avait d'ennemis, et surtout d'envieux, sans cesse en éveil, en hostilité active contre lui, même aux phases les plus prospères de son histoire. Que l'on se souvienne des rages inouïes qui s'élevaient, qui renaissaient à chacun de ses triomphes dramatiques, qui s'acharnaient après eux sans repos, qui s'évertuaient à les altérer, à les contester, à les nier! Comment alors ne pas lui pardonner d'avoir parfois reculé devant ces haines, de s'être cru parfois obligé, pour que l'on n'égarât point

d'avance l'opinion du public sur ses tragédies, — d'en tenir la composition secrète, et de les donner au théâtre sous un nom supposé qui trompait les comédiens!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Où sommes-nous donc? Voilà des considérations qui nous ont entraîné singulièrement loin des Hures-Graves. Il va falloir y revenir; mais nous ne savons trop ce que nous allons faire pour ménager cette difficile transition.

Il y a même bien plus que cela dans notre fait, nous devons le confesser. Ce n'est pas uniquement la transition qui nous embarrasse; c'est la chose où elle nous mène, c'est ce qui doit la suivre, c'est le compte rendu de la pièce; car, — pénible aveu! — nous n'avons pas vu les *Hures-Graves*; nous ne savons pas ce que c'est, nous ne les connaissons ni par nous-même, ni par autrui.

Ah! de grâce, veuillez nous entendre avant de nous condamner. Si nous avons manqué à notre devoir, notre faute n'a pas été entièrement volontaire, mais nous étions relégué dans un certain coin de la salle d'où il est impossible d'apercevoir la scène. Ainsi placé, nous n'étions pas dans une situation à juger impartialement. Aussi, nous nous sommes retiré, laissant à d'autres le soin d'apprécier les *Hures-Graves*.

**Variétés.** — Les *Buses-Graves*, amphigouri en trois actes, en vers, de MM. Dupeuty et F. Langlé.

Les *Buses-Graves* justifient triomphalement leur sous-titre *amphigouri*. C'est quelque chose qui échappe à l'analyse, à force d'exhilarante absurdité, comme la trilogie de Victor Hugo à force de poétique sublimité. Ce quelque chose est par moment d'un burlesque irrésistible, il contient des traits que n'aurait pas désavoués Scarron, le Corneille du genre. Celui-ci par exemple : ce sont deux vers que décoche la sorcière Galimafra, sous les traits de l'ample Mlle Flore, à M. Loyal, l'huissier classique, qui, armé de papier timbré, vient, au nom de Mlle Maxime, verbaliser contre la Comédie-Française.

Le Théâtre-Français, écho de l'Institut,
Dans la langue des dieux, par ma voix, te dit : zuth !

De Barberousse, la parodie a fait Barbe-Sale; de Job, La-

gobé ; de Magnus, Malvenu ; de Régina, Aubergine ; d'Otbert, Haute-Bête, etc., etc. Ce n'est pas là, il faut l'avouer, ce qu'elle offre de plus ingénieux et de plus piquant.

Barbe-Sale est un vagabond émérite, une sommité de truanderie, une espèce de roi de la Thune. Il sent d'une lieue la fameuse *rue aux Fèves*, qui, du reste, est plusieurs fois nommée dans le courant de la pièce. Il porte le costume historique de Chodruc-Duclos.

Lagobe, l'ancêtre des Buses-Graves, famille de filous, est un vieux drôle tombé en enfance. Il est orné d'un habillement complet de poupard, il est coiffé d'un bourrelet ; un hochet lui pend au cou. C'est Lepeintre jeune qui anime cette stupéfiante caricature. Quel phoque ! comme il est laid ! comme il est bête ! comme il est grotesque !

M^lle^ Flore, dans la sorcière Galimafra, charge très-comiquement M^me^ Mélingue. Dantan ne fait pas mieux. Elle est d'une cocasserie monumentale ; elle fait avec raison la joie du parterre.

Tous les autres acteurs jouent avec entrain. La pièce, écrite joyeusement, est interprétée de même.

Encore un succès pour les Variétés.

Il y a un couplet final, plein d'une convenance et d'une délicatesse qui font la plus heureuse opposition avec l'énorme entassement de bêtises dont se compose la pièce ; voici la première moitié de ce couplet :

> Nos vers sont un peu sans façon ;
> Mais notre critique indiscrète
> N'enlève pas un seul fleuron
> A la couronne du poëte...

Chantez un peu cela à votre conscience, messieurs les grands critiques Hugophobes, qui pensez produire d'importants morceaux de haute littérature et qui, au vrai, ne bâclez que de plates parodies en très-vile prose.

---

*Lettre de M. Victor Hugo, à Dondey de Santeny, pour le remercier de son feuilleton sur les* Burgraves (13 mars 1843, Patrie). — *Envoi du drame imprimé.*

On dit plus de choses dans un serrement de mains que dans dix pages de lettre. Venez me voir, de grâce, Monsieur, que je vous remercie avec le regard et avec la voix.

A bientôt donc, poëte ; vous avez écrit le drame, voulez-vous lire le livre. — Le voici.

Votre ami,

V. HUGO.

27 mars 1843.

# L'ÉMEUTE AUX BURGRAVES

## FEUILLETON INÉDIT

**Théâtre-Français. — L'*Émeute aux Burgraves*.**

> Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
> Qui, n'étant bons à rien, cherchez sur tout à mordre.
> Vous vous tourmentez vainement.
> Croyez-vous que vos dents impriment leurs outrages
> Sur d'aussi beaux ouvrages ?
> Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant !
>
> LA FONTAINE.

Nous savons que, s'il est dans la presse une voix faible, sans autorité, sans retentissement, c'est la nôtre, à nous critique arrivé d'hier. Cependant nous l'élèverons ici le plus haut et le plus ferme que nous pourrons, jaloux de protester contre les honteux scandales qui se sont étalés à quelques-unes des dernières représentations des *Burgraves*. Serons-nous écouté ? Peut-être. Nous aurons du moins satisfait à un noble souci de notre conscience. Nous aurons obéi à notre saint amour de l'art.

D'ailleurs, nous n'avons pas trop à nous affliger de notre insuffisance quant à l'intérêt de l'objet que nous osons nous proposer. D'autres nous ont précédé dans cette généreuse voie de redresseurs de torts ; d'autres, en possession d'une influence ou d'un crédit considérable, dont la parole pleine d'ardeur et de raison a déjà produit quelque bien, déjà ont commencé de faire justice. Nous n'avons, en nous mêlant à eux, que la prétention de faire nombre.

On n'a pas récente mémoire d'une hostilité plus inique, plus indigne, plus lâchement brutale que celle qui s'est manifestée ces jours-ci au Théâtre-Français. Il y a longtemps,

bien longtemps que la haine et l'envie n'ont excité une émeute littéraire aussi odieuse, n'ont monté une aussi outrageuse et criminelle cabale.

A ce mot de *cabale*, quelques-uns vont sourire et hocher la tête d'un air incrédule.

Ils vont dire que nous évoquons là des fantômes, des chimères, des imaginations.

**Imaginations?... Funestes vérités!...**

Ces bonnes gens sont remplis d'une foi si absolue dans l'impartialité, l'équité, les lumières du public, *ce Pan mystérieux* dont ils ont l'honneur de faire partie! Ils prennent tant de plaisir aux adulations que ne cessent de lui prodiguer certains aristarques à la mode, trompeurs habiles qui, pour mieux réussir à le duper, pour mieux l'amener à faillir, lui répètent sans relâche, avec une feinte révérence, qu'il est infaillible, qu'il n'a jamais été dupe, et qu'il ne le sera jamais!

Il serait pourtant raisonnable de daigner se souvenir combien il l'a été parfois dans notre chère France, même aux plus belles époques de l'intelligence et de l'art. Il serait bon de conserver quelques notions d'histoire littéraire.

Pour prouver aux plus incrédules qu'il y a eu hostilité systématique, soulèvement prémédité, *cabale* enfin, cabale honteuse contre la trilogie de Victor Hugo, il nous suffira de relater fidèlement, de mettre à nu les choses qui se sont passées au Théâtre-Français.

Plusieurs de nos amis, témoins oculaires et auriculaires, nous ont rapporté ceci. Il y avait déjà, avant l'ouverture des portes et des bureaux, dans la foule qui faisait queue, du tumulte, des risées et des clameurs. D'étranges individus s'en venaient déjà, en manière de prélude, gouailler et siffler devant l'affiche. Oui, on sifflait l'affiche! Ces braves d'un nouveau genre se reconnaissaient dès l'entrée, se passaient en revue, échangeaient des mots d'ordre, s'animaient, s'enflammaient réciproquement. — As-tu ton sifflet? as-tu ta clef? — Et, d'enthousiasme, ils donnaient sous le péristyle un coup de sifflet à faire écrouler les murs de deux ou trois Jérichos. — Ah! ça chauffera, ça ira!... hurlait le chœur de ces vaillants. — Et l'on entrait dans la salle; et ces juges consciencieux, intègres, ces types de gravité, de dignité, d'élégance et d'atticisme, prenaient place.

Et le spectacle commençait. Les interruptions ne se faisaient pas attendre. Elles étaient, en général, assez dextrement combinées; elles coupaient en deux les plus beaux vers; elles empêchaient les plus beaux morceaux d'être entendus. Tapage faisant, la phalange des interrupteurs, des *insulteurs* publics, se grossissait quelque peu. Elle se recrutait parmi la gent moutonnière, qui est toujours en nombre partout. *La fièvre imitative*, cette maladie si familière à la foule, agissait. D'innocents et robustes garçons, qui étaient là sans la moindre arrière-pensée littéraire ou anti-littéraire, seulement pour être au spectacle après un bon dîner, se sentaient pris d'un belliqueux vertige au contact des émeutiers, et bientôt faisaient chorus avec eux, sans trop savoir pourquoi, par tempérament, *pour rien — pour le plaisir*. Sans doute, une fort grande partie des spectateurs, outrés d'indignation et de dégoût, manifestaient ces sentiments avec énergie; sans doute, la majorité applaudissait de toute son âme.... Mais le moyen de réfréner un tel désordre! le moyen de dominer un semblable vacarme! C'étaient, d'instants en instants, des vociférations, des ricanements, des gloussements, des bruits d'une nature toute bestiale, si bien que l'on se demandait si l'on n'était pas plutôt à la *barrière du Combat* qu'au premier des théâtres de l'Athènes moderne Par intervalles, nos gentilshommes s'écriaient poliment et élégamment: — Ce n'est pas toi qu'on siffle, Beauvallet! ni toi Ligier! ni toi Guyon! C'est l'auteur! c'est la pièce! — Or, ces messieurs faisaient fort bien de donner et de renouveler cet avertissement aux acteurs, sans quoi, ceux-ci, en bonne logique, se seraient attribué la moitié des sifflets; car, en vérité, puisque l'on trouvait bon de siffler des vers admirables, il eût été conséquent de siffler aussi les comédiens qui les interprétaient admirablement. Mais l'on voulait se draper d'un vertueux semblant de justice distributive. Admirez-vous, au milieu de ces bacchanales, cette bouffonne caricature d'impartialité! Cependant, la sublime poésie du drame demeurait immaculée, vitale et immortelle, au sein de ces huées ignobles qui s'efforçaient de la souiller, de la tuer et de l'anéantir. Elle ressemblait à ces belles martyres des légendes sacrées, qui, par la grâce et la toute-puissance de Dieu, se maintenaient invulnérables et sans taches aux mains des impurs tourmenteurs et dans l'étreinte de mille supplices. Le drame continuait, noblement soutenu par le

fier courage des acteurs, et par les puissantes acclamations de la partie généreuse de l'assemblée; il répandait ses splendeurs sur tous. *Aveugle qui ne les voyait pas!* Certes, on eût fait retentir alors, avec un plein à-propos, la célèbre strophe de Pompignan, qui, bien que dans la mémoire de tous, ne sera jamais banale:

Le Nil a vu, sur ses rivages,
De noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants! fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs!

Toujours est-il que le trouble persévérait jusqu'au bout, tant il était savamment discipliné. De sorte que les spectateurs honnêtes et sérieux pouvaient à peine entendre le tiers du drame et se retiraient avec ces tristesses et ces révoltes du cœur qu'inspirent toujours les actions lâches et impies.

On a fait de grands reproches à Victor Hugo et au Théâtre-Français pour s'être occupés du soin de composer la salle pendant les trois ou quatre premières représentations. Ce qui est advenu prouve, il nous semble, qu'ils n'ont pas agi déraisonnablement. Ils connaissaient les honorables dispositions des adversaires, des ennemis de l'auteur d'*Hernani*. Il eût été d'une absurde imprudence de leur laisser le champ libre dès la venue au jour de la pièce. — On va sans doute répéter encore que le public de la première représentation n'était pas un vrai public; qu'il n'y avait là qu'une réunion d'amis, de familiers, d'auditeurs bénévoles, etc., etc. Cette incrimination n'est pas soutenable. Quand bien même le théâtre et l'auteur auraient voulu ne donner des places qu'aux personnes exclusivement dévouées au génie et à la gloire de Victor Hugo, ils ne l'auraient pas pu. Victor Hugo a des relations étroites avec le grand monde, avec l'Université, avec la politique, avec le barreau; des relations qui l'obligent gravement. D'où il suit que le théâtre et lui ont dû convier des individus de chacune de toutes ces différentes sphères. Or, on n'ignore pas que, parmi elles, l'art nouveau, et son plus admirable apôtre, sont encore l'objet de réserves et de défiances. Donc, cela formait un public très-divers, très-douteux et

où la sympathie ne préexistait pas en force. Je sais bien que, en outre, les arts, la littérature, la presse militante, avaient largement fourni leur contingent, et que la majorité de l'assistance en était faite. Mais si c'était là que l'on rencontrait le plus de bienveillance et de zèle pour le poëte, c'était là également que résidait le plus de froideur et de mauvais vouloir pour lui. Là se tenaient les frères et les fidèles, sans doute, mais là aussi siégeaient d'un air rogue les rivaux et les contempteurs. Vous l'avouerez : de cet amalgame d'opinions, de sentiments, d'éléments contraires, résultait ce qu'on peut appeler un vrai public, auprès duquel il a été trois fois glorieux de réussir. Il serait ridicule de mettre en doute la légitimité et le bon aloi d'un succès qui a rallié, qui a uni dans une même adhésion tant d'esprits si hétérogènes et si divergents.

C'est bien la conviction profonde où ils sont malgré eux, de la réalité, de la solidité de ce succès, qui a exaspéré les ennemis, les envieux de Victor Hugo, qui leur a fait tout oser, tout entreprendre pour changer sa victoire en défaite, son triomphe en opprobre, son apothéose en pilori.

Ils n'y sont point parvenus; ils ne sauraient y parvenir. Mais leurs tentatives odieuses n'en sont pas moins déshonorantes pour notre époque; elles n'en blessent pas moins à vif les cœurs haut placés qui saignent de toute lésion portée à la grandeur intellectuelle de notre pays.

Toutefois, il ne faudrait pas se désoler outre mesure de ces choses misérables. Gardons-nous de l'oublier : c'est le destin; c'est une loi invariable de ce monde que tout grand homme de génie soit toujours violemment contesté de son vivant.

Ces héros sont trop grands! un même sort les suit.

Corneille, Racine, Molière, Voltaire, — il est bon de le rappeler de temps à autre à nos oisifs et à nos bourgeois, — ces quatre grands hiérophantes de notre scène classique, furent soumis à cette règle, et ne passèrent définitivement dieux qu'après leur mort. Leur gloire, qui brille dans un azur inaltérable depuis qu'ils ne sont plus, était souvent, quand ils vivaient, troublée, altérée, obscurcie, par les vapeurs de l'envie et de l'ignorance.

Corneille, malgré sa simplicité de mœurs, malgré le calme de sa vie, malgré son modeste orgueil, avait des ennemis, des envieux sans nombre dans tous les rangs de la société.

L'un des plus implacables, des plus cruels, était (qu'on s'en souvienne) un prêtre, l'abbé d'Aubignac. Cet homme passait pour une espèce d'oracle en littérature. Il avait fait une *Pratique du Théâtre*, ouvrage assez oublié aujourd'hui, mais qui jouissait dans ce temps-là d'une autorité considérable. Il avait été longtemps prédicateur à la mode, et il frayait avec la meilleure compagnie de la ville et de la cour. Il écrivit des fatras d'injures contre le grand Corneille. Il l'attaqua même dans sa vie privée. Il le bafoua jusque dans sa personne physique, il eut la puérile turpitude de critiquer son visage, sa taille, sa voix, sa manière de parler, sa démarche. Il alla jusqu'à l'accuser de cupidité ! « Il vous arrive assez souvent, monsieur de Corneille, lorsqu'on vous loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, mais d'argent. » Enfin, telle page de lui contre ce pauvre grand homme semble avoir servi de modèle aux dignes feuilletons de la *Gazette de France* et de *l'Univers religieux*.

Racine, votre Dieu Racine, vit son *Britannicus*, l'une de ses deux pièces les mieux écrites et les mieux pensées, *la pièce des connaisseurs*, comme on a si bien dit, n'essuyer que des rebuts dans la nouveauté. Sa *Bérénice*, que vous regardez justement comme une merveille de goût, de pureté et d'harmonie, obtint un succès que mille jaloux se hâtèrent de molester. On se déchaîna contre elle dans le beau monde, dans les conversations, et dans les écrits. — « Des gens dit Voltaire, qui n'avaient pu faire quatre vers dans leur vie, ne manquèrent pas de décider, dans vingt brochures, que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poètes, ne savait pas faire de vers tragiques. » On s'acharna incroyablement contre cette *Bérénice* ravissante, beaucoup de vers charmants de cette pièce furent tournés en dérision. On ridiculisa particulièrement le rôle du confident Paulin. La rage fut telle que ce nom de *Paulin* demeura longtemps en usage comme terme de mépris parmi les beaux plaisants du grand monde. On alla encore bien plus loin. On eut l'atroce démence d'interposer dans une tragédie de *Saint Jean-Baptiste*, qui était très antérieure à *Bérénice* et que l'on réimprima tout exprès, la tirade qui ouvre le quatrième acte de *Bérénice* pour faire accuser le malheureux poète de l'avoir volée. Il est bien vrai que la prodigieuse dissemblance du style accompli de Racine et du jargon barbare de l'auteur de *Saint Jean-Baptiste* éventa promptement la supercherie. Mais quelle

impossible méchanceté! quel aveuglement! Comme cette aberration de l'envie est monstrueuse! Comment s'étonner de ce que font les envieux d'à présent lorsque l'on avise un semblable méfait chez les envieux du passé! — Et la *Phèdre*? Et l'*Athalie*? N'en oubliez donc jamais l'histoire. Voyez donc toujours la *Phèdre* immolée à Pradon, par un public imposant, par une terrible cabale de beaux esprits, par une formidable ligue de grands seigneurs et de grandes dames où figurait, hélas! la judicieuse mais prosaïque Deshoulières. Ayez donc toujours sous les yeux l'*Athalie*. tout à fait méconnue et dédaignée par ses contemporains, à l'exception du seul Boileau, et ne se relevant de ce discrédit, ne reprenant ses droits, ne faisant reconnaître sa divinité et son immortalité que plus de trente ans après son apparition.

Molière, lui, n'eut guère meilleure fortune. Le succès de son *Ecole des Femmes* subit d'orageuses traverses, comme le témoigne sa *Critique* de ladite *Ecole*. Sans un heureux caprice du grand roi, son *Bourgeois gentilhomme* tombait à plat. La réussite de ses ouvrages se vit plus d'une fois primée par la vogue des productions d'un Montfleury. Il eut le chagrin de ne pouvoir faire comprendre aux spectateurs de son temps l'originalité et la profondeur de ses deux drames de prédilection, le *Misanthrope*, et *Don Juan*. Quant à ses autres pièces, qui en général furent moins méconnues, elles ne triomphèrent pas toujours sans encombre. C'est assez nettement consigné dans les vers de Boileau.

> Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
> Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
> Mille de ses beaux traits aujourd'hui si vantés
> Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
> L'Ignorance et l'Erreur, à ses naissantes pièces,
> En habits de marquis, en robes de comtesses,
> Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.

Voltaire, aussi, éprouva de grandes vicissitudes au théâtre. Il suffit d'un quolibet pour entraîner la chute d'une de ses meilleures tragédies, *Mariamne*. On lui opposa Crébillon comme on avait opposé Montfleury à Molière. Il faut voir, tout le long de sa correspondance, quel mal il se donne pour faire monter ses pièces dans le plus grand secret, afin de ne pas laisser à ses ennemis le temps de se concerter et aux cabales le loisir de s'organiser. Comment ne pas

comprendre cette vigilance inquiète, et tant de précaution, quand on rencontre dans sa carrière dramatique, une aventure comme celle qui suit? Il fait représenter sa tragédie d'*Adélaïde Duguesclin*. La pièce, rudement malmenée depuis le premier acte jusqu'au dernier, n'a qu'une seule représentation. Trente ans après il la remet en scène sans y avoir changé un mot. Elle va aux nues.

Voilà des faits qui parlent et qui ont pu légitimement inspirer à Chamfort sa célèbre objurgation :

Combien faut-il de sots pour former un public?

Ha! l'infaillibilité du public: si elle cesse parfois d'être une chimère, c'est seulement quand il s'appelle Postérité; jamais quand il se nomme *actualité*.

Transcrivons encore des vers de Boileau, pour avoir de plus en plus raison, et pour tâcher de nous mettre bien avec les docteurs des saines doctrines :

Sitôt que, d'Apollon un génie inspiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent;
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent,
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui font des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Conclusion: — le grand, le seul tort de Victor Hugo, c'est d'être vivant.

Puisse-t-il ne s'en corriger que bien tard, que par delà ce siècle! Puisse-t-il pour sa gloire et pour celle de la France, atteindre à la longévité de l'aïeul de ses *Burgraves*!

On nous assure aujourd'hui que les dernières représentations de sa trilogie ont été presque exemptes de désordre; et que, si des symptômes d'opposition et d'hostilité se produisent encore, cela n'a lieu que timidement et ne tient pas contre la haute improbation de l'assemblée. Plaise au ciel qu'on nous dise vrai et qu'un scandale si ignominieux n'ose plus renaître!

Eh bien, nous pensons que l'on peut compter fermement qu'il ne se renouvellera plus. Cela nous paraît être dans la force des choses. — Le public, la foule au théâtre nous semble contenir les mêmes éléments, avoir les même qualités et les mêmes défauts, la même excellence et la même violence

que la foule au forum. C'est toujours le même populaire avec son organisation extrême, capable des plus grands excès dans le bien comme dans le mal, tantôt s'élevant aux plus hautes cimes de la générosité et de l'intelligence, tantôt se plongeant aux plus profonds abîmes de l'ignorance et de la lâcheté. — Toutefois, il faut le proclamer à sa plus grande louange, la foule ne persiste jamais dans l'excès du mal. Elle n'y entre que passagèrement. Elle s'en retire le plus tôt qu'elle peut. Et l'on voit, à ses regrets et à sa repentance, qu'elle ne s'y était jetée que par égarement. — Ainsi, lorsque, sur la place publique, elle s'est ruée avec délire sur un homme désigné à sa fureur et à sa vengeance, et qu'elle l'a déchiré, et qu'elle la foulé aux pieds, et qu'elle l'a immolé, — si, tout soudain, elle découvre qu'on l'a trompée, que cet homme était un juste, une âme pure, que le sang innocent a été versé, la voilà qui recule chancelante d'horreur, épouvantée de soi-même, et qui déplore lamentablement son erreur et son crime; écrasée du malheur de ne pouvoir les réparer. — Ainsi, maintenant que la trilogie des *Burgraves* est imprimée, la partie de la foule hostile qui a été de bonne foi, celle que des meneurs et des dupeurs ont égarée, abusée, au point de lui faire accumuler aveuglement outrages sur outrages contre la belle œuvre du calme poëte, sitôt qu'elle va découvrir la majesté, la beauté, la lumière de ce qu'on lui a fait outrager, vous la verrez, frappée de stupeur, navrée de honte et de remords, demandant pardon aux dieux et aux hommes et se réfugiant vite dans cette consolation que son erreur et son crime sont réparables; que l'œuvre n'est pas morte; qu'elle a échappé à toute souillure, à toute meurtrissure et qu'elle va enfin, immortelle, monter et s'établir à une hauteur de gloire d'où personne jamais ne la saurait faire descendre.

Th. DONDEY DE SANTENY.

Cet article, qui devait paraître dans les premiers jours d'avril 1843, était déjà à l'imprimerie, aux mains des compositeurs, lorsque les deux principaux rédacteurs politiques du journal, — qui étaient fort hostiles à Victor Hugo, et qui avaient supporté très-impatiemment l'insertion du premier feuilleton — arrêtèrent celui-ci contre toute convenance et tout droit. Inutile de dire que l'auteur ne se fit pas prier pour renoncer immédiatement à ses fonctions de critique. (Note de l'auteur.)

10 octobre 1862.

# FEUILLETONS DU *COURRIER FRANÇAIS*

(MAI-OCTOBRE 1843)

## I

**Théâtre-Français. — Les *Grands et les petits*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Harel.**

**(29 mai 1843).**

Un préjugé d'esthétique assez à la mode aujourd'hui, chez les gens décidément littéraires, c'est que la partie de l'art théâtral qui concerne spécialement l'ordonnance des moyens, la disposition des effets, la discipline des incidents, l'agencement et l'enchaînement des choses, la partie enfin qui s'appelle l'entente de la scène, ne mérite pas le nom d'*art*, et doit être qualifiée de *métier*, par la raison, disent les fauteurs de ce préjugé, que cela ne demande pas une faculté innée, par la raison que cela s'apprend.

Ceux qui pensent le contraire, ceux qui sont persuadés que cela ne s'apprend pas; que pour faire une pièce de théâtre bonne, sous le rapport de la facture, il faut de la prédestination et de l'inspiration comme pour la faire bonne sous le rapport de la pensée, des caractères, des mœurs et du style, ceux-là, vraiment, vont trouver à leur usage un argument des plus victorieux dans l'étrange exemple de M. Harel, dans l'essence, dans la constitution de sa comédie.

Voyez! pourront-ils dire : cet homme a dirigé pendant plusieurs années des théâtres, notamment celui de la Porte Saint-Martin, qui est par excellence une école de combinaisons scéniques. Eh bien! voilà qu'il se fait auteur, après avoir été directeur, et qu'il nous donne une pièce remplie de défectuosités justement dans ce qui est du ressort de l'entente de la scène; une pièce de fabrication tout à fait inexpérimentée, comme nous en avons vu construire à certains romanciers illustres, qui avaient du moins l'excuse notable

d'avoir toujours vécu fort loin des coulisses et de la rampe. Donc, l'entente de la scène procède d'une faculté innée; donc cela peut se perfectionner, se compléter, mais cela ne s'acquiert pas, ne s'apprend pas.

Cette insuffisance de facture s'était déjà révélée dans la jolie comédie du *Succès;* mais comme cet ouvrage n'est qu'en deux actes, elle y avait paru avec bien moins de relief et de saillie, et elle n'avait pu en entraver la réussite. Il avait été plus aisé à l'esprit miraculeux de l'auteur de dissimuler, de couvrir ce défaut capital sous le riche déploiement de sa vivacité et de son éclat.

Nous nous souvenons qu'à l'apparition de cette comédie, plusieurs feuilletonistes, charmés, ne marchandèrent pas l'éloge à l'auteur, et lui reconnurent tout d'abord le don du vrai comique. Quelques-uns allèrent même jusqu'à le saluer proche parent de Beaumarchais, Nous étions de ceux-là, nous l'avouerons, et nous ne craindrions pas d'ajouter que nous en sommes encore, nonobstant la demi-chute éprouvée par la nouvelle comédie, et quoique de plus cette demi-chute soit très-méritée, relativement à la facture et à l'agencement. Les qualités de style, la verve de dialogue, l'éloquence épigrammatique, la puissance d'observateur et de penseur, l'esprit de vie en un mot, qu'il est impossible de ne pas constater dans les *Grands et les petits*, nous affermissent dans cette opinion, éveillée par la pièce du *Succès*, que M. Harel est un cerveau largement pourvu de l'élément comique.

Sans avoir jamais prétendu l'égaler à Beaumarchais, qui non-seulement lui était fort supérieur quant au feu sacré et à la faculté littéraire, mais qui en outre avait au plus haut degré ce qu'il a très-insuffisamment, c'est-à-dire le sens théâtral, nous insisterons cependant sur les affinités intimes qui nous semblent exister entre lui et le créateur de la trilogie de *Figaro*. Selon nous, c'est presque la même dextérité de raillerie, la même promptitude à briser les enveloppes du vrai, la même aptitude à enlever les masques, la même intraitabilité de logique et de satire. Au surplus, en dehors de l'ordre intellectuel, il est encore des points de ressemblance entre Beaumarchais et M. Harel. Celui-ci, tout comme a été celui-là, est, dans la vie effective, homme d'action et de mouvement, inquiet, remuant, aventureux, rompu aux affaires politiques et commerciales. Leurs destinées sont sœurs par la mobilité de positions et les vicissitudes de for-

tune. — Pour en revenir à ce qu'ils ont de commun seulement dans le domaine de l'art, nous souhaiterons ardemment que le talent de M. Harel s'efforce d'acquérir une parenté plus étroite avec celui de Beaumarchais, d'abord, en général pour ce qui est de l'inspiration et de la distinction, puis en particulier pour ce qui est du labeur et de la conscience nécessaire à l'achèvement de toute œuvre d'art. Car, M. Harel ne l'ignore pas, un mérite qui distinguait éminemment Beaumarchais, c'était la conscience, la circonspection, la lenteur de travail qu'il imposait à sa plume et à son imagination naturellement rapides et fougueuses. M. Harel, au contraire, nous paraît travailler beaucoup trop vite. De fâcheux symptômes de hâte et d'improvisation paresseuse se produisent dans les *Grands et les petits* plus encore que dans le *Succès*.

Si M. Harel veut occuper définitivement le rang littéraire auquel il est appelé, il faut, selon nous, qu'il se résolve à élaborer désormais ses ouvrages. Ce sera le seul moyen de parvenir à déguiser et à se faire pardonner son manque de sens théâtral.

L'âme, le pivot de la pièce, est cette vérité désolante — que, dans le train des choses de ce monde, ce qui est péché véniel pour les grands est péché mortel pour les petits, que ce qui est imputé à déshonneur et à crime aux seconds est tenu pour agrément original et pour aimable rouerie chez les premiers; qu'en un mot les uns sont punis de tout, tandis que les autres ont l'impunité pour tout.

On ferait donc judicieusement, quand on imprimera l'ouvrage, de lui donner pour épigraphe ce vers de La Fontaine :

Où la guêpe a passé le moucheron demeure.

Lorsqu'au premier aspect des acteurs, aux premiers mots de la pièce, nous avons vu que l'action se passait dans le duché de Modène, dans un pays de vieux régime, dans un temps qui n'est plus, — au lieu de se passer dans notre France et à notre époque, — nous n'avons pu nous défendre de quelque humeur amère contre la censure. Très-certainement, avons-nous pensé, l'auteur aura d'abord conçu sa fable comme devant se dérouler au milieu de nous, sous notre régime. Ou il aura renoncé de lui-même à exécuter son idée, dans l'appréhension très-légitime du *veto* de la

censure; ou il en aura risqué l'exécution, et la censure se sera évertuée à défaire ce qu'il avait fait.

Le graveur Fabricio, jeune artiste qui vit dans la pauvreté et l'obscurité avec sa toute jeune sœur Antonia, tombe amoureux d'une très-grande dame, de la marquise della Porta, et il ose lui écrire pour lui déclarer son amour. De son côté, le marquis della Porta convoite la sœur de Fabricio, et il se propose de la séduire ou plutôt de la réduire. Dans ce but il s'entend avec les créanciers du malheureux graveur; il fait, en leur nom, harceler celui-ci, et, par un secret émissaire, il prévient la sœur que, si elle veut n'être point farouche à son égard, il laissera son frère tranquille. Antonia repousse avec un visible courroux ces lâches propositions.

Cependant le duc de Modène, par l'entremise de sa police, a intercepté la lettre de Fabricio à la marquise. Sous prétexte de sauvegarder les bonnes mœurs, mais en réalité pour se débarrasser d'un rival, il décoche un arrêt de bannissement contre le pauvre artiste. Ensuite, venant à apprendre les projets de séduction du marquis Della Porta, son chambellan, il se contente de l'admonester quelque peu, et de l'inviter avec bienveillance à ne pas donner suite à son entreprise immorale.

Comme les prodigalités princières ont mis à sec le trésor de l'Etat, le duc ne se fait pas trop prier pour adopter le plan réparateur que lui propose son ministre des finances, lequel plan consiste à réduire de trois cinquièmes la dette publique. Au moment où le prince donne sa signature à cette digne œuvre, il voit dans la gazette que le graveur Fabricio, dont la ruine a été achevée par la récente condamnation à l'exil, fait faillite et offre à ses créanciers quarante pour cent. Le duc, naïvement, trouve d'abord fort méprisable la conduite de son infâme sujet, dont les affaires sont dans un si honteux désordre; puis il rit soudain et d'un rire un peu confus, car il avise que Fabricio n'en use pas autrement avec ses créanciers que lui avec les rentiers de l'Etat.

Une réunion publique des notables a lieu dans le palais. Il s'agit de les enthousiasmer en faveur d'une guerre que l'on veut faire aux Vénitiens. Le duc, dans une chaleureuse allocution, irrite de son mieux leur susceptibilité d'honneur national; il prouve qu'il y a une indicible grandeur à un

peuple civilisé, lorsque ses droits, sa dignité sont méconnus par l'étranger, d'en appeler à la force des armes et de noyer ses affronts dans le sang. Fabricio, dont l'arrêt d'exil vient d'être révoqué, est au nombre des assistants. Il s'est approché du marquis della Porta, et, pendant les harangues officielles, il le provoque tout bas à un combat singulier. Il veut venger l'injure que le marquis a faite à sa sœur en songeant à la suborner. Le noble refuse avec dédain le cartel du roturier, et, après la séance, le duc le dénonce à haute voix comme duelliste. Le prince, qui a fait des lois contre le duel, ne ne sent pas d'indignation. Il ne peut tolérer la brutalité du jeune homme, et, ne s'embarrassant guère d'être en radical désaccord avec lui-même, il se met à faire un beau sermon, dans lequel il anathématise le préjugé du point d'honneur, l'appel à la force et à la violence, l'effusion du sang.

Sur l'entrefaite, le marquis n'est pas fidèle à sa promesse de respecter la sœur de Fabricio. Il la fait enlever. Mais le frère délivre sa sœur et, en la délivrant, tue l'un des exécuteurs du rapt. On l'arrête comme coupable de meurtre et on le jette dans un cachot. Par un semblant de justice et de pudeur, on met aussi Della Porta en prison, mais pour la forme, mais seulement pour huit jours, et dans une habitation très-confortable. La marquise intervient, elle obtient du duc la liberté de son mari, et elle fait évader Fabricio. Voilà donc les deux prisonniers délivrés, avec cette différence de situation que le graveur est obligé de chercher un prompt refuge hors de sa patrie sur le territoire vénitien, et que le marquis est renvoyé triomphalement en ambassade dans ce même pays.

A Venise, Della Porta veut de nouveau tenter quelque chose sur la vertu de la sœur de Fabricio. Il échoue comme devant. Le graveur se fait admettre en qualité de secrétaire auprès du marquis afin de se rapprocher de la marquise. Il mène à bien les affaires de l'ambassade, espérant conquérir les bonnes grâces de l'ambassadeur. Mais celui-ci le paie d'ingratitude. Et des manœuvres ultra-diplomatiques dont ils se sont occupés ensemble il résulte pour Della Porta beaucoup de gloire et pour Fabricio beaucoup de honte.

A son retour dans le duché de Modène, le marquis devient premier ministre, en récompense des services de son ambassade. Pour régénérer les finances de plus en plus

délabrées, il persuade au duc de créer un honnête papier-monnaie qui ressemble furieusement aux assignats de notre première révolution.

Cependant, Fabricio, qui à la faveur d'une amnistie est revenu aussi sur le sol modénois, ne sait comment surmonter la misère avec laquelle il lutte corps à corps. Enfin, plus accablé des souffrances d'Antonia que des siennes propres, il se résout dans son désespoir à contrefaire les assignats. Il est pris en flagrant délit. Il est sur le point d'être livré aux tribunaux, lorsqu'il menace le marquis Della Porta de la révélation d'un certain secret, qui le ferait immanquablement disgracier. Le ministre juge prudent d'acheter le silence du graveur en lui accordant l'impunité pour ses faux assignats, et en le gratifiant d'une place honorable dans une administration quelconque.

Telle est la fable, dépouillée de ses transitions, de ses accessoires et de ses corollaires, et réduite à sa plus sèche, à sa maigre expression.

Les deux premiers actes ont pleinement réussi. L'esprit le plus étincelant y est répandu avec profusion. La scène de la réduction des rentes et celle de l'assemblé des notables sont réjouissantes au possible; elles ont des airs d'actualité à s'y méprendre. En les entendant, en les voyant, nous n'étions plus à Modène; nous étions, nous nous sentions chez nous.

Le troisième acte est bien loin de valoir les deux premiers. Cependant le public, tout ému encore du plaisir que ceux-ci lui avaient causé, n'a pas laissé de l'accueillir avec mansuétude.

Mais on a abjuré toute clémence à l'égard du quatrième acte, et surtout du cinquième. Peut-être a-t-on eu trop d'impatience et de dureté.

Ces malheureux actes y invitaient beaucoup, il faut le dire; ils constituent la mauvaise portion de l'ouvrage. Comme ils sont les plus mal agencés des cinq, on aurait dû, par une sage et adroite compensation, s'efforcer de les rendre encore plus spirituels que les autres, et précisément ils le sont moins. Mais... est-ce bien la faute de l'auteur? Est-ce que ce ne serait pas plutôt à la censure qu'il faudrait encore s'en prendre? Nous le souhaiterions de grand cœur.

Si la pièce se relève et parvient à fournir une carrière honorable, ce que nous espérons, elle le devra en bonne par-

tie à la manière dont l'interprètent les acteurs. — Firmin traduit le personnage du duc avec son aisance et sa verve consommées. Ce rôle d'ailleurs est charmant. La corruption et la dignité, l'élégance et la rouerie s'y mélangent d'une façon très-curieuse et très-amusante. Cet aimable duc est imprégné de la tête aux pieds de la jésuitique jurisprudence connue dans ce vers de Voltaire, qui est d'une gaité si terrible :

Il n'est jamais de mal en bonne compagnie.

Samson rend tolérable le marquis Della Porta, ce qui n'est pas peu dire, car ce rôle est bien ingrat; le marquis est un vil faquin, d'une lâcheté et d'une médiocrité suprêmement fade; il n'a un peu de saillie que grâce à sa prodigieuse arrogance. — Provost est un ministre délicieusement pendable, comme on en voit tant dans le *Charivari*... et ailleurs, hélas! — Le sombre et fatal Fabricio est intéressant et expressif sous les traits de Geffroy.

Sans nul doute, il n'est personne qui ne rende pleine justice au talent éprouvé de Mlle Mante. Mais comme elle a été fâcheusement inspirée en acceptant le rôle de la marquise! Quoi! avec cet embonpoint ultra-oriental elle a prétendu personnifier une femme assez idéalement et assez poétiquement belle pour être adorée comme une Béatrix, comme une Éléonore, par l'exalté, le rêveur Fabricio! Le public a refusé d'admettre cela. Chaque fois que la grande dame et que le jeune artiste paraissaient en présence l'un de l'autre, lorsque, de son coin, l'amoureux envoyait des élans d'adoration à l'idole, le public murmurait et il disait, tout bas du reste, et avec ménagement : — Eh! non, ce n'est pas possible. Il ne peut l'aimer. Allons donc!... Mais pourquoi n'a-t-on pas choisi Mlle Plessy?

Mlle Denain, qui nous semble être devenue une fois plus charmante depuis qu'elle a passé par le rôle harmonieux de Régina dans les *Burgraves*, est au premier acte une Antonia ravissante de grâce et de vertu. Nous disons *au premier acte*, parce que ce rôle d'Antonia, qui paraît d'abord devoir être important, s'éteint et s'efface bien vite, ce qui n'est pas un des moindres défauts de la pièce.

M. Harel ne se retirera point sous sa tente par dépit de ce léger échec, nous en sommes persuadé. Il ne déposera point le fouet sanglant de la satire, qu'il sait si robustement manier. Il fera encore des comédies, et il aura mille fois raison.

En un certain sens, une grande et haute mission lui est réservée. Beaucoup de nobles natures plébéiennes qui ont besoin d'être exemplairement vengées de la partie lâche et odieuse des patriciens du jour, espèrent en lui. Il ne frustrera point leur attente; il se gardera bien de faire grâce aux loups-cerviers de la finance, aux renards et aux singes de la magistrature et du barreau, aux larrons des offices publics, aux serpents de la diplomatie, à la postérité de Tartuffe, aux tyranneaux bureaucratiques, enfin à tout ce qui déshonore les hauts lieux. Contre tout cela, il pousse en avant sa muse formidable, armée en Némésis, et riant d'un implacable rire. A tous il lancera des traits acérés, des sarcasmes brûlants, dévorants, dans le goût des iambes d'Archiloque... Mais à quel rêve irréalisable nous laissons-nous emporter? Hélas! nous oublions la censure.

**Second Théâtre-Français.** — *Mademoiselle Rose*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz.

Si entraînante et si enivrante que soit la gaieté d'Archiloque et de Némésis, la gaieté qui flagelle, qui démasque et qui venge, parfois elle fatigue, elle est douloureuse, elle accable et l'on éprouve le besoin de s'en détourner, de s'en reposer, de recourir à une gaieté de complexion plus sereine, d'humeur plus salubre, à celle qui rit d'un rire bénévole, pour le plaisir de rire et de faire rire, à celle qui n'a d'autres moyens, d'autre fin que le divertissement, la réaction, l'amusement.

C'est à ce genre de gaieté que MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz ont coutume de demander le souffle vital et l'animation de leurs comédies. C'est là qu'ils ont puisé naguère le comique de leur *Voyage à Pontoise* et de leur *Bourgeois grand seigneur*, deux piquants ouvrages dont la réussite a été si heureuse; c'est là encore qu'ils viennent de puiser celui de *Mademoiselle Rose*, jolie pièce qui n'a pas obtenu moins de succès que ses deux aînées.

MM. Royer et Vaëz nous semblent, comme M. Harel, appartenir à cette petite catégorie d'élus à qui il est donné de faire de la vraie, de la pure comédie, classe qui diminue tous les jours à mesure — chose extraordinaire — que le nombre des dramaturges augmente.

Si les deux collaborateurs sont au-dessous de M. Harel en

ce qu'ils ne font pas comme lui de la haute comédie, d'une autre part ils sont au-dessus de lui en ce qu'ils entendent beaucoup mieux la scène.

*Mademoiselle Rose*, de même que les précédents ouvrages de ces messieurs, occupe, dans la sphère comique, la région mitoyenne qui est placée entre la haute et la basse comédie, et qui a l'avantage de réunir la distinction et le bon goût de l'une à l'entrain et à la verte allure de l'autre, sans rien avoir de la gravité inhérente à la première ni de la grossièreté inséparable de la seconde.

Une vieille fille riche qui se repent d'être restée célibataire, mais qui n'en demeure pas moins une excellente personne; — un notaire de province, vieux roquentin adonné à la table et à l'argent, qui serre de près les jeunes servantes; un pétulent avocat, moitié jeune premier, moitié Scapin; — une ingénue bien gentiment amoureuse et mutine; — une parente obséquieuse et rapace; — un valet bête et madré; — une jolie servante sage et allègre; — voilà les caractères qui vivent et agissent dans la pièce, qui se meuvent rapidement dans une intrigue légère, très-bien nouée et très-bien dénouée, à travers un pétillement continu de mots spirituels et de traits joyeux.

Conseillons à MM. Roger et Vaëz de persévérer dans une collaboration qui a des résultats si prospères. Leurs deux esprits nous paraissent s'entendre admirablement. Dans tout ce qu'ils font ensemble, l'accord est parfait, la vie est une. Cela ne veut pas dire qu'à eux deux ils n'ont de l'esprit que comme un seul; cela veut dire qu'en associant leurs deux esprits ils ont le talent de les faire fonctionner avec la puissance d'unité qui n'est ordinairement possible qu'à un seul.

**Théâtre des Variétés.** — La *Belle Françoise*, vaudeville en un acte, de M. Siraudin.

Il y avait une fois, — pardon si je commence comme M. Perrault, c'est la faute de M. Siraudin. — Il y avait donc une fois un jeune habitant de Quimper, qui n'était pas précisément belliqueux. Il y avait en même temps sur les bords fleuris qu'arrose la Saône un autre individu qui n'avait point l'humeur très-vaillante : tranchons le mot, ils étaient l'un et l'autre extrêmement poltrons.

Ces deux peureux, qui vivaient, celui-là en Bretagne et celui-ci en Bourgogne, eurent à la même heure la même idée, la triomphante idée de ne pas conquérir l'Europe au pas de charge à raison de cinq sols par jour et d'une jambe par victoire. Ils ne connaissaient pas l'Europe, l'Europe ne leur avait rien fait; pourquoi auraient-ils asservi cette malheureuse Europe? De cette idée qui leur vint au moment où l'Empereur gagnait la bataille d'Austerlitz, il résulta que le poltron de Quimper conçut la fantaisie de fuir et que le peureux de Chagny prit le parti violent de se marier.

Afin que sa fuite ne fût point troublée par la maréchaussée, qui, en ce temps-là plus encore que maintenant, avait la déplorable habitude d'arrêter les réfractaires, le Breton se revêtit modestement des habits de sa sœur, et dans cet équipage il alla demander l'hospitalité à sa tante du département de Saône-et-Loire, qui, à considérer la distance, devait être une tante de Bourgogne à la mode de Bretagne. A son arrivée au pays qui n'était pas le sien, le vilain François n'eut qu'à ajouter un *e* muet à son nom pour devenir la belle Françoise.

C'était au moment de l'arrivée de cette divine Françoise que Jean nourrissait la pensée de se marier. Aussitôt qu'ils se virent ils ne s'aimèrent pas; aussitôt qu'ils ne s'aimèrent pas, ils ne s'en firent point l'aveu, c'est pourquoi Jean épousa Françoise, et M. Siraudin leur donna la bénédiction dramatique d'un couplet.

Tous deux époux, ils avaient l'espérance de devenir pères de famille, lorsque d'étranges perturbations éclatèrent dans le ménage. La belle Françoise, surprise en flagrant délit de barbe, explique sa position à coups de poing à son mari; Jean se venge sur les joues de Louisette, jeune Bourguignonne qu'il embrasse tant qu'il peut. Louisette se réfugie dans les bras de l'épouse abandonnée et lui prodigue les consolations de l'amitié. Françoise se console, mais Jean commence à comprendre que sa situation devient épineuse. L'horizon conjugal se couvre de tempêtes et les scènes marchent à coups de pied.

On ne sait pas ce qui arriverait si M. Siraudin n'engageait Napoléon à conclure une amnistie à la suite d'une bataille. Aussitôt que le décret impérial qui protége les réfractaires contre la rancune des gendarmes arrive à Chagny, voilà la belle Françoise qui se met à jurer comme un vrai conscrit,

saute de joie, court vers la Saône, pique une tête dans l'eau, et noie sa robe avec son bonnet. Un instant après il revient célibataire en redingote. Louisette l'épouse et Jean porte son deuil.

En attendant qu'il se console, sa veuve l'invite à ses noces, qui se célèbrent tous les soirs, et qui dureront ce que dure un vaudeville livré en pâture au *public des dimanches.*

**Théâtre de la Gaîté. — La *Perle de Morlaix*,** drame-vaudeville en trois actes, de MM. Saint-Yves, Hostein et de Villiers.

Il y a beaucoup de personnes qui n'aiment pas les drames-vaudevilles, et nous sommes de l'avis de ces personnes-là. Avec des pièces de cette nature, on ne sait jamais comment il faut se comporter. On est en train de s'épanouir sous un bon et franc éclat de rire, lorsque tout à coup arrive une tirade qui vous fait pleurer comme un cerf aux abois; mais tandis qu'on sanglotait, voilà un calembour qui vient jeter ses bêtises au travers de votre douleur ; il faut se hâter de s'essuyer les yeux et se remettre à rire sur nouveaux frais. Que le rire se presse cependant ; la victime accourt un monologue aux lèvres, et tout de suite on doit porter le mouchoir à son visage et fondre en larmes comme une élégie ; si bien que, tant que dure la pièce on ressemble à Jean qui pleure et Jean qui rit, lequel était un monsieur très-laid.

Mais la *Perle de Morlaix* attend que notre plume vire de bord, quitte les parages de la digression et fasse force de bec pour l'accoster. Mais d'abord mettons le cap sur le capitaine Rouillard.

Qui ne connaît pas le capitaine Rouillard? Pour peu qu'on soit allé à Morlaix, on l'a rencontré. Nous l'avons vu sur la jetée ou il se promène tous les jours, le cigare à la bouche et les mains dans les poches. Voilà un loup de mer! par la Sainte-Barbe! c'est le plus crâne capitaine de toute la Bretagne ; il est certainement le petit cousin de Plick et Plock, et Jean-Bart aura rendu visite à madame sa bisaïeule. Ses phrases sont toutes criblées de sabords, de bâbord et de tribord, et ses discours riment en *bleu.* Mais le capitaine Rouillard n'est plus qu'un lougre démâté ; il a jeté l'ancre dans le port du mariage, et la Providence lui a fait cadeau d'une petite fille qui l'a bien obligé à carguer ses voiles.

Pour cette fille, le capitaine Rouillard donnerait tous les

bricks du monde, vingt frégates, dix vaisseaux à trois ponts. Quand il est sur le gaillard d'arrière de sa salle à manger et qu'elle lui verse un verre de rhum pris au Anglais, les amiraux ne lui arrivent pas à la cheville. Mais aussi quelle fille! c'est sa goëlette, sa lionne, c'est la perte de Morlaix.

Mais le capitaine Rouillard a beau faire le quart auprès de la jolie Antigone; l'amour est un corsaire qui s'attaque à tous les cœurs. Voilà donc un beau jour que le flibustier mythologique, qui fait en tous lieux la traite des brunes et des blondes, monte à l'abordage du cœur de Mlle Antigone, lui fait baisser pavillon et en prend possession au nom de Gaston, officier de marine.

Quand on navigue sur l'océan des passions, on ne sait pas où l'on échoue. Antigone finit, après un voyage sentimental, par tomber à bord d'un brick où l'officier, qui s'est battu en duel à cause d'elle, soigne sa blessure dans un hamac.

C'est alors que le capitaine Rouillard est beau à voir. Ah! il a perdu sa fille, on lui a dérobé sa fille, sa fille a fui de la cabine paternelle, elle a filé son nœud, on a capturé sa fille! Où est le pirate? Qu'on le lui montre, qu'on le sabre, le fusille, le canonne, le bombarde! Ah! morbleu, ventrebleu, têtebleu, et un autre bleu! On ne sait pas ce que c'est que le capitaine Rouillard; s'il le faut, il armera une escadre et ira chercher Antigone jusqu'aux îles Marquises.

Mais tandis que la colère du capitaine Rouillard file dix jurements à la phrase, le vaisseau où Mlle Antigone est retirée met à la voile. Adieu, mon beau navire! Ah! mon Dieu! voilà un homme à la mer! vite quelqu'un à l'eau! qu'on nage ferme! Bien, le voilà sauvé! l'homme est une femme c'est Mlle Antigone que le désespoir a poussée au suicide.

En sa qualité de perle, elle a pensé qu'elle ne pouvait avoir de meilleur tombeau que l'Océan.

L'ingrat qu'elle aimait est parti pour le Mexique. Il a fort bien fait, car si le capitaine Rouillard le rencontrait, il lui ouvrirait un sabord dans la poitrine, ni plus ni moins. Ah! il ne veut pas d'Antigone, monsieur l'officier. Eh bien! il n'aura pas sa perle, et M. Arthur, qui l'a sauvée entre deux eaux, la passera à son doigt.

Quand on possède la perle de Morlaix, on peut se vanter d'avoir un fameux écrin.

Telle est l'opinion de MM. Saint Yves, Hostein et de Villiers, qui se sont chargés à l'amiable de conduire à la rade

du succès la *Perle de Morlaix*, corvette dramatique à laquelle les pluies de l'attendrissement, les zéphyrs de la gaîté ont fait d'heureux destins.

## II

**Théâtre-Français. — Mme Mélingue, dans le rôle de Clytemnestre d'*Iphigénie en Aulide*.**

(12 juin).

En vain, pendant bien longtemps, en vain la Comédie-Française avait demandé et redemandé une reine tragique à tous les Conservatoires tant officieux qu'officiels, à tous les professeurs de déclamation qui se flattent de former des sujets pour les scènes de premier ordre, à tous les Samsons, à tous les Saint-Aulaires, à tous les Michelots, à toutes les salles Chantereines, à toutes les pépinières dramatiques de France, de Navarre et de Russie; en vain, dans ses demandes, dans ses vœux, elle s'était montrée de la meilleure composition, de la plus grande facilité, de la plus parfaite modestie; en vain elle avait dit : « Mon Dieu! ce n'est pas rigoureusement une bonne reine que je réclame; c'est une reine quelconque; si j'en veux une, ce n'est pas pour lui faire prendre la place d'un autre que j'aurais et qui serait insuffisante; non, c'est tout bonnement pour en avoir une, parce que je n'en ai pas du tout. » En vain! toujours en vain! Nulle part on n'avait répondu à cet humble et pressant appel; nulle part il n'avait pu se trouver ce sujet d'impérieuse utilité, de nécessité première. Tellement qu'on en était arrivé — le croiriez-vous? — à regretter parfois Mme Paradol, personne estimable sans doute, mais talent faible, fade et incolore, s'il en fut jamais.

Lasse de recherches, à bout de ses peines, la pauvre Comédie avait fini par s'occuper d'autre chose, par se distraire de ses déconvenues en accueillant avec une sympathie respectueuse et en mettant à l'étude un puissant ouvrage du plus original des poëtes de notre époque. Mais, dans cette voie, comme dans l'autre, la voilà dès l'abord arrêtée aussi par l'insuffisance de son personnel féminin; la voilà qui s'aperçoit subitement qu'il y a parmi ses interprètes de l'art nouveau la même lacune que parmi ses interprètes de l'art

ancien, et que, s'il lui manque une reine de tragédie, il lui manque semblablement une forte héroïne de drame. Vous savez ce qu'alors elle a fait. Vous savez comme elle a promptement et heureusement remédié au mal. Cette fois-là elle n'a plus commis la naïveté de demander son phénix aux écoles de déclamation ; elle est allée le chercher dans une arène militante, sur un théâtre qui, bien que secondaire et du peuple, met cependant quelquefois en lumière des œuvres d'une certaine élévation. Vous savez enfin quel plein succès, quel beau triomphe a obtenu dans l'œuvre du grand poëte cette fortunée comédienne qui, d'un seul bond, a pu s'élancer des planches populaires du boulevard sur la scène aristocratique de la rue de Richelieu.

Quand l'illustre Comédie l'a vue réaliser avec tant d'intelligence, de vérité et d'inspiration l'idéale *Guanhumara*, cette création de l'art moderne que la postérité placera aussi haut que les plus hautes créations de l'art antique, lorsqu'elle a vu combien son talent était pur, docte et harmonieux dans sa force. elle s'est félicitée et s'est écriée, pleine d'espérance et de sagacité : — Est-ce que cette femme rare ne pourrait pas à elle seule remplir les deux lacunes, combler le double vide qui existe dans mes rangs? Est-ce qu'ayant trouvé en elle mon héroïne de drame, je n'y pourrais pas trouver encore ma reine de tragédie?

Et il lui a tardé de mettre sa nouvelle sociétaire à cette seconde épreuve. C'est pourquoi elle vient de la faire débuter dans le rôle considérable de la Clytemnestre de Racine.

Nous dirons que l'épreuve a été remarquablement satisfaisante.

Maintenant donc, la Comédie-Française n'a plus à s'inquiéter d'une reine tragique. Elle en possède une et bien au delà de son ambition, car elle se serait contentée d'une reine telle quelle, d'une mauvaise reine peut-être; et voici qu'elle en a une bonne.

Mme Mélingüe a-t-elle pour le genre classique un talent aussi voisin de la perfection que celui qu'elle a pour le genre nouveau? Non, assurément. Cela pourra être plus tard ; mais on comprend fort bien que cela ne soit pas encore ; il y a longtemps qu'elle étudie le drame, où elle est supérieure ; il n'y a que peu de temps qu'elle s'occupe spécialement d'études tragiques.

Dans ce grand rôle de Clytemnestre, la débutante a évité

avec soin les chemins battus de la tradition. C'est un mérite notable, auquel d'ailleurs on s'attendait de sa part. Et chose surprenante, en ne faisant pas comme ses devancières, en renouvelant l'expression générale du rôle, elle ne s'en est que mieux identifiée avec les éléments du génie de Racine, elle n'en a que mieux traduit, selon nous, les intentions de ce maître.

Jusqu'alors presque toutes les tragédiennes tenant l'emploi des reines et des mères s'étaient appliquées à rendre avec une expansion et une explosion continues les douleurs et les fureurs de la mère d'Iphigénie. Elles s'étaient plu à donner aux accents de ce personnage une pompeuse intempérance de bruit et d'éclat, ne s'inquiétant pas assez du cachet de noblesse intime et d'orgueil simple et auguste dont le poëte a évidemment empreint sa création.

Eh bien! M^me^ Mélingue a pris juste le contre-pied de leur manière. Elle a joué avec une retenue et une concentration préméditées, persévérantes, avec un soin extrêmement curieux et jaloux de la dignité et de la fierté de son personnage. Elle a été d'une circonspection, d'une mesure, d'une sobriété, d'une sagesse vraiment raciniennes. Si bien que nous ne pouvons nous défendre de le lui reprocher un peu et de trouver qu'elle a parfois trop raffiné le goût, la convenance et la correction.

On aurait tort d'inférer de là que son jeu n'a pas été exempt de froideur, qu'elle s'est privée de son animation naturelle, qu'elle s'est abstenue d'user de sa belle facilité d'impressionner et d'émouvoir. Non, elle en a usé très-raisonnablement, soit lorsqu'elle a dû exprimer les tendresses désespérées, les angoisses profondes de la mère, soit lorsqu'elle a dû révéler l'horreur, la puissante horreur, la naissante haine de l'épouse pour l'époux. Elle a véritablement ému, elle a réellement impressionné.

Dans la scène où

. . . . . . . . D'un soin si cruel
Le fier Agamemnon l'éloigne de l'autel...

l'énergie sombre, la fermeté intérieure, la dignité forte et pure qu'elle a mise à revendiquer ses droits maternels et royaux, sa mission d'amour et d'orgueil, lui ont valu des applaudissements de franc aloi.

Au moment où Arcas, vaincu de remords et de pitié, fait

retentir, en présence de la mère, de la fille, de l'amant et de la rivale, ce vers si lamentable :

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier!

elle est demeurée frappée d'une stupeur éminemment tragique. Mais, lorsque immédiatement après elle s'est précipitée aux pieds d'Achille en s'écriant :

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux...

elle n'a peut-être pas eu tout l'élan, toute l'explosion désirables. Il nous semble qu'un cri d'entrailles un peu violent, un peu désordonné, n'aurait point gâté la situation.

C'est avec une saisissante profondeur qu'elle a dit à Agamemnon, venant chercher Iphigénie et soutenant *son indigne artifice :*

Vous ne me parlez point, seigneur, de la victime.

Dans la fameuse tirade :

Vous ne démentez point une race funeste!

Dans ses fureurs, légitimes sans doute, mais empreintes d'une sinistre flamme qui fait rêver aux crimes futurs de l'épouse, qui fait entrevoir dans l'avenir l'adultère poignard reçu des mains du parricide Egisthe, elle a eu des accents magnifiques d'intelligence et de vérité. Toutefois, là encore, on peut lui reprocher d'avoir trop joué *en dedans*, de s'être trop gardée des effets extérieurs. Heureusement, à la fin du morceau, elle a été infidèle à ce parti pris elle a oublié sa crainte de faire du drame moderne; sa riche nature s'est déprisonnée tout entière, et dans ce vers :

De mes bras tout sanglants, il faudra l'arracher!

Son mouvement, sa clameur, son désespoir ont arraché aux véritables spectateurs trois salves d'applaudissements.

En conclusion, cela peut s'appeler un bon succès.

Maintenant, nous attendons curieusement Mme Mélingue dans les reines de Corneille. Nous pensons qu'elle se sentira plus à l'aise, plus chez elle dans le domaine grandiose de l'auteur de *Rodogune* et de *Sertorius* que dans la sphère modérée de l'auteur d'*Iphigénie* et de *Bérénice*; nous croyons que son talent s'y produira plus au complet, avec plus d'aisance, de liberté et de sûreté de soi-même.

Nous engageons fort le public à ne pas lui marchander les encouragements. Sans doute, il l'a honorablement accueillie, mais il aurait pu, ce nous semble, y apporter moins de réserve et de discrétion. Ce n'est pas en leur étalant une impartialité, une tranquillité et une sécurité magistrales que l'on fait progresser les artistes, que l'on échauffe leur âme et que l'on illumine leur entendement. Ce n'est pas avec cela qu'on les fait devenir bons, quand ils sont passables, et excellents quand ils sont bons. Pour qu'ils s'améliorent et qu'ils florissent, il leur faut le souffle fécondant de l'approbation et d'un sympathique enthousiasme. Sans les généreuses prodigalités de la faveur publique, M^lle Rachel aurait moitié moins de talent.

**Second Théâtre-Français. — La *Jeunesse de Luther*, drame en un acte et en vers, de M. Michel Carré.**

Lorsque l'on avise quelque part ce formidable nom de Luther, ce nom qui embrasa comme une comète fatale tout le ciel théologique, il est difficile de ne pas s'y arrêter, de ne pas le contempler en rêvant, de ne pas revoir tout à coup en imagination les temps orageux sur lesquels il a plané, puis les grandes choses, les grands hommes qui sont venus — un peu plus tard, il le faut avouer — combattre glorieusement ses influences délétères, et en première ligne parmi ces grandes choses, au premier rang parmi ces grands hommes, l'*Histoire des variations*, et son auteur, l'illustre évêque de Meaux.

C'est — pardon d'analyser ainsi le solennel et le vulgaire, le sacré et le profane — c'est ce qui naguère, nous est advenu en découvrant sur l'affiche de l'Odéon ce titre fulgurant : *La Jeunesse de Luther!* Tout soudain nous avons revu en pensée l'époque turbulente de la Réforme, ses luttes, ses tempêtes, ses ravages, puis l'Eglise de France parvenant à surmonter, à dominer ses flots, les refrénant comme un divin navire, et debout sur ce navire, comme un pilote ou capitaine, le sacerdotal fantôme du grand Bossuet.

Nous laissant aller aux évolutions de notre fantaisie, l'œil toujours fixé sur l'auguste image du grand prélat, nous en vînmes à nous souvenir qu'un beau jour nous nous étions amusé à préméditer vaguement un drame que nous aurions

intitulé *la Jeunesse de Bossuet*, lequel projet nous avait été suggéré par la lecture d'un certain passage du *Panégyrique de saint Bernard*, opuscule qui fait partie des œuvres de M. de Meaux. Dans ce fragment, l'orateur sacré a voulu dessiner et peindre le caractère du *jeune homme à vingt-deux ans*. Il l'a fait avec des traits si intimes et si profonds, avec des couleurs si vivantes et si flagrantes, qu'il est aisé de voir que *l'original* de cette peinture n'est pas seulement la jeune humanité en général, mais encore, mais surtout l'auteur lui-même en particulier, lui dans sa première et ardente jeunesse.

Attiré, entraîné par ce souvenir, nous achevâmes de nous y engager en allant rechercher le volume qui renferme le panégyrique de saint Bernard, et en y relisant le passage désigné. Nous nous trouvâmes, comme précédemment, tout ravi de ce morceau qui, notez-le bien, est, pour les enfants du siècle, d'un charme étrange et irrésistible. Jugez-en par vous-mêmes; en voici la partie la plus singulière et la plus frappante :

« ..... Vous dirai-je en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme à vingt-deux ans? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne lui permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants, on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets; et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres; au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres, elle est emportée, elle est agitée tour à tour de toutes les tempêtes des passions avec une incroyable violence. Là, les folles amours, là, le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître, exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée. Et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, qui n'est presque jamais une action composée, et *qui n'a honte que de la modération et de la pudeur! Et pudet non esse impudentem !* [1] »

Après avoir relu ces paroles de feu, où, nous le répétons, il est évident que se trouve reproduit l'état de l'âme, la vie

1. Saint Augustin, *Confessions*.

spéculative, sinon la vie effective de Bossuet jeune homme, nous avons dû — préoccupé que nous étions de Luther, grâce à l'affiche du second Théâtre-Français — naturellement, nous avons dû faire cette réflexion : Si le vertueux Bossuet dans sa jeunesse a été cela, qu'est-ce que le fougueux Luther a donc pu être dans la sienne? Si l'homme de la règle et de la discipline, si celui qui, selon Rome, a paru dans le monde comme une sorte d'archange vainqueur et vengeur, s'est vu, quand il avait vingt ans, en proie à une telle fougue, à une telle effervescence, de quelles agitations, de quels bouillonnements, de quelles fureurs désordonnées, de quelles passions immenses n'a donc pas été rempli au même âge l'homme de la révolte et de l'examen audacieux, celui qui — selon Rome encore — a joué sur la terre le rôle d'un Messie de ténèbres!

Et nécessairement, nous avons dû ajouter : La magnifique, mais la rude besogne que M. Michel Carré s'est taillée là! Avoir eu dessein de nous montrer Luther dans l'ouragan de ses vingt ans! Ah! il a bien fait d'écrire sa pièce en vers! Qu'est-ce que la prose aurait pu avoir de commun avec ce torrent de passions extra-humaines? Mais quoi! il s'est contenté d'un seul acte? Comment donc s'y est-il pris pour mettre debout et pour faire agir son géant dans un espace aussi dépourvu de largeur et de hauteur? Mais une si grande figure ne saurait tenir là! Mais elle doit être obligée de s'y courber; elle ne doit pas pouvoir y faire un pas! Certainement, elle y étouffe!

Nous avons été bien vite et bien fâcheusement rassuré à la représentation. Non, la figure de Luther n'étouffe pas dans l'acte de M. Carré. Bien au contraire, elle s'y met très à l'aise, elle y est très au large, trop au large... et cela, parce qu'elle n'a de Luther que le nom, parce qu'elle est de taille ordinaire et de complexion commune, parce que ce n'est là ni la stature, ni l'âme, ni le sang, ni la voix du terrible apôtre de la réforme, parce que ce n'est pas même le reflet ni l'ombre de cet homme excessif et formidable dont les colères, dit l'*Histoire des variations*, étaient *des colères d'Achille*, dont les passions furent toujours si prodigieuses que, même dans sa vieillesse, dans son hiver, il avait, si on en croit le livre que nous venons de citer, *les emportements d'un Hercule, d'un Philoctète et d'un Marius*.

Le jeune homme que M. Michel Carré appelle si pompeu-

sement Luther, est un brave garçon, pâle, plaintif, élégiaque, plein de mélancolie et de mysticité, souffrant d'un amour tendre et délicat, tel qu'en peut offrir un digne roman sentimental; puis, grand amateur des formules bibliques, parlant beaucoup de la Bible, l'ayant volontiers sous le bras. M. Carré a sans doute pensé que ce dernier trait suffisait pour caractériser profondément, définitivement le père des Luthériens, comme ces gens naïfs qui, de nos jours, pensent évoquer Napoléon tout entier et tout vif en faisant avancer et marcher une redingote grise surmontée d'un petit chapeau plus ou moins congru.

Ce qui achève d'empêcher le Luther de M. Carré d'être un Luther, c'est que ce rôle est confié à Bouchet, artiste qui possède, nous le savons, beaucoup de distinction, de poésie et de sensibilité, mais qui est trop grand, trop élégant, trop svelte, trop régulier de visage, trop bel homme enfin, pour pouvoir représenter au vrai la personne physique de Luther, qui, de notoriété vulgaire, était petit de corps, gros et musculeux, large des épaules, membré comme un athlète, et avait, sur un cou de taureau, une tête puissante, d'un caractère exalté et farouche, d'une laideur énergique et originale.

Il est vraiment dommage que M. Carré n'ait pas nommé son héros Mélanchton, et, par conséquent, intitulé sa pièce : *la Jeunesse de Mélanchton.* Son ouvrage, où la fougueuse nature de Luther est tout à fait prise à contre-sens, nous paraît un peu dans les données de la nature douce et candide du séduisant sectaire qui a mérité d'être appelé le Fénelon de la Réforme. Ensuite, les avantages et les qualités qui desservent si complétement Bouchet dans l'interprétation du personnage de Luther, l'auraient merveilleusement servi dans la personnification du poétique, du rêveur Mélanchton.

Les éléments du sujet sont, d'abord l'amour idyllique dont nous avons parlé, puis un ami qui se change en rival peu chevaleresque, puis, enfin, un coup de tonnerre plus ou moins historique, en manière de conclusion : le tout médiocrement et banalement agencé.

Nous avons été dur à l'égard de M. Carré, parce que nous avions à cœur d'être juste. Désirant l'être jusqu'au bout, nous nous empressons de dire à notre auteur, qui probablement est jeune et nouveau venu, que son petit drame n'est pas sans quelque valeur littéraire; on y rencontre des vers heureusement tournés, on y éprouve des émotions d'une no-

ble tristesse, on y recueille des sentiments qui pénètrent. Au résumé, c'est une pièce qui, abstraction faite de son défaut capital, de son contre-sens intime, tiendra une place distinguée parmi les meilleurs *levers de rideau du second Théâtre-Français*. Mais, en vérité, n'est il pas à jamais déplorable qu'un drame intitulé *la Jeunesse de Luther* ne soit autre chose qu'un honnête lever de rideau?

## III

**Théâtre-Français.** — Reprise de *Latréaumont.*

(26 juin).

Si l'on veut s'amuser à Latréaumont, comédie-drame, si l'on veut pouvoir l'admirer un peu, il faut n'avoir point lu *Latréaumont*, roman, ou bien il faut l'oublier si on l'a lu. La pièce, considérée à part, seulement en soi, abstraction faite du livre, semble tout d'abord une chose robuste, quasi-complète, un tableau entier où la couleur a été largement dépensée; mais, mise à côté du livre, ce n'est plus cela. En regard de ce terrible *original*, elle pâlit, elle s'amoindrit d'une manière effrayante; elle ne paraît plus alors qu'une esquisse hâtivement et faiblement peinte, inachevée, tronquée même; elle n'est plus qu'un reflet, une ombre, un écho.

Où sont, dans le drame, les allures, les proportions si infernales, si gigantesques du Latréaumont du roman, ce type de violence inouïe qui montre rassemblés en un seul être le tempérament de Gargantua, l'humeur de Pantagruel, la terrible jovialité de Méphistophélès, la stature et la force d'un cyclope, la ruse d'un alligator, le courage et la générosité d'un lion, le farouche besoin de locomotion d'un Nemrod? Nous avons à la place un soudard très-buveur, très-dépensier, très-colère, très-madré, un gaillard très-impétueux sans doute et fort excessif, mais point du tout colossal, et tel qu'en peuvent créer les conteurs et les dramaturges les plus ordinaires. Qu'est devenu le sublime faiseur d'utopies, le vertueux philosophe hollandais, le vénérable Vandenenden, si grand et si pur dans ses rêves de liberté et de perfectibilité humaine? Qu'est devenue sa fille, qui est un autre lui-même, qui est professeur avec lui, qui le supplée dans l'ensei-

gnement de la philosophie de l'avenir, sa fille, ange austère de la science, figure d'une chasteté de marbre, dont la raideur idéale et mélancolique rappelle les femmes d'Albert Durer ? On nous a ôté la fille, et plût au ciel qu'on nous eût de même ôté le père ! Car, ô profanation ! si l'on nous l'a laissé, ç'a été pour le travestir indignement ; le digne, le sage Claudius n'est plus que le docteur Claudius, un maniaque, un imbécile, un pasquin, une honteuse caricature ! Qu'a-t-on fait du prince de Rohan, cet étrange et curieux composé de débilité morale et de vaillance physique, d'égoïsme et de sensibilité, de raillerie et de superstition ? Qu'a-t-on fait de Maurice d'O, sa dévouée, sa vaillante amie ? et de Mme de Villars, si vertueuse, si énergique et si tendre ? et de son parfait chevalier Auguste des Préaulx, le neveu du cyclope. A ce beau prince, à ces belles dames, à ce bon jeune homme, on leur a enlevé tout d'abord leurs noms ; mais l'on ne s'est pas tenu pour satisfait ; on leur a également enlevé le meilleur de leur charme et de leur originalité. Enfin, qu'a-t-on fait de la fable ? Qu'est-ce que l'on a substitué, mon Dieu ! à tous ces événements, à toutes ces aventures, à tous ces tableaux si grandement conçus, si amplement développés ? De petits moyens, de petits ressorts, de petits incidents, de petits expédients...

Ça, nous-même, que faisons-nous donc ici ? Vraiment, nous avons bonne grâce à venir gloser de ce ton à propos d'une simple *reprise !* Que ferions-nous de plus s'il s'agissait d'une première représentation ! Cette comédie se moque bien, ma foi, de nos doléances quinteuses ! Que lui importe ce que l'on peut dire de ses défectuosités ? N'a-t-elle pas réussi complétement il y a deux ans ? Ne vient-elle pas de réussir encore au même degré ? Elle s'inquiète bien s'il y a au monde des délicats et des difficiles ! Avec les noms d'Eugène Sue et Dinaux, elle est invulnérable, elle est certaine de sa vie et de sa santé.

Et puis, quelle est notre inadvertance, quelle est notre audace ! Quoi ! nous osons nous attaquer à une œuvre qui porte la signature d'un homme dont le talent, dont la renommée passionnent, à l'heure présente, tous les gens qui savent lire en Europe ! Quoi ! nous osons critiquer le prestigieux auteur des *Mystères de Paris*, de ce livre immense d'imagination et d'invention, tout puissant de vérité et de réalité, de cette histoire entraînante, asservissante,

qui, déroulée page à page depuis un an, nous tient tous sous le joug de son despotique intérêt, nous fait tous haleter de curiosité, tous, les plus rebelles comme les plus faciles, les plus sérieux comme les plus amusables, les plus froids comme les plus ardents, les plus blasés comme les plus neufs !

Comment donc ! est-ce bien nous, qui ne craignons pas de manquer de révérence envers ce glorieux écrivain, nous qui nous comptons au rang de ses plus déterminés admirateurs, nous qui sympathisons si fort avec la haute moralité, les philosophiques intentions de son grand conte, nous qui nous indignons si volontiers contre les esprits faux, les envieux et les cafards dont les sottes accusations, les hypocrites anathèmes s'efforcent d'attirer sur ce noble ouvrage l'animadversion publique !

Au surplus, quand même nous n'aurions pas sujet de nous reprocher la liberté que nous avons prise, quand même l'auteur serait de ceux envers qui l'on peut se permettre de faire l'Aristarque à son loisir, nous aurions dû encore nous abstenir, nous taire; car, où serait, dans cette autre condition, comme dans celle où nous sommes, où serait la nécessité, l'opportunité de nos réflexions d'épilogueur, de nos dépréciations, puisque à tout prendre — comme nous avons débuté par le dire — la pièce, envisagée loin du roman, a de la valeur et de la puissance, et ne paraît véritablement défectueuse que placée à côté de lui ! Hé ! morbleu, jouissons de tous deux séparément, et ne nous mettons pas en peine de les confronter pour les rabaisser ou les grandir l'un par l'autre. Ne nous faisons point le bourreau de notre plaisir.

Allons nous récréer au drame que Beauvallet joue admirablement, et divertissons-nous avec le roman dans le cabinet sans songer à l'emporter au théâtre.

**Second Théâtre-Français. —** Ajournement de la clôture. — La Subvention. — Bouchet, dans le rôle de Brute, de *Lucrèce*.

L'Odéon avait annoncé qu'il fermerait ses portes immédiatement après la dernière représentation de *Lucrèce* et le départ de M^me^ Dorval. On ne joue plus *Lucrèce* et M^me^ Dorval est partie : cependant l'Odéon garde ses portes ouvertes. Quand

les fermera-t-il? Il ne le dit pas; il ne parle même plus de les fermer.

Serait-ce que, dans la joie profonde où il est d'avoir obtenu sa chère subvention de 60,000 fr., il aurait changé de dessein et ne voudrait plus entrer en vacances, dédaignant de se reposer et se faisant fort de fonctionner, de vivre d'une vie active dans la morte-saison théâtrale, sous les ardeurs caniculaires?

On prétend que le premier Théâtre-Français aurait salué d'un regard malévole, chagrin et jaloux, le vote louable de cette modeste subvention. Nous nous refusons à le croire et surtout à le comprendre. Il nous semble, au contraire, que loin de se chagriner, il devrait ressentir de la satisfaction : car il y a pour lui, dans le fait de l'existence bien arrêtée d'un second théâtre, un notable argument de suprématie. On est bien plus décidément le premier quand on a un second que quand on est tout seul. Lorsque, dans un empire, un roi est flanqué d'un vice-roi, cela rehausse énormément son trône, cela prouve infiniment l'étendue de sa puissance. Dans l'armée, l'un des plus grands charmes du grade de colonel c'est qu'il y a le grade de lieutenant-colonel.

Dans la bureaucratie, un chef de bureau est enchanté d'avoir un sous-chef, d'en avoir deux, d'en avoir trois ; il s'en croit avec raison d'autant plus chef. Dans les lettres enfin l'existence des auteurs du second ordre fait l'orgueil et le bonheur de ceux du premier, cela double leur gloire, cela les exhausse de moitié. — Mais, va-t-on objecter, il ne s'agit pas seulement d'honneur et de grandeur, il s'agit aussi d'intérêt matériel.

Or, l'Odéon détourne ou détournera à son profit et au détriment de la Comédie-Française une partie du numéraire qui est susceptible de prendre son cours vers la caisse de celle-ci. Hé, non! le second théâtre n'est pas à même de pouvoir débaucher une grande fraction du public qui dessert le premier: il est pour cela relégué trop loin du centre, dans une sorte de Thébaïde où la rive droite n'envoie que de rares pèlerins. Ah! si jamais on le transplantait dans les parages de son orgueilleux rival... Mais l'on n'y pense pas.

C'est pourtant M. Ponsard, encore le demi-dieu Ponsard, qu'il faut remercier de la munificence parlementaire. C'est grâce à lui qu'au parcimonieux et brutal *veto* de la commission la Chambre a opposé un libéral et gracieux *concedo*

C'est à lui seul que l'on est redevable de la bienheureuse subvention.

Vous le savez, vous l'avez lu : si nos bons députés ont délié les cordons de l'escarcelle publique pour ce brave théâtre, ce n'est pas parce qu'il a fait défiler sur ses planches une nombreuse légion d'actes anciens et nouveaux, ce n'est pas parce qu'il a eu Bocage et Mme Dorval pendant tout l'hiver, ce n'est pas parce qu'il a remis à la scène *Venceslas*, *Médée*, *Héraclius*, ce n'est pas parce que Mlle Georges y a donné de brillantes représentations, ce n'est pas parce qu'il a joué le beau drame de *La main droite et la main gauche* dont la réussite a été populaire ; c'est uniquement, c'est exclusivement parce qu'il a édité *Lucrèce* la fortunée *Lucrèce*... Et ce n'est pas parce que cette tragédie renferme de grandes beautés poétiques ; non, c'est parce qu'elle leur a semblé, à ces bons mais peu clairvoyants législateurs, une œuvre conçue entièrement, purement selon les *us* littéraires du passé ; c'est parce qu'ils ont en conséquence regardé sa vogue prodigieuse comme une réaction décisive contre le règne de l'art nouveau, qu'ils méprisent fort, les impitoyables, et qu'ils appellent malignement *un certain genre* par la bouche épigrammatique de MM. Mauguin et Fulchiron.

Honneur donc plus que jamais au dieu Ponsard ! Il vient de prouver encore surabondamment sa qualité divine, de manière cette fois à n'avoir plus d'athées. Il a fait pleuvoir de l'or pour la Muse comme Jupiter pour Danaé. Nul doute que son culte ne soit bientôt reconnu par l'État.

Dans ces dernières semaines, un changement d'acteurs est venu redonner un peu d'élan à *Lucrèce* fatiguée. Bouchet a remplacé Bocage dans le rôle de Brute.

Cela en effet devait raviver la curiosité du public. On sait que Bocage, dans ce rôle, était apprécié de façons très-diverses : les uns, tout brutalement, l'y trouvaient mauvais ; les autres, sans prétendre qu'il y fut aussi remarquable que dans ses créations de drame moderne, reconnaissaient toutefois qu'il s'y offrait avec une bonne partie de son ardeur, de son intelligence et de son originalité coutumières. A notre avis, Bouchet lui a été inférieur ; il a eu tort d'empreindre parfois son jeu d'un caractère funeste, élégiaque et souffrant. Brute n'est pas un Œdipe ; il est l'homme de la fatalité, sans doute, mais il n'en est pas la victime, il en est l'instrument, l'élu : les oracles ne sont pas contre lui, ils sont pour lui.

Chaque affront qui tombe sur sa tête est comme une onction répétée qui le sacre de plus en plus pour sa mission héroïque et citoyenne. Bocage, il nous semble, l'entendait ainsi. Il ne mettait rien de brisé dans son personnage, il n'en détendait point vaguement le ressort, il le comprimait énergiquement. Dans l'expression de ses douleurs, il usait de puissante ironie, mais point de languissante élégie; il ne mêlait à la profondeur de son jeu et à son amertume aucune nuance d'abattement et de lassitude; quand il pliait, quand il se courbait sous le sort, ce n'était pas avec l'air d'une âme qui cède à la fatigue, c'était comme une force qui se recueille, qui se blottit pour mieux ramasser et rassembler l'irrésistible impétuosité de ses élans futurs. Bouchet ne nous a pas paru faire saillir aussi vigoureusement que Bocage le contraste de la folie feinte et de la raison réelle chez Brute; il n'a pas, selon nous, marqué, souligné aussi nettement le passage de l'une à l'autre; nous l'avons trouvé trop distingué, trop convenable, trop raisonnable dans sa folie.

Vous nous direz que la faute première en est à l'auteur qui a fait du personnage de Brute un lucide railleur, plein de sens et de goût, bien plutôt qu'un insensé tenant des propos insensés: cela est vrai; mais il est vrai aussi que tout bon comédien doit s'efforcer autant qu'il est en lui d'atténuer, de corriger les contre-sens moraux de l'auteur qu'il interprête. C'était de cette manière que procédait Talma lorsqu'il avait à personnifier les héros manqués de ces déplorables tragédies de l'empire dont M. Ponsard s'est raillé si justement.

Au demeurant, Bouchet pourra bien n'ajouter qu'une foi médiocre à la justesse de nos observations critiques; et il croira plutôt le succès qu'il a obtenu.

### Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Clotilde.* — Rentrée de Mme Dorval.

A la bonne heure! voilà deux choses tout à fait louables. D'une part, voilà le théâtre de la porte Saint-Martin qui se rengage de plus en plus dans son ancienne voie littéraire; et d'autre part, voilà Mme Dorval qui abandonne la tragédie plus ou moins classique, pour revenir au drame, au bon drame bien moderne, toujours si vivant quoi qu'on dise.

C'est méritoire à vous, messieurs les directeurs, d'avoir immédiatement, après *Mademoiselle de la Vallière*; monté la *Clotilde* de Frédéric Soulié, une pièce de haute race qui émane tout droit du premier Théâtre-Français! Encore un peu de temps et de rénovation, et votre scène sera redevenue ce qu'elle était quand elle mettait au jour *Marion Delorme, Antony, Lucrèce Borgia, la Tour de Nesle, Marie Tudor.*

C'est judicieux à vous, madame Dorval, d'être retournée dans l'arène où est née votre gloire, où se sont accomplis vos triomphes les plus réels et les plus entiers! Encore un peu de temps, de passion et d'inspiration, et vous aurez pleinement reconquis la popularité merveilleuse dont vous jouissiez quand vous étiez Marion, Adèle d'Hervey, Catarina, Ketty Bell, laquelle popularité vous avez bien un peu compromise en essayant d'être Phèdre, Hermione et même Lucrèce.

Non que vous ayez mal traduit ces rôles; mais vous n'y avez été remarquable qu'à grand renfort de labeur, d'intelligence et d'art, qu'en forçant votre nature, qu'en vous imposant une correction factice et nécessairement gênante; mais vous n'y avez pas excellé; vous y avez été au-dessous de vous-même; et il en devait être ainsi; ce n'était pas là votre élément. Quoi, vous, femme et lionne, ange et démon, vous avez cru pouvoir faire de vous une harmonieuse statue de gynécée antique.

Ah! comme vous avez respiré à l'aise, n'est-ce pas, en vous retrouvant dans la sphère et dans les conditions de votre tumultueuse et brûlante nature! Comme votre ame, n'est-ce pas, a bondi de liesse en revenant animer cette Clotilde si ineffablement passionnée? Ah! Clotilde! Ah! Dorval, comme vous nous avez émus de votre fatal amour! comme vous avez vécu ardemment cette orageuse vie dramatique! Avec quel enthousiasme, vous avez sacrifié votre réputation votre honneur au bonheur du trop aimé Christian! Puis, comme vous nous avez déchirés, épouvantés de votre jalousie! Avec quelle démence, avec quelle rage vous avez révélé le terrible secret qui devait perdre l'infidèle! Comme vous nous avez attendris, navrés, de votre repentir, de vos remords, de votre désespoir! avec quelle joie des anges vous avez reçu le pardon du prisonnier! avec quelle sombre piété, quelle stoïque tendresse vous avez apporté au condammé le poison libérateur, une mort noble et fière, au lieu d'une mort vile et infâme! Comme vous avez été follement heureuse en partageant

cette mort avec lui! Que d'émotion! Que de fièvre! Que de feu!...

Oui, c'est bien vous maintenant! vous au complet! vous tout entière! *marchant dans votre force et votre liberté!* Restez, restez dans ce libre espace! poursuivez votre chemin, continuez votre essor à travers la montagne, la forêt, la plaine, à travers la nature! Passez désormais sans vous arrêter devant les froids et réguliers portiques de marbre; gardez-vous d'y mettre encore le pied; gardez-vous d'y aller encore poser en cariatide grecque ou romaine. Ne faites plus cela: vous y perdez trop. — Vous avez vu avec quel zèle votre public populaire se redonnait à vous pour vous récompenser de vous redonner à lui et à votre art véritable. On vous a fait dignement accueil, grandement fête. Avouez qu'il est meilleur d'être ainsi la première dans votre pays natal que la seconde chez l'étranger! — Si à ce propos, l'on vous murmurait l'axiome: qu'il vaut mieux occuper la seconde place dans Rome que la première, etc... interrompez ce dire banal, et répondez résolûment que la cité où vous avez la première place est aussi une Rome! la Rome de l'avenir!...

## IV

**Théâtre de la Porte-Saint-Martin. — *Lénore* ou *les Morts vont vite*, drame en cinq actes et en prose, de MM. Cogniard frères et Henri Blaze.**

**(24 juillet).**

Un soir du siècle dernier, à peu près vers l'an 1780, sauf erreur, se promenait par l'un des sites mystérieux et farouches qui avoisinent le Rhin, Burger, le poète Burger, qui occupe une si belle place dans le groupe illustre des puissants génies auxquel l'Allemagne est redevable de sa grande épopée littéraire, Burger dont le renom est au niveau de celui des Haller, des Klopstock, des Lessing, des Wieland, des Schiller, et des Gœthe, grands hommes qui furent pour la gloire de leur pays ce que les excellents écrivains du règne de Louis XIV furent pour la gloire de la France. Une pénétrante senteur de merveilleux, de fantastique et de superstition nageait dans l'air, s'élevait, émanait de toutes parts, de la forêt profonde et murmurante, des marais

semés de phosphore, des gémissements lointains du fleuve, des pendantes cimes, des gouffres béants, des vieux pans de mur ployants sous les lourds pans de lierre, des hautes herbes, des broussailles, des basaltes, des bruyères, des halliers, des longs reflets blancs de la lune jonchant çà et là les ombres opaques de chemin et semblant les voiles et les draperies de moire de quelque nonne sinistre vouée aux puissances occultes. Une jeune paysanne, qui vint à passer d'un pied leste et rapide non loin de notre poète en vision, lui parut une dame blanche, une fille de l'air, une fée du pays vert, d'autant mieux qu'il lui entendit chanter les notes suivantes :

La lune est si claire!
Les morts vont si vite à cheval!
Dis, mon amour, ne frissonnes-tu pas?

Ces paroles étranges s'emparèrent despotiquement de ses esprits. Durant toute la route elles bruirent à ses oreilles. Elles entrèrent avec lui dans sa demeure. Elles le lutinèrent tout le long de son sommeil. Enfin, elles sollicitèrent si vivement son imagination, elles allumèrent tellement sa verve, qu'il les accepta comme matière à poésie : il les travailla ; il les fit passer d'une cadence grossière et inculte à une prosodie savante, à un rhythme harmonieux et plein d'art. Cependant ce ne fut d'abord qu'une série de couplets vagues, sans unité, sans lien, sans fil conducteur. Il fit voir cela à ses amis qui furent très impressionnés, l'encouragèrent chaleureusement et lui conseillèrent fort de ne pas laisser son ouvrage imparfait, de le rendre plus cohérent, plus accusé, plus précis. Il remit donc l'œuvre au moule de son cerveau, lequel, après une gestation laborieuse et ingénieuse, enfanta la célèbre ballade intitulée *Lénore*.

Une des grandes guerres de la vaillante Allemagne vient de finir. Chaque armée retourne en chantant dans ses foyers. Les mères, les sœurs, les femmes, les fiancées des braves, se portent en foule à leur rencontre.

Mais c'est en vain que la jeune Lénore cherche au milieu des rangs son bien aimé Wilhelm. Pâle, elle interroge, elle s'informe. On évite de lui répondre. On détourne la tête d'un air morne et triste.

Certaine de son malheur, elle s'abandonne au plus véhément désespoir ; les exhortations, les embrassements, les soins

de sa mère n'ont rien qui la puisse calmer. Egarée, perdue de douleur, au lieu de prier, elle maudit. Elle accuse Dieu, elle lui reproche sa cruauté, elle souhaite avec rage de mourir *dans l'horreur et dans les ténèbres*. Au moment où ces sortes de blasphèmes sont proférés, l'on sent dans le récit naître comme une émanation funeste qui vient imposer un malaise indéfinissable.

Il est minuit. La jeune fille, retirée dans sa chambre où elle continue à se désespérer, ne tarde pas à ouïr un cavalier arrêter sa course et mettre pied à terre devant sa maison. Ciel! on monte l'escalier, on sonne. Elle s'élance elle ouvre... Dieu! c'est lui, c'est son Wilhelm! surprise et folle joie de la pauvre Lénore. Son ami refuse de s'asseoir au coin de l'âtre qui flambe. — Non, il faut que je parte sur le champ. Ne sois pas chagrine; tu viens avec moi, je t'emmène. C'est au lit nuptial que nous allons. Mais hâtons-nous; car, pour nous y rendre, nous avons cent lieues à parcourir. — Il lui tient encore d'autres propos non moins bizarres; mais le vertige où la jette le brusque passage de l'extrême douleur à l'extrême joie ne lui permet pas de songer à s'en étonner. Elle descend, elle le suit. Il remonte à cheval, et elle saute en croupe derrière lui.

A peine sont-ils en selle que le cheval part au galop avec une vélocité furibonde, formidable. Ils vont comme l'éclair, comme la pensée. A droite et à gauche, les campagnes, les forêts, les montagnes, les rivières, les villes, les bourgs, glissent, se brouillent, se confondent, s'envolent, s'évaporent, s'évanouissent, comme des tourbillons de rêves, comme des amas de fantaisies floconneuses. Par moments, le sombre cavalier, au lieu de rassurer sa compagne tremblante, lui murmure d'une voix monotone cet étrange refain : *Les morts vont vite ! Les morts vont vite !* La pauvre enfant le supplie vainement chaque fois de *laisser en paix les morts*. Pour surcroît d'horreur, tous les fantômes, tous les lutins, tous les esprits, tous les démons que le cavalier avise sur son passage il les appelle, il les exhorte à le suivre, il les convie à sa noce, et tous, en foule se précipitent, râlant et sifflant sur les pas du cheval. Et l'épouvantable galop ne se ralentit point; il redouble plutôt! Il va, il va d'un train magique, surnaturel, toujours aiguillonné par le sinistre refrain : *Les morts vont vite ! Les morts vont vite !* — Mais bientôt le coq chante. — Plus vite! mon noir! crie le cavalier à son cheval.

Devant eux, s'ouvre avec fracas la grille d'un cimetière, D'un seul bond, ils ont franchi un immense pêle-mêle de monuments. Ils font halte sur le bord d'un sépulcre ouvert. Alors le cavalier perd l'apparence de la vie : ses vêtements se dissolvent en poussière, et laissent à nu un squelette hideux. Le mort entraîne avec lui dans sa fosse la jeune fille expirante, et la ronde des trépassés tournoie autour d'eux pour clore la fête nuptiale.

« Toutes les images, dit Mme de Staël en parlant de cette œuvre, tous les bruits en rapport avec la situation de l'âme sont ici merveilleusement exprimés par la poésie. Les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons, est, employé pour exciter la terreur. La rapidité du pas du cheval semble plus solennelle et plus lugubre que la lenteur même d'une marche funèbre. L'énergie avec laquelle le cavalier hâte sa course, cette pétulance de la mort cause un trouble inexprimable, et l'on se croit emporté par le fantôme comme la malheureuse qu'il entraîne avec lui dans l'abîme. »

Quand il eut mis la dernière main à son poëme, Burger, avant de le publier, jugea raisonnable d'éprouver sa valeur, et, pour ce, il le lut solennellement dans un cercle littéraire à' Gœttingue. Il paraît qu'il avait affaire à un auditoire imposant. Des penseurs, des philosophes, des savant durs à émouvoir, siégeaient là. Le poète commença de lire, non sans avoir à cacher une profonde inquiétude au secret de son âme. On lui prêta dès les premiers vers, la plus sérieuse attention. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, il sentait, il voyait cette attention s'augmenter; chacun était immobile comme un marbre. Le lieu de la réunion semblait le palais du silence. Cette attitude, ces symptômes l'enchantaient. Arrivé à cet endroit :

*Il s'élance à bride abattue contre une grille de fer. De sa houssine légère il frappe...*

Il frappe contre la boiserie de la chambre... Soudain les assistants tressaillirent, et se levèrent en sursaut comme un seul homme. Le poëte, rassuré, ne douta plus alors du mérite et du succès d'une œuvre composée si en dehors des règles admises, des formes connues, des moyens ordinaires.

La fortune de *Lénore* fut immense en Allemagne. Toutes les imaginations la subirent et l'admirèrent. Tout le monde la sut par cœur, le paysan comme le gentilhomme, l'ignorant sans lettres comme l'esprit cultivé. Le peuple des cam-

pagnes prit coutume de la chanter, comme les bateliers de Venise et les lazzaroni de Naples chantent les épisodes de la *Jérusalem* et du *Roland*. Beaucoup d'autres ballades de Burger, nous le savons, se virent aussi l'objet d'une très-grande faveur populaire; mais aucune d'elles n'atteignit jamais à la vogue prodigieuse, à l'universelle popularité de *Lénore*.

Une gloire plus extraordinaire que celle d'avoir réussi en Allemagne, lui est échue depuis longtemps, c'est celle d'avoir pu réussir en France. Sans nul doute, avoir subjugué ces bons Allemands, dont la pensée est si haute et si grave, dont la riche mémoire est familiarisée avec un si grand nombre de prodiges légendaires, sans nul doute cela est beau, cela est considérable; cela pourtant ne saurait surprendre beaucoup; l'enthousiasme et la bonne foi qui caractérisent cette nation la disposent toujours admirablement aux impressions naïves et primitives; mais, nous avoir attirés et charmés, nous autres Français, qui, malgré les notables modifications opérées dans notre tempérament national, sommes toujours au fond très-enclins au persiflage, à la méfiance, et à l'affectation du bon goût, voilà qui est vraiment merveilleux, voilà qui est fait pour étonner.

Il faut dire aussi que cette ballade, pour faire son apparichez nous, a su attendre bien patiemment son heure et la saisir bien intelligemment. Avec ses airs de suprême folie, ell a agi en toute sagesse. Elle ne s'est point hâtée; elle s'est bien gardée de s'aventurer sur la terre de France dès l'époque de son glorieux avénement dans son propre pays. Elle savait qu'alors elle se serait fourvoyée de la façon la plus cruelle à travers nos boudoirs mythologiques, nos soupers anacréontiques, nos salons athées et nos clubs philosophiques et moraux. Elle a voulu d'abord nous voir accomplir dans le domaine littéraire une révolution pareille à celle que nous avions accomplie dans le domaine politique et social. Elle a attendu que le *Génie du Christianisme* et les livres de son école soient venus substituer le merveilleux chrétien au merveilleux païen, remplacer la poésie énervée d'une religion morte par la poésie généreuse d'une religion vivante, réveiller sinon la foi, du moins le charme mystique des croyances, ressusciter la puissance vertigineuse des terreurs. des superstitions du premier âge, en un mot, prouver qu'il est des sources fécondes d'inspiration poétique autre part que chez les Grecs et les

Romains. Elle a attendu, pour se faire traduire et propager par nous, non seulement que Mme de Staël l'ait honorée d'une page splendide et d'une analyse supérieure dans son livre sur l'Allemagne, qui est un chef-d'œuvre, mais encore que les romans légendaires de Victor Hugo et ses miraculeuses ballades aient achevé de retremper vigoureusement notre goût et de l'acclimater avec l'essence et les éléments de son propre genre à elle. Enfin, aux environs de 1830, jugeant les voies bien préparés, elle s'est donnée à vingt traducteurs ou imitateurs; elle s'est montrée, elle a couru parmi nous, habillée, parée, ornée, tant de la prose de ceux-ci que des vers de ceux-là. Des peintres, des musiciens se sont aussi énamourés d'elle, ont tenté de la réaliser et de l'idéaliser par les couleurs et l'harmonie, et sont venus renforcer le bataillon de ses dévots translateurs. Elle a obtenu un succès inouï. Elle a su se faire lire, déclamer, chanter partout, et personne n'a pu la lire, la chanter, la déclamer sans frémir d'une peur involontaire, sans avoir froid aux cheveux, sans appréhender de se trouver seul au milieu des ténèbres. De sorte que Burger, inoculant ainsi des terreurs superstitieuses à un peuple excellemment raisonneur et railleur, à un peuple pétri de sagacité et de mécréance, a mérité plus que jamais ce profond éloge de Mme de Staël : «Burger est de tous les poëtes allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le cœur.»

Un signe éclatant et singulier de la faveur durable avec laquelle nous avons accueilli sa Lénore, une preuve décisive de l'intimité passionnée, absolue, avec laquelle nous avons associé notre fantaisie à ses intentions, livré notre âme à ses impressions, c'est que le funèbre refrain : *les morts vont vite*, nous est devenu une locution familière et usuelle, c'est qu'il fait maintenant partie de la monnaie courante de notre langage, c'est qu'il est désormais au rang de nos axiomes populaires, de nos phrases proverbiales.

Oh! que de fois, pendant la période de ces douze à quinze dernières années, il a été articulé et appliqué par la jeune génération avec une logique et solennel à propos!

Ainsi, quand on a vu, immédiatement après l'explosion des trois jours, les descendants dégénérés d'une race de soixante rois, fuir et disparaître avec tant de célérité du royaume, on a murmuré d'un ton à la fois miséricordieux et moqueur : — *Les morts vont vite! les morts vont vite!*

Quand l'affreux choléra, ce fléau d'Asie, accouru sur notre Europe, s'est mis à encombrer nos routes, nos villes, nos places, nos rues d'innombrables charretées de cercueils, en regardant défiler ces horribles processions qui nous barraient à chaque instant le passage, nous avons dit, l'œil en pleurs l'ame désolée et pleined'épouvantements : —*Les morts vont vite! les morts vont vite!*

Quand nous avons vu, à des intervalles si peu éloignés, succomber avant l'âge tant de créatures d'élite diversement chères à ce pays : Armand Carrel, Victor Escousse, Elisa Mercœur, Hégésippe Moreau, la princesse Marie, le duc d'Orléans, et bien d'autres non moins regrettables, nous avons répété avec une amère consternation : —*Les morts vont vite! les morts vont vite!*

En vérité, ce proverbe bizarre nous semble spécialement partager, avec cet autre adage moderne : *la lame use le fourreau*, le privilége de résumer d'une manière saisissante et complète la nature et le caractère des hommes et des choses de ce temps. Oui, selon nous, dans ces deux proverbes, le dix-neuvième siècle est tout entier.

La rare nouvelle que *Lénore* allait être mise à la scène n'a pas manqué, lors de sa naissance, de réjouir soudainement toutes les imaginations vouées au culte de l'art nouveau, tous les gens curieux de ces tentatives, même des plus téméraires. Notre premier mouvement à nous tous a été de nous écrier : — Tant mieux! ce sera original! Hourra pour l'oseur qui s'attaque à ce riche thème. — Nous avons spontanément souri à l'idée de voir M^me^ Dorval personnifier cette jeune fille au désespoir forcené, au sombre amour, à la destinée sépulcrale. D'avance, en esprit, nous avons admiré la grande artiste s'élançant, ivre de passion, sur le cheval noir, derrière le cavalier, et jetant l'avide étreinte de ses deux bras autour de son Wilhelm. Elle a passé et repassé devant notre fantaisie, emportée fougueusement par le galop terrible... Comme elle était crispée de frayeur et de fatigue! comme elle se cramponnait au cavalier! comme sa robe et sa chevelure en désordre flottaient d'une façon lamentable au vent furieux de la course!... Comme son visage s'effarait et se décomposait, à l'aspect des fantômes qui accouraient lui faire cortége, et à l'accent des paroles terrifiantes que prononçait Wilhelm!

Mais nous nous sommes promptement réveillés; car, le

sens commun était là qui riait et qui disait : — *Lénore* à la scène! Allons donc! est-ce que c'est praticable! est-ce que c'est possible! La partie essentielle de *Lénore*, la chose qui la constitue une invention puissante et originale, c'est le fameux galop qui dévore cent lieues en une heure, à travers mille immenses paysages, c'est cet épouvantable essor du trépas et de l'enfer! sans lui, point de Lénore! Le moyen de représenter, d'exécuter cela sur un théâtre, quand même il aurait l'étendue et les dimensions d'un théâtre de la Grèce antique, d'un cirque romain! Car, sans doute, on ne s'estimerait pas quitte en faisant tout bonnement courir deux ou trois fois, au fond d'un décor plus ou moins merveilleux, l'apparition de l'infernale chevauchée. — Et puis, l'on promet cinq actes! Mais avec quoi donc pourront-ils être remplis ces malheureux actes! Le galop étant forcément mis de côté, que reste-t-il au dramaturge?

Ces réflexions pleines de justesse, ces craintes également rationnelles, n'ont point empêché le public littéraire de se rendre avec empressement à la représentation, et même d'y apporter des sentiments bénévoles, comme un réveil de poétiques espérances. — Qui peut se vanter de prévoir, de déterminer à coup sûr, pensions-nous, la portée, le résultat des efforts du talent? Qui sait? Peut-être allons-nous assister à quelque chose d'heureusement trouvé et de nature à mettre en défaut les hypothèses les plus judicieusement négatives! Peut-être va-t-on nous gratifier d'une surprise triomphale! Si pourtant l'on nous donnait un fragment du séduisant, mais du l'impossible galop! Hé! pourquoi pas? L'art des décorations et des machines est poussé si loin aujourd'hui! Ressouvenons-nous du spectacle du radeau de la *Méduse* par MM. Cogniard frères, aidés des peintres Devoir et Pourchet. Le roulis de ce radeau battait une mer qui paraissait infinie; sans qu'en réalité il avançât ni reculât, il semblait parcourir de vastes espaces. Rappelons-nous, pour ne pas sortir du théâtre où nous sommes, ce que la féerie des *Mille et une nuits* nous a étalé de spectacles tenus pour irréalisables, pour impossibles, notamment le débordement des eaux du Gange.

Enfin, tout naïvement, nous comptions à peu près sur des miracles.

Vous allez voir dans quelle mesure nos espérances ont été remplies.

Le croiriez-vous? les deux premiers actes, deux bien longs actes, hélas! ne sont que la paraphrase de ces simples mots contenus dans l'exorde de la ballade : « Il avait suivi le roi Frédéric à la bataille de Prague... » Paraphrase diffuse, fatigante, ennuyeuse, formée de tous les pires lieux communs du vieux mélodrame. Wilhelm, qui est gentilhomme, veut épouser Lénore, fille d'un humble bourgeois, du docteur Burger. Mais le père de Wilhelm, vieillard entêté de sa noblesse, s'oppose barbarement au mariage; il fait à son fils de très-plats sermons sur la honte des mésalliances, et il outrage ridiculement le père de Lénore, l'accusant d'avoir, dans des vues d'ambition personnelle, fomenté l'amour dont Wilhelm s'est épris pour sa fille. Le docteur, exaspéré, va quérir un niais qui aime Lénore et que Lénore n'aime pas, et il s'apprête à les fiancer, jaloux de prouver ainsi qu'il n'a jamais favorisé la passion de Wilhelm. — Tu partiras pour la guerre! L'enragé bourgeois dit à Lénore : Tu épouseras George Muller!

— Si tu allais périr aux combats! dit Léonore pleine d'angoisses.

— Qu'importe! dit Wilhelm. Si l'âme est immortelle, l'amour vrai, qui est l'âme de l'âme, doit l'être aussi. Je sens, à la force de mon amour, qu'il vivra au delà du sépulcre et que la mort ne sera pas un obstacle à notre union. — Et moi, je sens à la force du mien que je t'aimerai mort comme je t'aime vivant. — Je reviendrai, fût-ce de la tombe. — Et moi, Wilhelm, je te suivrai, fût-ce dans la tombe.

Le public indulgent, qui avait eu la bonté de ne point malmener les scènes précédentes, a témoigné vivement la satisfaction que lui causait celle-ci. Il est vrai que Mme Dorval y exprime l'exaltation fébrile de Lénore, comme elle sait exprimer, et que Clarence y seconde remarquablement Mme Dorval.

Traversons bien vite le troisième acte, qui est un hors-d'œuvre par excellence, qui a le malheur de ne tenir en rien à la ballade et celui de ne pas racheter du tout ce vice radical, étant aussi déplaisant par ce qu'il dit que par ce qu'il ne dit pas. — Wilhelm, qui est en garnison *dans un beau château de la Silésie*, province fraîchement conquise, s'y laisse adorer par une attrayante comtesse et n'est pas bien loin, le félon, de faire une grosse infidélité à sa Lénore. Mais une espèce de mentor de caserne dont il est

flanqué y met bon ordre, en découvrant que la comtesse est une espionne autrichienne, qu'elle dresse des embûches au roi Frédéric II, et en faisant part de sa découverte au jeune commandant, son pupille et son maître. Puis, des décharges d'artillerie, une bataille!

Eh bien! cet acte, nous l'avons tous écouté avec une inaltérable patience. La raison d'une si angélique longanimité, c'était que nous ne nous lassions pas d'espérer voir enfin arriver dans le courant du drame quelque chose de bien diabolique. — Puisque la ballade est là, disions-nous, puisqu'elle est l'âme, l'essence de la pièce, il est invraisemblable que celle-ci se continue et s'achève sans nous procurer un peu l'irritant plaisir d'avoir bien peur. Nous nous obstinions à nous flatter tout bas que peut-être on nous ferait jouir d'un bout du délicieux galop.

Le quatrième acte, il le faut confesser, n'a pas absolument trompé ce singulier désir de goûter à la peur. C'est qu'aussi on y est en pleine ballade. Les fanfares du retour sonnent au loin. Le roi et l'impératrice ont signé la paix. Les braves reviennent au logis retrouver tout ce qu'ils aiment. — Lénore apparaît défaite et navrée dans le petit jardin de l'habitation paternelle. Elle conte à sa mère, avec des cris, des sanglots, des désespoirs qui déchirent, avec l'accent passionné de Mme Dorval, avec ses bondissantes palpitations. comme quoi elle a en vain parcouru, remonté, descendu les rangs de l'armée qui vient de défiler, comme quoi, assise sur le bord de la route, elle est restée là en vain jusqu'à ce que le dernier soldat fût passé. Mille autres femmes ont repris là, qui un frère, qui un époux, qui un fiancé, mais pour elle, hélas! personne, personne; pas de Wilhelm. Toujours avec l'impétueuse éloquence dè Mme Dorval, avec sa verve et sa passion souveraine, elle s'en prend à Dieu, elle enchérit encore sur les blasphèmes de la ballade, à la grande épouvante de sa pauvre mère qui n'en peut mais. Et l'on frissonne, et l'on est sombrement agité. — Entre un fossoyeur. Il est blême d'effroi; il dit qu'un voyageur vêtu de noir, mystérieux et horriblement pâle, s'est tout à l'heure présenté à lui, que d'une voix lugubre il lui a ordonné de creuser une fosse, dans le champ des sépultures seigneuriales, et qu'il a disparu.

Le père de Wilhelm se transporte chez le père de Lénore pour s'excuser auprès de lui de la manière brutale avec

laquelle il l'a traité au premier acte. Il n'a plus, dit-il d'injurieux soupçons à son égard, depuis qu'il sait que le docteur est sur le point de marier sa fille à George Muller. — Survient au milieu de la famille Burger, pendant que le vieux gentilhomme s'y trouve encore, un vertueux houzard, le fidèle Achates de Wilhelm, celui qui l'a sauvé des sortiléges de la Circé impérialiste. — Toi ici, Strelitz? dit le baron; mon fils est donc de retour? — Oui, monseigneur, répond avec une gêne douloureuse le houzard qui a un crêpe au bras. — Mais que signifie ta présence ici? ajoute le baron, qui se méprend sur son air de perplexité. Est-ce que tu serais par hasard porteur d'un message de mon fils pour la fille du docteur? Est-ce que mon fils oserait encore?... — Monseigneur, daignez m'écouter... — Non, je ne veux rien entendre. Qu'on n'espère pas m'attendrir. Jamais je ne me laisserai fléchir. — Pardon, monseigneur, vous vous attendrirez. — Tais-toi! Je te dis, et je dis à tous, que jamais je ne consentirai à ce honteux mariage. Mon fils marié à une fille sans nom! j'aimerais mieux le savoir mort! — Soyez donc content, monseigneur... — Malheureux! que dis-tu? — Votre fils est mort. C'est dans un cercueil que je vous l'ai ramené. Situation belle et forte, et d'un effet immanquable.

Lénore voit s'avancer la nuit avec une satisfaction étrange. Elle demeure seule dans le jardin de son père. C'est bientôt l'heure, dit-elle; il va venir me chercher. Cependant les ténèbres s'amassent; tout fait silence. Peu à peu, dans le lointain, s'éveille une cloche qui se met à tinter un glas. Lénore sourit. Puis, l'on distingue le sourd cadencement des pas d'un cheval au galop. Par degré ce bruit devient plus perceptible et plus proche. Déjà, on l'entend longer les murs du jardin. Il cesse brusquement à la petite porte. On frappe trois coups. Lénore fascinée va ouvrir. Le mélancolique fiancé, vêtu de noir, plein de mystère, horriblement pâle, surgit debout sur le seuil qu'il ne dépasse point. — Viens, Lénore, viens; fuyons ensemble; nous ne nous quitterons plus. Elle se jette dans ses bras, le couple s'enfonce dans l'ombre profonde... Et les basses de l'orchestre nous font encore entendre le cadencement du galop du cheval. Oh! pour cette fois, nous n'aurons pas à nous plaindre : nous avons peur.

Quand le rideau s'est relevé pour le cinquième acte et

nous a exhibé un magnifique cimetière, nous nous sommes amusés à nous faire accroire que nous allions, non plus entendre seulement, mais voir, mais contempler sur le théâtre le galop tant désiré, sa terminaison du moins, son dernier bond, sa dernière courbe, sa dernière fureur. — Hélas! mon Dieu, tout n'est que leurre ici-bas : il n'en a rien été. — Le cavalier et la jeune fille arrivent pédestrement sur la scène et pas trop en désordre encore! Bien pis : il appert de leur conversation que leur cheval s'est abattu non loin de là, expirant de fatigue et d'effort. Par les vents d'Arabie! ce n'est point là l'effrayant cheval noir de la ballade : il ne laisse pas son monde en route, lui; il est d'une vigueur indrestructible; il est du pays ténébreux, comme son maître; à l'arrivée, il ne s'abat pas de lassitude, il s'abîme, comme un démon qu'il est, aux profondeurs d'un soupirail de l'enfer.

Mais, en voici bien d'une autre! Qu'est-ce que nous venons d'ouïr? Nos oreilles nous trompent-elles? Comment, dans ce drame, c'est Lénore et non pas Wilhelm qui dit avec une funèbre ironie : — Les morts vont vite! et c'est Wilhelm et non pas Lénore qui répond avec une tristesse suppliante : — Ah! laisse les morts en repos! D'où vient? qu'est-ce cela? qu'y a-t il? Il y a... oh! curieux désappointement!... Il y a que nous ne sommes plus du tout dans la ballade, il y a que nous n'y avons jamais été bien franchement, il y a... qu'il n'y a point de cavalier-fantôme, de mort-fiancé, de spectre ravisseur; point de merveilleux et de fantastique ailleurs que dans le cerveau délirant de Lénore. Wilhelm est vivant ! quelle idée saugrenue ! Il est vivant, le bélître! Au lieu d'un être diabolique, surnaturel et redoutable, nous avons un honnête garçon, très-réel et très-aimable, qui vit de notre vie, qui veut épouser comme nous épousons : au lieu d'un grandiose esprit de ténèbres, nous avons un beau jeune premier, nous avons M. Clarence.

Dispensez-nous de vous expliquer par quelle aventure ce bourgeois de Wilhelm est vivant, après que l'on a célébré ses funérailles. La chose n'est nullement miraculeuse. En évitant de nous en occuper, nous ne nous priverons de rien, et ce sera toujours un peu de mauvais sang de moins que nous ferons.

Permettez que nous dépêchions la fin de ce compte rendu; Lénore, qui est le jouet d'une démence fatale, persiste

à vouloir trouver un fantôme dans Wilhelm. Son ami est presque fou à son tour du chagrin de ne pouvoir lui persuader qu'il est vivant. — Sur l'entrefaite, le baron vient dans le cimetière en compagnie du houzard, pour visiter pieusement la tombe de son fils. Wilhelm ne peut supporter la vue des pleurs et du désespoir de son père. Il l'appelle, il se montre. Le vieillard, saisi d'une violente commotion, doute un peu d'abord que ce soit bien là son fils vivant, mais il ne se fait pas longtemps prier pour le croire. Dans le feu de sa joie, il déclare consentir au mariage de Wilhelm et de Lénore. Le vertueux et sensible houzard, aidé de ce benin consentement et d'un petit stratagème à la Berquin qu'il improvise, s'évertue à dissiper les folles vapeurs qui obscurcissent l'entendement de la jeune fille; il a la gloire d'y réussir. Le premier usage que fait Lénore de sa raison recouvrée, c'est d'être aux anges de son prochain mariage, absolument comme une héroïne du Gymnase. — Tout cela finit d'une façon déplorablement patriarcale. Tout ce monde-là est ravi, heureux. Quelle pitié!

Trois coupables ont été dénoncés par Clarence : MM. Cogniard frères et M. Henri Blaze. Le public s'est hâté de se remémorer d'abord la légitime considération dont jouissent les deux premiers comme bons auteurs dramatiques, puis la juste réputation qui est le partage du troisième comme charmant poète et comme ingénieux et savant germaniste; en conséquence, le public s'est mis à applaudir libéralement.

Pas à l'unanimité cependant. Quelques sifflets cruels ont protesté. Mon Dieu! à quoi bon ces marques de colère, ces démonstrations violentes! Elles ne nous paraissent ici nullement de saison. La violence n'est tolérable qu'à l'encontre d'une force carrément établie qui peut résister à un choc. Le nouveau drame n'est pas dans ces conditions. Il déplaît à quelques-uns? Hé, que ces messieurs prennent patience! Encore une quarantaine de représentations peut-être, et cela s'en ira, se dérobera, disparaîtra sans retour. Les morts vont vite!

## V

**Théâtre-Français. — Les *Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Alexandre Dumas.**

(31 juillet.)

Notre siècle ne s'est jamais piqué d'une réserve infinie à l'égard du grand roi; il a plus d'une fois tancé vertement son égoïsme, son orgueil, sa sensualité, son intolérance; mais cette hostilité ne s'est pas toujours tenue dans les bornes de la justice, quelques-uns de nos romanciers à la mode sont allés trop loin; ils ont, par exemple, osé mettre le caractère de Louis XIV au-dessous du caractère de Louis XV; ils ont voulu donner celui-ci comme étant bien supérieur en générosité d'âme à celui-là... Pour les ramener à l'équité sérieuse, pour leur démontrer combien ils ont pris la vérité au rebours il suffit, ce nous semble, de leur exposer sans le moindre commentaire ce contraste éloquent : L'âge mûr de Louis XIV a créé Saint-Cyr, la vieillesse de Louis XV a imaginé le Parc-aux-Cerfs.

L'établissement de Saint-Cyr, malgré sa purèté bien avérée, son honnêteté incontestable, fut, dès son origine, en butte aux plus infâmes, aux plus absurdes calomnies. La race éternelle de ces êtres venimeux qui disent toujours le mal qu'ils ne pensent pas et jamais le bien qu'ils pensent, ne craignait pas d'accuser tout bas, tout doucement, Mme de Maintenon d'avoir fondé cette communauté à l'effet de détacher le roi de Mme de Montespan, en lui offrant dans le spectacle de la fréquentation d'une jeunesse récente, fraîche, neuve et pure, un attrait merveilleusement propre à réveiller les goûts émoussés d'un voluptueux accoutumé à tout et blasé sur tout. Saint-Cyr, le sérail de Louis XIV! Quelle niaise indignité.

Quel est, dans les fastes de Saint-Cyr, l'événement, le fait, la chose qui, a peu près à l'exclusion des autres, appelle et attire de prime-abord notre imagination, notre curiosité et notre sympathie, à nous, braves zélateurs de l'esprit et de l'art, du beau et du grand, du romanesque et du poétique, de l'harmonieux et du triomphal!

Ce n'est pas la conversation mémorable que Mme de Main-

tenon eut avec Louis XIV, en lui faisant les honneurs de la petite communauté de Noisy, qui fut comme le prélude et le berceau de l'établissement de Saint-Cyr; conversation dans laquelle elle lui représenta que l'intérêt de sa gloire voulait qu'il parachevât cette institution ébauchée par elle, lui dépeignant la misère croissante de sa noblesse dévouée qui mettait son zèle et son orgueil, non-seulement à mourir sous ses regards pendant la guerre, mais de plus à se ruiner auprès de sa personne pendant la paix, lui disant que, s'il était bien d'avoir fondé pour les jeunes gentilshommes pauvres des écoles d'exercices et de discipline dans les places frontières, il fallait aussi pourvoir à l'éducation et à l'entretien des demoiselles d'extraction noble nées de parents indigents, lui énumérant tous les avantages que l'État devrait retirer de cette belle éducation, qui perpétuerait la vertu dans les familles et attacherait la noblesse au trône par un nouveau lien de reconnaissance et d'affection; si bien que le roi, frappé, ému, ravi de tant de bonnes raisons, de tant de beaux sentiments, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! Madame, quel sublime dessein vous voulez exécuter là! Mais, vraiment, jamais reine de France n'aura rien fait de semblable! »

Ce n'est pas l'édit de fondation donné par le roi au commencement de juin 1686 et enregistré au parlement le 18 du même mois, lequel édit était, non point d'un père du peuple, comme l'a écrit naïvement La Beaumelle, mais bien d'un pére des nobles, comme le démontrait d'abord l'exorde où il n'était question que de filles nobles, puis l'un des premiers articles où il était formellement ordonné de n'admettre que des demoiselles pouvant prouver au moins quatre degrés de noblesse : édit plein de magnificence d'ailleurs et de libéralité vraiment royale, car il octroyait à la communauté, maison, terre et seigneurie de Saint-Cyr la mense abbatiale de Saint-Denis, dont le revenu était de 180,000 livres.

Ce n'est pas le cérémonial auguste et mystique avec lequel s'opéra la transmigration de Noisy dans les bâtiments nouvellement achevés de Saint-Cyr : une superbe procession, un beau cortége, sur notre honneur! Les jeunes élèves, vêtues de simple robe d'étamine brune et coiffées de réseaux que nouait un ruban dont la couleur indiquait leur grade ou leur classe, marchaient au milieu de leurs jeunes maîtresses, appelées les *Dames de Saint-Louis*, qui avaient la croix d'or

sur la poitrine ! Élèves et maîtresses rivalisaient de candeur, de grâce et de beauté ; si leur costume était simple, il était fait du moins dans la perfection ; il leur allait à ravir, et se complétait par de grands manteaux traînants, qui semblaient des manteaux de cour pour la tournure, sinon pour la somptuosité. Derrière elles, à distance respectueuse et pudique, chevauchait un détachement de la maison du roi ; et, en avant, cheminait une phalange d'ecclésiastiques portant, dans une châsse d'argent, de satin et de velours, le corps du bienheureux saint Candide, relique toute neuve, honnête squelette fraîchement sorti des catombes de Rome, dont le pape avait gratifié sérieusement Mme de Maintenon, et dont Mme de Maintenon, bien plus sérieusement encore, avait fait cadeau à sa chère communauté de Noisy.

Ce n'est pas la solennelle visite d'inauguration que fit le roi, immédiatement après l'arrivée des dames ; pourtant ce fut là quelque chose de curieux, de touchant et d'original. Le roi était accompagné de monsignor Trevisani, prélat romain, qui, à l'aspect de la maison, s'écria : « Les pères de l'église se sont bien tourmentés sur l'incompréhensible grandeur du *fiat* que Dieu prononça en créant la lumière ; s'ils étaient à ma place, s'ils voyaient ce que je vois, ils ne concevraient pas jusqu'où va le *fiat* d'un homme ». Dans cette visite, Louis daigna remettre lui-même à la vice-présidente la bulle de jonction de la mense abbatiale de Saint-Denis aux domaines de Saint-Cyr. En effectuant cette remise, il improvisa une homélie pleine de spiritualité et d'onction, qui édifia tout le monde. Mme de Maintenon le félicita et lui dit en riant : « Il est impossible que ces dames ne deviennent pas toutes d'excellentes religieuses, après avoir eu pour prédicateur le plus persuasif des rois. » — Ah ! dit Louis avec componction, si je pouvais par la ferveur de mes actes et de mes paroles, donner à Dieu autant d'âmes que je lui en ai ravi par mon mauvais exemple ! »

Ce n'est rien de tous ces remarquables incidents ; rien non plus de la gestion trop magnifiquement mondaine de Mme de Brienon, première vice-présidente de Saint-Cyr, rien de ses menées prodigues et orgueilleuses, ni de ses innocentes excentricités, ni de ses petites ingratitudes envers Mme de Maintenon, supérieure perpétuelle, rien non plus des intrigues et des rivalités cléricales qui se disputaient la direction des consciences de la communauté, ni des séances

délibérantes et dissertantes que de graves théologiens y tenaient pour la révision, le maintien ou la réformation des statuts religieux, ni de l'accroissement exagéré que prit le goût de la spiritualité, ni de l'invasion et des ravages que fit le quiétisme de Mme Guyon et de M. de Cambrai dans ces jeunes têtes féminines. Non, rien de tout cela; rien de toutes ces choses maintenant surannées, mortes et momifiées!

C'est, vous l'avez tout de suite avisé, et peut-être avez-vous éprouvé quelque dure impatience du défilé de nos négations digressives; c'est l'intervention poétique de Racine, devenu aussi pieux que tendre, de Racine tenant par la main ses deux filles sacrées *Esther* et *Athalie;* c'est surtout la splendeur, le charme, la singularité, le triomphe des représentations d'*Esther*. Comme on briguait l'honneur, le rare plaisir d'assister à ces fameuses réprésentations! Comme la ville et la cour étaient émues, affairées, agitées, curieuses de cette sereine comédie de couvent! Comme les admis rayonnaient de joie; comme les exclus pâlissaient de jalousie! Pour venir voir *Esther*, les ministres d'État laissaient en souffrance les travaux les plus urgents de leurs départements; les magistrats désertaient leurs siéges, les évêques abandonnaient leurs présidences; Mme de Maintenon était assaillie de demandes et n'en pouvait exaucer qu'un bien petit nombre; il y avait toujours plus de deux mille aspirants, et il n'y avait que deux cents places à donner. Le roi dressait lui-même une liste des heureux, comme pour le voyage privilégié de Marly. Le soir de la représentation, il entrait le premier dans la salle de spectacle; il se plaçait à la porte pour faire lui-même la police du placement: d'une main, il tenait sa feuille nominative; de l'autre, il faisait avec sa canne une barrière transversale, il appelait les noms et il ne bougeait jusqu'à ce que tous les nommés fussent entrés. Puis, avec les graves empressements de la plus élégante politesse, il s'occupait des dames, il les aidait à se bien placer; il leur rendait plus charmante encore la récréation qu'elles allaient avoir.

L'éclat de l'assistance devait causer une sorte d'ivresse aux gens familiarisés avec la pompe des fêtes de Versailles. En effet, la présence *du plus grand roi du monde*, comme on disait volontiers, avec Mme de Maintenon à ses pieds sur un tabouret; puis, le roi et la reine d'Angleterre, souverains dépossédés, revêtus de l'auréole de l'exil et du malheur; puis,

tout ce que la France comptait de plus brillant, de plus délicat, de plus spirituel et de plus poli, tout ce que la société de Paris et de Versailles renfermait de plus distingué dans les deux sexes par les rangs, les grâces, le génie et les lumières; Bossuet, le sévère et imposant Bossuet, le père de la Chaise, une quinzaine d'entre les plus fins jésuites, un banc d'évêques, la prude Mme de Miramion avec son escouade de dévotes, une foule de délicieux marquis, les Villeroi, les Villette, les Lauzun, etc., Boileau Despréaux et un petit groupe d'académiciens, Boileau tout radieux du triomphe de son ami, Mme de Sévigné abjurant enfin sa longue prévention contre Racine, allant même pour lui jusqu'à une sorte d'enthousiasme, et manifestant ce sentiment avec l'abandon naturel, si éloquent, si aimable, si ingénieux que vous savez, et enfin le Saint-Esprit lui-même! Oui, messieurs, le Saint-Esprit! Il était là! Il devait être là, car, les actrices l'imploraient, l'appelaient toujours avant de commencer; elles récitaient en chœur le *Veni, Creator*, derrière les coulisses; et, en vérité, elles avaient trop de foi, elles étaient trop belles, trop pures, trop virginales, pour que le Dieu-Colombe, qui a toujours eu bon goût, restât sourd à leurs prières naïves et refusât de descendre au milieu d'elles pour les faire bien déclamer.

Le spectacle était d'une grande pompe. L'orchestre était formé des meilleurs musiciens de la musique de Sa Majesté. Bérin, décorateur des théâtres de la cour, avait peint les décorations. Les costumes offraient une extrême magnificence et, parce que l'action avait lieu dans le palais du splendide Assuérus, en plein Orient, terre classique de l'opulence et du faste, on n'y avait pas épargné les pierreries. Mais qu'était-ce que tout cela auprès de l'aspect ravissant de ces beaux anges d'innocence et de candeur qui semblaient faire acte de dévotion en jouant la comédie? Ils la jouaient, du reste, superlativement bien; grâce à l'inspiration de ce bon Saint-Esprit... et grâce aussi un peu aux excellentes leçons de Racine, qui avait mis tout son zèle d'auteur et de courtisan à diriger les répétitions, et qui était, on le sait, l'homme du royaume sachant le mieux dire les vers.

Hélas, la désastreuse imprudence que Mme de Maintenon, ordinairement si prudente et si sage, commettait là, d'étaler ainsi aux ardents regards de tant de jeunes seigneurs libertins la beauté séraphique de ses chères élèves, de ses lis im-

maculés! L'innocence des vierges a toujours été pour les âmes corrompues un aimant bien plus irrésistible, un aiguillon bien plus invincible que la coquetterie des Célimènes et que les provocations des femmes galantes et des courtisanes. Les jeunes marquis, les jeunes vicomtes, les jeunes barons, les jeunes chevaliers, sentaient leurs passions bien plus vivement irritées par la vue de ces enfants que par celle de véritables comédiennes. Les yeux de ces jeunes filles étincelaient dans le parterre d'un feu plus rutilant encore que les pierreries de la scène. Ces rayons pénétrants allaient porter le trouble dans plus d'un cœur neuf et y préparer l'avénement usurpateur d'un autre amour que l'amour de Dieu. Mais, me direz-vous, l'ordre le plus clairvoyant, la règle la plus décente, la discipline la plus sévère régnaient à Saint-Cyr; de façon qu'il était à peu près impossible de communiquer mystérieusement avec les dames et les demoiselles... Eh! c'est justement cette séduisante impossibilité qui piqua au jeu nos fringants gentilshommes. Ils s'opiniâtrèrent, comme des braves, à un siége difficile et glorieux; ils déployèrent toutes leurs ressources de stratégie galante, et de sûres communications s'établirent, de brûlantes correspondances se nouèrent. De là naquirent de romanesques amours, qui eurent leur accomplissement plus tard et dont bien peu furent vrais, nobles et dignes, dont moins encore furent heureux.

C'est avec l'un de ces amours-là que M. Alexandre Dumas a composé sa comédie.

Donc, son jeune vicomte Roger de Saint-Hérem, un coureur de ruelles, un volage, un Galaor, un brillant précurseur des roués de la régence, un émule de Lauzun, en un mot, aime ou plutôt convoite une des plus belles et des plus distinguées pensionnaires de Saint-Cyr, un ange qu'il a vu jouer dans *Esther*, et que dès lors il a juré de conquérir.

Or, quelle est la douce brebis que menace l'appétit de ce loup dévorant?

Est-ce Mlle de Veillenne, dont chacun vantait la figure sereine et les grâces angéliques? Est-ce Mlle de Glapion, beauté sévère et froide, ayant dans les yeux un inaltérable dédain pour notre monde impur? Est-ce Mlle de Lastic, blanche comme une madone et placide comme elle (qui faisait au naturel le personnage de la *piété* dans le prologue). Est-ce Mlle de la Maisonfort que le roi appelait la gracieuse chanoinesse? Est-ce Mlle de Marsilly, qui, attrayante et aimante

comme Madeleine, fut d'abord la proie du marquis de Villette, et que, depuis, le cynisme railleur de lord Bolingbroke rendit si malheureuse ? Est-ce Mlle de Saint-Osmane, aux grands yeux, au visage vermeil, à la taille de nymphe, qui suivit encore plus les traces de Madeleine que Mlle de Marsilly? Est-ce Mlle de Choiseul, si divine et si sage, dont trente gentilshommes s'étaient déclarés pieusement les chevaliers et les serviteurs?

Non : c'est Mlle Charlotte de Mérian, laquelle nous est beaucoup moins connue que toutes ces belles personnes, mais qui ne le cède à aucune d'elles, et qui, pour la rareté de ses dons extérieurs, pour l'élévation de son âme et la finesse de son esprit, aurait mérité d'être plus historique.

Que lui sert à notre aventureux vicomte d'être parvenu à s'introduire dans l'intérieur de Saint-Cyr, dans le pavillon où se tient la cour, lorsque le roi vient? C'est vainement qu'il s'efforce de se ménager un tête-à-tête avec Mlle de Mérian; il trouve toujours entre elle et lui la moqueuse Mlle Louise de Mauclair, amie intime de Charlotte. Mlle Louise le nargue à plaisir ; elle semble prendre à tâche de traverser ses projets ; elle lui déclare qu'elle s'est constituée le mentor de celle qu'il aime. — Que n'ai-je sous la main un Télémaque pour occuper ce mentor ? se dit Roger. Sur cette réflexion, il met par hasard le nez à la fenêtre. — Vive Dieu ! s'écrie-t-il, qu'aperçois-je là-bas? Mais voilà justement mon affaire. — Il appelle : — Dubouloy ! Dubouloy ! par ici ! — L'homme qui répond à ce nom roturier s'approche de la fenêtre, et, avec l'aide du vicomte, se hisse dans l'appartement. Çà, dites-vous, qu'est-ce que mons Dubouloy ! Un sot très-divertissant, fils unique d'un fermier général, ami ou plutôt plastron de Saint-Hérem, dont il est d'ailleurs la caricature.

Le vicomte lui explique ce qu'il attend de lui. — Mais je n'ai pas le temps! Je dois me marier dans deux heures! dit le financier. — Qu'importe ! une heure te suffira pour me rendre ce service. Débarrasse-moi seulement pendant une heure de Mlle de Mauclair; j'obtiendrai bien vite alors de Mlle de Mérian l'entrevue seul à seul que je désire avec tant de fureur. Songe donc, mon cher Dubouloy, que cela te posera, te couvrira de gloire. Une équipée galante à Saint-Cyr, quelques instants avant de se marier ! Mais toutes les femmes vont raffoler de toi, tous les beaux yeux de la cour

vont te jalouser ! — Dubouloy, alléché, consent. Au tomber de la nuit, il arrête et retient dans le pavillon Mlle de Mauclair, à laquelle il débite une divagation passionnée, tandis que l'amoureux Saint-Hérem mène promener Mlle de Mérian sous les vertes charmilles du jardin. Mais bientôt Charlotte et Roger reviennent tout effarés dans le pavillon; ils ont été espionnés; des pas se sont fait ouïr derrière les arbres. — Retirons-nous, dit Saint-Hérem à Dubouloy. — Et ils veulent sortir. Impossible. On a verrouillé les portes en dehors. — Passons par la fenêtre, et enlevons ces dames, dit le vicomte. — Enlevons! dit le financier fort perplexe. Tarare! Au moment où ils ouvrent la croisée, un exempt se dresse sur le balcon, une lettre de cachet à la main.

— Au nom du roi, messieurs, vous êtes mes prisonniers. — Ou nous conduisez-vous? — A la Bastille. — Et la toile baisse.

Elle se relève, et nous ne sommes pas à la Bastille ; nous sommes chez Saint-Hérem. Entre Dubouloy l'air tout rogue et sourcilleux. Roger va à sa rencontre. — Ah ! cher Dubouloy, te voilà libre; aussi j'en suis vraiment charmé. — Tout beau, monsieur, tout beau! Il ne s'agit pas de cela.. Je viens vous demander un service à mon tour. —Lequel? — Celui de vous couper la gorge avec moi. — Et la raison, mon ami? — La raison ? Quoi ! vous ignorez quelles ont été pour moi les suites de l'algarade où vous m'avez empêtré. — Entièrement.

— Apprenez donc, monsieur, qu'à peine écroué à la Bastille, on m'a entraîné à la chapelle en compagnie de Mlle de Mauclair que l'on m'a ordonné d'épouser, me menaçant, en cas de refus, de m'envoyer pourrir dans une basse fosse.

— Et tu as épousé? — J'ai épousé. — Comment, c'est pour cela que tu m'en veux, mon bon! Mais tu ne sais donc pas que moi-même.... — Plaît-il? Pareille infortune m'est advenue; on m'a marié de la même façon avec Mlle de Mérian. — Serait-il vrai ? Toi aussi! Ah! pauvre ami! Tiens, là, puisque tu es marié, je ne t'en veux plus, je n'ai plus le courage de t'en vouloir. — Cependant, par l'ordre et les soins de Mme de Maintenon qui a fait les deux mariages, les épouses ont été installées au domicile des époux.

Saint-Hérem fait à sa femme un accueil plein de cruauté. Il l'accuse de l'avoir joué, d'avoir arrangé l'arrestation, et de s'être entendue avec Mme de Maintenon pour le mariage forcé. La pauvre Charlotte s'indigne et se désespère. Elle

oppose à cette injure une sainte et naïve fierté qui devrait faire rentrer le vicomte en lui-même. — Monsieur, lui dit-elle dans un admirable transport, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; or, sur ma parole de fille noble, je suis innocente de ce que vous m'imputez. — Mais Saint-Hérem, qui a des femmes la plus détestable opinion du monde, persiste à méconnaître la sienne. Son amour s'est tourné en aversion. Celle dont il voulait faire sa maîtresse, il la hait, maintenant qu'elle est sa femme malgré lui. Et cependant Charlotte mariée est plus adorable encore que Charlotte jeune fille; comme elle n'a plus désormais à trembler pour son honneur, elle a cessé de contenir, de voiler l'énergie de son âme, l'expression, les mouvements de son amour; elle se relève dans tout son charme, elle se montre avec tous ses avantages.

Le bourreau n'en est pas touché. — Madame, nous serons toujours étrangers l'un à l'autre. Voici votre appartement et voilà le mien. — Dubouloy, qui passe sa vie à copier, à parodier Saint-Hérem se comporte de la même manière avec M^me^ Dubouloy. Mais Louise, au lieu de s'en désoler, s'en moque. C'est elle qui a prévenu M^me^ de Maintenon. Elle se soucie bien de n'être pas aimée! Elle n'aime pas Dubouloy; le mariage lui a procuré, à elle pauvre orpheline, une grande fortune, un maintien convenable dans le monde; c'est tout ce qu'elle voulait de lui; elle est heureuse. Elle a donc toute liberté d'esprit pour tâcher de consoler Charlotte, qui est à présent plus que jamais inconsolable; car, voilà l'ingrat Saint-Hérem qui prend le parti de quitter la France pour mieux fuir sa femme, et de suivre en Espagne le duc d'Anjou, qui va y régner sous le nom de Philippe V. Inévitablement, mons Dubouloy est du voyage.

Vive Dieu! le beau bal masqué que M. de Saint-Hérem a organisé à la cour de Madrid! comme le nouveau roi a lieu de se féliciter d'avoir choisi le vicomte pour l'ordonnateur de toutes les fêtes du carnaval! — Mon cher Dubouloy, dit Roger, grande nouvelle : deux femmes éblouissantes, envoyées clandestinement par la cour de Versailles et gardant le plus strict incognito, ont été ce matin présentées à Philippe V par notre ambassadeur, le duc d'Harcourt. Le roi a paru enchanté de leurs perfections; elles doivent paraître au bal tout à l'heure. Pour ma part, je serai ravi de les voir; d'autant mieux que, s'il faut en croire un bruit mystérieux

ces belles ambassadrices auraient mission de supplanter Mme des Ursins, la Maintenon de céans. — Et nos deux roués de rire d'avance des amusants scandales qu'ils espèrent. Attention! les belles inconnues paraissent au bal. Le roi est avec elles plein d'une aimable vivacité. Il a l'air de s'éprendre de celle qui est la plus grande. Saint-Hérem et son ami s'empressent aussi de courtiser ces dames; ils vont sur les brisées du roi. Ils sont très-vifs, très-pressants. On les accueille avec gracieuseté; on s'apprivoise; on s'abandonne; on finit même par ôter son masque... — Ciel! Mme de Saint-Hérem! Ciel! Mme Dubouloy! — Et nos maris de s'ombrager, de se cabrer, à l'idée odieuse de sentir leurs fronts fertilisés par les feux de l'astre royal.

Le lendemain, Saint-Hérem se présente fort sombre chez sa femme et réclame d'elle une explication. — Veuillez, monsieur, lui dit-elle, rassurer votre honneur alarmé; il ne peut courir aucun risque; je n'en suis plus dépositaire, je ne suis plus votre femme; j'ai supplié Mme de Maintenon de faire casser notre mariage, elle en a écrit au pape, et le Saint-Père a décrété l'annulation demandée. — Saint-Hérem est abasourdi. Il essaye en vain d'être calme et indifférent; son amour se réveille, ses yeux se dessillent. Il s'aperçoit enfin que posséder une femme comme Charlotte, c'est le premier des bonheurs. Il ne peut se maîtriser; sa jalousie éclate. — Vous n'êtes plus ma femme! A la bonne heure, madame. Mais vous n'avez pas moins porté mon nom; à ce titre, j'ai encore, j'aurai toujours des droits sur vous; c'est pourquoi je vous défends de recevoir les visites du roi Philipppe V. — Oh! comme la vicomtesse est secrètement heureuse de ces fureurs! « Il m'aime! oh! il m'aime! se dit-elle frémissante de joie... » Cependant le roi s'est pris pour elle de la passion la plus inquiétante... Il ne cesse de l'obséder, il couve de fâcheux desseins contre la liberté de Saint-Hérem. Celui-ci qui rôde en jaloux féroce aux aguets des visites royales, surprend Philippe chez la vicomtesse; il le raille, il l'insulte. Le roi, comme Louis XIV avec Lauzun, brise sa canne pour n'en pas frapper le vicomte Saint-Hérem, comme Lauzun avec Louis XIV brise son épée pour n'en pas frapper le roi. — Sortez, monsieur, dit Philippe. — Sire, votre ancêtre Henri IV aurait dit : *Sortons !*

— Malheureux! qu'as-tu fait, dit Charlotte à Roger : je t'aime, je t'ai toujours aimé; l'annulation de notre mariage

est un conte que je t'ai fait pour t'éprouver, j'avais tout préparé pour abandonner ce pays avec toi ; et tu t'avises de chercher querelle à Sa Majesté ! d'amasser sur ta tête un orage qui m'épouvante et que je vois déjà détruisant mon bonheur !

Reprenez confiance, tendre vicomtesse ! le roi est généreux. Tenez, ouvrez ce billet. Qu'y lisez-vous ? que Philippe *oublie* et *pardonne*. Hâte-toi donc, fortuné Saint-Hérem ! Ne t'expose pas à un mauvais retour de la part du roi. Hâte-toi d'enlever ton trésor et de le mettre en sûreté sur la bien-aimée terre de France.

Et vous, mon cher Dubouloy, réconciliez-vous de même avec votre femme; partez de même avec elle; faites-lui ce plaisir, mon maître ! D'abord, pour continuer de singer votre ami Saint-Hérem, et ensuite par reconnaissance de ce que votre Louise vient de vous faire baron, vous né vilain.

Si la donnée principale de cette comédie manque un peu de nouveauté, si l'originalité est un peu trop absente de sa forme, si cette œuvre est plutôt une esquisse improvisée vivement qu'une peinture méditée patiemment et finie avec scrupule, en revanche, en compensation, c'est là une chose douée à fond de la précieuse faculté d'être amusante, du privilége de plaire comme divertissement à toutes les sortes de public ; il y a là assez d'ingénieuse gaieté pour provoquer tous les rires, même celui de la bonne compagnie, assez d'intrigues et d'aventures pour satisfaire la curiosité des gens d'imagination, assez de passion et de sentiments vrais pour prendre le cœur de tout le monde.

M^lle Plessis interprète délicieusement le naturel généreux, l'esprit fin et l'âme élevée de Charlotte, — Louise est trois fois piquante et malicieuse sous les traits de M^lle Anaïs. — Le vicomte de Saint-Hérem a bien fait de s'incarner dans Firmin ; il ne serait guère possible de le faire vivre avec plus d'animation, d'élégance et d'art. — Regnier prodigue à Dubouloy tout ce que vous lui connaissez de verve, de science comique et d'originale inspiration. — Brindeau est convenable dans Philippe V ; ce rôle un peu pâle ne demandait que cela.

Le succès des *Demoiselles de Saint-Cyr*, est-il aussi honorable pour l'auteur qu'il sera fructueux pour le théâtre? suffit-il pour la gloire de M. Alexandre Dumas que cette nouvelle comédie vaille *M^lle de Belle-Isle* et *Un mariage sous*

*Louis XV?* Ne serait-il pas mieux qu'elle valût *Henri III*, *Stockholm et Fontainebleau*, *Antony?* Pourquoi, depuis si longtemps, M. Alexandre Dumas se tient-il au-dessous de lui-même? Est-ce décadence de talent, est-ce épuisement de force? Non; c'est plutôt qu'il n'aime plus assez la gloire et qu'il dédaigne trop la méditation et le labeur; c'est plutôt qu'il a la conscience littéraire beaucoup trop large.

Nous signalons chez lui un malheureux travers princier, qui prouve combien il mérite, hélas, nos très-humbles incriminations.

Vous vous souvenez de quelle manière chassaient nos rois de la branche aînée; au lieu de poursuivre le gibier par monts et par vaux, et d'avoir le plaisir et l'honneur de la lutte, ils stationnaient superbement sur un cheval immobile, au bord d'une vaste clairière de la forêt, au milieu de laquelle de hardis et infatigables veneurs leur rabattaient les cerfs, les daims, les chevreuils; ils n'avaient plus alors que la peine de bien ajuster leur coup et que le mince triomphe de frapper élégamment la bête.

Eh bien! M. Alexandre Dumas en use ainsi pour ses chasses dramatiques. Il est là, superbe sur sa royale monture au repos, attendant qu'on lui rabatte son gibier. Sans nul doute, il est secondé par d'habiles et vaillants veneurs; on lui rabat d'excellentes pièces, et il les frappe de main de maître. Néanmoins, n'est-ce pas, vous déplorerez avec nous, qu'il se soit habitué paresseusement à n'être qu'un chasseur à la Charles X, après avoir été glorieusement un robuste et gigantesque chasseur à la Nemrod.

## VI

**Théâtre-Français.** — Rentrée de Mlle Rachel. — *Pauline.* — *Monime.* — *Roxane.*

(11 septembre).

Est-ce que l'on a bien fait, dans certains feuilletons renommés de rire et de railler si fort à l'occasion des frénésies d'enthousiasme, des triomphes inouis dont naguère se sont vus l'objet, tout le long de leurs tournées départementales, quelques-uns et quelques unes de nos plus célèbres artistes dramatiques, notamment Mlle Rachel? Est-ce qu'il a été juste et sage de ne s'attacher à mettre en relief que le côté ridicule

de ces ardentes manifestations? Nous pensons, nous, que s'il y avait là de quoi plaisanter un peu l'honnête public de nos provinces sur sa naïveté d'engouement et ses allures d'admiration exagérée, il y avait aussi matière à le louer de son noble penchant pour les plaisirs de l'intelligence et de l'art, (surtout quant aux ovations décernées à Mlle Rachel), à le féliciter de son extrême inclination pour la scène exclusivement littéraire et poétique, à le complimenter de sa généreuse reconnaissance envers les meilleurs interprètes de la grande littérature et de la belle poésie. Sans doute, on a commis d'énormes excentricités; on a fait des folies, nous vous l'accordons, mais ces folies émanaient des sentiments les plus élevés; mais elles n'allaient pas sans faire honneur à notre nation, sans révéler l'atticisme de son tempérament, et nous aurions dû leur applaudir, à ces jeunes folies, car elles tendaient à prouver, contre plus d'un radoteur, que nous sommes encore loin d'être blasés, que, si nous avons trop accueilli le goût des jouissances matérielles, nous n'avons nullement abdiqué celui des récréations intellectuelles, que nous sommes toujours le premier peuple du monde pour la délicatesse et la distinction des amusements, que, toujours amoureux du beau, nous en poursuivons partout les rares clartés, que l'idéale complexion des vieux Grecs est toujours nôtre, que l'esprit de vie est toujours avec nous.

De bonnes gens voulaient craindre que la rentrée de Mlle Rachel n'eût pas lieu tout à fait sans nuage; on insinuait que le public parisien, choqué, blessé peut-être des acclamations idolâtres du public provincial, était bien capable de prendre méchamment plaisir à les *chuter* après coup, à les contester, à les annihiler par un accueil froid, dédaigneux et moqueur. Il n'en a rien été; la jeune tragédienne s'est vu accueillir avec autant de sympathie et de faveur qu'avant son départ; et il en devait être ainsi; selon nous, il était invraisemblable qu'il en fût autrement. Croyez-le : si la considération du fanatisme départemental a dû influer sur les dispositions du public parisien à l'égard de Mlle Rachel, cette influence n'a pu qu'être favorable; car le moyen de rester insensible, de se défendre d'une sorte de trouble respectueux, à l'aspect d'une personne qui a passionné des populations, fanatisé des multitudes!

On a beau dire, on a beau rire; une telle puissance, de succès porte avec soi comme une force magnétique,

comme une magie, que les épilogueurs et les rieurs subissent tous les premiers.

Depuis son récent retour, Mlle Rachel a joué trois fois. Elle a reparu d'abord dans le rôle de Pauline, de *Polyeucte* Parce que ce rôle de Pauline est d'une humeur digne et grave, avant tout, d'une tenue demi-voilée, parce qu'il se doit jouer en dedans, on a prétendu qu'il était d'une interprétation toute facile et nullement fatigante, qu'il ne demandait qu'à être récité proprement; et l'on a dit que, si la fortunée tragédienne l'avait choisi pour sa rentrée, c'était afin d'en prendre d'abord à son aise, d'avoir le temps de se remettre des rudes fatigues essuyées dans son tumultueux et triomphal pélerinage. Quoi! vraiment, ce serait chose facile de le réaliser, de se l'assimiler, ce caractère plein d'oppositions et de contrastes, ce cœur partagé entre deux amours humains, et finissant par se donner tout entier, sans partage, à l'amour divin! Quoi! il n'est pas difficile de personnifier cette femme rare et singulière, qui, aimant à la fois son mari et un autre homme, demeure admirablement chaste et vertueuse, et inspire au premier la plus inaltérable confiance, au second la vénération la plus parfaite! Quoi! après avoir énormément dépensé d'animation et d'élévation d'âme à traduire les vertus païennes de cette fière Pauline, il serait tout aisé et tout simple de trouver en soi encore assez de puissance pour révéler le travail de la grâce en elle, pour atteindre la hauteur et saisir l'ardeur de ses sentiments renouvelés quand elle devient chrétienne! Quoi! tout cela s'obtiendrait sans effort, sans labeur, sans fatigue! Il est vrai que Mlle Rachel ne laisse rien apercevoir qui ressemble à de l'effort; il est vrai qu'elle a l'air de s'en tirer très-facilement et très-couramment; mais nous sommes sûr qu'elle n'y parvient qu'à l'aide d'une grande élaboration intérieure; elle nous dirait elle-même le contraire que nous nous permettrions de n'en rien croire.

Il n'est point surprenant que la manière dont elle exprime la conversion miraculeusement spontanée de Pauline ait excité d'immenses transports dans certaines de nos villes méridionales où la croyance aux dogmes du vieux catholicisme est encore vivace. Elle met dans son *Credo* une vérité si frappante! Il est impossible de manifester plus de conviction, plus d'illumination, plus de zèle, plus de ferveur, plus de foi. C'est là! c'est là une chrétienne! tel est le cri de

tous ceux qui s'y connaissent bien, soit parce qu'ils ont eux-mêmes la foi, soit à force de discernement.

Nous n'hésitons pas à vous le dire, à vous, messieurs les docteurs, les révérends, les saints de notre époque : vous avez eu beau, dans ces derniers temps, vous démener et faire grand bruit dans vos chaires, dans vos mandements dans vos journaux molinistes ; vous aurez beau continuer ce bruit et ces agitations... jamais, pour rendre témoignage, pour proclamer votre croyance, jamais votre ton n'a su approcher (entendez-vous? chrétiens orgueilleux), jamais il n'approchera du souverain accent de vérité avec lequel M^lle Rachel, une juive, une comédienne, une excommuniée, prononce ces vers profonds et ardents :

> Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée !
> De ce bienheureux sang je me suis baptisée !
> Je suis chrétienne enfin. . . . . . . .

Par parenthèse, il est bon de noter ici une chose piquante et originale. C'est au moment où, dans les Etats romains, de par le saint père et la sainte inquisition, on se remet à molester, à persécuter de plus belle les malheureux israélites, à les persécuter tout comme en plein moyen âge, c'est à ce moment qu'une fille d'Israël traduit des sentiments chrétiens, profère des paroles chrétiennes mieux que ne font les docteurs et les prédicateurs du christianisme! O dix-neuvième siècle! ce sont là de tes coups.

Beauvallet est toujours un Polyeucte extrêmement remarquable. On ne saurait guère avoir un jeu plus saisissant ni plus empreint de profondeur. De même que M^lle Rachel, il déploie la vérité la plus vraie dans les élans religieux.

Quelle belle voix sacerdotale! quelle dévotion brûlante et pénétrante ! quelle figure ascétique! Vraiment, le grandiose effet que produirait cet acteur, prononçant du haut d'une chaire, dans une basilique sonore, sous un costume de dominicain, un des plus magnifiques sermons de Bossuet! Si par hasard les canons ne s'y opposaient pas trop, l'un des MM. les curés de Paris devrait bien nous procurer ce plaisir-là. On a convié maintes fois l'Opéra aux pompes de l'Eglise, pourquoi n'y convierait-on pas la Comédie-Française?

En second lieu, M^lle Rachel a reparu dans *Mithridate*. Cette fois, dira-t-on, elle a dû se reposer avec Monime, avec

ce rôle modéré et de deuxième plan, aux traits un peu immobiles, à la couleur un peu uniforme. Nous ne sommes pas précisément de cet avis. Sans doute, avec Monime, avec cette belle et pâle cariatide, au maintien constamment élégiaque, aux doléances résignées, aux vertus passives, aux sentiments comprimés, enchaînés, une tragédienne n'a guère à s'inquiéter du mouvement scénique, de la vigueur et de l'ampleur théâtrales ; mais elle n'est pas quitte pour cela de tout effort grave et de tout travail sérieux ; car enfin elle doit se préoccuper du soin de suppléer à l'absence des effets dramatiques par la présence continue et masquée du charme poétique. C'est ce que fait M[lle] Rachel, et, pour y réussir, elle n'a pas trop du secours plein et entier des deux estimables qualités qui forment l'essence de son talent : de sa justesse harmonieuse et de sa correction inspirée. Monime n'est un rôle facile qu'en apparence ; le divin Racine pouvait seul le créer, et il l'a créé difficilement. Il n'appartiendra jamais qu'aux actrices de premier ordre de le pouvoir jouer, et elles le joueront toujours difficilement.

En troisième lieu, M[lle] Rachel vient de reparaître dans *Bajazet*, dans son terrible rôle de Roxane.

Pour le coup, personne n'a dû lui supposer l'idée de chercher là le repos et le *far-niente*. Dans ce personnage de Roxane, que de choses faites pour absorber son interprète, pour exiger de lui tout son savoir-faire, toutes ses facultés ! Ces emportements d'amour asiatique, nous allions presque dire d'amour physique, cette fureur qui présente incessamment à Bajazet les supplices tout prêts, qui lui dit : Aime-moi ou meurs ! cette passion si peu romanesque et encore moins chevaleresque, cette vigueur, cette énergie, cette éloquence, ce va-et-vient d'impulsion sensuelle et de répulsion cruelle, ce conflit de désirs et de ressentiments, cette violence d'ironie et de jalousie, ce mélange d'orgueil et de luxure qui met à la fois la politique dans l'amour et l'amour dans la politique, ah ! comme l'exercice de tout cela demande des forces intelligentes et animées ! comme tout cela est formidable à traduire ! Et puis, la condition rigoureuse, indéclinable, où l'on est de faire régner, de faire planer sur ces éléments fougueux le goût prodigieux dont le poëte a doué son œuvre, de renfermer, de contenir ces tempêtes dans les bornes d'une idéalité et d'une harmonie irrépro-

chables! Quel travail! Quelle rude besogne! Quelle tâche inouïe!

Le talent de M^lle^ Rachel est au niveau de ces hautes exigences; elle l'a encore prouvé avant-hier. On sait qu'après Hermione, Roxane est le rôle dans lequel elle approche le plus de la perfection.

Si M^lle^ Rachel s'est montrée à peu près immédiatement dans Pauline et dans Roxane, deux personnages de nature absolument contraire, nous présumons qu'elle ne l'a pas fait sans quelque secret dessein. Avouez-le; faire voir que l'on est supérieure dans la réalisation du caractère d'une noble héroïne qui, pour l'exquise pureté des sentiments, est d'abord une sorte de princesse de Clèves, et ensuite une sainte; prouver qu'en même temps l'on excelle à réaliser le personnage d'une musulmane aux impétueux instincts, qui aime comme on aime en Circassie et en Géorgie; mettre ainsi en évidence que l'on sait manier avec une intelligence presque égale la sage fierté d'une passion spirituelle et l'audace farouche d'une passion sensuelle; c'est là bien entendre les intérêts de sa réputation; c'est appeler habilement l'attention du public sur l'étendue de ses ressources, sur les richesses de leurs contrastes, c'est répondre dignement à ceux qui nous marquent trop de limites; c'est réfuter avec distinction les critiques peu bénévoles qui vont répétant partout que nous ne sortons pas d'une manière, que nous ne savons qu'une leçon, qu'un rôle.

Il va sans dire que M^lle^ Rachel n'a point fait de progrès durant sa courte absence de trois mois. Elle nous est revenue telle qu'elle était; et c'est beaucoup. Au point où elle en est, c'est un grand mérite de ne pas déchoir. Demeurer stationnaire sera longtemps encore assez pour sa gloire. Mais enfin l'heure arrivera où il faudra monter plus haut, progresser de rechef.

Des progrès! vont s'écrier de concert, mais avec un accent fort distinct, ses trop grands amis et ses trop grands ennemis. — Vous lui demandez des progrès? vous êtes naïf. — Est-ce qu'il lui en reste encore à faire? continueront les autres. — Nous espérons que M^lle^ Rachel ne s'enivrera pas plus de l'encens des premiers qu'elle ne s'alarme des sourires sceptiques des seconds.

Au nombre des bons avis qu'elle fera sagement de méditer, pour le bien de sa renommée future, nous l'invitons

à compter celui de ne pas permettre à la faveur publique de se refroidir envers elle, de ne pas lui en laisser le temps, et, pour cela, de s'établir définitivement dans le nouveau répertoire, de l'adopter, de l'embrasser, de le pratiquer avec autant de zèle que l'ancien; en un mot, de faire autant pour la muse de l'avenir que pour celle du passé.

**Théâtre de la Porte-Saint-Martin.** — Reprise de la *Tour de Nesle.* — Rentrée de Bocage. — Mme Dorval dans le rôle de Marguerite de Bourgogne.

Non, le drame moderne n'est pas mort. Voici un petit fait qui l'atteste, et qui a bien son éloquence.

Le premier jour de ce mois de septembre, par une chaleur littéralement tropicale, les affiches de spectacle, en même temps que la reprise de la *Tour de Nesle*, annonçaient: 1° A l'Académie royale de musique, la reprise de *Stradella;* 2° à l'Opéra-Comique, la reprise du *Puits d'amour;* 3° aux Français, la rentrée de Mlle Rachel; 4° au Gymnase, la rentrée de Bouffé; 5° aux Variétés, une pièce nouvelle en trois actes. Un de nos amis, grand amateur de gros drames, et que l'annonce de la *Tour de Nesle* attirait fort, voyant, d'une part, tant de scènes se disputer le spectateur, et d'autre part, l'état brûlant de l'atmosphère, qui conseillait aux gens l'abstinence du théâtre, supposa naturellement que l'on aurait ses coudées franches à la Porte Saint-Martin, et, dans cette persuasion, il cède à la tentation de s'y hasarder. L'infortuné! Quelle fut sa stupéfaction et surtout sa torréfaction! Il tombe dans une salle qui regorgeait de monde, du parterre au cintre, comme par un dimanche d'hiver. Oui, cette vieille *Tour de Nesle,* aussi connue que le conte de *Barbe-Bleue,* avait suffi pour amener là une foule pressée, malgré dix affiches plus invitantes que la sienne, malgré les torrides adieux de la canicule.

Elle avait eu la précaution, nous devons le dire, de se pourvoir, de se renforcer d'un attrait nouveau. Mme Dorval devait jouer Marguerite de Bourgogne. Mme Dorval abordant un rôle créé par Mlle Georges! cela était provocant.

En outre, Bocage faisait sa rentrée et reprenait son fameux rôle de Buridan.

On a témoigné à Bocage qu'on le voyait avec un vif plaisir

retourner au drame, sa véritable sphère, sa vraie patrie. Il y a eu presque des transports en son honneur. Il a justifié cette bienveillance glorieuse en jouant du meilleur de sa grande verve, en faisant revivre l'audacieux Buridan, l'étrange capitaine d'aventure, avec autant d'animation et d'originalité que dans la primeur de la pièce.

Néanmoins, il mérite un léger reproche : il a parfois, ce nous semble, outré le laisser-aller et la désinvolture qui conviennent à certaines parties du rôle : il lui a plu de semer çà et là des traits mimiques non motivés qui n'étaient pas toujours d'un goût bien acceptable; à plusieurs reprises, il s'est donné la licence de modifier, d'atténuer le texte, d'ajouter des mots, de tronquer des phrases. Il a eu tort. Nous savons que ce n'est pas la première fois qu'il en use de cette façon; il est un peu coutumier du fait. Tant pis. Cela messied à un comédien de sa valeur. Un artiste aussi éminent devrait être plus religieux de son art.

Nous voudrions bien pouvoir vous apprendre que Mme Dorval a égalé, sinon surpassé, Mlle Georges; mais la vérité nous force à vous dire qu'elle lui a été quelque peu inférieure. Elle nous a paru insuffisante dans tout ce qui concerne le prestige royal, dans tout ce qui concerne la reine; il est vrai qu'elle nous a mieux satisfait dans ce qui se rapporte à la femme; par exemple, dans les causeries de platonique amour avec Gaultier d'Aulnay, et spécialement quand Marguerite obsède Gaultier de semblants de tendresse et de jalousie, et l'enlace de coquetteries ardentes pour avoir les tablettes. Là, elle nous a semblé d'une séduction irrésistible. A la voir et à l'entendre, on a parfaitement compris que Gaultier succombât, nonobstant le murmure impétueux de son honneur. Avec Mlle Georges, on le comprenait moins.

Certes, il n'y a point de honte pour Mme Dorval à être au-dessous de Mlle Georges, la reine tragique par excellence, dans un rôle colossal et terrible qui procède à la fois de la Médée, de la Sémiramis et des deux Cléopâtres. Ce n'est pas au sortir des généreuses passions, des sublimes angoisses de Catarina, d'Adèle et de Rodolphine, que l'on peut pratiquer avec aisance et s'assimiler bien complétement l'exécrable nature, les monstrueux et détestables forfaits de cette goule, de ce vampire femelle, de cette ogresse qui a nom Marguerite de Bourgogne. Ici, l'avantage doit nécessairement demeurer à celle en qui depuis longtemps se sont incarnées

toutes les royales mégères de la fable antique. Que Mme Dorval se résigne donc ; elle est plus faite pour être victime que bour eau.

Ç'a été une soirée brillante que celle de cette reprise. Les acteurs ont joué avec un louable ensemble. On avait remis à neuf les décors et les costumes. Le public était charmant; il s'amusait de tout son cœur. Il s'est intéressé profondément aux aventures, il s'est vivement passionné pour les personnages, comme aurait fait un public nouveau-né qui n'aurait rien connu de la pièce. Si bien que cette reprise avait toute la vie d'une première représentation.

Le voilà, ce drame moderne, dont vous prétendiez, maudits censeurs, que le bon sens du public ne voulait plus, dont vous avez tant gouaillé la bonne dague, autour duquel vous avez chantonné tant d'impertinents *De profundis !* Regardez-le bien en face. Est-ce qu'il est mort?

## VII

**Second Théâtre-Français.** — Réouverture. — Discours d'inauguration. Le *Médecin volant.* — Reprise de *Lucrèce.* — L'*École des Princes.*

(2 octobre)

Pendant les trois mois qu'a duré sa clôture, le théâtre de l'Odéon, sous ses dehors d'impassibilité et de repos, sous ses mornes murailles, derrière ses grandes portes immobiles, a constamment récélé dans son ombre profonde un mouvement, une action, une agitation, des travaux qui lui communiquaient je ne sais quelle analogie avec les ateliers cyclopéens de la classique Lemnos. De temps à autre, il sortait de ses profondeurs ténébreuses comme des bruits d'enclume, comme des sifflets de fournaise, comme des lueurs de métal en fusion. Les passants, même les plus lointains, en avaient les yeux et les oreilles frappés et se disaient entre eux : — Quelles formidables armures forgent-ils donc là-bas? quelles olympiennes statues sont-ils en train d'y fondre? — Et des voix pleines de hardiesse et de confiance, parties des entrailles du laboratoire mystérieux, répondaient : — Nous forgeons des armures, dont plusieurs nous rendront invulnérables; nous fondons des statues, dont quelques-unes seront pour nous comme autant de palladiums. — Puis, les mêmes voix

lançaient dans l'air une traînée de titres flamboyants et sonores de tragédies, de comédies, de drames, d'œuvres de toute école; et sur tout cela planaient de beaux noms d'écrivains et de poëtes. A ces invitantes provocations, le public, ce Janus qui a d'un côté une face de Philinte, et de l'autre un visage d'Alceste, tantôt souriait d'un air paterne, tantôt murmurait magistralement le proverbial : *Nous verrons bien.*

Enfin, le moment est arrivé de produire au redoutable jour de la rampe ces vaillantes armes, ces fortes sculptures, ces belles ciselures. Déjà, les grandes portes du temple musée se sont ouvertes. Déjà la solennelle exhibition a commencé.

Le second Théâtre-Français vient de reparaître dans l'arène ainsi armé : son bras gauche nous a étalé un magnifique bouclier, nullement nouveau, il est vrai, mais ayant fait ses preuves, mais sacré par une longue suite de triomphes, et d'ailleurs s'offrant avec la prétention d'être quelque peu refourbi : sa main droite a brandi à nos yeux une épée vierge, un fer sortant pour la première fois du fourreau.

C'est-à-dire, pour abandonner la métaphore, que le premier jour de la réouverture, nous avons eu la reprise de *Lucrèce*, avec permutations et renouvellements d'acteurs; et que, le second jour, on nous a donné une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, qui est d'un M. Louis Lefèvre, et qui s'appelle l'*École des princes*. Ah! *bone Deus*, quelle école! Mais chut! n'anticipons pas.

En outre, le jeune Odéon a planté sur son casque une aigrette légère, vive et pimpante, et il a fait balancer devant lui un fol et joyeux pennon formé d'une précieuse rognure ramassée aux pieds de la muse du plus grand des comiques.

Ce qui veut dire en bon français qu'il y a eu un discours d'ouverture très-gentiment rimé et que l'on a représenté le *le Médecin volant*, ébauche inédite des jeunes années de notre Molière.

C'est M. Camille Doucet qui est l'auteur du discours. On a trouvé avec plaisir dans cette pièce de vers l'entrain du bon goût et la gaîté nette et rapide qui distingue la spirituelle comédie du *Baron de Lafleur*. C'est Monrose qui a débité l'amusante harangue: il l'a fait avec une intelligente et joviale prestesse, mais en frisant parfois de trop près le Scapin.

Le *Médecin volant* est un de ces essais informes, de ces canevas grossiers par lesquels Molière, jeune homme et

courant la campagne avec sa troupe naissante, préludait aux immortels ouvrages qui ont fait sa gloire. *Térence* n'est absolument pour rien dans les scènes grotesques de cette parade ; *Tabarin* y règne tout seul, sans partage. Toutefois ce spécimen des tâtonnements de ce beau génie est curieux à voir. On y retrouve le germe de l'admirable farce du *Médecin malgré lui ;* de même que, dans une autre ébauche de Molière, *la Jalousie de Barbouillé*, on retrouve la donnée principale de la comédie *Georges Dandin*. Ces deux ébauches primitives, les seules qui soient parvenues jusqu'à nous, n'ont jamais, que nous sachions, été imprimées, ni séparément, ni dans aucun recueil des œuvres du maître. Monrose a rendu très-allègrement le rôle de Sganarelle.

La tragédie de M. Ponsard a été revue et réentendue d'un œil et d'un oreille toujours sympathiques, mais les changements et renouvellements d'acteurs n'ont pas été des plus heureux. Sans doute le jeune Ballande n'a pas manqué d'intelligence ; il a compris, comme Bocage et mieux que Bouchet, ses deux devanciers dans le rôle de Brute, qu'il fallait imprimer à ce personnage un grand cachet d'héroïsme concentré, et il y a parfois réussi. Mais pour la tenue pour le relief des détails, pour l'accord harmonieux de toutes les parties, pour la distinction du jeu, pour la diction, il est resté bien loin de Bocage et de Bouchet. Il n'a pas fait assez bien contraster la folie railleuse et la raison puissante ; il a mal détaché les traits vifs et brillants de la première sur le fond sévère, triste et grave de la seconde. Nous lui reprocherons aussi une prononciation parfois embarrassée, et nous lui conseillerons de se corriger de la manie qu'il a de parler tout bas, soit dit avec pleine et entière conscience et sans vouloir aucunement décourager un jeune acteur qui est né tragédien et qui donne les plus belles espérances. Nous n'oublions pas que nous l'avons vu jouer Oreste et Hamlet d'une manière on ne peut plus remarquable, surtout Hamlet.

Nous avons à mentionner une chose tout à fait chagrinante ; M^me^ Dorval n'a brillé que médiocrement dans Tullie Cela nous coûte à dire ; mais elle a fait regretter M^me^ Halley, qui avait créé le rôle d'une façon distinguée, il est vrai, mais point inaccessible. Allons, madame Dorval, vite, prenez votre revanche dans le drame. Donnez cette consolation à ceux de vos sincères admirateurs qui puisent dans la

foi qu'ils ont à votre talent le courage de vous dire de malgracieuses vérités.

Si Mme Dorval, en remplaçant Mme Halley, a semblé moins convenable que celle-ci, d'un antre côté, Mlle Maxime, qui succédait à Mme Dorval dans le personnage de Lucrèce, lui a été inférieure. Telle est du moins notre opinion. Nous sommes loin de vouloir nier le talent el les moyens de Mlle Maxime ; elle a du naturel et de l'énergie ; mais nous trouvons que, chez elle, voix, visage, maintien, geste, diction, ne se recommandent pas par la noblesse et par l'idéal. Toutefois notre impartialité nous oblige de convenir que, malgré cela, elle a obtenu dans Lucrèce un véritable succès. Elle a eu les honneurs d'un ardent rappel.

L'attention et la présence d'esprit, sinon le zèle, ont failli chez quelques acteurs. D'étranges inadvertances et de fâcheux manquements de mémoire ont dérangé quelque peu l'économie de l'ensemble. Cela s'est fait sentir surtout vers la fin de la pièce. Il y a eu un instant au cinquième acte où l'on s'est demandé si la tragédie allait tourner en parodie. La langue de l'acteur qui faisait Lucrétius lui a fourché si incongrûment que bon nombre de spectateurs ont cru l'entendre articuler cet hémistiche burlesque : *Assassin polisson.*

Nous ne doutons pas que ces graves imperfections ne disparaissent aux représentations prochaines, Nous croyons qu'il les faut pardonner à des comédiens excédés de studieuses fatigues et voulant faire trop et trop bien.

Qu'il serait temps de contredire et de réfuter quelques-unes des idées fausses, des opinions erronées que des feuilletonistes narquois ont répandues et accréditées dans le public sur la fameuse tragédie de M. Ponsard ! Est-il besoin d'affirmer que nous ne nous rangeons pas parmi ces idées-là, que nous ne songeons pas à qualifier d'erreur la grande et populaire estime où l'on tient l'auteur de *Lucrèce* ? Est-il besoin d'assurer que nous l'admirons fortement, et que, si nous ne sommes pas de ceux qui regardent *Lucrèce* comme un chef-d'œuvre, nous la considérons cependant comme une étude vraiment belle comme un magistral essai promettant à la France un poète tragique de plus?

La plus illogique et pourtant la plus universellement admise de ces opinions à contre-sens, que nous voudrions entendre discuter, est celle qui prétend voir dans *Lucrèce* un miracle de pureté, de vertu sereine, d'honnêteté, de candeur,

une chose incomparablement faite pour nous reposer l'âme et nous nettoyer l'imagination des excès, des énormités, des crimes, des turpitudes, des infamies de drame moderne,

Ce pelé, ce galeux, d'où provient tout le mal.

Oh! nous savons bien que le seul fait d'accuser cette opinion-là d'être à contre-sens va choquer et scandaliser tout le monde. N'importe, nous nous sommes trop avancé pour reculer. Nous soutiendrons notre avis.

Donc, osant nous élever contre le sentiment général, nous vous le déclarons haut : dès que nous nous plaçons au point de vue de puritanisme exagéré d'où ne bougent pas les incriminateurs du drame moderne, *Lucrèce* alors nous paraît un ouvrage éminemment immoral, et, pour vous montrer combien cette immoralité est extrême à nos yeux, nous oserons dire plus, nous dirons que, si nous mettons *Lucrèce* en regard d'*Antony*, celui de nos drames contemporains qui passe auprès de bien des gens pour le plus monstrueux de tous, c'est *Antony* qui nous semble gagner à ce parallèle de moralité, c'est *Antony* qui nous semble le moins immoral des deux.

Dieux! que de haros, que de ricanements, que de menaces! Tout beau! messieurs les réactionnaires; ne nous lapidez pas! Un peu de sang-froid. Çà, nous vous entendons crier qu'il est impossible que nos paroles soient sérieuses. Peut-être. Au surplus, ce serait là pour vous une raison d'être bons princes et de nous laisser tranquillement poursuivre.

Nous poursuivons.

Procédons par synthèses; faisons d'abord à vol d'oiseau notre confrontation. — Quels sont les principaux faits de la tragédie de *Lucrèce*, ceux qui lui valent sa dénomination de tragédie? C'est — vous êtes bien obligés de le confesser — c'est d'abord un double adultère, puis un viol, puis corollairement un deuxième adultère, puis deux suicides. Quelles sont les actions capitales du drame d'*Antony*, celles qui la constituent chose dramatique? C'est une séduction violente (et, non pas comme vous le prétendez, un viol; — nous vous le prouverons tout à l'heure); c'est, disons-nous, une violente séduction, puis un simple adultère, puis un meurtre bizarrement chevaleresque. Eh bien! seulement à la première vue, de quel côté penche la balance?

On va nous objecter que nous nous méprenons à plaisir,

que jamais on a voulu présenter le mérite moral de la *Lucrèce* comme contenu dans son sujet; qu'il est tout à fait en dehors; qu'il réside dans la forme et non dans le fond; que, si le fond se compose en partie d'actes sanglants et coupables, de passions mauvaises, éléments obligatoires d'œuvres tragiques, — le bon, l'honnête, le pudique, le décent, le serein, prédominent dans la forme, dans l'exécution, dans la manière; que toutes ces mauvaises passions sont exposées, sont exprimées avec une mesure, une modération, une sagesse, une retenue, une sobriété dont notre malheureuse scène avait perdu depuis longtemps le beau secret; qu'il n'en est pas de même d'*Antony*, que dans cette pièce la forme se révèle encore plus excessive, encore plus infernale que le fond. — C'est ce qu'il faut voir.

Nous commencerons par défier que l'on nous montre, dans quelqu'une des pièces du théâtre contemporain, dites exclusivement de l'école romantique, une situation aussi hardie, aussi exorbitante, aussi dénuée de vergogne que celle où Sextus et Tullie, venant faire éclater leurs querelles honteuses, sous le toit, sous les regards, en la présence du mari qu'ils déshonorent et qu'ils pensent déshonorer impunément parce qu'ils le supposent insensé, poussent l'audace et l'impudeur jusqu'à l'interpeller lui-même au sujet de leurs criminels différends, jusqu'à le prendre lui-même pour arbitre. Non, rien de semblable, rien d'analogue en fait de monstruosité n'existe dans le drame d'Alex. Dumas, ni dans aucune des autres pièces dénoncées à la réprobation de la morale publique.

Sextus ne se contente pas de mener la vie la plus licencieuse et la plus immonde; il ne se contente pas d'être dissolu, il prêche la dissolution; aux horreurs de la pratique il joint les scandales de la théorie. Presque tout son rôle est semé d'éclatants propos, d'énergiques saillies ayant pour unique but de justifier, de glorifier, de défier le mal. Voyez avec quel charme pernicieux il formule et il étale ses affreux principes de la débauche égoïste, de libertinage sans cœur, d'épicurisme grossier, de jouissance cruelle! Observez avec quelle grâce, quelle légèreté, quelle riante élégance il en atténue, il en dérobe, il en dissimule la lâche et repoussante brutalité! Témoin la belle tirade qui débute ainsi :

Je ne veux la puissance et ne veux la richesse
Que pour les atteler au char de ma jeunesse...

Ce n'est pas à dire qu'il s'impose toujours la précaution de rendre son vice aimable, d'en voiler gracieusement la laideur et la nudité; non; il lui arrive parfois de le laisser paraître sans vêtement, de le laisser bondir d'un pied libre et sauvage. Relisez le morceau splendide où il s'encourage à la perpétration de son plus grand forfait, où il s'écrie: *Je l'aime... Il me la faut!* Relisez ces quatre vers:

Nous sommes tous les fils d'un attentat immense.
De quel droit m'accuser, si je le recommence,
Et si mon sang, ce sang par l'audace acheté,
Fait de l'audace en moi couler l'hérédité?

Que vous semble de ce sophisme infernalement grandiose? N'êtes-vous pas effrayés de cette éloquence, de cette imagination, qui, à force de grandir le mal, de le poétiser, prétend le faire passer à l'état d'héroïsme?

On a dit péremptoirement, on a répété cent fois et on s'es habitué à croire que le grand objet du drame d'*Antony* est de déblatérer contre le mariage, de le battre en brèche et de faire l'apologie de l'adultère. Eh bien! cela est faux, complétement faux. Prenez le texte; parcourez-le de l'œil le plus investigateur, et vous n'y rencontrerez aucune phrase, aucun mot qui insulte le mariage, qui préconise l'adultère. Bien mieux; vous y entendrez Antony regrettant amèrement de n'être pas marié avec celle qu'il aime... Il a dû l'épouser quand elle était jeune fille; il envisageait alors cette union comme le vrai bonheur; et il pense toujours de même. C'est ce qui ressort clairement de ces paroles échangées par les deux amants à la scène VIII[e] du 4[e] acte: — « *Dis-moi, Antony, si demain j'étais libre, m'épouserais-tu? — Oh!... sur Dieu et l'honneur, oui! — Sans crainte, sans hésitation? — Avec ivresse!... — Merci, il me reste donc Dieu et toi!* » — On sent très-bien à la manière explicite avec laquelle cette assurance est donnée, à la confiance radieuse avec laquelle elle est acceptée, que, si Antony promet, c'est non-seulement par devoir d'honnête homme, mais aussi par entraînement intime, par inclination déterminée, par choix de cœur et d'âme.

Sextus et Antony, l'un dans la rage effrayante de ses appétits cruels, l'autre dans le sombre délire de ses vœux passionnés, tiennent à peu près le même langage. Le Romain d'autrefois s'écrie: *Je l'aime! il me la faut!* Le Français

d'aujourd'hui s'écrie : *Adèle, vous serez à moi ! je vous veux, je vous aurai!* Mais si tous les deux disent presque les mêmes choses, ils ne se ressemblent plus dans la commission de leurs attentats respectifs. Nous avons avancé plus haut que, de la part d'Antony, il n'y avait pas viol, comme le prétendent plus ou moins consciencieusement messieurs les puritains, et nous nous sommes engagé à vous le prouver. Oh ! soyez tranquilles. Nous savons tout ce que la matière a de délicat et de scabreux ; nous nous en tirerons sans tomber le moins du monde dans les errements de certains *compendium*. — Parce que, dans la violente surprise de l'auberge, Antony casse un carreau, parce qu'il verrouille la chambre, parce qu'il met son mouchoir sur la bouche d'Adèle, parce que la toile baisse sur ce terrible début, s'ensuit-il rigoureusement que la brutalité persévère ! Cela serait en désacord manifeste avec le caractère d'Antony, avec tout ce qu'il a de généreux et de sensible.

Ce qui de plus nous autorise à croire le contraire, c'est un fait éloquent, c'est sa manière d'être avec Adèle, à la dernière scène du second acte. Là, dans un instant de passion furieuse, il lui dit, plein d'emportement: *Oh ! vous m'appartiendrez ! Il y a un crime entre nous.. soit! je le commettrai!..* Adèle lui répond alors d'une voix tendre et douloureuse: *Quoi, malheureux ! vous menacez une femme !...* Et, tout soudain, sa fureur s'abat, il est aux pieds de son amie, pleurant, désolé, honteux de soi, et sollicitant son pardon. — Autre preuve, meilleure encore. — Longtemps après sa chute, Adèle lui dit chez la vicomtesse, au sortir d'une grande douleur : *Antony, il m'est venu à l'esprit que peut-être tu avais eu cette idée : elle m'a cédé; donc elle aurait pu céder à un autre.* — Ces deux traits suffisent pour démontrer que le *vim intulit* des latins n'est nullement applicable au noble Antony. D'après ces témoignages, on doit se représenter la rage d'Antony cessant tout à coup dans la fatale auberge... Au baisser de la toile, il se précipite aux genoux d'Adèle, faible, suppliant, aussi tremblant qu'elle, suffoqué de sanglots, lui demandant grâce et merci... et, si, en fin de compte, comme Sextus il *triomphe*, c'est uniquement par la puissance de son désespoir, par la magie de l'amour qu'il ressent et qu'il a inspiré, et nullement par le dégradant abus de la force animale.

Sextus ! Antony ! — Oh ! que de circonstances aggravantes

d'une part et atténuantes d'autre part! Là que de motifs de réprobations et d'anathèmes! Ici que de raisons, de miséricorde et de sympathie! Rien ne saurait excuser Sextus. Lucrèce ne l'aime pas; elle a horreur de lui, et ce qu'il éprouve lui-même, ce n'est pas de l'amour, c'est un caprice féroce à qui les obstacles seuls ont inoculé la ténacité de la passion. — Tout excuse *Antony*, il est aimé et il aime, et c'est d'un véritable amour. Sextus pourrait lutter avec succès contre son infâme convoitise et la surmonter facilement, car il a de quoi distraire ses désirs et occuper ailleurs ses forces; il a la cour du roi son père, l'ivresse des festins, vingt maîtresses et le tumulte des camps. Antony, lui, est sans armes contre son amour; en lui point d'autres penchants à la faveur desquels il puisse tromper la fièvre de son sang et apaiser l'énergie de son âme; à ses yeux, il n'existe pas d'autre femme qu'Adèle; il est absorbé par son unique passion, un grave, un saint amour qui n'a pas eu de prédécesseur, si nous en croyons la réponse qu'il fait quand on demande combien de fois il a aimé: — *Demandez à un cadavre combien de fois il a vécu*. Sextus, après son attentat, fuit pour jamais loin de Lucrèce, s'inquiétant assez peu de ce que deviendra sa victime. Antony, après le sien, est encore plus amoureux, plus dévoué qu'avant; sa vie entière, il jure de la consacrer à son amie. Antony est un chevalier, Sextus est un larron.

Nous pourrions mener encore loin ce parallèle de moralité qui, jusqu'au bout, serait à l'avantage du drame d'Alexandre Dumas. Mais nous laisserons à nos lecteurs sagaces le soin de le compléter eux-mêmes. Nous nous épargnons ains la grave responsabilité de la conclusion.

Et puis notre devoir nous commande de nous occuper enfin de l'*Ecole des Princes*.

Tout d'abord nous dirons à l'Odéon que, s'il est bien d'être éclectique, de faire accueil à tous les genres, il est très-mal de ne pas excepter rigoureusement le genre ennuyeux. Or, la comédie susnommée est mille fois, trois mille fois de cet exécrable genre.

Un jeune duc, souverain d'une petite principauté d'Allemagne, s'est pris d'une belle amitié pour un gentilhomme de ses sujets, misanthrope farouche, chez lequel il a bu du vin de France, *incognito*, étant en chasse. Il l'a emmené bon gré, mal gré, à sa cour, et il l'a fait son conseiller intime.

Le philosophe, plus rude et plus morose que jamais, passe sa vie à chapitrer son prince, à démasquer les courtisans, à déclamer sur la perversité humaine. Chaque fois que le jeune duc va pour commettre ou vient de commettre une folie ou une vilaine action, soudain un formidable sermon du philosophe l'assaille et l'amène à s'abstenir ou à réparer. Le duc veut-il grever son peuple d'un nouvel impôt, le philosophe pérore et l'impôt n'est pas établi. Le duc a-t-il frappé d'une injuste disgrâce un ministre honnête homme, le philosophe pérore encore, et le disgracié rentre en faveur. Le duc songe-t-il à épouser une pleurante jeune fille qui ne l'aime pas et qui en aime un autre, le philosophe pérore de plus belle et le mariage projeté n'a pas lieu. Le duc se livre-t-il à de petits préliminaires de persécution envers son rival préféré, le duc est-il sur le point de redevenir la dupe d'une certaine baronne rompue à l'intrigue, le philosophe pérore toujours et les ordres iniques ne sont pas suivis d'effet, et la noble intrigante est envoyée en exil. Voilà la complexion de cette pauvre pièce; voilà son pas, sa tournure. Est-ce que ce dandinement sempiternel n'est pas bien fait pour donner le mal de mer ?

Et si vous saviez de quel style cela est affublé! un déplorable tissu de vieilles sentences, de maximes caduques, de banalités, de lieux communs, de platitudes nauséabondes ! si vous saviez quels vers! Pour en trouver d'aussi flasques, d'aussi glacés, d'aussi nuls, il faudrait fouiller dans les moisissures des recueils de ces méchantes comédies que, sous l'ancien régime, les révérends pères jésuites composaient à l'usage des jeux scéniques de leurs colléges. On n'a presque pas sifflé. Mais comme on a bâillé !

Félicitons Milon et Rey d'avoir su porter avec élégance les malheureuses friperies de leurs rôles..

Fi ! mon brave Odéon, mon jeune preux; fi! que c'est maladroit d'avoir tiré du fourreau une épée d'aussi mauvaise trempe, à la face de l'univers attentif ! Jette-nous ça vitement dans les vieux coffres aux ferrailles de rebut. Va de ce pas dans ton arsenal choisir une autre flamberge. Meilleure chance, ô mon capitaine ! Puisses-tu bientôt faire reluire à ton poing la lame sublime d'une *durandal* ou d'un *tizonade* ! puisses-tu quelque jour tenir de la muse un trophée d'armes toutes divines, pareilles à celles que l'indomptable Achille tenait de l'amour inquiet de la déesse sa mère !

## VIII

**Théâtre-Français. — Début de Mlle Araldi dans le rôle d'*Eriphile*.**

**(10 octobre).**

Le départ de Mlle Maxime a laissé vacante à la Comédie-Française une fonction d'une importance incontestable : celle de doubler Mlle Rachel, de faire vivre encore honorablement la tragédie, quand la grande tragédienne s'absente ou se repose. Le comité doit être jaloux de ne pas voir se prolonger cette fâcheuse vacance; sans aucun doute, c'est la raisonnable préoccupation où il est de la terminer promptement qui nous vaut les débuts de Mlle Araldi.

Un assez vif sentiment de curiosité s'attachait d'avance à l'apparition et à l'essai de cette jeune artiste; ce n'était pas seulement pour le bien que l'on disait de son talent, c'était encore et beaucoup plus à cause d'une étrange particularité. On savait que Mlle Araldi s'était préalablement fait remarquer sur plusieurs théâtres d'Italie... en qualité de danseuse. On regardait avec raison comme une chose piquante et originale cette désertion de la sphère de l'art chorégraphique pour la région si dissemblable et si contraire de l'art tragique.

Ce beau et grand rôle d'Eriphile, par lequel Mlle Araldi n'a pas craint de débuter, nous semble d'un redoutable accès. Il renferme, à notre avis, deux sortes de difficultés également périlleuses : difficultés de relation, difficultés de constitution. D'abord, il est en compagnie de quatre rôles d'essence capitale, qui absorbent déjà une bonne part d'intérêt; il est au milieu du grandiose et sombre Agamemnon, du superbe et bouillant Achille, de la noble et touchante Iphigénie, de la royale Clytemnestre. Ensuite il est très-ardu de sa propre nature; il est pétri de nuances dans le détail, et, quant au fond, il est composé de deux éléments adverses qui doivent rigoureusement se balancer et ne point prévaloir l'un sur l'autre, à savoir : un héroïque malheur inspirant la compassion et le respect, puis une fureur jalouse et déloyale, suggérant une juste réprobation. D'où il résulte que la tragédienne qui interprète un semblable rôle doit faire pour lui autant

que Racine a fait lui-même : c'est-à-dire, en premier lieu, le poser et l'accentuer de manière à le maintenir presque à la taille et au diapason de ses puissants rivaux; et, en second lieu, l'ordonner, le discipliner et l'harmoniser si heureusement que sa partie odieuse ne défende pas de s'émouvoir à son égard, et que sa partie attendrissante n'empêche pas d'avoir de lui une légitime horreur.

On se souvient que Mlle Rachel a joué ce rôle et qu'elle en remplissait supérieurement les difficiles conditions. Certes, Mlle Araldi n'a pas fait preuve d'une aussi grande supériorité; néanmoins, il le faut avouer, elle s'est acquittée de sa tâche avec un certain éclat. Dès son entrée, au deuxième acte, dès cette scène ou l'héroïne se révèle à Doris, pleine de jalouse et envieuse amertume, troublée d'amour pour le destructeur de sa patrie, obsédée de présages funèbres, on lui a reconnu, malgré l'excès de sa gênante émotion, un bon air, une tenue convenable, de l'intelligence et de l'ardeur, une voix ferme et d'un timbre assez pur, une prononciation nette, une diction dénotant de bonnes études. Encouragée tout d'abord par la bienveillance du public, elle a pris un peu d'assurance, et, dans la suite du rôle, à mesure qu'il se déroulait, ces qualités se sont mieux et plus manifestement produites. Les pertubations de l'âme du personnage, ses éloquents désespoirs de victime de la fatalité, ses rages d'amour malheureux, ont été choses bien comprises, bien senties, bien exprimées. Le public s'est tenu pour satisfait, et il l'a témoigné.

Mlle Araldi n'est pas d'une taille imposante, mais elle nous a paru bien faite. Elle a de la beauté. Tontefois, elle nous a semblé plutôt jolie que belle, ce qui n'est guère tragique; mais cet inconvénient est racheté par une physionomie heureusement mobile et par l'avantage de savoir en user.

Pour donner une idée précise de la manière de la débutante, on pourrait dire que c'est parfois une imitation du genre de Mlle Rachel. Cela tend vers la même ironie, vers le même dédain, vers le même orgueil. Nous ne songeons aucunement à en blâmer Mlle Araldi. Une débutante ne peut que gagner à se faire de l'école de Mlle Rachel, à modeler son jeu sur le sien, surtout si, comme Mlle Araldi, elle n'apporte point de froideur dans ses imitations, et y jette même de son propre fond quelques étincelles de feu sacré.

Il est bien honorable à la nouvelle artiste d'avoir réussi à se distinguer aux côtés des artistes éprouvés qui ont repré-

senté *Iphigénie* avec elle, auprès de Ligier-Achille, dont l'admirable talent fait oublier qu'il n'a pas le physique et qu'il n'a plus la jeunesse de son rôle; auprès de Guyon-Agamemnon, qui ne laisse presque rien à désirer quant au moral et rien du tout quant au physique; enfin, auprès de Clytemnestre-Mélingue, qui a tant de goût, de convenance, de noblesse, et de pureté... et qui aurait tant d'animation, si elle ne tremblait pas toujours de faire du mélodrame.

Cependant M[lle] Rachel continue de jouer et de rejouer ses anciens rôles. Elle va de Pauline à Hermione, en passant par Phèdre, Émilie, Roxane, etc., etc., et elle revient d'Hermione à Pauline en repassant par les mêmes personnages, et le public de ne se lasser point, de toujours goûter et admirer, de toujours se porter à ces bonnes vieilles tragédies en plus grande foule qu'il ne ferait peut-être à de toutes jeunes nouveautés, quand même elles seraient aussi méritantes. Mais l'on dit que M[lle] Rachel s'inquiète avec prudence de prévenir le moment où une si chaude faveur pourrait s'attiédir. On assure qu'elle prépare deux rôles nouveaux; elle nous rendrait incessamment *Bérénice* et *Sertorius*, éloignés depuis si longtemps de la scène. A la bonne heure! Mais ces deux rôles nouveaux seront encore du répertoire ancien. Ne voudra-t-elle pas nous donner après cela une création nouvelle dans le répertoire nouveau? Dernièrement, quand nous l'avons vue dans le *Cid* réaliser Chimène telle que le maître l'a conçue, nous nous sommes pris à désirer fortement de la voir animer dans *Hernani* le personnage de dona Sol, dont l'ardeur concentrée, dont la ferme idéalité iraient si bien à son talent; et en imagination nous avons entrevu les sublimes effets qu'elle pourrait produire dans ce beau drame, qui est le *Cid* du Corneille de notre âge.

**Second Théâtre-Français. —** *Tôt ou Tard*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Léonce et Moléri.

On se moque généralement des *réclames*, on croit volontiers qu'elles sont inutiles à qui les lance et aux choses qu'elles préconisent; on pense qu'elles n'abusent plus personne, que nul n'est pris désormais à leur appât grossier. Eh bien! l'on se trompe; elles font toujours des dupes, et elles en font même parmi certaines sortes de gens qui se flattent

de n'être point Béotiens. Ainsi, pour notre part, nous nous confesserons ingénûment que vendredi dernier nous avons été la dupe d'une *réclame* que nous avons trouvée le matin dans notre journal et qui disait : « Ce soir, à l'Odéon, première représentation de *Tôt ou tard*, comédie en trois actes, de laquelle on attend un succès égal à celui du *Voyage à Pontoise*, de joyeuse mémoire. » Comme nous avons le défaut de vivre très-retiré, chose peu en harmonie avec nos devoirs de feuilletonniste, nous n'étions pourvu d'aucun renseignement préalable qui pût nous mettre en garde contre la petite rouerie de cette honnête *réclame*; nous n'avions pour nous rendre ce bon office que notre expérience, qui par malheur était alors endormie comme la prudence de la princesse Uranie, de façon que tout bonnement nous nous laissâmes aller à croire que la pièce qui promettait d'égaler le *Voyage à Pontoise* était de MM. Roger et Vaëz, auteurs du *Voyage à Pontoise* ; et, dans cette agréable idée, nous arrivâmes à l'Odéon de fort bonne humeur.

Naturellement, cette excellente disposition s'est altérée quand, la toile à peine levée, nous nous sommes aperçu que nous nous étions mépris. Toutefois, nous ne l'avons pas perdue entièrement; car chez un être porté comme nous à la bienveillance, la bonne humeur est tenace; il en reste longtemps quelque chose.

Nous n'avons donc nulle rancune à l'adresse de MM. Léonce et Moléri, les véritables auteurs; et nous ne nous proposons point de nous venger sur eux de notre désappointement.

Leur pièce pivote sur cet axiome banal de la sagesse des nations : Il faut que jeunesse se passe. — M. Brémond, ancien notaire, est à la veille de marier sa fille à son neveu Gustave. Déjà la corbeille est achetée, lorsque tout à coup une grisette passablement délurée, ancienne maîtresse du futur, fait irruption au beau milieu de la famille réunie, et chante pouille à son infidèle. Le père et la fille, scandalisés, ne veulent plus entendre parler d'un homme qui a des antécédents si scabreux, et dont le passé leur semble si mal recommander l'avenir. Le mariage est rompu. Mais immédiatement un autre hyménée se renoue. M. Brémond a sous la main un petit jeune homme qui a été élevé comme une nonnette, un garçon tout confit de naïveté virginale. Il se hâte de lui faire épouser sa fille, laquelle ne se fait point prier, charmée qu'elle est du naturel de ce nouveau prétendu. De son

côté, Gustave le mauvais sujet se marie aussi avec une autre cousine qui n'a pas peur de ses fredaines de célibataire.

Qu'arrive-t-il? Rien qui ne soit tout deviné d'abord. Gustave, qui a jeté son feu avant le mariage, devient la perle des maris. Se lançant dans un commerce laborieux, il fait une bonne maison en province. Charles, au contraire, qui était un petit saint avant le sacrement, devient après un damné viveur. La nuit, pendant que sa femme le croit dans son cabinet livré à ses travaux de jurisprudence, il court les bals de bas étage, en compagnie de cette fringante grisette qui, autrefois, fut la maîtresse de Gustave. Il s'endette, il compromet sa fortune. Gustave, qui fait un voyage à Paris, le trouve dans ce honteux désordre. Alors, au grand étonnement de M. Brémond, voilà l'ancien mauvais sujet converti, qui en remontre à l'ex-petit saint perverti, qui le débarrasse de ses maîtresses, qui lui évite un duel redoutable, qui transige avec ses créanciers, qui éconduit un soupirant téméraire d'auprès de sa femme négligée. Charles jure qu'on ne l'y prendra plus, qu'il sera dorénavant sage comme Gustave, et la toile tombe sur cette édifiante résolution.

Avec du soin, du travail et un grain d'inspiration, on aurait pu donner une broderie neuve à ce canevas qui ne l'est guère. Malheureusement, on ne l'a pas fait. La pièce manque de valeur scénique, et le dialogue, hélas, est parfois d'un vulgaire désespérant.

Néanmoins on a bien accueilli *Tôt ou tard.* C'est que cette comédie a le mérite de n'être pas ennuyeuse; elle a des moments de franche gaîté, grâce au rôle de la grisette Héloïse; gaîté d'assez mauvais goût, dira-t-on: tant que vous voudrez, mais cela est bien joué par tous les acteurs, mais cela amuse. Et n'est-ce pas là l'essentiel? Auteurs et comédiens, plus vous aurez su amuser, plus il vous sera pardonné.

## IX

**Théâtre-Français.** — Débuts : M. Randoux et Mlle Araldi. — *Curiace.* — *Nemours.* — *Xipharès.* — *Émilie.*

(23 octobre).

Ce n'est pas seulement l'infaillible attrait des représentations de Mlle Rachel qui fait qu'à cette heure le public de la

Comédie-Française prend assez peu d'impatience de ce qu'on tarde à lui donner des pièces nouvelles; c'est encore le sérieux intérêt qu'inspirent les débuts d'une belle jeune fille et d'un beau jeune homme, très-intelligents tous deux, de Mlle Araldi et de M. Randoux.

Nous avons déjà parlé de Mlle Araldi, la première en date; nous l'avons appréciée dans le rôle d'Eriphile, qui a été son introducteur. Nous reparlerons d'elle tout à l'heure, nous l'apprécierons dans son second début, dans le rôle d'Emilie.

C'est dans les *Horaces*, en personnifiant l'amant de Camille que M. Randoux a fait son premier pas. Dès qu'il a paru, on lui a su gré, avant toute chose, de sa belle mine et de sa bonne tournure; on se sentait si longtemps déshabitué d'envisager par delà cette rampe un amoureux tragique méritant, sans ironie, l'appellation de *beau garçon*. Les autres qualités, plus graves, plus essentielles, dont le jeune homme a successivement fait preuve, ont achevé de l'asseoir dans les bonnes grâces de l'assemblée. Chacun s'est mis tout de suite à beaucoup espérer de lui, lorsqu'on a entendu sa voix d'une sonorité mâle et douce en même temps, son débit d'une simplicité et d'un naturel trois fois digne de louanges chez un lauréat du Conservatoire, lorsqu'on a découvert sous son élégante nature une âme intelligente et une certaine richesse d'émotion. Peu de réserves ont été faites; peu de blâme a été formulé. On s'est borné à désirer une vigueur plus décidément cornélienne et à souhaiter la répression de quelques défauts d'inexpérience, particulièrement d'un geste — bon en soi — mais compromis par une fâcheuse périodicité.

Le rôle de Curiace est bien court, mais il ne manque pas de relief; il a des effets charmants; et ce n'est pas là, comme on l'a prétendu, un rôle sacrifié. Probablement, c'est parce qu'il est rare de le voir rendu d'une manière satisfaisante que l'on aura pris de lui cette opinion défavorable; car la muse de Corneille ne saurait être accusée d'avoir été négligente et parcimonieuse à son égard. Pour qui sait lire, il est évident qu'elle l'a réalisé au contraire avec un soin profond, qu'elle l'a fini avec sollicitude; l'individualité marquée du caractère qui, au lieu d'être le reflet de celui d'Horace, en est le contraste parfait, l'élévation soutenue des sentiments et des idées, la valeur du style, l'éclat des vers, tout le témoigne assez.

Si Corneille a voulu incarner dans Horace le génie de Rome, ce génie uniquement voué aux ivresses de l'orgueil et de la domination, et que la conscience indéfinie de sa prédestination à l'empire du monde rend encore plus tyrannique et plus superbe, il a voulu également symboliser dans Curiace l'esprit d'Albe, cet esprit chevaleresque et affectueux, jaloux de son honneur et désireux de la paix tout ensemble, et alliant cela d'autant mieux qu'il a comme une sourde et vague révélation de son abaissement prochain. Oui, le rôle de Curiace a toute cette importance d'expression. Et qu'on n'allègue pas, pour nous contredire, qu'après le deuxième acte, l'Albain ne reparaît plus ; il a beau ne plus reparaître, sa pensée demeure ; elle est surtout présente dans l'amour de Camille : grand amour dont le degré d'héroïsme frappe en raison de ce que l'homme qui l'inspire a paru plus ou moins héros. Il importait donc essentiellement à Corneille, pour l'entière illumination de son œuvre, d'entourer de rayons la figure de l'Albain, et il n'a pas manqué de le faire ; et le rôle de Curiace n'est nullement un rôle sacrifié.

M. Randoux a su tenir dans un équilibre harmonieux les deux passions de son personnage :

. . . . . On l'a vu constamment
Aussi bon citoyen que véritable amant.

Il a fait d'un cœur vaillant et joyeux le récit de l'accord des deux armées rivales ; il a opposé d'une façon émouvante la courtoisie et la sensibilité à la barbarie et à l'inflexibilité d'Horace ; il a bien caractérisé l'aimable et fière mélancolie d'un guerrier sans peur, qui pressent tout bas les trahisons de la fortune ; il a tendrement exprimé ce pur amour qui tourne si promptement de l'heur au malheur... Enfin, toutes les parties du rôle ont éte accusées avec beaucoup de charme, sinon avec toute l'énergie et toute la force désirables.

Le public par lequel il a été applaudi est tout bonnement ce public d'élite que M<sup>lle</sup> Rachel, qui jouait avec lui et faisait Camille, ne manque jamais d'attirer. Eh bien! Mlle Rachel s'est vue récompensée d'avoir ainsi prêté son judicieux et honorable public au jeune débutant. Son prestige s'en est accru. On s'est imaginé, grâce au touchant mérite de ce nouveau Curiace, qui, se reflétant sur le rôle de Camille, lui imprimait un air encore plus intéressant que de coutume, on s'est figuré — chose bien difficile et qui d'ailleurs n'était pas

— que Mlle Rachel se surpassait elle-même, que sa grande flamme intérieure était encore plus vive qu'à l'ordinaire, et il y a eu, par une conséquence naturelle, un renouvellement, une recrudescence de transports en son honneur. Voilà qui prouve surabondamment que, si grande tragédienne que l'on soit, il n'est pas indifférent d'être secondé par des gens maladroits au métier ou par de véritables artistes.

Avec les uns, l'on est forcée d'isoler son jeu, dont l'ampleur se déploie alors incomplétement, faute de supports. Avec les autres, au contraire, il y a commerce, heureux échange; avec eux, rien de ce que l'on veut ne se restreint ni ne se perd.

M. Randoux a continué rapidement ses débuts; il vient de représenter à un jour d'intervalle Nemours de *Louis XI* et Xipharès de *Mithridate.* Il s'en est toujours tiré fort brillamment; mais peut-être, selon nous, avec un peu moins d'avantage. Nous croyons qu'il faut imputer cela aux éléments moins inspirateurs des deux nouveaux rôles, qui n'ont pas absolument la grandeur simple et l'originalité naïve de Curiace. Xipharès, dans sa passion, est trop bien appris, trop imprégné de politesse française; il sent trop son gentilhomme du grand siècle. Nemours, malgré la poésie qui le revêt, laisse apercevoir qu'il est un peu allié à la redondante famille des jeunes premiers de mélodrame.

Dans *Louis XI*, le plus beau moment de M. Randoux a eu lieu au premier acte, lorsque Nemours raconte le supplice de son père, et se peint, lui et ses frères, placés sous l'échafaud et arrosés du sang paternel. Pour indiquer la hauteur de l'effet qui a été produit, il nous suffira de dire que les applaudissements de la salle entière ont éclaté par trois fois, coup sur coup.

Pourquoi, à l'audience royale, en prononçant le couplet du défi, le débutant ne s'est-il pas tenu en place et s'est-il mis à arpenter la scène? Nous pensons que c'est une faute. Bien qu'il brave et qu'il menace, Nemours est alors dans ses fonctions d'ambassadeur; il parle à un roi et de la part d'un autre souverain; malgré l'éclat qu'il fait, son intention n'est aucunement d'abjurer son caractère d'envoyé politique: il doit donc, même au plus fort de sa colère, garder un maintien d'étiquette, et ne point sortir entièrement du décorum et des bienséances. Et puis, observons-le en thèse générale, il est fâcheux qu'un acteur aille et vienne par le théâtre dans les situations capitales, dans celles qui font tableau. Cela

l'empêche d'avoir action sur le spectateur; cela gêne l'émission de sa voix, secoue ses paroles, heurte son geste, et pour ainsi dire disperse son aspect : il en résulte que l'effet qu'il s'efforce de produire se dérange, se désordonne et s'abat comme la lueur d'un flambeau qu'on promène et qu'on agite.

Dans la belle scène du rendez-vous où la jeune fille se livre avec une douce folie à de trompeuses espérances, rien n'a manqué à l'expression des tendresses reconnaissantes et des occultes tristesses de l'amant. Mais au quatrième acte, le délire de Nemours, qui d'abord va pour tuer Louis XI, et puis qui se ravise, n'a pas été aussi bien interprété. Avouons que par elle-même cette scène est défectueuse, et que la vérité et la logique y règnent faiblement.

Dans *Mithridate*, l'intelligence et l'animation n'ont pas failli au nouveau Xipharès pour mener de front son amour fier et délicat, son abnégation filiale, sa généreuse haine des Romains et son loyal mépris de Pharnace. Cependant, il aurait fallu jeter à travers tout cela un plus vigoureux mouvement, une chaleur plus décidée; il eût été bon d'essayer de corriger un peu la tiédeur et la modération raciniennes. Quoi qu'il en soit, le succès a été franc. Mlle Rachel, qui jouait Monime, a pu cette fois encore se convaincre de l'avantage d'avoir un partner bien en poésie, tant de forme que de fond. Grâce encore cette fois à l'élégant naturel de la passion du jeune amoureux, on a remarqué plus attentivement que jamais combien il y a de ressources puissantes dans l'âme de la grande tragédienne, même pour la tendresse et la sensibilité. Plus surpris qu'on n'aurait dû l'être, on avait un air ravi qui semblait dire :

— Oh! oui, en effet celui-là, ce Xipharès-là, on doit l'aimer, il faut bien l'aimer. Mais voyez donc comme on l'aime!

Maintenant revenons à Mlle Araldi, dont les débuts, nous ne savons pourquoi, sont loin de se succéder aussi rapidement que ceux de M. Randoux, et qui, ayant commencé avant lui, n'a encore fait cependant que sa deuxième apparition.

De Racine, Mlle Araldi est montée à Corneille. Après avoir été Eriphile, — nous l'avons dit déjà, — elle a voulu être Emilie.

Quelle nature que celle de cette Emilie, de cette héroïne qui rêve république et liberté comme le plus altier des héros,

et qui palpite de vengeance et d'amour comme la plus passionnée des femmes! Que l'on serait fondé à lui appliquer ces paroles de Chateaubriand: « *Elle* ne pouvait pas prendre sur un homme un faible empire; pleine de passions, elle était pleine de puissance; il fallait l'adorer ou la haïr. »

Plus ferme et se possédant mieux que le jour d'Eriphile, M^lle^ Araldi a porté constamment ce caractère avec aisance, noblesse et vigueur. Elle est pourvue, elle, à un éminent degré, de cette dernière qualité, la vigueur, qui fait un peu défaut à M. Randoux. Elle a surtout le don précieux de l'inspiration, qui l'élève déjà haut, et qui lui vaudra de beaux trophées, lorsqu'elle aura pénétré tous les secrets de son art.

Qu'elle s'étudie à discipliner ses moyens, à régir ses forces; qu'elle réduise son bel organe à plus de souplesse et d'obéissance; et qu'elle veille à ce que la netteté de sa prononciation devienne tout à fait irréprochable.

On l'a blâmée d'avoir donné parfois aux paroles d'Emilie un ton d'emphase et d'exaltation. Il aurait plutôt fallu l'en louer. Il est clair que la jeune Romaine cède à un enivrement invincible, lorsque, pour ses rêves de liberté et pour ses projets de vengeance, elle entraîne Cinna dans la voie des trahisons et de l'ingratitude, et qu'elle s'y précipite avec lui. Si elle n'était ni exaltée ni enivrée, si elle y allait de sang-froid, elle serait odieuse. Il est donc raisonnable de ne point mettre à un diapason trop sage et trop normal l'accentuation de ses discours.

Ce que M^lle^ Araldi nous avait fait voir de son élégance de démarche, à son premier début, de son harmonie de gestes et de poses, n'était presque rien auprès de ce qu'elle nous en a montré à son second. Au reste, ces qualités étaient plus de mise et se pouvaient développer bien plus librement chez la fille adoptive de l'empereur Auguste, vivant en souveraine dans le palais impérial, que chez la captive d'Achille errant en esclave toute chargée de pitié dans le camp d'Agamemnon. On a admiré et l'on a eu raison. C'était quelquefois d'un beau antique, d'une grâce idéale à faire sourire d'approbation un statuaire.

Si, par hasard, dans Aménaïde de *Tancrède*, qu'elle doit aborder incessamment, M^lle^ Araldi progressait encore, si elle sortait de cette troisième épreuve avec plus de bonheur que des précédentes, est-ce qu'alors cette jeune fille ne serait pas bien près de devenir ce qu'on appelle une artiste de

premier ordre, d'être aussi à son tour une grande tragédienne?

Ah! quelle bonne fortune pourtant, quelle gloire ce serait là pour la Comédie-Française d'avoir mis la main sur une autre Rachel! de posséder à la fois deux grandes tragédiennes! On verrait bientôt revenir l'un des plus beaux temps de notre scène, celui où les deux talents souverains de Georges et de Duchesnois fleurissaient côte à côte.

Dieux! quel souvenir évoquons-nous là! Mais le Théâtre-Français ne put jouir qu'un moment de la réunion de ces deux astres rois dans son ciel! Mais des inimitiés, des jalousies, des dissensions survinrent, qui forcèrent l'un des deux soleils d'abandonner la place à l'autre, de s'exiler sans retour, pour aller, comète vagabonde, errer de sphère en sphère!...

Nonobstant cette malheureuse expérience, nous voulons penser que, si notre hypothèse hardie se réalisait, si Mlle Araldi ou toute autre nouvelle venue s'élevait au niveau de Mlle Rachel, une louable concorde s'établirait entre elles et persévérerait pour le plus grand honneur du monde dramatique; nous voulons croire que chacune d'elles mériterait qu'on lui appliquât ces vers de l'épître de Voltaire à Mlle Clairon :

Toi, dont un geste, un mot m'attendrit et m'enflamme,
Si j'aime tes talents, je respecte ton âme.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi,
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur. . . . . . . .

**Second Théâtre-Français.** — *Pierre Landais, ou le Tailleur de Locmaria*, drame en cinq actes et en prose, de M. Emile Souvestre.

Voici en abrégé comment l'histoire parle du héros de M. Emile Souvestre. Au quinzième siècle, en Bretagne, sous le règne du duc François II, vivait un ouvrier tailleur nommé Pierre Landaïs. C'était un homme d'une cervelle extraordinaire. La maîtresse chez qui il était compagnon travaillait pour la cour. Le caprice du destin lui fournit l'occasion d'avoir avec son prince des colloques sérieux et animés, touchant les affaires de l'Etat; il émerveilla le duc par son étrange supériorité d'esprit; il l'ensorcela et bientôt il fut de la cour. Sa faveur devint sans bornes auprès de son maître. Il eut les

plus hautes distinctions, les dignités les plus considérables, entre autres la charge de grand trésorier. Il monta au rang de premier ministre. Aussi habile en actions que fertile en conceptions, il passa bientôt pour l'un des plus adroits politiques de son temps. Mais, s'il avait du génie, il avait encore plus de méchanceté. Ombrageux, cupide et sanguinaire, il couvrit le duché d'espions et d'exacteurs, il écrasa le peuple, il opprima, il décima les grands. Une de ses plus déplorables victimes fut le vertueux chancelier Chauvin, qu'il fit assassiner juridiquement pour s'approprier ses richesses. Il s'ensuivit qu'il fut exécré de tous, et que partout on se ligua contre lui. Après beaucoup de tentatives avortées sur sa personne, on finit par s'en emparer. Il fut remis aux mains des nobles, qui lui firent expéditivement son procès. On le condamna à être pendu, et on le pendit. Il avait une fille qui ne fut pas enveloppée dans son désastre. On la laissa hériter de ses grands biens si mal acquis, et on ne l'empêcha pas d'épouser un certain gentilhomme qui l'aimait.

M. Souvestre, pour ce qui regarde le sujet, l'ensemble et le fond de l'épisode, a été fidèle à l'histoire; mais il lui a plu d'en prendre le contre-pied relativement au sens du caractère de Landais et à la nature de ses actes. Il a métamorphosé le moral du tailleur. Il lui a donné une âme sublime; il a fait de lui un type formidable d'équité et de probité. Dans le drame, bien loin d'opprimer le peuple, Landais s'évertue à le délivrer de l'oppression des grands. S'il poursuit et abat les nobles, c'est parce qu'ils sont à la fois les tyrans du prince et de la nation. S'il immole le chancelier Chauvin, c'est que ce magistrat, nullement irréprochable, est traître à son pays et a négocié dans l'ombre pour vendre la Bretagne à l'Angleterre. Enfin, s'il embrasse le pouvoir avec énergie, s'il se promet de le fixer à jamais dans ses mains, ce n'est pas même pour satisfaire une ambition très-excusable, pas même pour obéir à l'amour de la gloire; c'est uniquement pour créer un avenir tout de félicité et de splendeur à sa fille adorée, à sa belle Marie; il n'est ambitieux qu'à cause d'elle, que pour elle; il n'aime la gloire qu'en elle.

Il serait peu judicieux de reprocher à M. Souvestre d'avoir ainsi, sans plus de scrupule, changé du tout au tout une figure historique. Cette liberté, qui sans doute ne serait pas tolérable à l'égard d'un héros universellement illustre et populaire, dont le vrai visage résiderait dans la mémoire de

tous, est ici parfaitement de saison à l'égard d'un personnage dont la vie a pu être célèbre, mais dont le souvenir s'est éclipsé, dont le nom est tombé dans l'obscurité, presque dans l'oubli, et assez vite encore puisque Bayle lui-même, qui est cependant curieux des hommes de cette sorte, ne l'a pas logé dans son dictionnaire.

Les aventures de ces audacieux prédestinés, partis d'en bas pour arriver tout en haut, réussissent toujours au théâtre, surtout lorsque l'aventurier est riche de cœur, lorsqu'il réunit l'affectuosité à la force et à l'orgueil, comme Pierre Landais. Quelle grandeur est la sienne à ce brave Pierre! Que son courage est beau dans cette lutte incessante contre les iniquités de la noblesse! Comme il marche dédaigneux et fort à travers les sarcasmes qu'il émousse et les conspirations qu'il déjoue! Comme il va toujours droit devant soi, en terrible justicier! Superbe et admirable caractère, dont le pouvoir d'impressionner est porté au comble par la présence de ce radieux amour de père, de cette suave idolâtrie abritée sous son audace : alliance vénérable, contraste divin qui électrise et qui fait qu'on se murmure ce vers généreux du premier de nos poëtes contemporains :

Mais les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père!

Cinq figures principales très-diversement accentuées font groupe autour de celle de Landais, l'agitent de leur vie et sont agitées de la sienne : — d'abord Marie, l'enfant bien-aimée, rêvant un autre genre de bonheur que celui que lui prépare le souci paternel, et préférant aux pompes ducales les joies d'une simple demeure sous les arbres; — puis Albert, le candide amoureux de Marie, l'ami reconnaissant du grand trésorier, Albert que réveille comme un coup de foudre une révélation tardive qui lui fait trouver un père dans le chancelier Chauvin jadis immolé par Landais, ce qui amène des situations poignantes que nous ne déflorerons pas; — puis le duc égoïste et paresseux, sachant très-bien tout ce qu'il doit à la sagesse de son favori, le sauveur et le rénovateur de son duché au-dedans et au-dehors, mais tout prêt à délaisser ce bon serviteur s'il surgit le moindre revers : du reste le meilleur prince du monde; — puis Etienne Chauvin, frère du chancelier mort, chef des nobles lésés, qui, poursuivant sa double vengeance de famille et de caste, va de ruse en ruse, de violence en violence, jouet hideux d'une rage où nul rayon

de chevalerie n'étincelle; enfin, Kosker, ancien camarade de Pierre du temps de son indigence, être lâche et venimeux, toujours en embûches contre son vieil ami, toujours rampant sur les pas d'Etienne Chauvin, comme une vipère à la suite d'un tigre... Groupe d'ardents symboles... Marie serait la foi, Albert le doute, le duc l'indifférence, Etienne la haine, Kosker la trahison. Ah! priez pour la grande âme en peine de Landais qui se débat dans un cercle de glace et de feu!

Les acteurs se sont bien identifiés avec ces différents types; spécialement Bouchet, qui s'est assimilé Pierre Landais de tout ce qu'il a d'énergie et de sensibilité.

Le premier acte est nettement posé. Le second manque de cohérence. Le troisième est incidenté comme les meilleurs tableaux de la *Tour de Nesle*. Le quatrième, assez faible, se sauve par une scène magistrale. Le cinquième est le moins solidement constitué. Applaudissements prolongés. Grand succès.

Nous venons de le faire entrevoir, le drame de M. Emile Souvestre n'est pas inattaquable sur le terrain des conditions scéniques, mais il l'est sur celui de l'art littéraire. Là, il ne redoute aucune agression; là, il offre aux connaisseurs satisfaits une prose nerveuse, un style pur, un dialogue souple et serré, recouvrant les idées et les sentiments comme un tissu de mailles d'acier, une rare ampleur dans les développements, des images de toute poésie, des pensées pleines de verve oratoire. L'on ne saurait jamais être déçu lorsque l'on compte sur des qualités et des beautés littéraires de la part de M. Emile Souvestre : on a pour infaillibles garants tous les consciencieux ouvrages qu'il a publiés, et à leur tête, en première ligne, le monument de haute littérature qu'il a érigé à la nationalité de la Bretagne, sa patrie, le beau livre intitulé : *Les Derniers Bretons*, ouvrage qui tient un peu du genre élevé de Mme de Staël sur l'*Allemagne* et qui, s'il n'est pas précisément au niveau d'un pareil chef-d'œuvre, en est cependant à une proximité glorieuse.

*P.-S.* — Des débuts, qui ne sont pas sans importance, ont eu lieu pendant cette dernière quinzaine au second Théâtre-Français. Ce sont d'abord ceux d'Alexandre Mauzin dans les rôles à manteaux; puis ceux de Mlle Virginie Bourbier dans les grandes coquettes.

Mauzin, qui est un ancien acteur de la Renaissance, où il

a créé fort avantageusement le rôle de don Salluste dans *Ruy Blas*, vient de jouer Harpagon, Orgon, et M. Remy des *Fausses Confidences*. Il a réussi, notamment dans ce dernier personnage. Il entend convenablement son affaire. Toutefois le drame lui allait mieux que la comédie.

M[lle] Bourbier, qui faisait naguère les délices du théâtre de Saint-Pétersbourg, a débuté, dans une même soirée, par Célimène et Araminte, les deux plus inaccessibles créations de M[lle] Mars. Des amis imprudents avaient semé partout à l'avance mille bruits adulateurs qui présentaient M[lle] Bourbier comme le sosie de notre inimitable et tant regrettée comédienne. Or, si l'on était dur et chagrin, on dirait qu'il y a entre celle-ci et celle-là autant de différence qu'entre le soleil de Saint-Pétersbourg et celui de Naples. Le public, qui n'avait ajouté qu'une foi médiocre aux divers prospectus, n'a point fait payer à la débutante la non-réalisation de leurs promesses. Il lui a gracieusement tenu compte de son débit correct et pur, de ses bonnes manières, de son jeu réglementé selon les saines traditions. M[lle] Bourbier est une personne distinguée qui occupera une place honorable parmi les talents aimés de la foule.

# LETTRES

Paris, ce 8 décembre 1835.

*A Monsieur Ernest Havet.*

Mon cher Ernest,

Ne m'en veux pas, je te prie, si je suis resté trois grandes semaines sans te répondre. Garde-toi bien de voir là un symptôme d'indifférence. Une série très-peu interrompue de maux de tête, de rhumes et autres malaises, voilà la seule vraie cause de ma paresse. Tu sais qu'ordinairement je n'ai pas le mauvais ton de me trop bien porter. Depuis le commencement des froids, ma nature a poussé à l'excès cette manie aristocratique. A la rigueur, j'aurais bien pu t'écrire une *petite* lettre; mais, comme je n'avais rien de pressé à te mander, j'ai mieux aimé attendre plus longtemps afin de pouvoir t'en dérouler une *longue*, comme tu le demandais, et comme aussi je le désirais. Et puis, si je t'eusse écrit sous l'empire d'une migraine ou d'une névralgie, il se serait, malgré moi, glissé dans mon style des choses tellement nébuleuses, tellement tudesques, que mon vieux camarade Ernest aurait eu bien de la peine à me sauver des excommunications du correct et savant professeur de rhétorique.

Tout bien considéré, j'ai fait sagement d'être paresseux.

Je suis vraiment content pour toi que Dijon ne soit pas une petite ville, dans le sens que la critique parisienne donne à ce mot : ta dignité d'homme sérieux et tolérant se serait trouvée trop mal à l'aise, s'il en eût été autrement. Cet avantage ne contribuera pas peu, je l'espère, à t'empêcher par la suite de trop regretter la vie de Paris.

Ton hexamètre de salut au clos du Chambertin est plein de ferveur et d'enthousiasme; il me donne une idée

parfaite des émotions qui te dominaient lorqu'il s'est élancé de ta verve, en jet brillant, comme le vin généreux qu'il célébrait. Monsieur le professeur, il parait que vous vous entendez admirablement au culte de Bacchus; vous chantez *Evohé* avec une dévotion!.. c'est fort louable; c'est très-bien comprendre les traditions des sagesses antiques; — mais cela ne suffit pas... Et l'*alma Venus*?.. Vous ne m'en touchez pas un mot; que diable en faites-vous donc? Est-ce que par hasard les Dijonnaises ne seraient filles que de la Vénus hottentote?

Si tu laisses ma curiosité en suspens sur les femmes de la ville, en revanche tu me dis quelque chose qui m'inspire une assez haute opinion de la valeur artistique des jeunes gens. Je les félicite de tout mon cœur d'être exclusivement fous du drame moderne et de l'opéra; je les tiens pour nobles et féaux Jeunes-France, dignes de toutes les sympathies de leurs frères de la grande cité. Malheureusement te voilà tombé au milieu d'eux avec tes saines doctrines, qui me paraissent à moi, en fait d'art, l'équivalent du nénuphar en fait d'hygiène. Pourvu, impie, que tu n'ailles pas me gâter cette belle jeunesse!

J'ai vu le *Don Juan d'Autriche*; ce n'est pas fort. C'est un drame moitié Gymnase et moitié Porte Saint-Martin, mi-parti de Scribouillage et de Dumilatrage. De l'esprit tant que vous en voulez, mais seulement dans les détails, pas dans l'ensemble. Beaucoup de bouffonneries assez drôles et qui arrachent le rire, mais qui ne sont nullement du seizième siècle et de la nation espagnole; et puis, elles abondent trop! C'est comme la muscade : il y en a partout. Don Juan est vif et turbulent comme un page d'Opéra-Comique ; et, quand il s'agit de judaïsme et d'inquisition, il parle tolérance comme un philosophe du dix-huitième siècle. Dona Florinde, l'amoureuse, est déplorablement nulle, excepté pourtant dans une fort belle scène où, serrée de près par la luxure de Don Philippe, elle ne trouve moyen d'échapper à sa frénésie qu'en lui déclarant avec véhémence qu'elle est juive! ce qui fait reculer d'épouvante le dévot monarque et le rend chaste comme un castrat. Charles-Quint seul est bien; ce moine inquiet qui remue son couvent comme il a remué le monde, qui fait jouer autant d'intrigues pour se faire nommer prieur à Saint-Just qu'il en avait autrefois mis en jeu à Aix-la-Chapelle pour se faire élire empereur, ce guerrier en retraite qui

est toujours vivement jaloux de François Ier, son ancien rival de gloire, tout cet homme si plein d'intéressants contrastes me semble largement reproduit, bien ressuscité, bien réel. Ligier, d'ailleurs, joue le personnage avec un merveilleux talent. L'acte du couvent de Saint-Just est sans-contredit le meilleur, tant sous le rapport de l'art que sous celui de l'intérêt. En somme, à part son peu de vérité et d'originalité, la pièce est vraiment amusante ; aussi a-t-elle un immense succès vis-à-vis du public bourgeois, qui vient voir là sa Léontine, que je trouve, ma foi, bien pâle et bien ordinaire ; c'est toujours le même petit jeu prétentieux, la même petite affectation de parler tout bas, les mêmes grimaces académiques. O Mars, ô Dorval ! on ose vous comparer une pareille poupée ! Elle est jolie, mais elle s'habille horriblement mal ; elle n'est un peu dramatique que dans le « Je suis Juive ! » Tâche d'avoir ce drame au cabinet de lecture ; je te conseille de le lire, si toutefois tu ne l'as pas déjà fait.

Profane, quand tu auras lu les *Chants du crépuscule*, ils ne te feront plus dire que le jour de Victor Hugo a baissé ; tu te verras, au contaire, forcé d'avouer qu'il rayonne en plein zénith. Ce livre, selon moi, doit grandir encore le *maître* dans l'esprit de ses admirateurs et imposer à ses détracteurs un peu plus de circonspection que par le passé ; car il déploie, outre la puissance lyrique qui a déjà signalé ses précédents recueils, deux nouveaux aspects de talent qu'on ne lui soupçonnait pas ; c'est d'abord une grande faculté rêveuse et contemplative dont jusqu'alors il était resté convenu que Lamartine avait seul le secret ; puis, c'est un égotisme passionné, une analyse mystérieuse d'émotions, de pensées personnelles internes, chose très-insolite au génie tout extérieur du poëte des *Orientales*, auquel on s'est plu souvent à reprocher de ne savoir faire que de la poésie pour les yeux. Ajoute à cela un style qui se promène comme la voix de l'orgue, depuis la plus foudroyante jusqu'à la plus angélique harmonie des vers. Ah ! des vers à se mettre à genoux, des vers qui vous remplissent, qui vous courent de la tête aux pieds... Parbleu ! fais sur mon enthousiasme toutes les mauvaises plaisanteries qu'il te plaira ; cela n'empêchera pas que les *Chants du crépuscule* ne soient de ces œuvres après l'achèvement desquelles le poëte peut dire avec tes classiques : *Exegi monumentum !*

Tu demandes quelles sont mes lectures : j'ai lu dernièrement quelques nouveaux ouvrages de Balzac... Je t'ai entendu

plusieurs fois parler de cet homme comme d'un faiseur de crème fouettée[1]. Tu changerais d'avis si tu te donnais la peine de l'étudier attentivement ; tu serais étonné de son immense invention, de ses incroyables bonheurs de style, surtout de ses observations philosophiques, de sa profonde connaissance du cœur humain.

J'ai lu aussi quelques pièces de Calderon et de Lope de Véga; tu ne saurais t'imaginer comme le genre espagnol me ravit Je ne puis me lasser de tout ce luxe d'intrigues, de ces aventures nocturnes, de ces terribles maris tramant toujours un dénouement de mort, de ce fanastisme d'honneur castillan, de ces capes, de ces épées, de ces amours pleins de périls; tout ce tapage me réjouit infiniment, me fait rêver chevalerie, et m'aide à oublier quelquefois que je ne suis qu'un prosaïque employé au paperassier ministère des finances. J'ai lu encore plusieurs fragments du grand dictionnaire de Bayle : il y avait longtemps que je désirais faire connaissance avec cet érudit précurseur de Voltaire; j'ai trouvé qu'on avait raison de vanter le naturel et la netteté de sa manière, son tolérant éclectisme, et le ton sagace de ses appréciations; c'est une source peu populaire à laquelle ont puisé bien des gens qui n'en ont dit mot.

Je ne t'envoie ni poëme, ni petit sonnet, mais je te remercie beaucoup du chatouillement de vanité satisfaite que tu as causé à ma muse en paraissant t'intéresser à ce qu'elle enfante. Les indispositions consécutives qui m'ont rendu si tardif à te répondre, m'ont frappé d'une égale paresse relativement aux vers; mais patience! tu ne perdras rien pour avoir attendu ; et l'un de ces matins quelque sonnet épouvantablement romantique viendra sonner à ta porte et tomber au milieu des copies de composition de tes élèves, que tu seras peut-être en train de corriger.

Je n'ai pas besoin de te dire que ma mère, ma sœur et moi, avons eu grande joie de l'accueil tout aimable et distingué que tu as reçu dans ta nouvelle résidence; mais cela ne nous a nullement surpris; l'excellente renommée qui te précédait et les parfaites convenances de ton caractère ne pouvaient manquer de bien disposer les esprits à ton égard.

Je suis enchanté de ce que tu me mandes de ta réunion

1. J'avoue que j'ai bien de la peine à croire que j'aie jamais dit ou pensé cette sottise. (Note de M. Havet)



avec ton bon ami M. Cartellier; je vous souhaite à tous les deux bien des jouissances dans votre amical échange de bons procédés et de bonnes lettres ; l'amitié est une des rares belles choses qui parfois consolent de vivre.

Ha! un mot de politique. N'oublie pas aux vacances prochaines que tu m'as gagné un pari concernant don Carlos; tu sais que c'est un déjeuner d'huîtres.

Adieu, mon ami, ma famille et moi faisons mille vœux pour que ta veine de prospérité soit inépuisable ; nous nous souvenons aussi avec grand plaisir de l'excellente gouvernante de monsieur le professeur. Bien que ton exil ressemble presque à un Eldorado, nous souhaitons cependant qu'il ait un terme, espérant que le séjour de Paris t'ira encore mieux. Sur ce, je prie Dieu qu'il t'ait en sa sainte et digne garde et je te donne l'accolade de l'amitié.

T. D.

---

Paris, 1er août 1836.

*A Monsieur Ernest Havet.*

Il entrerait assez dans mes goûts, mon cher Ernest, d'être incorporé, comme tu me le souhaites, dans la *grande armée* du journalisme ; mais, je ne voudrais entrer que dans les corps d'élite, c'est-à-dire dans la partie littéraire ; quant à l'uniforme politique, je répugne invinciblement à l'endosser. Malheureusement, tu ne l'ignores pas, les abords du feuilleton sont difficiles ; il faut, pour y arriver, remuer presque autant d'intrigues que pour devenir *pair de France* ou *académicien* ; or, tu sais qu'entre moi et l'intrigue il n'y a rien de matrimonial ; tu sais que je ne transige pas volontiers avec ma dignité de poëte et que mon orgueil m'encourage tous les jours à persévérer dans cette voie sauvage. Ne te hâte pas de me chapitrer là-dessus; songe que les biens acquis par l'intrigue se conservent moins longtemps que ceux obtenus par la faveur naturelle de la fortune ou par l'entremise de chauds amis. Quoique je rêve souvent une fortune favorable et de bons amis en passe de me hisser, ne crois pas

cependant que je sois tout à fait de ceux qui attendent l'aveugle déesse dans leur lit. Non, mon ami; je sens parfaitement la justesse du précepte que tu me remémores, *qu'il faut faire quelque chose pour soi*. Pour arriver au journalisme autrement que par intrigue, il faut des succès littéraires ou tout au moins des demi-succès ; je ne perds pas cela de vue; je fais de bonnes lectures chez les vieux, de bonnes méditations philologiques, psychologiques, poético-métaphysiques (toujours cependant au point de vue romantique) ; je versifie quelque peu, de loin en loin ; je prose du roman.

Le roman est même à l'heure qu'il est mon affaire importante; j'ai repris mon *Entre chien et loup*, que je laissais depuis si longtemps dormir dans le néant de mon tiroir ; je me suis saisi la main, et me suis juré solennellement de ne plus demeurer une semaine sans y travailler jusqu'au parachèvement complet de sa création ; aux vacances très prochaines, je te ferai subodorer le premier volume de cette œuvre insigne.

Te souviens-tu d'un jeune fils ayant nom Victor Révélière, lequel a été au collége Saint-Louis avec toi? Il a le bonheur et l'honneur d'être employé au ministère des finances. Depuis ma rentrée, nous avons fait connaissance et nous nous sommes reconnu tant de sympathies l'un avec l'autre, que nous voilà maintenant frères et amis, tout autant que vous pouvez l'être, toi et M. Cartellier. Cette amitié me dore beaucoup le boulet du bagne. Révélière est un garçon plein de franchise et de dévouement; très-gai, ce qui ne l'empêche pas de comprendre et même de ressentir les passions du siècle; légitimiste, mais à la manière Jeune-France ; fort spirituel et fort lettré, ce qui ne l'empêche pas d'être superlativement romantique ; il a en outre une bien rare et louable qualité, c'est qu'étant d'une famille riche et haut placée, il ne songe nullement à se donner des airs triomphaux, l'esprit et le caractère constituant à ses yeux la seule valeur réelle d'un homme, et il serait au désespoir qu'on le crût capable de baser son orgueil personnel sur des valeurs fictives.

Mon cher ami, j'ai fait pis que lire le *Marana*; je l'ai vu!.. Hélas! et holà !... Ah! certes, il n'y a là dessous nul mystère. C'est bien défectueux, je l'avoue. Les vers surtout; oh! ma foi, les vers sont généralement bien mauvais, *quoique* romantiques (*quoique* et non *parce que*). Eh bien! ce qui est in-

croyable, fabuleux, c'est que les animaux d'acteurs ont été cent fois plus maladroits à les dire que le pauvre Dumas à les faire. Sans hyperbole, les gueux jouant de la guimbarde affligent moins les oreilles que M. Mélingue et M[lle] Ida nasonnant des vers. En revanche Bocage m'a paru sublime dans le personnage de don Juan; il en a rendu toutes les faces diverses, toutes les métamorphoses, avec une souplesse de talent et une verve originale qui auraient suffi pour mener loin la pièce, s'il n'avait pas abandonné le rôle à une doublure. Au demeurant, il faut que j'en convienne, je ne me suis pas ennuyé à ce drame. J'aime le diable et les folles aventures; ensuite le dialogue en prose ne me semble pas entièrement dépourvu de verve et d'esprit; non, il n'est pas si mauvais que tu le prétends.

Mais, prends garde! si je ne suis pas dumilâtre, je suis hugolâtre!... C'est vainement que tu te flattes, ô ancienniste à jamais enténébré, de me faire partager tes classiques répugnances à l'encontre d'*Angelo*. Ha! tu ne veux pas que je dise qu'*Angelo* est bien!... Si, morbleu! je le dirai, je le crierai, je le rugirai!... (Mais je ne le prouverai pas.)

Je suis ravi, mon vieux, que tu te sois mis à étudier Corneille à fond. Cela devait naturellement t'amener à cette complète admiration, que depuis si longtemps je désirais te voir éprouver. Sur tout ce que tu me signales de beau et de sublime dans ses œuvres, je partage exclusivement tes idées; mais je n'admets pas comme juste ton appréciation de *Nicomède*. Je ne te dirai pas burlesquement, avec les romantiques *avancés* qui ont qualifié Racine de polisson, que refuser le titre de chef-d'œuvre à *Nicomède*, c'est s'ériger en *Nicodème*; — je me contenterai poliment et gravement de te faire observer que cette pièce est trop moderne, trop chevaleresque, pour que tu la puisses juger impartialement. Le goût antique te domine trop fort; tu as le bonheur d'en être trop largement pourvu, trop vivement préoccupé, pour pouvoir comprendre la passion née des théogonies et des révolutions du moyen âge; or, selon moi, le seul défaut capital de *Nicomède*, ce qui l'empêche d'être un drame parfait, c'est de se passer dans la vieille Bythinie, au lieu d'avoir scène dans la moderne Espagne.

Quant à moi, tu dois me rendre cette justice que jamais je n'ai crié vive Corneille! pour ne pas dire vive Racine! J'admire *Jean* autant que tu le peux admirer, d'une admira-

tion moins éclairée peut-être, n'ayant pas toute la délicatesse de ton goût antique, il s'en faut bien, mais aussi forte, aussi enthousiaste et peut-être plus désintéressée. Au reste, tu le sais ; à tort ou à raison, mon goût poétique embrasse un cercle immense ; il admet tous les dieux.

Je suis sûr, mon ami, que tu mèneras sous la jambe ton rôle prochain d'orateur public. Allons ! courage ! un discours de distribution de prix ne doit pas te causer de tablature. Qu'est-ce que cela pour toi? J'espère que l'avenir te garde de plus importantes occasions de dérouler tout ce qui dort chez toi d'éloquence XVII[e] siècle et de pur atticisme. Tu as l'organe faible et de volume exigu, que cela ne t'inquiète pas ; tu dis bien, c'est l'essentiel; une belle diction commande toujours assez de silence pour que les timbres les moins volumineux se puissent faire entendre ; songe au bon petit Andrieux et à l'abbé Lacordaire ; voilà deux orateurs à succès, malgré l'absence totale d'organe. N'oublie pas aux vacances de m'apporter un exemplaire de ton discours, soit imprimé, soit manuscrit, et, je t'en prie, ne dis pas trop de mal de ces pauvres romantiques à la jeunesse dijonnaise.

Adieu, cher doyen ; merci de tes vœux pour ma santé ; elle s'améliore excessivement ; j'engraisse comme si j'étais bon à manger. Ma famille te salue amicalement, moi en tête ; ma mère et ma sœur, à la fin d'août, vont probablement faire un petit voyage ; pendant quelques jours je serai tout seul ; viens donc me consoler de ma solitude dès les premiers jours de ton arrivée. — (Sur le mot de doyen, voir p. 345).

---

Lundi (juillet) 1813.

*Anténor Joly à Dondey de Santeny.*

Mon cher maître, aujourd'hui que j'ai pu comparer. en lisant vos confrères, permettez-moi de vous reféliciter : vous avez fait sur *Lénore* ce qu'il y a de plus sensé, de plus digne, de plus vrai, de plus jeune d'idées et de style. Votre indignation contre ce bélître qui est vivant vaut une bonne scène de Molière.

Vous aviez dépassé de trente lignes nos plus grandes co-

lonnes; j'ai un peu coupé, mais je crois l'avoir fait avec soin.

J'ai parlé de vous tout à l'heure avec M. Adolphe Boulé. Nous marcherons.

On annonce pour demain les *Demoiselles de Saint-Cyr*; guettez-les et faites là-dessus tout ce que Dumas et ces demoiselles vous inspireront. Envoyez-moi cela à l'avance, et dès que vous le pourrez.

Mille bons compliments.

Votre collègue Achard m'écrit de vous faire compliment.

---

Mardi.

*Anténor Joly à Dondey de Santeny.*

Mon cher *collaborateur* (quand même!),

Si je ne me félicite pas de vos six pages (mieux valait écrire un article), je vous félicite de votre lettre. Je vous trouve *très-heureux* de vous décourager pour si peu, et cela prouve que vous êtes jeune, que votre passé a été fort cousu de soie, d'or et de fleurs.

Demandez à Amédée Achard ce que nous avons souffert et ce que nous souffrons.

Je croyais que vous aviez passé par la *Patrie*.

Patience donc! courage et résignation. Si vous croyez en moi, laissez-moi faire et mettez votre susceptibilité au panier.

Tout ce que vous me demandez se fera pour septembre, mais non par la voie que vous proposez; ce serait tout rompre. Si justice ne vous est pas rendue, c'est que moi-même je quitterai le journal.

Soutenez-moi, au lieu de me décourager; nous avons plus besoin des journaux que les journaux de nous. Épargnez mon état de souffrance, mes oreilles perdues et ma tête fort endommagée. Écrivez-moi des choses riantes.

Adieu. Bien des amitiés, malgré vos récriminations de jeune homme. Je cherche ma loupe pour distinguer vos griefs. J'ai écrit à Arago. Tout vôtre.

Paris, ce 1er décembre 1843.

*A Monsieur Adolphe Boulé.*

Monsieur, je viens vous faire cette prière de vouloir bien m'écrire pour m'apprendre si (chose toute naturelle assurément) M. Anténor Joly m'a déjà fait retirer mes entrées aux *Français* et à la *Porte-Saint-Martin*... Je n'ajoute pas *et à l'Odéon*, car sur ce troisième point, je suis édifié. M'étant présenté audit théâtre, l'un de ces derniers soirs, et ayant voulu y pénétrer de la même façon que devant, on m'a prié de me considérer désormais comme une simple fraction du bon public, et l'on m'a montré sur le livre des élus le nom de M. Achard substitué au mien.

Vous me direz que cette substitution est infiniment logique et juste ; que, dès l'instant où j'ai donné ma très-humble démission, j'ai dû comprendre que mon droit aux entrées s'éteignait totalement; qu'ainsi j'ai eu tort de me présenter à l'un des susdits théâtres, autrement qu'en spectateur ordinaire. Je tomberai d'accord de tout cela. Toutefois, je vous l'avouerai, je m'étais flatté que M. Anténor Joly me laisserait jouir de mes anciennes entrées jusqu'à l'année 1844, dont le commencement est si proche. Je fondais cet espoir sur un motif assez plausible, que voici : c'est à partir de la seconde quinzaine de mai que j'ai participé à la rédaction du feuilleton dramatique au *Courrier français*, et c'est seulement à compter du 1er septembre que j'ai eu mes entrées à la Porte-Saint-Martin; c'est seulement à compter du 15 septembre que je les ai eues aux Français; c'est du 1er octobre que je les ai eues à l'Odéon. Ayant demeuré si longtemps sans les posséder, alors que j'y avais droit, je présumais que M. Anténor Joly, en vue d'une compensation assez légitime, pouvait m'en laisser jouir pour encore un peu de temps, à présent que je n'y ai plus droit. Puisqu'il est d'une opinion différente, je m'incline, et, comme je lui ai pardonné tout à fait de s'être amusé à gratifier mon ex-collègue d'un pauvre petit débris de ma vile prose, je lui pardonne encore bien plus volontiers ce nouvel acte de rigueur, qui n'est au surplus, je le reconnais, qu'un excès de justice en faveur de M. Amédée Achard, mon successeur.

Les obligeantes paroles dont vous m'avez honoré la dernière fois que je vous ai vu, me font espérer, monsieur, que vous voudrez bien me donner le renseignement que je désire. Muni de l'avis de ma radiation absolue aux *Français* et à la *Porte-Saint-Martin*, je ne serai plus dans le cas périlleux de céder à la tentation d'aborder ces deux théâtres en qualité d'ancien feuilletonniste.

J'arrive à l'objet important de cette lettre. Veuillez me pardonner; mais j'ai à vous demander encore une autre grâce, beaucoup plus sérieuse que la précédente. Je vous confesserai que j'ai une petite ambition : celle d'être admis au nombre des membres du comité de lecture du *Second-Théâtre-Français*. Je n'ai encore essayé aucune démarche à cet effet, et bien que dans le monde je puisse compter sur l'appui de quelques personnes influentes, je n'oserai peut-être faire, je l'avoue, aucune tentative, si vous d'abord et monsieur votre frère ensuite, ne consentiez pas à me recommander et à m'appuyer.

Soyez assez bon pour me répondre à ce sujet. Si votre réponse m'est favorable, cela m'encouragera à solliciter immédiatement le concours de monsieur votre frère.

Agréez, monsieur, mes profondes excuses et l'assurance de ma parfaite considération. Votre serviteur.

D. DE S.

---

Paris, ce 27 juillet 1860.

*A Monsieur Ernest Havet.*

Mon cher Havet,

Boileau a été appelé par mon *Jupiter Ultor* « perruque indéfrisable »; ce qui t'a légèrement scandalisé, non sans raison, je te l'accorde. Je révère Boileau, sinon autant que je le devrais, assez du moins pour n'être pas un bélître. Mais je sentirais diminuer ma vénération, si, à cause de lui, tu persistais à gâter ton sonnet, car, tu le gâtes, je t'en avertis. Les deux ou trois mots qui s'y trouvent deux fois ne gênent pas du tout. Je ne m'en étais pas aperçu. Cela doit

tenir à ce que le sens et la couleur en sont heureusement variés. Dans ce cas-là, des répétitions deviennent très-admissibles. Une même note avec un dièse est une note nouvelle. Je ne puis admettre *plage immense* au lieu de *mer immense*. Ton paysage en souffre trop, et puis le vers suivant y perd singulièrement. Il me semble qu'il y a entre *aux vœux de la nature* et *aux désirs de la terre,* que tu veux substituer, la distance d'un hémistiche d'André Chénier à un hémistiche de Saint-Lambert. Le *bis repetita placent* me paraît tout à fait applicable aux choses que tu voudrais changer. D'ailleurs, Boileau tout le premier ne s'en est pas fait faute, et cela parfois dans un même vers.

Arnaud, le grand Arnaud, fit mon apologie.

Je te prie donc bien fort de respecter ta première version. Quant à moi, je me refuse à faire aucun des changements que tu me proposes, sur la copie que je possède.

Pour ce qui est d'un *vers faible*, il n'y en a pas d'entièrement faible; il y a peut-être un hémistiche moins bon que les autres : *avec sa violence*. Et encore, le sens est tellement juste, le mot est si bien entraîné, qu'il faut une loupe pour voir cette petite tache, si c'en est une. Le tout m'a paru délicieux, d'un sentiment et d'une couleur qui font songer à un certain Jean et à un certain André, déjà nommé. Lord Cep (pardon, mais il me duit d'orthographier ainsi ce nom), Lord Cep[1], à qui j'ai montré la chose, en a été tout charmé, quoique triste et malade. Il trouve comme moi que l'esprit qui fait si fière figure à côté de Pascal, et à propos d'Isocrate, relève encore sa valeur et sa bonne grâce en prouvant qu'il sait faire les vers aussi bien et mieux que beaucoup de poëtes arriérés. Je l'ai bien surpris en lui affirmant que c'était ton premier sonnet; si je me suis trompé, si tu m'en avais célé même un seul, ce serait une trahison.

Tu es bien aimable de louer la façon résonnante de mes quatorze vers. Mais, moi, je sais un peu ce qu'il faut en penser. Ton sonnet n'a pas besoin pour exister d'être *une figure;* il serait encore charmant sans cela. Le mien ne subsiste que par l'allégorie. Le tien est d'une bonne venue et d'un naturel qui valent dix fois mieux que l'attirail de son suivant, qui a mis à contribution l'Olympe, l'Erèbe, le feu

1. M. Lorcet.

central, les époques de la nature, la météorologie, et des êtres de raison.

C'est égal, les vers, c'est parfois irrésistible.

> . . . . . . La Muse est toujours belle,
> Même pour l'insensé, même pour l'impuissant,
> Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.

Te souviens-tu de notre académie, du temps que nous avions, toi dix ans et moi douze? Tu en étais le doyen (un titre de ma façon), et moi le secrétaire perpétuel, jour de Dieu! Et l'illustre ***! Je sais toujours ses ineffables vers sur la mort du duc de Berry. Tu les a oubliés, toi, sage que tu es! Moi j'ai oublié toutes sortes de belles et bonnes choses, mais pas ça! Quand le cœur t'en dira, je t'en régalerai.

Tandis que nous échangeons des sonnets, et que je te barbouille ce petit supplément en vile prose, le grand Garibaldi entre sans coup férir dans Messine, par la grâce de sa belle déesse homérique, laquelle bientôt, espérons-le, ne sera plus une *étrangère* pour *Parthénope*. Je pense que tu es comme moi fort désireux de voir châtier promptement les étranges assassins du mont Liban. Une pareille intervention est des plus légitimes. Cela peut s'appeler, n'est-ce pas, faire office de gendarmerie au profit de l'humanité. Mais après? Oh! ce sera un tout autre article. Sais-tu que César a envoyé le grand cordon de la Légion d'honneur à Abd-el-Kader, qui, dit-on, s'est conduit là-bas en vrai chevalier? Cordon... César!

> Je crois qu'une sottise est au bout de ma plume.

Bah! il faut que j'en dise une autre : donc je regrette qu'Abd-el-Kader ne soit pas aux Tuileries et César chez les Druses; mais est-ce là une sottise?

Tâchez d'attraper un peu de beau temps. Continuez de vous bien porter. Nous, cela va à peu près. Tu ne me parles pas de la terminaison de l'Isocrate. Mais tu y songes sans doute. Adieu, mon cher Ernest.

DONDEY.

---

Voici le sonnet de Dondey, dont il fait lui-même si sévèrement la critique dans la lettre qui précède :

SYMBOLE

*Réponse à un sonnet envoyé de Trouville,* SUR LA PLUIE.

Les dieux supérieurs ne font plus rien qui vaille ;
C'est fini des étés comme des renouveaux.
De nuages sans fin le triste ciel s'écaille,
Et Phœbus dans la pluie a noyé ses chevaux.

C'est pourquoi, maudissant l'Olympe qui nous raille
Et mettant mon espoir dans les dieux infernaux,
L'oreille au sol, j'écoute... et d'aise je tressaille,
Lorsque j'entends gronder leurs profonds arsenaux.

Éclate, feu central ! La Justice t'invoque,
Ouvre pour la nature une plus fière époque ;
Du spectre olympien purge enfin l'horizon.

Fais-nous une atmosphère auguste, inaltérable,
Un air si pur, si fort, qu'il ne soit respirable
Que pour la Liberté, l'Amour et la Raison.

Lutèce, 24 juillet 1860.

---

Paris, ce 23 septembre 1862.

*A Monsieur Charles Asselineau.*

Monsieur,

Le vieil O'Neddy qui, en sa qualité de burgrave, passa une bonne partie de son temps à rêver dans l'ombre et dans la nuit, n'a eu connaissance que tout dernièrement de la notice dont vous avez honoré ses *Juvenilia*, et qui a été insérée dans le *Boulevard* il y a déjà plus d'un mois. C'est ce qui fait qu'il vient si tard vous en remercier cordialement.

Il succombe en même temps à la tentation de vous présenter ici quelques renseignements et quelques observations à son endroit et à celui de ses anciens frères, se flattant que vous ne dédaignerez pas d'en user un peu, au cas où votre siége (je veux dire votre volume sur les romantiques) ne serait pas encore fait.

Philothée O'Neddy était, en 1833, le jeune, le très-jeune neveu et cousin de MM. Dondey-Dupré père et fils. S'ils ont

imprimé son petit livre, ils ne l'ont pas édité. Notez ce point-ci. Tous deux, hommes de grand savoir d'ailleurs, exécraient le romantisme, surtout l'oncle, qui avait dans l'humeur quelque chose de l'immortel *Gilles Normand*. *Feu et Flamme* n'a pas eu d'éditeur. Il a dû faire son chemin tout seul, c'est-à-dire qu'il ne l'a pas fait du tout. O'Neddy était très-fier et encore plus maladroit. Il ne s'est guère corrigé. *Feu et Flamme* n'a été tiré qu'à 300 exemplaires.

M. Charles Monselet a raison, Théophile Dondey de Santeny est le même que Philothée O'Neddy. De Santeny n'est aucunement un nom seigneurial, mais seulement un surnom de famille (comme Dupré), déjà porté par le père d'O'Neddy. L'ouvrage qui a été publié dans la collection Boulé ne s'appelle pas l'*Anneau de Salomon*. Voici l'exact énoncé de son titre : *Histoire d'un anneau enchanté*, roman de chevalerie, Paris, 1844. Il y a une préface en vers et un épilogue en vers terminé par un sonnet. Le conte intitulé : le *Lazare de l'amour* a paru en effet dans l'ancienne *Patrie* (février 1843, huit feuilletons). En cette même année 1843, Théophile Dondey de Santeny a fait de la critique-théâtre, d'abord à la *Patrie*, puis au *Courrier français*. Il a eu, par conséquent, l'honneur bien précieux pour lui de rendre compte des *Burgraves*.

Avant cela, octobre 1839, le feuilleton de l'*Estafette* avait publié, en deux articles, quelque chose de Th. D. de S., intitulé, l'*Abbé de Saint-Or*, épisode. Ce morceau, détaché d'un roman inédit et resté inédit, ayant pour titre : *Sodome et Solime*, n'est autre que le roman annoncé d'abord sous celui d'*Entre chien et loup*, à la fin de *Feu et Flamme*. A la prose dudit *Abbé de Saint-Or* se trouve mêlé un long fragment en vers (toujours des vers).

Vous dites, monsieur, que Pétrus Borel était le chef du groupe en question. Cela n'est pas exact. On l'aimait fort, et il avait sa juste part d'influence; mais Gérard de Nerval et Théophile Gautier en avaient une non moins grande, ainsi que Joseph Bouchardy, le futur dramaturge, qui était un causeur ardent et sympathique. O'Neddy avait aussi le verbe passablement péremptoire et se conduisait comme se sentant en pleine république. La synagogue (comme vous dites) comptait six poëtes : Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Théophile Gautier, Alphonse Brot, Auguste Mac-Keat et Philothée O'Neddy. — Gérard de Nerval avait publié, sous la Restaura-

tion, des poésies nationales et napoléoniennes qu'il ne voulait pas qu'on lût, déclarant tout le premier que c'était du poncif. Il ne montrait rien ou presque rien des excellentes choses qu'il préparait alors. Alphonse Brot avait fait imprimer, en 1829, un recueil intitulé : *Chants d'amour*. Ce petit livre n'est pas à dédaigner, mais il demeurait parmi nous sans autorité, comme procédant à la fois du genre de Parny et de M. Jules de Rességuier. Alphonse lui-même se vantait, dans sa préface, de n'être ni classique ni romantique. — On connaissait quelques vers charmants d'Auguste Mac-Keat, mais en fort petit nombre. — Avant d'être introduit dans le groupe et de connaître les vers et les personnes de Théophile Gautier et de Pétrus Borel, O'Neddy avait déjà composé le tiers des pièces contenues dans *Feu et Flamme*. La plupart, en effet, sont datées de 1829, de 1830 et de 1831. Il est donc peu juste de dire qu'il singea et qu'il outra les grands rabbins. Je crois d'ailleurs que, comparaison faite des vers de Pétrus avec les siens, il est difficile de ne les pas trouver très-dissemblables. Ce n'est pas mieux, mais c'est autrement. Par exemple, Pétrus est trop dédaigneux de la forme, O'Neddy en est trop curieux. — D'autre part, a-t-il imité l'*Albertus* de Gautier, où s'annonçait déjà le poëte original de la *Comédie de la mort?* Non encore, et pour cette fois, faisons un hélas! Il aurait outré qui? Pétrus? Là, vraiment, est-ce possible? Outrer du Pétrus! On pouvait tout au plus l'égaler en exagération. C'est à quoi, je le confesse, O'Neddy n'a pas manqué. Mais dire qu'il a été singe! c'est dur. Appelez-le fou, à la bonne heure, c'est acceptable. Monseigneur Don Quichotte, le plus grand des chevaliers, l'était bien! Qu'il ait une bonne grosse somme d'extravagance et de mauvais goût, rien de plus vrai; mais il a la présomption de croire que, dans ce 93 de notre révolution littéraire, sa carmagnole était bien à lui.

Vous devez sourire de cette émotion d'amour-propre rétrospectif, et vous croyez peut-être qu'à force d'être susceptible, mons O'Neddy devient ingrat et ne tient aucun compte de la grande bienveillance qu'à la fin de votre notice vous manifestez pour sa muse? Détrompez-vous. Il vous en est très-reconnaissant; mais il paraît qu'il n'est pas encore assez vieux pour avoir entièrement dépouillé le vieil homme.

J'arrive au point le plus important, le plus délicat, à la rectification maîtresse. Monsieur, jamais, il n'y a eu de Bouzingotisme ni de Bouzingots. Jamais les jeunes-France

de notre groupe (c'est seulement ainsi que nous nous appelions, et qu'il faut nous appeler) ne se sont affublés d'un tel substantif et d'un pareil qualificatif. C'est tout bonnement une mauvaise plaisanterie du cru des bourgeois, comme la fameuse ronde dansée autour du buste de l'auteur d'*Athalie*, au cri de : Racine est un polisson ! Voici, au vrai, l'histoire de la chose. — Un beau jour, quelques-uns d'entre nous firent quelque part un dîner assez vif. En s'en revenant, *sub nocte per umbram*, on était très-bruyants, on chantait une chanson peu attique, dont le refrain était : « Nous avons fait ou nous ferons du bouzingo » (notez bien l'orthographe). Bref, on scandalisa tout un quartier de Lutèce, et on commit amplement le délit de tapage nocturne. Le guet intervint, déguisé en escouade de sergents de ville, et ne fut pas rossé. Bien pis : trois ou quatre jeunes-France furent arrêtés, entre autres le pauvre Gérard. Ils en furent quittes pour un court moment à Sainte-Pélagie. Il y a de Gérard une charmante petite pièce sur sa captivité. Cependant, le mot de bouzingo ayant fort retenti, les bourgeois s'en emparèrent, et, avec leur bonne foi et leur bon goût habituels, se mirent à affirmer dans les feuilles de l'ordre et des saines doctrines, que les jeunes républicains venaient de prendre ce surnom Bouzingots (*sic*), et qu'ils s'en faisaient gloire ; qu'en cela ils avaient raison, qu'ils étaient ainsi bien nommés, qu'il fallait désormais ne plus les appeler autrement. De là, chez lesdites feuilles, un zèle inouï à répéter sur tous les tons, pendant six mois, les mots bouzingotisme et bouzingot. On en rit d'abord parmi nous. Théophile Gautier s'écria : « Ces ânes de bourgeois, ils ne savent pas seulement comment s'écrit bouzingo ! Pour leur apprendre un peu d'orthographe, nous devrions bien publier à plusieurs un volume de contes que nous intitulerions bravement *Contes du bouzingo* ! » — La proposition fut très-acclamée, et on se mit au travail. Mais la chose n'aboutit point, et depuis, il ne fut plus question chez nous, que pour les répudier, de ces deux vilains mots, produit cacographique de la lourde malignité des bourgeois.

Ceux qui pensent que nous vivions dans un certain détachement de la cause populaire, se trompent tout à fait. Nous étions républicains pour la plupart. Nous avions des accointances avec plus d'un *Café Musain*. Le brave Petrus était montagnard ; le jeune O'Neddy, lui, était girondin. (Ici, vous ne l'accuserez pas d'outrance.) Quand Philothée écrivait qu'il

était bon d'écarter le fanatisme républicain, il n'entendait nullement par là républicanisme, mais les conspirations, les émeutes, les attentats, les violences. Nous rêvions le règne de l'Art, c'est vrai. Il nous semblait qu'un jour la religion devait, dans ses conditions d'extériorité, être remplacée par l'Esthétique. Mais nous voulions encore autre chose. La préface de *Feu et Flamme* énonce des vœux de révolution sociale. Nous avions parmi nous des adhérents du saint-simonisme et du fouriérisme. Aussi O'Neddy, dans le temps, a-t-il été bien étonné quand il s'est vu gourmandé si vertement dans la *Revue encyclopédique*, pour son malheureux *Pandæmonium*. Il croyait pourtant avoir été d'une précaution oratoire suffisante, en prenant le soin de griser outrageusement ses personnages, avant de les rendre coupables des énormes propos qu'ils débitent.

Ne dites pas, je vous prie, monsieur, que Petrus Borel était seul sincère. D'autres encore l'étaient. O'Neddy réclame pour eux et pour lui-même. Il l'était on ne peut plus dans ses allures byroniennes et dans ses grands entraînements vers Monseigneur Don Quichotte.

Merci pour le témoignage d'estime que vous adressez à la mémoire de ces bons jeunes gens. Mais que je vous fasse donc une dernière chicane! Vous dites qu'ils étaient ridicules. Un tel mot n'est applicable qu'à des sots. Pour des fous, il faut se contenter du mot risibles. Par la mort-Dieu! c'étaient nos adversaires, les bourgeois et les chiffreurs, qui étaient ridicules!

Pardonnez-moi cette longue épître. Bien des détails, sans doute, vous en paraîtront moins intéressants qu'à O'Neddy; il se résigne à ce que vous en écartiez le plus grand nombre. Ne repoussez pas tout, cependant. Prenez en considération, je vous prie, ma protestation relativement au bouzingotisme. Nettoyez-nous de cette vilenie. Il est impossible qu'à votre remarquable talent d'écrivain vous ne joigniez la scrupuleuse conscience, sans laquelle on ne saurait être un vrai et digne critique.

Recevez mes remercîments et toutes mes excuses; acceptez en esprit une franche poignée de main, et permettez qu'en vous l'offrant je trace cette vieille signature qui me rajeunit:

PHILOTHÉE O'NEDDY.

---

# TABLE DES MATIÈRES

## ROMANS ET CONTES


Pages

*L'Escarcelle et la Rapière*.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1

*L'Abbé de Saint-Or*, épisode.

§ 1er. — Un tentateur. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 8

§ 2. — Un sacrilége. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 17

§ 3. — Josaphat. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 22

§ 4. — Sancta Magdalena. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 29

*Histoire d'un Anneau enchanté*, roman de chevalerie.

I. — Les deux talismans. . . . . . . . . . . . . . . . . . 34

II. — Le camp des Avares.. . . . . . . . . . . . . . . . . 43

III. — L'œuf de serpent. . . . . . . . . . . . . . . . . . 57

IV. — L'amour dans la mort. . . . . . . . . . . . . . . . 79

V. — La tentation de l'archevêque. . . . . . . . . . . . 97

Epilogue.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 104

*Le Lazare de l'Amour*, conte.

I. — Espoir et désespoir.. . . . . . . . . . . . . . . . . 106

II. — Caractères et portraits . . . . . . . . . . . . . . . 114

III. — Un billet de faire part. . . . . . . . . . . . . . . 122

IV. — Fièvre. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 130

V. — Un service d'amis. . . . . . . . . . . . . . . . . . 137

VI. — Transition.. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 142

VII. — La chute d'un ange. . . . . . . . . . . . . . . . . 145

VIII. — Au clair de la lune. . . . . . . . . . . . . . . . 150

IX. — La chute d'un homme.. . . . . . . . . . . . . . . . 158

X. — Dénoûment très-moral.. . . . . . . . . . . . . . . . 160


## CRITIQUE THÉATRALE

Feuilletons de *la Patrie* (janvier-mars 1843).


I. Odéon. — Anniversaire de la naissance de Molière. — Première représentation de *Molière à Chambord*, comédie en quatre actes, en vers, par M. Auguste Desportes . . . . . . . . . . . . . . . . 165

II. Odéon. — Rentrée de Mlle Georges. — *Rodogune*. — Première représentation des *Dominos verts*, comédie en un acte, en vers, de M. Napoléon d'Abrantès. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 171

Pages

PORTE-SAINT-MARTIN. — Première représentation des *Mille et une Nuits*, féerie en quatre actes et onze tableaux de MM. Cogniard frères. . . . . . . 176

VAUDEVILLE. — Première représentation de l'*Extase*, comédie en trois actes, mêlée de chant, par MM. Lockroy et Arnould. . . . . . . . . . . . . . . 178

GYMNASE. — Première représentation du *Menuet de la Reine*, comédie-vaudeville en deux actes, de M. Fournier. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 180

III. PALAIS-ROYAL. — *Les égarements d'une canne et d'un parapluie*, vaudeville en un acte, de MM. Duvert et Lauzanne. . . . . . . . . . . . . . . 182

*La Lisette de Béranger*, scène lyrique, de M. Frédéric Bérat. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 184

VARIÉTÉS. — *La Chasse du roi*, comédie-vaudeville en un acte, de M. Fontaine. . . . . . . . . . . . . 187

IV. ODÉON. — Reprise de *Lucrèce Borgia*. — Les acteurs. 190

*Delphine*, comédie en deux actes, en prose, de M. Léon Guillard. . . . . . . . . . . . . . . . . . 192

PALAIS-ROYAL. — *Rue de la Lune*, vaudeville en un acte, de MM. Varin et Royer. . . . . . . . . . 194

VARIÉTÉS. — *L'Enlèvement de Déjanire*, vaudeville en un acte, de MM. Marc Michel et Morin. . . . 198

V. RÉPERTOIRE DU THÉATRE-FRANÇAIS. — *Un vers dramatique*. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 199

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *Les deux hommes noirs*, vaudeville en deux tableaux, par MM. Gustave Vaëz et Duvernay. . . . . . . . . . . . . . . . . . 204

VI. ODÉON. — *Le Capitaine Paroles*, étude shakespearienne en un acte, par M. Léon Marcel. . . . . . 208

GYMNASE. — *Bertrand l'horloger*, comédie-vaudeville en deux actes, par M. Jules de Prémaray. . 210

VII. THÉATRE-FRANÇAIS. — *Les Burgraves*, trilogie, par M. Victor Hugo. . . . . . . . . . . . . . . . 215

VIII. ODÉON. — *Le Succès*, comédie en deux actes, en prose par M. Harel. . . . . . . . . . . . . . . . 224

*Gaïffer*, drame en cinq actes, en vers, par M. Ferdinand Dugué. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 225

VARIÉTÉS. — *Le Mariage au tambour*, comédie-vaudeville en trois actes, par M. de Villiers . . 227

VAUDEVILLE. — *La Nouvelle Psyché*, pièce en quatre actes, par M. Félicien Mallefille. . . . . 229

IX. PALAIS-ROYAL. — *Les Hures-graves*, trifouillis en vers et contre *les Burgraves* en trois parties, par MM. Dumanoir, Siraudin et Clairville. . . . . . . 232

VARIÉTÉS. — *Les Buses graves*, amphigouri en trois actes, en vers, de MM. Dupeuty et F. Lenglé. 235

Lettre de M. Victor Hugo à Dondey de Santeny. . . . . . . 237

*L'Emeute aux Burgraves*, feuilleton inédit . . . . . . . . . 239



Feuilletons du *Courrier français*. Pages

I. Théatre-Français. — *Les Grands et les Petits*, comédie en cinq actes, en prose. . . . . . . . . . . 248
Second Théatre-Français. — *Mademoiselle Rose*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Alphonse Royer et Gustave Vaëz. . . . . . . . . . . 255
Théatre des Variétés. — *La Belle Françoise*, vaudeville en un acte, de M. Siraudin. . . . . . . 256
Théatre de la Gaité. — *La Perle de Morlaix*, drame-vaudeville en trois actes, de MM. Saint-Yves, Hostein et de Villiers. . . . . . . . . . . . 258
II. Théatre-Français. — Mme Mélingue dans le rôle de Clytemnestre, d'*Iphigénie en Aulide* . . . . . . 260
Second Théatre-Français. — *La Jeunesse de Luther*, drame en un acte, en vers, de M. Michel Carré. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 264
III. Théatre-Français. — Reprise de *Latréaumont*. 268
Second Théatre-Français. — Ajournement de la clôture. — La subvention. — Bouchet dans le rôle de Brute, de *Lucrèce*. . . . . . . . . . . . . 270
Théatre de la Porte-Saint-Martin. — *Clotilde*. — Rentrée de Mme Dorval . . . . . . . . . . . . . 273
IV. Théatre de la Porte-Saint-Martin. — *Lénore* ou *Les morts vont vite*, drame en cinq actes et en prose, de MM. Cogniard frères et Henri Blaze . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 275
V. Théatre-Français. — *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en cinq actes et en prose, de M. Alexandre Dumas. . . . . . . . . . . . . . . 288
VI. Théatre-Français. — Rentrée de Mlle Rachel. — *Pauline, Monime, Roxane*. . . . . . . . . . . . . . 299
Théatre de la Porte-Saint-Martin. — Reprise de *la Tour de Nesle*. — Rentrée de Bocâge. — Mme Dorval dans le rôle de Marguerite de Bourgogne. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 305
VII. Second Théatre-Français. — Réouverture. — Discours d'inauguration. — *Le Médecin volant*. — Reprise de *Lucrèce*. — *L'École des Princes*. . 307
VIII. Théatre-Français. — Début de Mlle Araldi dans le rôle d'*Ériphile* . . . . . . . . . . . . . . 317
Second Théatre-Français. — *Tôt ou tard*, comédie en trois actes et en prose, de MM. Léonce et Moléri. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 319
IX. Théatre-Français. — Débuts : M. Randoux et Mlle Araldi. — *Curiace, Nemours, Xipharès, Emilie*. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Second Théatre-Français. — *Pierre Landais* ou *le Tailleur de Locmaria*, drame en cinq actes et en prose, de M. Emile Souvestre.. . . . 327

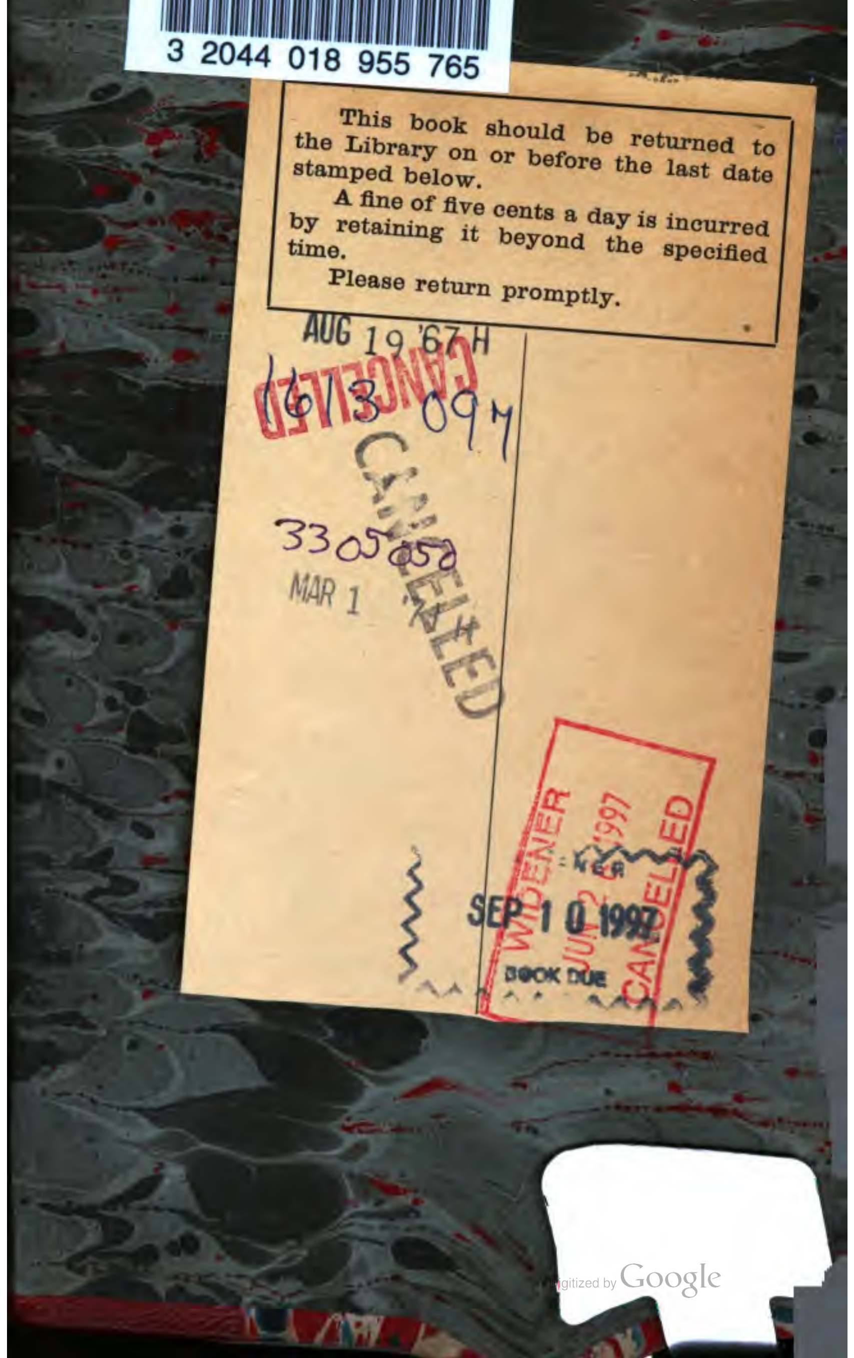
## LETTRES

| | Pages |
|---|---|
| A Monsieur Ernest Havet. | 333 |
| A Monsieur Ernest Havet. | 337 |
| Anténor Joly à Dondey.. | 340 |
| Anténor Joly à Dondey. | 341 |
| A Monsieur Adolphe Boulé. | 341 |
| A Monsieur Ernest Havet. | 343 |
| A Monsieur Charles Asselineau. | 346 |
| Table. | 351 |

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. POUGIN, 13, QUAI VOLTAIRE. — 11198

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.





3 2044 018 955 765
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
AUG 19 '67 H
CANCELLED
CANCELLED
MAR 1
WIDENER
CANCELLED
SEP 10 1997
BOOK DUE
Digitized by Google

